LA PREMIÈRE CAMPAGNE DE CONDÉ

(1643)

IV[1].

LE SECOURS D'ALLEMAGNE.

XIX. — GUERRE EN ALLEMAGNE. — GUÉBRIANT ET SES CAMPAGNES, DE 1639 A 1642.

Si une bataille perdue en Picardie, aux frontières de l'Artois ou du Hainaut, pouvait être un danger de mort pour la France, le triomphe définitif des Impériaux en Allemagne n'eût pas été moins fatal. La maison de Hapsbourg sortant victorieuse de la guerre de trente ans, ce n'était pas seulement le despotisme universel fondé en Europe, c'était la France renfermée, étouffée dans les plus étroites limites, menacée de convoitises, de revendications constantes, de démembremens périodiques, ramenée aux plus mauvais jours de la guerre de cent ans, ouverte à l'invasion. C'était *Annibal ad portas* (2). N'avait-on pas vu en 1636 l'armée de l'empereur établie en Bourgogne, descendant sur Lyon par la vallée de la Saône,

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 avril et du 1er mai.

(2) « Le roi de Hongrie étant à Brisach, *Annibal est ad portas.* » (Mémoire adressé par Richelieu à Louis XIII, 14 octobre 1636.)

tandis que les coureurs du roi catholique arrivaient aux portes de Paris? Pour conjurer ce péril toujours menaçant et pour sauver l'Europe, la France devait son aide et son appui à ceux qui avaient entrepris ou accepté la lutte, agir elle-même avec toutes les ressources que d'autres difficultés, d'autres entreprises, extérieures ou intérieures, lui permettaient de consacrer à cette œuvre grandiose. N'ayant pas d'armée à envoyer au-delà du Rhin, Richelieu employa d'abord les subsides : le premier, le plus grand, le moins maniable de ces soudoyés fut Gustave-Adolphe. Après la mort de ce héros, le cardinal chercha des alliés dont les allures fussent moins indépendantes. En même temps qu'il renouvelait l'accord avec les Suédois, il traitait (1) avec « l'Union évangélique, » qui s'engageait, moyennant un million de livres par an, à maintenir trente mille hommes de pied et six mille chevaux; mais de tous les princes qui signèrent le traité d'Heilbronn, le landgrave de Hesse seul resta fidèle à ses engagemens; isolé, il était impuissant. L'insuffisance des alliés se trouvant démontrée, Richelieu voulut s'assurer par un achat en bonne forme un général avec ses troupes. Il y en avait plusieurs sur le marché qui s'offraient, se retiraient, donnaient des espérances, demandaient des surenchères. En dehors des deux grandes armées, celle de Suède, surtout puissante par l'organisation et la tactique, celle de l'empereur, considérable par le nombre, avec ces essaims de cavaliers venus des bords du Danube, qui rappelaient les hordes d'Attila, le sol de l'Allemagne s'était couvert de petites armées, de bandes de mercenaires, tantôt entretenues par un prince régnant comme le duc de Bavière, tantôt groupées autour d'un aventurier hardi, comme le bâtard Mansfeld, qui un moment fit trembler l'Europe, ailleurs suivant un de ces princes sans argent et sans terres, cadets de souverains ou souverains dépossédés, qui n'ayant qu'un titre et une épée, sont prêts à se vendre ou à se louer pour un temps : tels le duc Charles de Lorraine, ou le duc Bernard de Saxe-Weimar.

Issu de cette maison de Saxe qui avait disputé l'empire à Charles-Quint et qui était assurément la plus nationale, la plus illustre de l'Allemagne, grand, fort, le visage pâle, les yeux et les cheveux noirs, le regard froid et dur, ambitieux, sans scrupules, très doué pour la guerre, Bernard de Weimar avait débuté fort jeune par lever un corps de troupes que Gustave-Adolphe prit à sa solde. Il devint un des premiers lieutenans du roi, et après la catastrophe de Lützen partagea avec le comte de Horn le commandement de l'armée suédoise. La sanglante journée de Nördlingen (1634) rompit

(1) 6 avril 1633.

l'accord entre lui et les Suédois; ceux-ci avaient laissé sur le terrain seize mille morts et quatre-vingts canons; il est rare que la bonne intelligence entre alliés survive à un pareil désastre. Bernard fut accusé d'avoir fait donner et mal donner cette grande bataille perdue (1). Il n'attendait qu'un prétexte pour recouvrer son indépendance; le premier usage qu'il en fit fut de se vendre à la France (1635). Ce n'était pas tout à fait une désertion; en se séparant de l'armée suédoise, il ne devenait pas l'ennemi de la couronne de Suède. Sans doute il emmenait plus de troupes qu'il n'en avait levé (douze mille fantassins et six mille chevaux, payés 4 millions par an); mais le noyau était bien à lui. Animé de la haine des Hapsbourg, tout en conservant un vague attachement à l'empire, il était résolu à reconstituer sur sa personne la grandeur de sa maison spoliée, et malgré les traités, les engagemens pris durant son voyage à Paris, il ne se livra jamais complètement. Depuis le jour où il entra au service de Louis XIII, il ne sortit guère d'un échiquier restreint, manœuvrant, prenant des places en Lorraine, en Franche-Comté, sur les deux rives du Rhin entre les Vosges et la Forêt-Noire. Nous ne voulons pas égarer le lecteur dans le dédale de cette période de la guerre de trente ans; mais, sans essayer de démêler l'écheveau de ces opérations militaires si confuses, nous en marquerons les caractères principaux. Les mouvemens des armées qui ont parcouru les provinces germaniques entre la mort du roi Gustave et l'arrivée au premier plan des capitaines désintéressés, Guébriant, Mercy, Turenne, ne sauraient s'expliquer par des raisons purement stratégiques ou politiques; princes ou généraux d'aventure obéissaient le plus souvent à deux mobiles plus puissans que les intérêts de leur cause : la nécessité des subsistances, les arrière-pensées personnelles. Il fallait vivre avant tout, chercher des recoins oubliés par les dévastateurs qui se succédaient depuis si longtemps dans ces malheureuses contrées; en essayant de ménager ses amis et alliés, on évitait surtout les pays qu'une armée, amie ou ennemie, venait de quitter; ils étaient épuisés pour longtemps. Puis venaient les visées particulières; chacun de ces condottieri, qu'il soit grand ou médiocre, a une couronne à prendre ou à retrouver, un grand fief à gagner, un domaine à rétablir. En s'appliquant à conquérir solidement le

(1) Les Français donnent le nom de Nördlingen (qu'ils prononcent Norlingue), à la bataille gagnée par le duc d'Anguien en 1645, et que les écrivains allemands appellent avec raison la bataille d'Allerheim (voir liv. IV, chap. III.) La bataille du 6 septembre 1634, fut livrée près de Nördlingen, que les Austro-Espagnols assiégeaient et que les Suédois voulaient secourir; ce fut une des journées les plus sanglantes et les plus considérables de la guerre de trente ans; sans l'appui moral et matériel de la France, les vaincus n'auraient jamais pu se relever d'un tel désastre.

Brisgau, le Sündgau, la Haute-Alsace, les places des Vosges, Bernard comptait bien ne pas se borner à servir la cause protestante ou à tenir ses engagemens envers le roi de France. Il croyait être sûr de travailler pour lui-même, soit qu'il réussît à s'approprier tout ou partie de ses conquêtes, soit qu'il y trouvât les élémens d'un échange pour aller fonder un état en Thuringe, près du berceau de sa famille.

Au mois de juillet 1639, il tomba malade en Franche-Comté; ce fut une grande crise : s'il survivait, il gardait l'Alsace, pour lui d'abord, peut-être pour l'empire, certes pas pour la France; s'il mourait, que de compétiteurs se disputeraient sa succession! Le plus redoutable était le Palatin, dépouillé de ses états par l'Autriche, soutenu par l'Angleterre, par la Suède, avec les vœux secrets des autres puissances. Richelieu le fit arrêter comme il traversait la France, dans un incognito mal gardé; ce fut un coup de maître; l'habileté, la fermeté du comte de Guébriant et un grand sacrifice d'argent firent le reste. Bernard ne put atteindre Brisach et mourut à Neuenbourg (1). La France recueillit l'héritage de l'illustre condottière, une armée et deux places, Saverne et Brisach, les clés de l'Alsace.

Jean-Baptiste Budes de Guébriant, né en 1602 dans un modeste castel du diocèse de Saint-Brieuc, appartenait à une famille moins riche que noble : le plus clair de son héritage était sa parenté avec Du Guesclin. Il avait fait de bonnes études au collège de La Flèche, écrivait le français avec une pureté remarquable et savait assez de latin pour suivre une négociation dans cette langue. Simple soldat en Hollande, il fit deux années d'apprentissage militaire sous les maîtres de la tactique. A peine de retour, il sert un de ses amis qui se battait en duel, et le voilà forcé de quitter encore la France. On le laissa rentrer dans notre armée d'Italie; il eut une compagnie au régiment de Piémont, puis fut admis aux gardes; mais Paris ne le vit guère. Sauf pendant quelques mois après son mariage, il vécut toujours aux armées, surtout aux armées lointaines. Sa première action d'éclat fut en 1636, « l'année de Corbie, » au milieu d'une panique générale. Il arrivait d'Allemagne, se jeta dans Guise, qu'il sauva, et battit un parti espagnol près de La Capelle. Le roi le fit maréchal de camp et le renvoya en Valteline, sous le duc de Rohan; c'était une bonne école, mais un service pénible et peu recherché.

De là, Guébriant ramena nos troupes (une poignée d'hommes) et joignit le duc Bernard, qui ne voulut plus se séparer de lui. Il eut

(1) Sur la rive droite du Rhin, à quelques lieues au sud de Vieux-Brisach.

alors un double caractère et une situation difficile. Commandant un contingent français au milieu d'une armée étrangère, il était en quelque sorte accrédité comme représentant de son roi auprès de ce prince allemand, dont il était aussi le lieutenant; il se montra propre aux deux rôles. L'égalité de son humeur s'alliait à une fermeté inébranlable; conciliant et plein de tact, il savait résister aux prétentions, aux caprices, parler fièrement au nom de la France. Bernard, qui l'avait eu à ses côtés à la journée de Wertenweil et durant le mémorable siège de Brisach, lui témoigna sa haute estime en lui léguant, avec ses armes, le fameux cheval noir Rapp, qui, disait-on, assistait son maître dans les mêlées, se jetant sur ceux qui cherchaient à le frapper, les renversant avec ses pieds, les déchirant avec ses dents. Guébriant n'était pas moins aimé de l'armée weymarienne que de son chef. Vivant au milieu de ces rudes soldats allemands et suédois, n'ayant pas leurs mœurs, ne parlant pas leur langue, il avait su conquérir leur confiance et même leur affection. Buveur d'eau, il avait eu l'art de persuader à ces terribles ivrognes qu'il se grisait avec eux; quand ils s'aperçurent de sa feinte, ils l'avaient déjà si bien pris à gré qu'ils en rirent et lui pardonnèrent sa sobriété. Chef ou camarade d'hommes insatiables, parfois obligé de satisfaire leur avidité ou de fermer les yeux sur leurs rapines, il ne prit jamais rien, ne demanda ni argent, ni terres, et ceux qui pouvaient le moins comprendre cette conduite admiraient son désintéressement. Le burin de Nanteuil a reproduit ses traits; l'emplâtre de taffetas noir qui cachait une large blessure reçue à la joue, ne dépare pas un visage grave et doux, où se reflète la sérénité de l'âme. Le lecteur me pardonnera si je l'arrête devant cette figure dont la contemplation repose : on aime à rester un peu avec cet homme d'un mérite si solide et si complet, qui ne fut ni ambitieux, ni cupide, que les honneurs allèrent chercher, qui ne fit que le bien, et ne pratiqua que le devoir.

Maintes fois, dans ses entretiens à moitié intimes, à moitié officiels avec le duc de Weimar, il l'avait sondé, essayant de l'amener à s'expliquer sur ses intentions, sur la suite qu'il donnerait aux engagemens pris avec la France; il l'avait trouvé impénétrable. Un jour cependant il obtint une courte réponse qui n'était que trop claire : « Vous me demandez toujours Brisach, mais c'est demander à une sage fille son pucelage et à un homme de bien son honneur. » Aussi Guébriant veillait-il sans relâche, et lorsque son général malade quitta les bords de la Saône pour gagner sa forteresse du Rhin, il brava la contagion et suivit la litière de Bernard. Le fléau le frappe à son tour, l'arrête à Huningue; là, il apprend que le duc expirant n'a pu dépasser Neuenbourg. Il accourt au risque de sa vie, arrive

trop tard pour recevoir les adieux de son illustre chef et pousse aussitôt jusqu'à Brisach. Déjà, dans sa prévoyance, il avait sécrètement fait marcher vers cette place la poignée de soldats français dont il disposait.

Brisach était entre les mains du général major d'Erlach, à qui le duc de Weimar l'avait confiée. C'était un Suisse du canton de Berne et de race militaire; depuis cent cinquante ans, vingt-huit officiers de son nom avaient figuré sur les contrôles de l'armée française; lui-même avait commandé quelque temps un régiment à notre service; mais quelles que fussent ses sympathies pour la France, elles ne pouvaient l'aveugler sur ses intérêts; c'était par là qu'il fallait le prendre. Déjà, à la première nouvelle de la maladie de Bernard, le général Bannier avait écrit (1er août 1639) au gouverneur de Brisach pour lui rappeler ses devoirs envers la couronne de Suède. Guébriant prouva facilement à son camarade que le roi de France était le plus puissant, le plus proche, que sa caisse était la mieux garnie, et que lui seul payait. D'Erlach se laissa persuader, fit une réponse évasive à Bannier, écrivit au secrétaire d'état De Noyers une longue lettre où il indiquait ce qu'il y avait à faire pour conserver à la France l'armée weymarienne et les places qu'elle occupait. Le courrier ne tarda pas à revenir, rapportant à d'Erlach le brevet d'une large pension, celui du gouvernement de Brisach, timbré cette fois aux armes de France, des lettres de naturalisation, ce qui était un hors-d'œuvre, et, ce qui était plus positif, la patente pour l'exploitation des mines de Munster et de Delémont (1), qui devaient approvisionner de fer nos places et notre armée (2). Avons-nous besoin d'ajouter que d'Erlach sut tirer parti des droits que lui conférait cette patente et qu'il y veilla avec autant de jalousie qu'à tenir hors de Brisach tout agent qui pouvait le gêner? Quatre colonels, qui prirent le nom de directeurs, traitèrent au nom de l'armée weymarienne définitivement engagée au service de la France, moyennant de larges avances immédiates et de bonnes garanties données aux chefs et à leurs mandans.

Guébriant avait tout fait; car les commissaires spéciaux, d'Oysonville, Choisy, Tracy et autres ne signèrent que pour confirmer ses actes et sa parole. Il n'eut rien pour lui, ni argent, ni titre nouveau; on lui trouvait encore trop peu d'étoffe pour lui donner officiellement l'autorité sur ces hommes qui ne connaissaient que lui. Le

(1) Dans le pays de Porentruy, ou ancien évêché de Bâle, aujourd'hui Jura bernois. Depuis la réformation jusqu'à 1792, cette contrée a été presque constamment administrée par l'ambassadeur de France en Suisse, qui résidait à Soleure, comme l'évêque dépossédé de Bâle.

(2) Papiers de d'Erlach.

duc de Longueville fut nommé général de l'armée du roi, composée de deux groupes : les troupes récemment capitulées et qui restaient conduites par leurs directeurs ; le corps français, dont la petite bande d'Henri de Rohan formait le noyau, et dont le maréchal de camp, comte de Guébriant, conservait le commandement sous le nouveau général en chef. Longueville avait le sang de Dunois, la bravoure héréditaire ; il ne manquait pas d'intelligence, mais de santé et d'activité ; négociateur plutôt que soldat, il parut irrégulièrement à l'armée qu'il commandait, fut presque toujours en congé ; se réservant les conférences entre les ambassadeurs et ministres, il examinait sommairement les plans militaires de son maréchal de camp et lui en laissait l'exécution.

L'armée du roi prit immédiatement l'offensive (octobre 1639), passa le Rhin qu'aucun soldat français n'avait encore franchi (1), pénétra au cœur de l'Allemagne, décida la landgrave de Hesse à joindre à nos troupes les quelques milliers de bons soldats dont elle disposait (2), opéra avec les Suédois, puis hiverna sur la rive droite du fleuve pour empêcher l'ennemi de passer sur la rive gauche ; car il ne faut plus que les Impériaux ou leurs alliés remettent le pied sur cette terre d'Alsace dont nous avons jalonné l'occupation par quelques conquêtes et qui est en train de se donner à la France. Ce fut une affaire bien menée dès le début. Nulle tentative pour importer une administration étrangère, pour créer une organisation générale ; laisser subsister les gouvernemens locaux, n'inquiéter ni les magistrats élus ni les seigneurs héréditaires, protéger les catholiques contre l'oppression des Suédois, montrer aux luthériens que la retraite des Français les livrerait aux Espagnols : telle fut la ligne tracée à l'origine par Richelieu, maintenue par ses successeurs, suivie par des agens aussi intelligens que dévoués. Guébriant fut le premier à marcher dans cette voie ; nul ne fut plus hardi, plus persévérant ; jamais il ne perdit de vue le but principal : couvrir l'Alsace, lui assurer le repos, la laisser suivre sa pente naturelle, s'unir doucement à la France. C'était rompre le plus gros anneau de la lourde chaîne qui, tendue de Vienne à Anvers, enserrait la meilleure partie du monde ; c'était mériter à nos rois cet éloge que leur adressait

(1) Il y avait bien eu pendant quelques mois, en 1634, une garnison française à Philipsbourg, un petit contingent français au siège de Brisach, mais ces deux places sont sur le fleuve ; ailleurs il n'y avait eu que des individus servant dans des armées étrangères. Nous parlons ici de soldats français en corps.

(2) Le traité avait été négocié par d'Avaux. La landgrave de Hesse-Cassel, Amélie-Élisabeth de Hanau, veuve et régente depuis deux ans, s'engageait à fournir 7,000 hommes de pied et 3,000 chevaux moyennant 200,000 rixdalers par an et une pension à son fils, le jeune landgrave régnant.

un ministre hollandais (1), protestant passionné : « L'Europe est redevable aux Bourbons pour avoir rappelé la liberté mourante. »

Stratégiste de l'école de Gustave-Adolphe, il étend le théâtre de ses opérations et leur donne un caractère logique; toutes appartenant à un même ensemble, chacune a un objet défini, soit qu'il vienne chercher auprès du Rhin des secours qui manquent trop souvent, soit que, renforcé ou non, bien ou mal payé, il reprenne son essor à travers l'Europe pour aller ici dégager une armée battue, là chercher un allié qui hésite, ailleurs dissiper un rassemblement ennemi qui se forme. Jamais il ne marche au hasard; mais comme il va vite et loin! Jetons un moment les yeux sur la carte d'Europe, non pour le suivre, mais pour marquer quelques uns des points où on le voit paraître. Le voici sur le Danube, aux portes de Ratisbonne, puis en pleine Allemagne du Nord, vainqueur à Wolfenbüttel. Quelques mois plus tard, nous le retrouvons dans le pays de Clèves, battant Lamboy, le faisant prisonnier, ruinant son armée. La saison ne l'arrête pas; en plein hiver, il prend des places, gagne des batailles; c'est au mois de janvier (1642) qu'il livra celle de Kempen. Puis il manœuvre entre le Rhin et la Basse-Meuse, menace les Espagnols victorieux, les force à lâcher prise et à perdre les fruits de la bataille d'Honnecourt. L'armée de Picardie dégagée, il passe en Saxe, donne la main à Torstenson près de Leipzig et achève en Thuringe sa belle campagne de 1642. Depuis plus d'un an, le duc de Longueville avait abandonné le titre d'un commandement qui n'avait jamais été que nominal. Créé d'abord lieutenant-général, honoré du cordon bleu, Guébriant reçut le bâton de maréchal après la victoire de Kempen.

Ces honneurs, ces dignités ne le mirent pas à l'abri du mauvais vouloir de nos alliés les Suédois : ce n'était pas la moindre de ses difficultés. Dès le début, il avait eu maille à partir avec Bannier, vigoureux homme de guerre, mais violent, impatient de toute autorité, et d'habitudes si intempérantes qu'une fois l'ambassadeur de France, ayant affaire à lui, dut attendre quatre jours pour le trouver dans un moment lucide. Bannier cependant avait subi l'ascendant de Guébriant, manœuvrait d'accord avec lui, et l'avait si bien pris en amitié que, comme le duc Bernard, il finit par lui léguer ses armes. Il meurt, Torstenson le remplace, et tout est à recommencer. Très supérieur à son prédécesseur, mais obéissant à un patriotisme étroit, le nouveau général suédois ne veut sacrifier aucun des intérêts momentanés de la couronne de Suède aux intérêts généraux des alliés, revient sur sa parole, manque aux rendez-vous. Guébriant

(1) Spanheim, *Mémoires de la Palatine Loyse-Julianne*. (Leyde, 1645.)

parvint à ne pas rompre avec lui, mais ne put jamais l'amener à une action commune. Que faire alors avec un fantôme d'armée?

A Kempen, le maréchal avait dix-huit mille hommes et à Wolfenbüttel presque le double. Mais quand les Suédois s'éloignent, retournent en Poméranie ou manœuvrent en Bohême, quand les Hessois se reposent ou que le duc de Lunebourg retire ses troupes, quand les marches ont été longues, la saison rude, les combats sanglans, l'effectif tombe à douze, dix et jusqu'à huit mille hommes. C'est à ce dernier chiffre qu'en était Guébriant, lorsque Torstenson le laissa seul en Thuringe. Il fallut abandonner les entreprises pour se rapprocher de Brisach et retourner vers le Brisgau, tout en manœuvrant pour occuper l'ennemi. La petite armée repassa le Main, fit une pause sur le Tauber, une autre sur le Neckar, puis, serrée par les Bavarois et les Lorrains, descendit dans le val de la Kinsig; l'ennemi disparut. On était en plein hiver; les souffrances furent cruelles; c'est au commencement de mars (1643) que Guébriant s'arrêta à Waldkirch, près de Fribourg.

Le climat, les manœuvres de l'ennemi, la désertion des alliés n'étaient pas les seuls obstacles contre lesquels il eut à lutter, sa propre armée était une source d'embarras continuels. Les Weymariens se battaient bien, mais quelle façon de servir! D'abord, là où ils passaient, c'était le feu du ciel; la Franche-Comté ne les a pas oubliés : on dit encore « l'année des Suédois » pour rappeler le temps où le duc Bernard traversa cette province. A chaque instant, les « directeurs » ou les officiers mettent le marché à la main : c'est Rosen qui réclame une augmentation de pension; Oheim, qui trouve injuste que Taubadel, son cadet, soit mieux traité que lui; Taubadel, qui se plaint d'avoir reçu une nouvelle qualité « sans gages; » Schmittberg, qui se déclare trop pauvre pour soutenir l'honneur de la charge de général-major d'infanterie; le duc George de Wurtemberg (un des meilleurs et des plus modestes), qui prie le roi d'avoir égard « à sa grande incommodité; » ce sont les ritmestres qui réclament avec hauteur le remboursement des avances par eux faites aux reîtres pour épées, pistolets, bottes, éperons, manteaux, etc.; tous accompagnant leurs réclamations de la menace d'un départ immédiat si elles ne sont pas accueillies; sans parler des menées, des complots de ceux qui veulent vendre l'armée à l'empereur, des tentatives d'embauchage faites par les agens du doge de Venise. A chaque instant, l'édifice si patiemment élevé, si souvent étayé, menaçait de s'écrouler.

Le petit corps purement français qui, avec les Weymariens, formait l'armée du roi, donnait moins d'embarras. Il y avait là de bonnes troupes, le régiment de Montausier, par exemple, ceux de

Roqueservière et de Tracy. Guébriant tirait parti avec art des aptitudes diverses des deux races et d'une certaine rivalité. Embrigadant des régimens français et allemands, il formait ainsi des groupes excellens, mais à la condition de laisser à chaque troupe ses habitudes et son organisation : « En joignant le régiment de Roqueservière à celui de Schmittberg, on aurait la meilleure brigade d'Allemagne, mais à la condition que le régiment de Schmittberg demeurât sur le pied allemand, sans quoy aucun officier ni soldat n'y demeureroit une heure (1). » Restait la difficulté presque insurmontable du recrutement; les colonels ne pouvant guère faire des levées de si loin, on essaya divers procédés : d'abord ce qu'on appelait les contingens des « vieilles garnisons, » c'est-à-dire des détachemens tirés des places fortes les moins éloignées; ordre était donné aux gouverneurs d'envoyer à l'armée d'Allemagne des soldats éprouvés, et ils recevaient l'argent nécessaire pour les remplacer par des recrues. Mais les hommes des « vieilles garnisons » avaient presque tous laissé des femmes derrière eux; ils désertaient pour les rejoindre; les gouverneurs fermaient les yeux et les enrôlaient à vil prix sous d'autres noms. L'envoi de régimens tout formés ne réussit pas mieux; les soldats qui rentraient d'Allemagne, régulièrement ou irrégulièrement, faisaient de leurs souffrances, avec l'exagération ordinaire, un tableau effrayant, peignaient les longues marches, les mois passés au bivouac, sur la neige, au milieu de forêts de pins, la maigre pitance qu'il fallait disputer à de malheureux paysans épars dans quelques villages épuisés et à peu près bloqués par les armées ennemies. Le service en Allemagne était devenu pour les Français un objet d'aversion et presque d'épouvante. La correspondance du roi avec Guébriant est pleine de lettres comme celle-ci : « Mon cousin, j'avois donné ordre aux régimens d'infanterie de Courcelles et de Lesdiguières de passer en Allemagne, mais les officiers et les soldats ont eu si peu d'affection à leur devoir et ont témoigné tant d'aversion à ce voyage qu'aussitôt qu'ils se sont approchés de la Lorraine, ils se sont dissipés (2). »

Voyant combien il était difficile d'obtenir qu'on lui envoyât des troupes et plus difficile encore de les retenir, le maréchal conseilla d'essayer une levée dans son cher pays de Bretagne. Avec du genièvre et de faibles primes on parvint à racoler quelques centaines de recrues; comme cela paraissait insuffisant, on fit de véritables battues dans les champs et dans les villages, et on poussa quel-

(1) Lettre de Guébriant, *ap.* Le Laboureur.
(2) Le Roi à Guébriant, 17 juin 1643.

ques milliers de malheureux sur les ports de mer, où on les embarqua, enchaînés, sans armes et presque sans vêtemens. Les bateaux qui les portaient furent dirigés sur la Hollande, puis remontèrent le Rhin; on les débarqua dans le pays de Juliers, près du camp qu'occupait alors Guébriant, et son bon cœur fut vivement ému de l'état dans lequel il les vit. Il les fit traiter de son mieux, donna à chacun d'eux un habit gris, etc., mais la nostalgie les saisit; la plupart moururent ou se sauvèrent.

Guébriant voyait ainsi fondre son armée et s'évaporer les secours qu'on lui expédiait ou lui promettait. Il jugeait bien que jamais il ne serait rejoint par les petits détachemens; c'était une nouvelle armée qu'il fallait mettre à côté de la sienne. D'autre part, il avait compris que la campagne qui allait s'ouvrir (1643) pouvait avoir une importance capitale, car les préliminaires de la paix venaient d'être signés, et chaque état avait hâte d'améliorer sa situation en vue d'un traité définitif conclu sur la base de l'*uti possidetis;* aussi, tandis que les troupes de Guébriant se reposaient en Brisgau, son esprit, qui ne se reposait jamais, enfantait un plan de campagne qu'il soumit au roi avec des développemens très complets dans une longue et remarquable dépêche datée du 20 mars 1643. Il conseillait de renoncer aux petits groupes et aux entreprises secondaires, le siège de La Motte, les courses dans les Pays-Bas ou en Franche-Comté, de former deux corps vers Amiens et à Brisach, le premier contenant et occupant les Espagnols, le second descendant la vallée du Rhin jusqu'à Mayence; puis, les deux armées, s'unissant sur la Moselle, écrasant les bandes impériales, auraient terminé la campagne par le siège de Thionville et peut-être, du coup, mis fin à la guerre.

Les circonstances, les vues de Louis XIII, sa mort, l'agression de Melo, ne permirent pas de suivre ce plan si bien tracé; peut-être même ne fut-il jamais sérieusement examiné; l'hésitation que Mazarin montra après Rocroy et dans d'autres circonstances permet de le croire; en tout cas, Guébriant ne reçut pas de réponse. — Sa tristesse était grande. Nous avons essayé de donner une idée de ses exploits et de son labeur; lui seul peut dire par quelles épreuves passa son âme et quelles furent les souffrances de son cœur. Prenons au hasard dans ses lettres au ministre de la guerre : « Je suis en un pays et avec une nation dont je ne sais pas la langue, avec quatre armées différentes et sans avoir d'authorité que sur la moindre partie de celle du roy. Les difficultés s'augmentent tous les jours, aussi bien que les insolences des troupes. — Celles dont on se pouvait assurer diminuent tous les jours, tant par la mort que par l'extrême misère qu'elles souffrent. Ne voyant aucune espérance d'en avoir d'autres, je me suis résolu de vous supplier encore une

fois, monsieur, de me faire avoir mon congé, vous protestant et jurant en foy d'homme de bien que, hors la disgrâce du roy, mon maître, je préfère, non-seulement la Bastille, mais la mort même à demeurer plus longtemps icy, où je ne puis attendre qu'une perte entière de ma réputation, que je cherche à établir depuis vingt ans sans avoir jamais épargné ny mon sang ny ma vie (1). »

Et cependant il restait et il marchait, et il continuait de se battre, de passer des hivers dans la neige et dans la boue, de lutter avec ces égoïstes, de soutenir ces découragés. Il vécut ainsi sept ans (1637 à 1643) sans revoir la France, sa famille, son cher pays de Saint-Brieuc, sans prendre aucun congé. Lorsqu'enfin, à bout de forces, au printemps de 1643, il demanda avec de nouvelles instances quelques jours de repos, le roi le retint à son poste, mais autorisa la maréchale à l'aller visiter au milieu de son armée. Guébriant courut au-devant de sa femme avec un empressement juvénile, la reçut aux limites de son commandement, dans les Vosges, la conduisit à Brisach, l'y fêta de son mieux. Ce fut comme un rayon lumineux dans le ciel sombre de ce brave homme; mais ce ne fut qu'un éclair; il fallut se séparer au bout de peu de jours : Guébriant avait reçu l'ordre de manœuvrer pour couvrir le siège de Thionville. La maréchale reprit le chemin de Paris et son mari marcha vers le lac de Constance.

XX. — CAMPAGNE DE GUÉBRIANT EN 1643, SES RELATIONS AVEC LE DUC D'ANGUIEN.

Le jour même (8 juin 1643) où Mazarin, cédant aux instances du duc d'Anguien, avait fait expédier au marquis de Gesvres l'ordre définitif d'investir Thionville, le roi avait écrit au général de ses armées d'Allemagne pour l'informer de cette résolution et l'inviter « à en favoriser le succès. » Par une remarquable coïncidence, le vainqueur de Rocroy, rentrant, sans le savoir, dans l'ordre des idées que Guébriant développait deux mois plus tôt, allait aborder par la conclusion le plan qui, expédié le 20 mars de Waldkirch, était déjà enfoui dans les cartons du ministère, oublié des uns, ignoré des autres. La lettre du roi n'était pas encore arrivée au quartier-général de Waldshut que déjà on y connaissait la marche de l'armée de Picardie vers la Moselle (2), et Guébriant avait commencé à ma-

(1) Guébriant au secrétaire d'état De Noyers, 4 août-24 septembre 1641, *ap.* Le Laboureur.

(2) La lettre du roi, du 8 juin, fut portée par Montausier et remise le 22 à Guébriant, qui, la veille, avait reçu une lettre du 16, où le sieur La Plaine, écrivant au nom du duc d'Anguien, annonçait la marche sur Thionville.

nœuvrer lorsqu'il reçut une dépêche où le duc d'Anguien, racontant les premiers travaux du siége, rappelait que « Thionville ne pouvait être secouru que par les troupes d'Allemagne, puisque celles de Flandres sont défaites. C'est à vous, Monsieur, à les empescher de venir et à me donner avis de leur marche. » Guébriant comptait bien « les empescher de venir, » ôter toute espérance de secours à Beck et à Melo. Au lieu de pousser vers le nord, en se rapprochant de la place attaquée, il prit la route de l'est pour attirer sur lui Lorrains, Bavarois, Impériaux, tous ceux que l'indifférence, l'inertie de nos alliés ou leur secret mauvais vouloir, laissaient libres de menacer l'armée assiégeante. Quelques mouvemens préparatoires l'ayant déjà ramené dans cette direction, il transporta son quartier-général de Waldshut à Engen, centre d'une nouvelle base d'opérations étudiée d'avance, jalonnée par la forteresse d'Hohentwiel, que nous occupions depuis assez longtemps, ainsi que par les places de Tütlingen sur le Haut Danube et d'Uberlingen sur le lac de Constance, dont le colonel Widerbold et le général major d'Oysonville s'étaient plus récemment emparés. Il comptait s'avancer à travers ces belles contrées qui avoisinent le lac de Constance et qui ont été le théâtre des exploits de Moreau; son esprit hardi et fécond, qui avait déjà conçu la conquête du Rhin, avait préparé la marche par le Danube. Il voulait, par une voie encore inexplorée, porter la guerre au cœur des états du duc de Bavière et comptait atteindre l'Iller dans cette campagne; déjà il était établi auprès de la célèbre abbaye de Salem (1), et ses coureurs avaient poussé jusqu'à Lindau. Mais le duc de Bavière avait confié son armée à un général doué d'une rare pénétration, très sûr de ses calculs, méthodique et cependant prompt à prendre son parti, lisant le terrain très vite et très bien, ayant un tact particulier à choisir les positions défensives et une grande habileté à en tirer parti. C'était le colonel que nous avons vu monter à l'assaut de Saint-Jean de Losne, celui que nous allons bientôt retrouver en face du duc d'Anguien, le gentilhomme lorrain François de Mercy (2). Guébriant croyait encore l'armée bava-

(1) Salem ou Salmansweiler, abbaye de Cîteaux, située sur l'Art, à deux lieues est d'Uberlingen.

(2) Mercy, Lorrain ou plutôt Wallon, était des environs de Longwy. Son frère aîné, Gaspard, et lui, étaient entrés très jeunes au service du duc Maximilien, depuis électeur de Bavière; mais il avait promptement dépassé son frère, qui devint un de ses maréchaux de camp et fut tué devant Fribourg (1644). Lui-même mourut glorieusement sur le champ de bataille, en 1645, ainsi que nous le verrons plus loin. Il était général en chef de l'armée de Bavière et maréchal de camp général des armées impériales. Son petit-fils, Claude-Florimond, fut un des meilleurs généraux de l'empereur Léopold II, qui érigea en sa faveur la terre de Mercy en comté (1720). Cette famille s'est ensuite mêlée à celle d'Argenteau, a donné plusieurs généraux à l'Autriche, et fleurit encore aujourd'hui.

roise sur le Neckar ou sur la Kinsig, lorsqu'il la trouva établie près du Markdorf et lui barrant la route; Mercy avait l'avantage de la position et du nombre. Le maréchal changea son plan et, remontant vers le Haut-Neckar, attaqua la place de Rottweil, dont la possession lui paraissait devoir compléter son système d'occupation et se rattachait aux projets qu'il avait formés pour l'avenir; mais là encore il fut prévenu par Mercy, manqua son coup de main. Repoussé du Neckar, il revint à son camp du mois de mars, à Wolsack, sur la Kinsig; au moins avait-il atteint son but immédiat, empêché Lorrains et Bavarois de secourir Thionville. En effet, la réduction de cette place était déjà assurée, et le 10 août Anguien écrivait à Guébriant : « Mon armée est libre et celle de M. d'Angoulême étant à Verdun pour occuper mes postes, je suis en état de vous assister si vous voulez entreprendre quelque chose au-delà du Rhin. C'est donc à vous, Monsieur, de me mander franchement l'état auquel vous estes, celuy des ennemys et ce que vous pouvez entreprendre; vous promettant de contribuer tout ce quy sera en mon pouvoir pour favoriser vos desseins... Notre armée est encore bonne et en fort bon état... Envoyez-moi quelqu'un bien instruit de vos intentions, et qui soit homme de créance. Nous pourrions faire quelque projet qui seroit avantageux au service du roy (1). »

Guébriant répondit à cette ouverture par l'envoi d'un de ses généraux-majors français, Roqueservière; à ce moment, le commandant de l'armée d'Allemagne était surtout préoccupé de l'orage qui menaçait notre récente conquête de Thionville. Ayant perdu le contact avec les Bavarois qui étaient remontés vers le Nord, il les croyait disposés à passer sur la rive gauche du Rhin, où les avaient précédés les Lorrains du duc Charles et où Hatzfeld allait peut-être les suivre. Guébriant voyait déjà toutes ces armées ennemies se réunissant sur la Moselle aux Espagnols, aux troupes de Beck, aux débris de celles de Melo, et ces coalisés marchant ensemble contre le duc d'Anguien, le surprenant au milieu de la confusion que présentent les abords d'une place à la suite d'un long siège. Il offrait de passer le Rhin et de marcher vers le prince, soit avec ses dix vieux régimens de cavalerie, soit avec toute son armée.

Roqueservière trouva M. le Duc à peu près sorti du chaos, ayant comblé ses tranchées, rasé ses lignes, réparé, regarni la place, très fatigué lui-même, ainsi que ses troupes, mais toujours plein d'entrain, se préparant à parcourir le Luxembourg, à chercher Beck de tous côtés, à Sierck, sur la Sarre, à Longwy. Il se conformait ainsi aux derniers ordres qu'il avait reçus de la cour autant qu'il pouvait saisir le sens de dépêches dont les dernières phrases contredisaient

(1) Le Laboureur.

souvent la première. Ainsi la lettre du 12 août, qui prescrit d'attaquer Sierck et Longwy, est pleine de réticences, de sous-entendus; le 20, il n'est plus question que de quartiers de rafraîchissement pour les troupes; enfin, le 29, le roi donne des ordres précis pour le licenciement de plusieurs régimens en annonçant qu'ils seraient bientôt remplacés par de nouvelles levées (on sait ce que valent de telles promesses), et, le même jour, il met le duc d'Anguien en garde contre une attaque de forces ennemies récemment concentrées et qu'on n'estimait pas à moins de vingt-deux mille hommes. Anguien, cependant, achevait ses dernières opérations, complétait ses préparatifs pour mettre les troupes en quartier, cherchait à rencontrer le duc d'Angoulême, désigné pour commander sur la frontière après son départ et à qui la goutte faisait manquer tous les rendez-vous. Cheminant entre Thionville, Metz et Sierck, M. le Duc écrivait à Mazarin, il insistait sur la nécessité de ne pas terminer la campagne sans avoir puissamment assisté Guébriant, et sur l'urgence de lui assurer la coopération des Hessois et des Suédois réunis. Il était déjà tard; peut-être était-il encore temps de modifier les résolutions prises, de suspendre les ordres donnés pour le licenciement d'une partie des troupes et la mise en quartiers des autres. Mais le cardinal remercia Anguien de ses avis (3 septembre) et l'assurant que toutes les mesures étaient prises, lui fit expédier l'ordre de renoncer à l'opération de Longwy, d'envoyer un détachement de deux mille hommes en Allemagne et de faire occuper au reste de l'armée les quartiers déjà indiqués (ordre du roi du 4 septembre). Ce même jour, M. le Duc prenait Sierck. Dès qu'il reçut les nouvelles instructions de sa majesté, il en assura l'exécution et, malgré l'urgence de ses affaires, ne prit la route de Paris qu'après avoir pourvu à tout (12 septembre).

Il y avait plus d'un mois que parens, amis, serviteurs le pressaient de revenir à la cour, de ne pas épuiser ses forces dans des opérations secondaires; il avait assez tenté la fortune; la victoire de Rocroy et la prise de Thionville suffisaient pour une campagne. Sierck et Longwy (1), deux bicoques, n'étaient pas des conquêtes dignes de lui, son père le disait sans ambages, et le premier ministre l'insinuait entre mille complimens (2). Dans toutes leurs lettres, M. le Prince, Mme la Princesse, le duc de Longueville reprochaient à M. le Duc de trop négliger ses intérêts, de solliciter des faveurs pour tout le monde sans rien exiger pour lui-même : « Vous laissez passer le moment, lui répétaient ses correspondans; on paie

(1) Longwy n'avait pas encore été transformé par Vauban.
(2) Mazarin à M. le Duc, 24 août.

vos services avec les récompenses données à d'autres ; quant à vous, vous n'aurez ni gouvernement, ni pension, rien enfin que... des dettes. » M. le Prince revenait sur ce dernier point avec insistance. Il avait beau pester contre les conseillers de son fils, tonner contre ses prodigalités, envoyer à Girard des modèles de comptabilité et des projets de combinaisons financières ; rien n'y faisait ; non-seulement M. le Duc avait employé pour la solde, pour les travaux, pour les vivres, jusqu'au dernier sou des fonds qui lui avaient été envoyés et même des gratifications que la régente lui offrait au nom du roi, « les avançant du sien, » ainsi que les ministres le faisaient sonner bien haut ; mais il avait acquitté une partie des dépenses du siège au moyen d'un emprunt fait à son beau-frère Longueville, ce qui avait jeté M. le Prince dans un véritable désespoir lorsqu'il l'avait découvert. Il était urgent de régler ces affaires. Un motif d'ordre plus noble appelait aussi M. le Duc auprès de sa famille ; le 29 juillet, sa femme lui avait donné un fils « le plus beau du monde et qui vous ressemble ; c'est merveille que la grosseur de cet enfant, veu la petitesse de la mere. » La duchesse était restée souffrante ; elle avait la fièvre ; « le retour de son mari la guérirait. » — « Vous avez reçu permission de venir icy, écrivait M. le Prince dès le 14 août. Au nom de Dieu, profitez-en (1). »

Mais le duc d'Anguien avait l'âme assez haute pour résister à tant de sollicitations pressantes, et même à un attrait peut-être plus vif encore (car il n'aurait pas fallu chercher bien loin dans les replis de son cœur pour y trouver un sentiment qui n'était ni l'amour conjugal ni la tendresse paternelle), et il répondait à son père : « Je souhaiterais avec passion pouvoir retourner auprès de vous dès à cet heure ; mais je ne crois pas que je le puisse encore faire avec honneur, ny mesme pour le bien du service (2). »

XXI. — PRÉPARATIFS DU SECOURS D'ALLEMAGNE. — INCIDENT.

Il attendait une tentative de l'ennemi, une attaque combinée, Beck, le duc Charles, Hatzfeld et peut-être Mercy, ou une nouvelle direction, l'ordre de combiner une opération avec Guébriant. Voici enfin des instructions précises ; toute nouvelle entreprise lui est interdite ; la composition du détachement qui doit passer en Allemagne est fixée ainsi que l'état des troupes à mettre en quartiers. Il

(1) M. le Prince à M. le Duc, Perraut à Girard.
(2) 19 août.

est allé chercher Beck aux portes de Luxembourg, et Beck n'a pas bougé; nul danger pour la frontière ni pour sa conquête; la saison des opérations touche à son terme, son retour est attendu; il dirige ses troupes sur leurs quartiers, voit partir d'Aumont et Sirot, qui les conduisent, expédie en avant de lui La Moussaye d'abord, puis Espenan, et part le dernier du camp d'Étain, où il n'y a plus d'armée (12 septembre). Il approche de Paris et vient de passer Dormans lorsque son carrosse est arrêté par un voyageur qui allait le chercher à son quartier-général. C'était M. de Tracy (1), commissaire-général et colonel dans l'armée d'Allemagne.

Tracy avait laissé Guébriant le 2 septembre à Ernstein, en Alsace, sur l'Ill, à environ quatre lieues au sud-ouest de Strasbourg. L'armée française d'Allemagne avait dû repasser le Rhin, non plus pour assister celle du Luxembourg (2) et l'aider à repousser une coalition d'Impériaux et d'Espagnols, mais parce qu'elle ne pouvait plus se maintenir dans le pays de Bade; les Bavarois renforcés s'étaient rapprochés du Rhin; privé du concours des Hessois, qui s'étaient cantonnés dans leur pays, obligé de laisser une force considérable dans Brisach, et ne voulant pas dégarnir les places avancées de Hohentwiel et d'Uberlinden, le maréchal manquait d'hommes pour résister à Mercy, qu'Hatzfeld pouvait rejoindre d'un moment à l'autre. Il avait adressé au roi un appel suprême, demandant un secours effectif pour reprendre l'offensive. Si on ne pouvait l'assister, il serait forcé d'abandonner l'Alsace, et, ne voulant pas repasser les Vosges, il irait s'établir en Franche-Comté, d'où il menacerait le flanc d'une armée d'invasion. Avec ces dépêches de Guébriant, la cour recevait d'Alsace un flot de réclamations, du gouverneur suédois de Benfeld, des chefs de la noblesse libre et franche du saint-empire, de Basse-Alsace, des préteur et sénat de Strasbourg, des magistrats des villes qui s'étaient données à la France, tous parlant au nom de leurs sujets, alliés ou administrés, tous effrayés ou irrités de voir le fléau de la guerre ramené sur la rive gauche du Rhin, leur pays exposé aux ravages des Bavarois, et déjà livré aux déprédations des Weymariens, hôtes fort incommodes. L'am-

(1) Tracy (Alexandre Prouville, marquis de) servait constamment depuis 1632 aux armées de Lorraine et d'Allemagne; commissaire-général de l'armée par brevet du 14 septembre 1641, colonel de cavalerie en 1642, conseiller d'état en 1643, il obtint le régiment de dragons Guébriant après la mort du maréchal, et continua de servir en Allemagne jusqu'aux troubles, durant lesquels il changea de parti plusieurs fois. Envoyé au Canada comme lieutenant-général en 1665, étant alors âgé de plus de soixante-dix ans, il combattit avec succès les Iroquois et mourut en 1668, peu après son retour en France.

(2) L'armée de Picardie-Champagne était ainsi désignée depuis le commencement du siège de Thionville.

bassadeur de Suède à Paris, Grotius, s'était non moins vivement plaint d'un mouvement de retraite qui mettait en péril l'armée de son souverain. Mazarin comprit alors ce qu'il aurait dû prévoir de longue date, les conséquences de l'inévitable retraite de notre armée d'Allemagne : l'Alsace arrachée à la France ou se détachant d'elle; nos alliés écrasés; nos ennemis se saisissant de places et de territoires pour que leurs négociateurs aient les mains pleines à Munster et ferment la bouche aux nôtres. Il se hâta de prescrire la formation sur la Meuse d'un corps de huit à neuf mille hommes destiné à marcher immédiatement vers le Rhin. Le duc d'Anguien devait le conduire; une fois réuni à Guébriant, il était autorisé à prendre le commandement en chef; le maréchal avait déclaré d'avance qu'il était prêt à lui obéir en tout. Les ordres de détail sont contenus dans un groupe de lettres royales datées du 8 au 10 septembre. Tout y est prévu : organisation du commandement, mouvemens de troupes, itinéraires, subsistances, jusqu'à la recommandation de faire cuire fortement le pain pour qu'il puisse être conservé plusieurs jours sur les voitures. Ce fut vite et bien ordonné, mais il aurait fallu s'y prendre six semaines plus tôt.

Ces instructions furent remises à Tracy, qui dut partir de Paris le 12 ou le 13 (septembre). Un avis à mots couverts avait été confié le 8 au marquis de Noirmoutiers (1), qui ne paraît pas avoir rejoint M. le Duc, et la première nouvelle qu'eut ce dernier des résolutions prises sur les affaires d'Allemagne lui fut donnée par Tracy. Il était sur le grand chemin, à quelques lieues de Paris; il continua sa route, ne pouvant mieux faire; le messager de Guébriant revint sur ses pas avec lui. Arrivé à Paris vers le 18, le jeune prince s'appliqua aussitôt à se bien pénétrer des intentions du conseil et à se mettre en mesure de les remplir. Dès le 25, le roi, sans nommer l'Allemagne, tant on était effrayé de l'effet que ce mot fatidique produisait sur les esprits, adressait une instruction définitive à M. le Duc « allant vers la Sarre » et confirmait « tout ce qui lui a été dit de vive voix depuis qu'il est de retour par-deçà. » Le but que se proposait le conseil de sa majesté était de permettre à Guébriant de prendre ses quartiers au-delà du Rhin et « d'occuper l'armée de Bavière à l'avantage de cette couronne et de ses alliés. » Mais les instructions allaient bien plus loin et traçaient un plan de campagne dont l'exécution aurait exigé une saison tout entière et des forces considérables.

(1) Noirmoutiers (Louis de La Trémoille, marquis, puis duc de), né en 1612, maréchal de camp attaché à l'armée d'Allemagne par brevet du 26 mai 1643, commanda une des quatre attaques au siège de Rottweil. Lieutenant-général en 1650, mort en 1666.

Il s'agissait de prendre Spire, Worms et Mayence ; M. le Duc devait y marcher droit par Saarbruck, Kaiserslautern, Neustadt (an der Hart), attaquer les places du Rhin avec toutes ses forces réunies aux troupes de Guébriant et à celles de la landgrave de Hesse. Comment Guébriant, à peine en état de se maintenir en Alsace, pourrait-il descendre le fleuve jusqu'à Mayence? par quels argumens, quelles promesses déciderait-on les Hessois à rentrer en campagne? Sur ces points la dépêche était muette. Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce qu'il y avait de périlleux dans cette combinaison. C'était le projet que Guébriant avait présenté à la fin de l'hiver, qui reparaissait plus ou moins transformé et qui, praticable au mois d'avril, était devenu chimérique au mois d'octobre. Avec son bon sens, M. le Prince avait vu clair, et il dut répéter à son fils, ce qu'il lui avait écrit tout d'abord : « Ne prenez pas ce leurre de trois places en quarante jours qui n'est mis en avant que pour obtenir le secours (1). »

Que se passa-t-il alors? Le duc d'Anguien, en se présentant au Louvre, avait refusé de déposséder Guébriant de son commandement, mais s'était déclaré prêt à marcher à son secours; il avait conféré avec les ministres, reçu les ordres du roi; tout à coup on apprend qu'il est remplacé par le duc d'Angoulême. Eut-il quelque hésitation lorsqu'il vit reparaître la chimère des trois places en quarante jours? Céda-t-il un moment aux suggestions de maint donneur d'avis, en essayant d'obtenir le remboursement de ses avances ou en mettant un haut prix au nouveau service qui lui était demandé? On répandait dans le public que M. le Prince avait réclamé pour son fils le gouvernement de Languedoc. Mazarin, dans ses « carnets, » dit que M. le Prince désirait ce gouvernement pour lui-même, et qu'il offrait de céder la Bourgogne à son fils, à moins qu'on ne lui donnât la Champagne ; de son côté, M. le Duc aurait fait parler de Metz et des Trois-Évêchés ; et, à cette occasion, le cardinal se plaint de l'avidité de la maison de Condé. Sans doute, M. le Prince n'était pas un modèle de désintéressement, et son fils fut plus tard enflammé d'une ambition dont la hauteur ne s'était pas encore révélée ; mais en cette circonstance, les prétentions du père et du fils n'avaient rien d'arrogant, ni d'excessif; car elles ne furent même pas formulées. Voici ce que nous lisons dans un court mémoire remis à ce moment même par M. le Prince à la régente : « Le duc d'Anguien a vécu dans l'espérance des bonnes volontés de la royne en faveur des services qu'il a rendus à l'estat, au roy et à elle; mais il ne

(1) Note du 10 septembre. Membre du conseil de régence, M. le Prince était au courant, et d'ailleurs il avait été directement informé par Guébriant. (Lettre du 24 août.)

capitule pas avec sa souveraine et attendra l'effet de sa bonne volonté au temps qu'elle dict la vouloir faire paroistre (1). » Un tel langage ne justifie pas l'invective du cardinal contre la cupidité d'autrui. D'ailleurs la note des « carnets » n'a pas de date; elle fait partie d'un système apologétique qui ressemble fort à un plaidoyer écrit après coup. Mazarin en était alors à ses débuts comme premier ministre; certaines parties de l'homme d'état lui manquaient; il employait encore trop volontiers, dans la direction de la guerre, les procédés qui conviennent aux négociations : ainsi qu'au lendemain de Rocroy, il se montra indécis après la prise de Thionville; il vit juste, mais trop tard.

Le retour du duc d'Anguien à Paris était généralement attendu aussitôt après la fin du siège. Et cependant lorsqu'il y parut un mois plus tard, quelques personnes jouèrent la surprise. Les discussions qui eurent lieu dans le conseil trouvèrent de l'écho dans le cercle des ambassadeurs et des courtisans. Survint le remplacement éphémère du duc d'Anguien par le duc d'Angoulême; cet incident, presque burlesque, ressemblait trop à une scène de la comédie italienne et trahissait l'origine du premier ministre; toutefois on en parla diversement. La vérité est que M. le Prince ne voulait ni qu'on lançât son fils dans une aventure, ni qu'on le chargeât d'une simple conduite de troupes. C'est malgré la vive résistance de son père que le duc d'Anguien se rendit au vœu du conseil, et la régente, le cardinal, tous les ministres reconnurent hautement le grand service qu'il rendit, le désintéressement dont il fit preuve en acceptant une mission qui revenait plutôt à un maréchal de camp qu'à un général en chef. Plus tard, après les événemens accomplis le ton se modifia; alors on laissa dire que le vainqueur de Rocroy avait, par son retour et son séjour à Paris, à la fin de septembre, compromis le succès de la campagne d'Allemagne, et cette insinuation se glissa parmi les souvenirs, plus ou moins exacts, que Mazarin enregistrait à propos d'incidens nouveaux (2); mais les notes prises par le ministre en 1643 témoignent que le jeune général était venu à Paris muni d'une permission régulière (3). L'examen des dates et des dépêches renverse le fondement de l'accusation; si l'armée de Guébriant n'a pas été secourue en temps utile, la responsabilité appartient au premier ministre. L'orgueil et les passions ont entraîné le grand Condé à des fautes, à des actes coupables qui sont assez connus et que nous ne dissimulerons pas. Le soldat reste sans

(1) Minute originale.
(2) Huitième carnet.
(3) Deuxième carnet.

reproche; jamais il n'a manqué au dévoûment professionnel. Mais c'est assez chercher le mot de l'énigme. Voici le fait :

XXII. — LE SECOURS D'ALLEMAGNE.

Pendant quarante-huit heures, du 27 au 29 septembre, le duc d'Angoulême eut le titre de général de l'armée du Luxembourg, chargé de renforcer Guébriant, et il fut remplacé par le maréchal de Châtillon dans le commandement qu'il exerçait depuis plusieurs mois sur les frontières de Picardie et de Champagne. Les ordres furent préparés à cet effet; quelques-uns même furent expédiés. Ils étaient tous révoqués le 30 (1).

Le choix du vieux Charles de Valois n'était pas sérieux. Il n'avait jamais été bien habile; il était alors complètement perclus, et il serait difficile de croire qu'on eût songé à lui, même pour un commandement, en quelque sorte postiche, de quarante-huit heures, si l'on n'avait sous les yeux les ordres ou avis donnés à divers; mais même pendant ces deux jours le duc d'Anguien ne cessa pas d'être désigné en fait pour conduire le secours en Allemagne. Il le conduisit en effet avec toute la diligence possible, sans mettre aucune condition à son obéissance, sans recevoir ni terre, ni pension, ni gouvernement. Pas une heure ne fut perdue par sa faute, ni dans l'expédition, ni dans l'exécution des ordres; il suffit de changer un nom sur quelques pièces. Les deux intendans, Choisy et d'Oysonville, ne suspendirent pas un instant les préparatifs que les dépêches expédiées le 9, ou plutôt datées du 9, leur avaient prescrit de faire à Metz, Nancy, Saverne, et qui devaient prendre cinq ou six semaines; car on ne pouvait rien improviser, rien omettre; il fallait ménager nos conquêtes récentes, et faire en sorte que les troupes fussent bien pourvues sur leur route : un mécompte dans le service de la solde, du pain, des fourrages ou des transports eût été suivi d'un débandement général.

N'oublions pas que l'aversion des troupes pour « le voyage d'Allemagne » semblait insurmontable; tous les renforts envoyés à Guébriant depuis deux ans avaient fondu comme la neige au soleil. Aussi multipliait-on les précautions : les intendans de justice et les prévôtés avaient reçu l'ordre de placer des archers à tous les passages de la Meuse, de la Marne, même de l'Aisne, pour arrêter les déserteurs ou les officiers revenant sans permission. « Ne donnez aucun congé, recommandait le ministre dans toutes les dépêches;

(1) Le remplacement du duc d'Angoulême par le maréchal de Chatillon fut seul maintenu.

que personne ne puisse soupçonner le but de l'expédition (1). » Précautions inutiles! Le 19 septembre, d'Aumont écrivait à M. le Duc de son quartier-général de Bar : « Dans trois semaines, les troupes seront aussi en état de servir que jamais... au voyage d'Allemagne près. »

Et cependant les trois semaines n'étaient pas écoulées que ces troupes marchaient « vers la Sarre. » Cet euphémisme ne faisait plus illusion à personne. Le nom du jeune et victorieux général avait produit un effet magique. Les officiers oublièrent leur misère, qui était grande; les soldats avaient confiance; tous partirent de bon cœur; on regarda cela comme un miracle (2). Espenan, d'Aumont, Sirot et Noirmoutiers, maréchaux de camp, marchaient à la tête des colonnes et furent bientôt rejoints par Rantzau, lieutenant-général. Le pain était prêt aux lieux indiqués; la « montre » se fit attendre, comme toujours, mais finit par arriver. M. le Duc s'arracha aux félicitations, aux fêtes, aux plaisirs, aux joies de la famille, aux affaires, partit de Paris le 4 octobre et voyagea avec une rapidité inouïe pour l'époque, grâce aux relais que Rantzau, mettant à contribution les carrosses des évêques et des intendans, lui avait fait préparer partout. Arrivé le 6 à Bar, il était, avec ses troupes, le 11 à Pont-à-Mousson, le 14 à Château-Salins, puis à Sarrebourg, où il reçut des nouvelles de Guébriant; le messager était Tourville, premier gentilhomme de M. le Duc et proche parent du maréchal; il était allé annoncer au quartier-général d'Ernstein la marche de l'armée du Luxembourg, et il rapportait une note confidentielle où Guébriant, insistant sur l'urgence des secours qu'il attendait, donnait quelques indications pour la marche sur Kaiserslautern et Spire dans le cas où M. le Duc voudrait l'entreprendre avec son armée affaiblie. Mais déjà Anguien avait abandonné cet aventureux projet, et il venait d'expédier Chabot à la cour pour en donner avis (3). Ayant rempli la première partie de ses instructions, atteint la Sarre avec toute son armée, il constitua définitivement le détachement destiné « à faire le reste du voyage. » C'était le moment critique; mais « la présence du duc d'Anguien maintint tout le monde dans le devoir. » Le corps détaché, placé sous les ordres de Rantzau, avec Sirot et Noirmoutiers pour maréchaux de camp, était de quatre mille hommes de pied et deux mille six cents chevaux; on avait tenu à ce qu'il ne parût pas composé de troupes sacrifiées. A défaut des « vieux, » les deux régimens de la reine furent

(1) Lettre du roi du 4 septembre et autres.
(2) Voir les lettres de d'Aumont et autres.
(3) Cette résolution fut approuvée. Lettre de Mazarin du 22 octobre.

désignés pour en faire partie avec cinq compagnies des gardes françaises, et le régiment fatigué d'Aubeterre fut remplacé par le beau régiment « Mazarin » (Royal-Italien), que le cardinal tenait toujours en parfait état, et qui venait de se distinguer au siège de Thionville. — Tandis qu'Espenan et d'Aumont prenaient la direction du Bassigny avec les troupes désignées pour rentrer dans le royaume, M. le Duc continuait sa route avec les autres et allait coucher à Saverne, d'où il put contempler cette admirable plaine d'Alsace qui était déjà terre de France et qu'il devait conserver à la patrie, lorsque, trente-deux ans plus tard, sur la fin de sa carrière, il recueillit la succession militaire de Turenne.

Le 22 octobre, il rencontra Guébriant, qui était venu l'attendre à trois lieues de Strasbourg, au château de Dachstein, et lui offrit un banquet dont les principales villes d'Alsace avaient voulu rehausser l'éclat. Colmar avait envoyé les carpes, perches et brochets du Rhin; Strasbourg des pâtés de coqs bruans (coqs de bruyère), tout ornés de plumes de ces beaux oiseaux. Le maréchal avait amené les principaux de son armée (1) pour les présenter au prince, qui s'assit à table entre deux colonels de maisons souveraines, le marquis de Bade-Dourlach et le duc George de Wurtemberg (2). Le lendemain, M. le Duc vit en bataille la petite armée que Guébriant avait concentrée auprès d'Ernstein; l'effectif ne dépassait pas sept mille combattans, et que d'efforts il avait fallu pour maintenir cette poignée d'hommes ensemble! Ces troupes étaient plus belles que sûres; malgré les rudes épreuves de la campagne, la cavalerie était très bien montée, « les Weymariens ayant une habileté particulière à se procurer des chevaux (3); » elles se faisaient remarquer par une correction dans les alignemens et dans les manœuvres qui avait déjà frappé et surpris plusieurs princes allemands experts dans le détail de l'instruction des troupes. Après cette revue, Rantzau fut installé dans ses fonctions; personne ne fit bonne mine au nouveau lieutenant-général; trop connu dans cette armée, tenu en médiocre estime malgré sa grande vaillance, il excitait la jalousie de quelques-uns et n'inspirait pas confiance aux autres; ce choix était une erreur qui fut payée cher.

Tandis que Guébriant achevait ses préparatifs, le duc d'Anguien fit une tournée en Alsace et Brisgau; d'Erlach lui fit à Brisach une réception magnifique; il ne fut pas moins bien accueilli, non-seulement à Haguenau, où il y avait garnison française, mais aussi à

(1) Appelés, à la mode du pays, généraux-majors et colonels, tandis que dans nos autres armées on disait maréchaux de camp et mestres de camp.

(2) Frère cadet du duc régnant, qui avait embrassé l'autre parti. C'était un des plus braves de l'armée et peut-être le moins âpre dans ses prétentions.

(3) Lettre de Guébriant.

Benfeldt, dont le commandant suédois, Möckel, oublia un moment sa mauvaise humeur habituelle et le redoublement récent de son mécontentement, enfin à Strasbourg, où il fut admis avec une suite de soixante gentilshommes. Gouverneurs de places françaises ou étrangères, magistrats de villes libres, maîtres ou sujets, bourgeois et soldats, tous voulaient voir et fêter ce jeune prince, « déjà si grand capitaine et si renommé en son petit âge (1). » M. le Duc profitait de cette excursion pour examiner avec soin les fortifications, recueillir des plans, acquérir une connaissance des lieux, des hommes et des choses qu'il devait mettre à profit plus tard. Il eut aussi plusieurs entretiens avec Guébriant et ses lieutenans, examina avec eux la situation militaire et donna son avis sur les opérations bien tardives, hélas! qui allaient être entreprises.

Aux dernières nouvelles, les Bavarois étaient remontés vers le nord et se retranchaient sur l'Alb, d'Esslingen au Rhin. Ils se rapprochaient ainsi du duc Charles, qui se tenait à cheval sur le grand fleuve, gardant les ponts, ayant du monde à Landau, Worms, Spire. Ils restaient en communication avec Hatzfeld en marche vers le Main, et attendaient de nouveaux contingens. Maximilien disposé peut-être à négocier avec la France, mais voulant avant tout se faire craindre et compter, avait ordonné une sorte de levée en masse, appelé tous les gentilshommes de ses états, les chasseurs et forestiers des Alpes bavaroises. Ces forces, réunies sous la direction d'un général tel que Mercy, pouvaient produire un effort considérable; cependant rien ne devait être complet avant le printemps, et les généraux alliés songeaient à hiverner en Franconie. Mais ils étaient tenus en suspens par les mouvemens de l'armée du Luxembourg, craignaient un retour offensif sur la Sarre et le Rhin moyen, voulaient rester à portée de leurs ponts et en mesure de secourir Beck et Melo. Était-ce pour détourner leur attention que Guébriant avait tant parlé de Worms et de Spire, et dans son insistance à conseiller la marche par Kaiserslautern, y avait-il eu quelque affectation, peut-être une indiscrétion volontaire? Ces rumeurs accréditées avaient eu pour résultat de retenir l'ennemi, de le ramener vers le nord, de dégager la route qui s'ouvrait devant Guébriant. Celui-ci ne songeait qu'à s'assurer de bons quartiers en Souabe, à mettre en sûreté ses postes avancés aux sources du Danube et sur le lac de Constance, Hohentwiel, Tüttlingen, Uberlinden; au printemps, il porterait la guerre dans les états mêmes du duc, ou plutôt, comme on l'appelait déjà, de l'électeur de Bavière, peut-être dans ceux de l'Empereur.

Des lettres pressantes furent adressées à Beauregard, notre mi-

(1) Lettre des magistrats de Colmar à Guébriant.

nistre résident à Cassel près de la landgrave, aux généraux hessois qui étaient cantonnés en Westphalie, aux Suédois qui étaient encore plus loin; on demandait à nos alliés d'observer les diverses armées ennemies, de les occuper, de les empêcher de se réunir. L'artillerie était insuffisante; Guébriant avait espéré recevoir un parc qui n'était pas venu, Saint-Martin, lieutenant de l'artillerie détaché près de M. le Duc, n'ayant pas trouvé à Metz les ressources nécessaires; cette lacune fut, avec l'envoi de Rantzau comme lieutenant-général, le grand mécompte de Guébriant. Cependant il ne perdit pas courage; son obstination de Breton, sa hardiesse de capitaine, ne connaissaient pas d'obstacles. La saison était chaque jour plus défavorable : les pluies devenaient abondantes et froides dans la plaine; les cimes se couvraient de neige; mais si les intempéries lui créaient des difficultés, elles arrêteraient aussi les ennemis; ses troupes ne souffriraient pas plus que l'hiver précédent, et alors elles avaient résisté. Les ennemis avaient plus de monde, mais ils étaient loin; d'ailleurs, on ne pouvait ni rester en Alsace, ni abandonner cette province, ni s'arrêter sur la rive droite du Rhin pour recevoir un choc, le dos au fleuve. Il fallait traverser la Forêt-Noire et aller attendre le printemps entre le haut Danube et le lac de Constance. Le pont que Guébriant avait ordonné de construire s'achevait (1); les troupes étaient réunies; l'argent manquait encore; dès que les banquiers de Bâle eurent fait honneur aux traites envoyées de Paris, le passage commença et, la lune aidant, il fut achevé en trente-six heures. (30 octobre et 1er novembre.)

La veille, M. le Duc était venu à Ernstein souper au logis de Rantzau et coucher au quartier de Guébriant, avec lequel il s'était mis entièrement d'accord, et qu'il avait assisté, avec autant de tact que de dévoûment, lui donnant tout ce qu'il pouvait sans intervenir dans le maniement de ses forces, sans entraver sa liberté d'action. Il vit défiler l'armée refondue, portée maintenant à plus de douze mille hommes, et l'accompagna sur la rive gauche jusqu'à Ottenheim. Là, il embrassa pour la dernière fois le vaillant général qu'il ne devait plus revoir, et le laissa se dirigeant sur le débouché de la Kinsig. Puis il acheva sa tournée et, traversant les Vosges entre Sainte-Marie-aux-Mines et Saint-Dié, s'arrêta à Neufchâteau pour régler la mise en quartiers du reste de ses troupes; il rentra dans Paris le 15 novembre.

(1) Le pont par lequel Guébriant était revenu de la rive droite à la rive gauche aboutissait en Alsace à Rheinau, à 10 kilomètres sud-est de Benfeld. Guébriant le fit amener plus bas, en face d'Ottenheim (pays de Bade), beaucoup plus près, d'un côté du quartier-général d'Ernstein, et de l'autre, du débouché de la Kinsig.

XXIII. — LA MORT DE GUÉBRIANT.

Cependant Guébriant poursuivait vivement sa marche. La chaîne de la Forêt-Noire, dans sa partie méridionale surtout, est malaisée à traverser. On n'y rencontre pas les hautes barrières de rochers des Alpes ou des Pyrénées; mais les accidens de terrain sont considérables, les pentes raides, les bois touffus, les gorges étroites et profondes. Les touristes qui, de nos jours, voyageant au cœur de l'été, remontent en voiturin de Fribourg à Donaueschingen, ou qui descendent sur Hausach en suivant les nombreux lacets du chemin de fer, peuvent se rendre compte des obstacles que rencontrait jadis une armée, s'engageant avec ses convois dans cette région, au commencement d'un hiver rigoureux, cheminant sur d'étroits sentiers couverts de neige ou de glace : « Je ne suis pas assez diable pour me risquer dans le val d'Enfer, » disait Villars en 1705, et Moreau passa pour un hardi capitaine lorsqu'il lança dans cette gorge son armée en retraite. Cependant, au mois de novembre 1643, Guébriant n'hésita pas à tenter le passage bien autrement difficile qui conduit de la vallée de la Kinsig dans celle du Neckar. Il y perdit des voitures, beaucoup de chevaux; quelques hommes y périrent de froid; bon nombre de traînards et de déserteurs restèrent en arrière, mais la ténacité du général en chef l'emporta; en cinq jours, il arriva devant Rottweil (7 novembre).

Le jour même où Guébriant se présentait devant la place, son avant-garde, commandée par Rosen, était surprise à Geisingen (1). Le général-major Reinhold von Rosen (2), « le vieux Rose, » comme on l'appelait, quoiqu'il eût à peine quarante-cinq ans, était un homme d'expérience, mais quinteux, égoïste, et alors fort mécontent d'être sous les ordres de Rantzau. Il s'était enfermé dans un château, laissant sa troupe sans direction. La garde, composée de cavaliers pris dans toutes les compagnies, était commandée par un ritmestre qui n'avait aucune autorité sur ces hommes ainsi dési-

(1) Geisingen, sur le Danube, à 12 kilomètres en aval de Donaueschingen, et à 28 kilomètres au sud de Rottweil.

(2) Reinhold von Rosen Gross-Ropp, Livonien, commande un régiment de cavalerie de mille chevaux à Lutzen, sous Gustave-Adolphe, suit le duc Bernard, devient un des quatre directeurs-généraux de son armée, et s'engage définitivement au service de France en 1639. Lieutenant-général en 1648, gouverneur de Haute et Basse-Alsace en 1652, il meurt le 18 décembre 1667. Ce fut lui qui fit entrer au service de France son jeune parent, Conrad de Rosen, comte de Bolweiller, qui devint maréchal de France en 1703 et mourut en 1715.

gnés (1) et ne se montra pas plus vigilant que son général. Elle fut surprise par une poignée de soldats sans donner l'alerte. Les dragons et les chevau-légers, déshabillés et endormis dans les villages, n'eurent que le temps de se sauver sans armes, chevaux ni bottes : « Voyez quel malheur par l'imprudence et négligence d'un homme à qui Dieu avait envoyé une bonne fortune entre les mains, s'il eût satisfait au devoir, non pas d'un général-major, mais d'un simple ritmestre (2). »

Cet incident était de mauvais augure, mais Guébriant ne s'y arrêta pas; il attachait une extrême importance à la prompte occupation de Rottweil, qu'il avait déjà essayé de surprendre quelques mois plus tôt et qui semblait devoir lui donner la sûreté de ses communications avec le Brisgau et la Haute-Alsace, la sécurité pour les cantonnemens qu'il allait faire prendre à ses troupes, la clé du Neckar et du Danube, le complément de la base d'opérations qu'il avait préparée, le moyen de reprendre au printemps la campagne que les incidens de l'été précédent l'avaient forcé d'interrompre.

Rottweil est le type des petites villes de la Souabe : hautes maisons à plusieurs étages, larges rues, jolie église, situation pittoresque au centre d'un plateau où le Neckar et ses affluens creusent de profonds ravins et qu'enveloppent de hautes et sombres collines dominées par les pitons de la Rauhe-Alp et de la Forêt-Noire. La place est bordée par la gorge du Neckar, protégée soit par des escarpemens, soit par un fossé profond, avec une épaisse muraille de grosses pierres que l'on démolit aujourd'hui. Sur un terre-plein au sommet de la ville, une tour de garde (wacht thurn) porte encore des empreintes de biscaïens; le bastion, dont elle occupait la capitale, n'existe plus. C'était le front d'attaque; là seulement on pouvait remuer la terre et faire les approches.

La place fut investie le 8, et le siège mené avec toute la rapidité que permettait l'état de la saison et des chemins. Le 17, Guébriant visitait les travaux, lorsqu'il fut frappé au bras droit. « Qu'est-ce? demanda-t-il au gentilhomme qui le suivait. — Monsieur, je crois que vous êtes blessé. — Je le sais bien, mais je vous demande ce que c'est. » C'était un coup de canon. Il continua d'encourager les soldats qui passaient, et comme le capitaine de ses gardes, Gauville, partait à la course pour aller chercher un chirurgien : « Allez doucement, Gauville, lui dit-il; il ne faut jamais effrayer les soldats. » On le porta dans une cabane du voisinage, où

(1) Exemple intéressant; ce mode de formation des gardes avancées a donné lieu, encore de nos jours, à de vives controverses.

(2) Lettre de Guébriant, au camp, près Rottweil, 8 novembre 1643, six heures du soir, *ap.* Le Laboureur.

il fallut l'amputer; mais l'amputation fut mal faite et trop près de la fracture.

Le 19 novembre, la ville impériale de Rottweil capitula. Guébriant régla le détail de l'occupation et, le 20, il fit partir l'armée pour Tüttlingen, dans la vallée du Danube au milieu des pâturages qui bordent de ce côté les rives du fleuve avant qu'il s'enfonce dans la gorge de Sigmaringen. — Le 21, on porta Guébriant dans sa conquête; en passant sous la porte en ogive qui existe encore, il leva son bonnet de la main qui lui restait pour remercier Dieu. Le 24, on reconnut que la gangrène s'était mise dans la plaie, et le prêtre qui l'assistait lui demanda s'il était prêt à supporter une seconde amputation: « Qu'ils coupent, qu'ils taillent! répliqua-t-il, ce qui ne servira pas à ma santé pourra servir à mon salut; j'endurerai tout pour l'amour de Dieu. » Quelques heures plus tard, il rendit l'esprit. Dans le délire qui précéda sa fin, on l'entendit s'écrier : « Ah ! ma pauvre armée! On la défait. Mes armes! mon cheval! Tout est perdu si je n'y suis. »

Au moment où ce dernier cri du soldat et du capitaine s'échappait de la poitrine de Guébriant, l'armée française d'Allemagne était surprise et dispersée.

Les Hessois ne bougeant pas, les Suédois s'enfonçant de plus en plus vers le nord, la basse Moselle et le Main étant à l'abri de toute tentative immédiate, les Lorrains du duc Charles, les Bavarois de Mercy et de Jean de Werth, les Impériaux de Hatzfeld avaient quitté les environs de Spire et de Karlsruhe pour aller hiverner en Franconie et se mettre en mesure de résister, au printemps, aux entreprises de Guébriant. Lorsqu'on apprit la blessure de ce dernier, l'infatigable Mercy espéra tirer parti de cet accident; il décida ses alliés à « se mettre ensemble, » avant de prendre leurs quartiers, pour observer les derniers mouvemens de l'armée française. Celle-ci était déjà affaiblie par les privations, le feu, la désertion; il y avait beaucoup de malades, quelques-uns des meilleurs officiers hors de combat : Taubadel, Montausier (1), Roqueservière. Les cantonnemens étaient mal pris. Le quartier-général, le canon, la poudre, une partie de l'infanterie et de la cavalerie étaient dans la petite ville de Tüttlingen; Rosen avec l'avant-garde à Mülheim sur le Danube en descendant; mais sa mauvaise humeur durait encore et il ne montra pas plus de vigilance qu'à Geisingen. L'ennemi marcha droit sur

(1) Montausier (Charles de Sainte-Maure, baron de), créé successivement marquis, puis duc et pair, servait brillamment depuis 1630. Maréchal de camp par brevet du 5 janvier 1643, il fut plus tard gouverneur d'Alsace et lieutenant-général; il mourut en 1690, à l'âge de quatre-vingts ans. C'est lui qui, en 1645, épousa Julie d'Angennes, gouvernante des enfans de France. On a aussi dit de lui qu'il était l'Alceste de Molière.

Tüttlingen, où l'on faisait la débauche, se saisit du parc laissé sans garde hors des murailles, tourna notre canon sur la place et y pénétra aussitôt. Il y eut peu de morts. Tous les généraux, bon nombre d'officiers et de soldats furent faits prisonniers; on mit les premiers à rançon, tout ce qui était « troupe » fut incorporé par l'ennemi et forcé à prendre parti. Plusieurs régimens de cavalerie et quelques fuyards de l'infanterie gagnèrent Brisach. Rantzau fut en grand péril : au moment où le duc de Lorraine lui donnait permission d'aller à Paris traiter de la rançon des prisonniers, l'empereur le réclamait pour lui faire son procès comme rebelle. Il s'en tira assez vite et plus facilement qu'il ne le méritait. Sirot, qui était aussi prisonnier, mais qui presque seul avait conservé son sang-froid dans le tumulte et tenté quelques efforts pour organiser la résistance, fut moins heureux et resta deux ans entre les mains de l'ennemi.

Le corps de Guébriant sortit de Rottweil au milieu de la confusion causée par la déroute de Tüttlingen. Rotrou, son secrétaire, frère cadet du poète, qui à la première nouvelle de la blessure, avait quitté Paris avec deux chirurgiens célèbres, Bertreau et d'Alencé, ne put dépasser Brisach. Le corps y arrivait en même temps; le carrosse sur lequel on l'avait mis à Rottweil s'étant rompu dans les montages, il arriva jeté sur un mulet, à peine escorté de quelques cavaliers. D'Erlach le reçut dignement et l'expédia aussitôt à Paris. — Le nom du vainqueur de Kempen, du sauveur de Brisach, du héros de tant d'entreprises difficiles, est moins connu que celui de maint général médiocre ou d'égoïstes agitateurs; peu de Français de nos jours savent ce que la patrie lui doit. Simple gentilhomme de province, étranger aux intrigues de cour ou de cabinet, servant au loin, sans relâche, dévoué, modeste, austère dans ses mœurs, sincèrement religieux, il tient peu de place dans les chroniques amusantes. Comme il ne demandait pas, on ne lui fit guère de largesses; le seul présent qu'il reçut fut la rançon du général en chef Lamboy, son prisonnier, qu'on lui abandonna après Kempen; encore eut-il plus de mal à la toucher qu'à prendre une place. Il mourut pauvre. La postérité l'ignore ou à peu près. Ses contemporains l'admirèrent un moment; le roi, qu'il avait si bien servi, voulut honorer sa mémoire par la pompe inusitée des funérailles, qui furent célébrées dans notre antique cathédrale, en présence des princes du sang, des cours souveraines et de tous les dignitaires de l'état. Le vaillant soldat, l'habile général, le patriote, l'homme de bien, qui avait donné l'Alsace à la France et qui était mort pour la lui conserver, fut enseveli royalement à Notre-Dame de Paris.

HENRI D'ORLÉANS.

LA

CHARITÉ PRIVÉE

A PARIS

II[1].

LES DAMES DU CALVAIRE.

I. — MADAME VEUVE GARNIER.

Chevalier errant de la monarchie que l'on allait décapiter, blessé, tout boursouflé par la petite vérole, agonisant, abandonné par le capitaine du navire qui devait le transporter hors de la France, contre laquelle il avait combattu, Chateaubriand fut recueilli, soigné, sauvé par la femme d'un pilote anglais ; il lui doit la vie et ne l'a pas oublié. En rappelant dans ses *Mémoires* cet épisode de sa jeunesse, il s'écrie : « Les femmes ont un instinct céleste pour le malheur. » Cette exclamation, je n'ai pu la retenir en visitant la lépreserie où les Dames du Calvaire sont à l'œuvre. Ce n'est point une congrégation religieuse ; elles forment entre elles une association libre et laïque; aucun vœu ne les enchaîne, aucun costume ne les distingue ; elles sont du monde et ne l'ont point quitté ; elles ont leurs

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

malades à l'infirmerie, il est vrai; mais elles ont leurs enfans à la maison, leurs relations, leurs plaisirs, leurs devoirs de société; si elles consacrent une partie de leur temps au soulagement d'incurables misères, si elles abandonnent spontanément les raffinemens de leur existence pour venir panser des cancers et laver des dartres rongeantes, c'est qu'il leur plaît de faire ainsi pour obéir aux impulsions de la foi qui les anime.

L'œuvre est d'hier; elle germe à Lyon à peu près à l'époque où les Petites-Sœurs des pauvres commencent à Saint-Servan leur apostolat de charité; mais nul prêtre ne l'inspire; elle est conçue tout entière par une femme veuve, que la douleur et les regrets conduisent à l'amour de ce qui souffre et au sacrifice de soi-même. Elle était née à Lyon le 17 juin 1811 et s'appelait Jeanne-Françoise Chabot; son père, négociant de quelque aisance, lui fit donner l'éducation qui suffisait alors aux filles de la bourgeoisie moyenne. Elle me paraît avoir été douée d'une nature exubérante; elle a été extrême dans le bien, elle aurait pu être excessive dans le mal; elle devait être passionnée, « de premier jet, » passant avec rapidité de la résolution à l'action, ne réfléchissant guère et sautant volontiers par-dessus les obstacles, dont elle ne mesurait pas la hauteur; elle était de celles dont on dit familièrement : « Mauvaise tête et bon cœur. » Lorsque l'âge fut venu de l'apprentissage scolaire, on la mit au couvent de la Visitation. Elle n'y fut point docile; elle regimbait, je crois, contre la règle, elle chansonnait les religieuses et n'était point matée par les châtimens. Un incident futile, amplifié sans doute par l'esprit étroit des sœurs, la délivra. Volontairement ou involontairement, elle avait brisé une cruche; il paraît que le méfait était grave; l'écolière fut punie plus que de raison et humiliée. L'enfant, blessée dans son bon sens et dans son esprit de justice, se révolta et déclara qu'elle mettrait le feu au couvent. Les béguines de la Visitation ne crurent pas devoir conserver une élève aussi récalcitrante, et elles la rendirent à sa famille. Vingt ans auparavant, Lamartine s'était sauvé d'un pensionnat lyonnais, où ses maîtres le martyrisaient.

La future mère des Dames du Calvaire chassée d'un couvent, il y a là de quoi faire réfléchir. J'y insiste, car le mal est permanent et ne semble pas près de prendre fin. Le but de l'instruction doit être de reconnaître les facultés de l'enfant, de les développer, de les féconder et de le mettre à même d'en tirer parti au cours de l'existence pour l'agrandissement intellectuel, l'accroissement de la richesse, ou les services à rendre au pays. Dans l'état actuel de l'enseignement, quel que soit le principe en vertu duquel il est distribué, quelle que soit la bannière qu'il ait arborée, les pédago-

gues ne tiennent compte ni du caractère, ni des sentimens, ni des vocations de l'écolier; ils ne lui demandent, ils ne lui imposent que la soumission à une règle uniforme. Hors de la discipline point de salut! La discipline est inflexible, elle ne se plie à aucune exception, mais les natures les plus exceptionnelles sont contraintes de s'y plier. Il en résulte des révoltes de l'esprit, des actes d'insubordination, la stérilité des études et l'absence d'éducation. Les maîtres n'en sont pas moins persuadés de l'excellence de leur système, qui laisse la cervelle en friche pour ne s'occuper que de la conduite extérieure et des fautes contre les règlemens. Quelques-uns d'entre eux, ivres de leur importance, s'imaginent que c'est là le moyen de « forger les âmes; » ils ne s'aperçoivent pas qu'ils les dépriment, les corrompent ou les exaspèrent. Jeanne-Françoise Chabot ne se laissa pas « forger » au couvent de la Visitation, et j'estime qu'elle a sagement agi. Rentrée au domicile paternel, elle y trouva les exemples et les soins d'une famille honnête qui sont indispensables à l'enfant et dont les préjugés scolaires sont souvent l'opposé, sinon l'ennemi.

Dans le milieu où elle était née, où elle se sentait aimée, elle se façonna elle-même, Dieu merci! Elle sut conserver l'indépendance de son caractère; elle sauva la vitalité de son initiative, sans quoi l'on ne fait rien de bon en ce monde. On peut se figurer qu'il y eut des bourrasques, des rêves exaltés, des aspirations vers un idéal entrevu et que la destinée ne permet pas d'atteindre; qu'importe! Les âmes appelées aux fortes œuvres planent dans des espaces intermédiaires, où elles sont saisies par des conceptions que le vulgaire ignore. En 1830, Mlle Chabot épousa M. Garnier; elle avait alors dix-neuf ans. Union médiocre dans le petit commerce; le mari travaillait, la femme tenait le comptoir; la jeune fille qui s'était insurgée contre la discipline conventuelle fut une épouse modèle dans toute l'acception du terme. Elle aimait son mari, et elle employait son énergie, — cette énergie virile que l'on avait souvent essayé d'efféminer, — à mieux se soumettre et à ne résister jamais. Elle était heureuse; mais le bonheur n'a point de durée dans la race humaine. Deux fois elle fut mère; à vingt-trois ans, elle avait perdu ses enfans et elle était veuve.

L'ardeur de sa nature éclata dans son désespoir; elle fut violente, elle fut outrée; sa maternité était brisée; la mort avait précipité trop de vides autour d'elle; elle sombrait et se sentait si accablée qu'elle en poussait des cris de détresse. Elle fut lente à se résigner, à se courber sous un destin que rien ne pouvait réparer, à accepter de n'avoir plus personne à aimer; j'imagine que la lutte a été très dure en elle et que, sans les convictions religieuses dont

elle était pénétrée depuis l'enfance, elle n'en fût point sortie sans dommage. Elle n'avait pas de fortune; la mort inopinée de son mari compromettait le succès des opérations commerciales; elle liquida sa situation et se retira avec 1,200 francs de rente : à peine de quoi ne pas mourir de faim. C'est avec de telles ressources qu'elle sera bientôt conduite à entreprendre une œuvre d'une charité inexprimable. Une fois de plus, je ferai remarquer que ces créateurs d'institutions bienfaisantes, de maisons de refuge pour les malheureux, les enfans estropiés, les vieillards délaissés, pour les incurables, sont des gens qui ont souffert et que la vie a broyés. L'œuvre des Dames du Calvaire est née de la douleur d'une veuve.

Avec la fougue qui était un de ses caractères distinctifs, Mme Garnier se tourna plus vivement encore que par le passé vers la religion; elle lui demanda, non pas de lui rendre ce qu'elle avait perdu, mais de la calmer, et de lui donner de quoi apaiser ce que la mort de tant d'êtres adorés laissait d'inassouvi en elle. Elle se consacra aux œuvres de paroisse; elle quêta pour les pauvres, habilla les petits enfans nus, tricota des bas, fit des vêtemens, et grimpa dans les mansardes pour y porter des aumônes, des consolations et du pain. Ils sont nombreux, sous les toits de Lyon, les pauvres gens auxquels la misère n'est pas clémente. Pendant le règne de Louis-Philippe les émeutes, les épidémies (1), les chômages n'ont point épargné la ville : Perrache, La Croix-Rousse et La Guillotière peuplent les hospices et meurent dans les hôpitaux. Là, il y a deux villes : le siège du primat des Gaules et Commune affranchie; la ville catholique et la ville révolutionnaire; l'une panse l'autre, l'aide à vivre, l'aide à mourir. Mme Garnier trouvait là un champ d'action d'une fécondité lamentable; sa charité pouvait s'y répandre à l'aise, sans jamais s'épuiser. C'était une quêteuse intrépide et que rien ne rebutait; elle se montrait résolue jusqu'à l'importunité en demandant pour les autres. On avait remarqué son activité sans lassitude; on eût dit qu'elle réclamait les besognes les plus dures, les plus fatigantes, comme si elle eût voulu se fuir et ne point rester en tête-à-tête avec elle-même. On satisfaisait autant que possible à ce besoin d'expansion qui la tourmentait, et, parmi les visites à faire aux malades, on lui réservait les plus lointaines.

Un jour, on lui désigna une femme qui demeurait dans le quartier de la Glacière; c'était, disait-on, une femme abandonnée de tous et rongée par un mal effroyable. Était-ce une lépreuse? On l'a dit, je

(1) Par une exception encore mal expliquée et dont les Lyonnais sont fiers, leur ville n'a point été touchée par le choléra.

ne le crois pas. La lèpre est devenue tellement rare en nos pays de France, que l'on peut affirmer presque avec certitude qu'elle n'y existe plus. Dans une bauge mansardée, au milieu d'exhalaisons fétides, Mme Garnier trouva une femme couchée sur des chiffons empestés et dont le corps n'était plus qu'un ulcère. L'ivrognerie, la débauche et ce qui s'ensuit semblaient avoir frappé sur cette créature leurs coups les plus formidables. Elle était farouche et ne répondait pas lorsqu'on lui parlait. En vain, Mme Garnier essaya-t-elle de l'attendrir, elle n'en put tirer un mot. Le spectacle était affreux et la puanteur était horrible. Mme Garnier revint le lendemain et les jours suivans. Elle s'était fait une sorte de large blouse qu'elle passait par-dessus ses vêtemens avant de pénétrer dans le cloaque; elle nettoyait la chambre, secouait le paquet de haillons et de copeaux qui faisait office de lit, lavait la malade, la pansait; elle était obligé d'aller sur le palier aspirer une bouffée d'air et revenait continuer cette besogne surhumaine. La misérable n'y comprenait rien et se laissait faire; tant de dévoûment, des soins si pénibles et si constans la pénétrèrent et amollirent son cœur. Un jour, elle baisa la main de Mme Garnier et pleura.

Lorsque Job, assis sur la cendre, frappé d'une lèpre maligne depuis les pieds jusqu'à la tête, eut pris « un tesson pour se gratter, » ses amis vinrent le voir; ils se placèrent près de lui et, pendant sept jours et sept nuits, ils le regardèrent sans oser parler. Aucun d'eux, ni Éliphaz de Théman, ni Bildad de Schoua'h, ni Tsophar de Naamah, ne pensa à faire couler de l'eau sur ses plaies vives, à changer sa tunique souillée, à entourer ses ulcères de linge propre; nul n'imagina de lui venir en aide et d'emporter dans un lieu de secours cet homme qui avait été « le plus grand des pays d'Orient. » Ses trois amis se contentèrent de philosopher avec lui, d'échanger des arguties scolastiques, et d'écouter une dissertation d'histoire naturelle sur Béhémot et Léviathan. Mme Garnier ménagea les aphorismes; mais elle ne ménagea ni la charpie, ni le vin sucré, ni la bonne nourriture, ni les consolations, — les consolations de tendresse et d'espérance qui vont à l'âme et y font briller des lueurs que l'on ne soupçonnait pas. Elle ne ménagea pas non plus ses démarches, car elle réussit à obtenir pour sa protégée une place à l'hôpital. L'aspect, l'odeur de cette infortunée, étaient tels que la première fois que l'aumônier s'approcha d'elle, il recula et fut sur le point de s'enfuir. Mme Garnier était là, elle comprit l'horreur involontaire dont le prêtre était saisi, et, comme pour lui donner courage, elle s'assit sur le lit de la malade et la tint embrassée. « La lépreuse » ne pouvait survivre, elle mourut bientôt; mais elle partit fortifiée, sans haine, sans colère, enfin calme, et regar-

dant vers des régions lumineuses qu'on lui avait fait apercevoir au-delà du tombeau.

Pour les intelligences naturellement disposées aux larges conceptions, un fait simple suffit parfois à ouvrir le domaine de l'inconnu : Une pomme tombant d'un arbre révéla, dit-on, à Newton, les lois de la gravitation ; dans le monde moral et pour les cœurs fervens, les phénomènes se produisent de la même manière. Les soins prodigués à une lépreuse perverse et résistante furent pour Mme Garnier le point de départ d'une création dont la grandeur est pour surprendre. Ce qui s'agita en elle, on peut le deviner. — Quoi ! dans nos villes, à côté du luxe qui s'affiche, de la débauche qui s'étale, il y a des misères pareilles, des maux sans merci, des décompositions anticipées, des souffrances sans nom et des êtres que nul espoir ne soutient ! Ces malheureux ne peuvent être admis dans les hôpitaux ordinaires, parce qu'ils sont incurables ; les hospices réservés aux incurables refusent de les recevoir parce qu'il n'y a pas de place ; faut-il donc les laisser périr au milieu de leurs sanies, sans secours, sans une bonne parole promettant les compensations futures, sans un verre d'eau pour étancher leur soif, comme des loups blessés crevant au fond des bois? Non, il faut les rechercher, les recueillir, panser leurs plaies, apaiser le tumulte de leur âme, laver leur corps et nettoyer leur esprit. Les femmes seules sont capables de ces dévoûmens prolongés qui ne reculent ni devant la fatigue, ni devant le dégoût, ni devant l'ingratitude ; et parmi les femmes, celles qui gardent au cœur le deuil permanent du veuvage, qui se sont données à Dieu pour être non pas consolées, mais rassérénées, qui ont demandé à l'amour divin de calmer les douleurs de l'amour terrestre, les veuves, en un mot, convaincues des vérités supérieures et chauffées par la foi, sont plus que toutes autres aptes au grand labeur de la charité. — Donc, on adoptera les femmes incurables et on les confiera aux soins des femmes veuves. C'est là le principe de l'œuvre ; on n'en a pas dévié.

Forte de son projet et résolue à le réaliser, Mme Garnier se mit en chasse ; l'expression n'a rien d'excessif : elle pénétra dans les Brotteaux et fouilla la Guillotière, où ne manquent ni la misère, ni la maladie. Elle y trouva une jeune fille, retirée de la fournaise d'un incendie, vivante encore, défigurée, excoriée, sanguinolente. Elle loua une chambre et y installa Marie « la Brûlée, » dont elle devint la mère et se constitua la sœur gardienne ; auprès de cette malade, elle put bientôt conduire deux cancérées. Que l'on se rappelle la chambre de Jeanne Jugan, où Marie Jamet et Virginie Trédaniel apportaient les vieilles infirmes de Saint-Servan ! A Lyon aussi, l'œuvre va naître sous l'inspiration d'une pauvre femme qui

ne s'inquiète ni de sa faiblesse, ni des difficultés et qui ne compte que sur son grand cœur à travers lequel elle aperçoit la Providence. Deux veuves s'étaient jointes à elles et l'aidaient. Le noyau de l'association est formé.

La chambre était petite, les trois malades la remplissaient et s'y trouvaient à l'étroit, Mme Garnier rêvait de louer une maison, d'y transporter ses incurables, d'y amener toutes celles qu'elle pourrait découvrir et d'appeler près d'elle les veuves chrétiennes dont la foi désirait s'exercer par des actes moins platoniques que la prière et la méditation. Il lui fallait de l'argent et l'on sait qu'elle était sans fortune. Elle entra en campagne, expliquant son projet, et demandant que l'on s'y associât. On l'écouta avec étonnement, on leva les épaules, et plus d'une fois on lui dit : « Vous êtes folle! » Non, certes, elle n'était point folle, mais elle était exaltée, et dans la vie un grain d'exaltation ne nuit pas à ceux qui, pour toucher au but, doivent secouer l'indifférence humaine, vaincre l'égoïsme et réveiller la générosité. Elle était hardie, elle était tenace : dix fois dans la même journée, elle livrait assaut à la même personne; pour se débarrasser d'elle on déliait les cordons de la bourse ; elle emportait l'aumône et courait à ses malades. Elle avait de l'emphase dans le geste et dans la parole ; elle plaidait si passionnément la cause à laquelle elle s'était dévouée, qu'on la prenait pour une visionnaire et même pour une actrice. Elle ne s'en blessait pas : elle avait la vision nette du bien qu'elle voulait faire ; elle jouait son rôle de solliciteuse, elle le jouait si parfaitement que souvent elle se retirait les mains pleines. Tant d'objections s'élevaient néanmoins contre elle, tant d'observations lui avaient été adressées, qu'elle éprouva quelques doutes et se demanda si l'œuvre qu'elle voulait entreprendre ne serait pas frappée d'impuissance, dès le début, par sa grandeur même et par le courage, pour ne pas dire l'héroïsme, qu'elle exigerait. C'était une femme de résolution subite ; tout à coup, l'idée lui vint d'aller soumettre son projet à l'archevêque de Lyon, qui était le cardinal de Bonald ; elle se rendit immédiatement près de lui et lui exposa le plan de l'association qu'elle voulait former. Le cardinal la laissa parler sans l'interrompre, puis il lui dit : « Votre projet est bon, la réalisation en sera difficile, mais Dieu vous aidera ; marchez sans crainte, et comptez sur moi. » Après un instant de réflexion, il ajouta : « Votre œuvre sera nommée : l'association des Dames du Calvaire (1). » L'œuvre était approuvée et bap-

(1) On ne doit pas confondre l'association des Dames du Calvaire, avec la congrégation et avec la communauté des sœurs de Notre-Dame du Calvaire, qui elles-mêmes diffèrent entre elles.

tisée. La parole du cardinal ne fut pas inutile; dans Lyon la catholique, ce fut un encouragement, ce fut un ordre. Bien des bourses jusque-là fermées s'ouvrirent et l'on put louer, dans la rue Vide-Bourse, une maisonnette où les incurables déjà recueillies furent installées. Marie « la Brûlée, » impotente et ne pouvant marcher, était tellement hideuse qu'un cocher de fiacre refusa de la recevoir dans sa voiture. Mme Garnier la chargea sur ses épaules et l'emporta. Ceci se passait le 3 mai 1843.

On avait « déménagé » trois malades; la maison était assez spacieuse pour en contenir dix-sept, qui y furent bientôt; le nombre des pensionnaires avait augmenté, celui des veuves qui les servaient et quêtaient pour elles s'était également augmenté. L'ardeur de Mme Garnier, dont on avait souri jadis, n'excitait plus que l'émulation; l'œuvre de la « visionnaire » commençait à convaincre les incrédules et on s'empressait d'y participer. On put se déplacer, aller occuper une maison plus vaste, et, le 5 mai 1845, on s'établit à un endroit nommé les Bains-Romains, non loin de Notre-Dame de Fourvières, qui est un lieu de pèlerinage cher à la population lyonnaise. La maison, bien située, était déjà presque un hospice; les dames veuves ne suffisaient plus à la besogne quotidienne, on leur adjoignit des filles de service qui purent les soulager et ne laisser aucun malade en souffrance. L'œuvre s'était développée dans des proportions et avec une rapidité inespérées; on dut songer à lui donner une sorte de discipline définitive, et Mme Garnier en rédigea elle-même le règlement organique, tel qu'il est en vigueur aujourd'hui. L'œuvre se compose : 1° de dames veuves agrégées qui viennent à l'hospice panser les incurables; 2° de dames veuves qui résident dans l'hospice et soignent les malades; 3° de dames veuves zélatrices qui quêtent pour accroître les ressources nécessaires au traitement des malades et à l'entretien de la maison; 4° d'associées qui versent une cotisation annuelle dont le minimum est de 20 francs. Tout le poids de l'œuvre porte sur des veuves : c'est l'ordre de la viduité : « Cette pauvre veuve, dit Jésus à ses disciples, a donné plus que les autres. »

Un article des statuts dit expressément : « Les dames sociétaires ne forment point une société religieuse proprement dite. L'association n'exige de ses membres aucun vœu ni perpétuel, ni temporaire. On peut en faire partie sans renoncer entièrement à sa famille, à ses biens, à sa liberté. » C'est là l'originalité de l'œuvre et sa force; c'est ce qui lui permet un recrutement facile, c'est ce qui offre à certaines natures désireuses du bien, redoutant la contrainte, un attrait auquel elles ne résistent pas; l'acte de la volonté individuelle est permanent et provoque l'acte de sacrifice. Cette disposition est

à la fois ingénieuse et habile : on ne déserte point le poste que l'on a librement accepté et l'on accomplit avec joie la tâche que l'on s'est imposée à soi-même. Se figure-t-on ce que serait une armée de volontaires combattant chacun pour sa propre cause et à la place qu'il aurait choisie? C'était là le fait du groupe qui s'était formé autour de Mme Garnier; elle encourageait les autres par son exemple, l'exemple des autres l'animait; entre ces veuves il y avait émulation de chaque minute : on était joyeux de découvrir de nouvelles incurables, on était heureux d'avoir réuni de nouvelles ressources; celles-ci ne manquaient pas à Lyon, qui est une ville riche, peu luxueuse, économe et charitable. Mme Garnier savait solliciter; son dévoûment, du reste, était si large que l'on aimait à s'y associer. Elle le vit bien, lorsque, ne consultant personne et obéissant à une de ces impulsions qu'elle ne savait modérer, elle fit une « folie » qui aurait pu compromettre à jamais son œuvre et qui cependant lui donna de plus fortes assises.

Quoique l'on eût changé de logement, on était toujours à l'étroit, car les malades étaient plus nombreux que les lits dont on pouvait disposer. On avait utilisé tant bien que mal d'anciens bâtimens, mais ils devenaient insuffisans à mesure que l'œuvre se dilatait, et Mme Garnier ambitionnait d'avoir un véritable hospice, construit sur ses plans, aménagé pour le service des incurables, et assez vaste pour permettre de ne jamais fermer la porte aux postulantes. Elle apprit qu'un vieux domaine, nommé le clos de La Sarra, situé sur les coteaux de Fourvières, était à vendre : l'ancienne maison, un peu délabrée, avait la réputation excessive d'être un château. Tout autour s'étendait un terrain où bien des bâtisses pouvaient trouver place. Mme Garnier alla trouver le propriétaire, le vit huit fois au cours de la même journée, le pria, le supplia, l'émut, le troubla et obtint de lui une réduction de 30,000 francs sur le prix demandé; on se frappa dans la main et le marché fut conclu. Or, Mme Garnier aurait pu fouiller dans la caisse de l'œuvre des Dames du Calvaire, elle n'y aurait même pas trouvé de quoi acquitter les frais de vente. Aidée de Mme Girard, que l'on pourrait appeler sa première assistante, elle redoubla d'efforts et d'éloquence; elle réunit toutes les personnes qui, à un titre quelconque, participaient à l'œuvre, et leur expliqua qu'il lui fallait de l'argent, non-seulement pour payer le clos de La Sarra, mais encore pour édifier un hospice, parce que la maison d'habitation ne pourrait suffire qu'au logement des dames sociétaires et des filles servantes. C'était de quoi faire jeter les hauts cris; nul ne se plaignit; on avait adopté l'œuvre, on désirait lui donner un développement approprié au but entrevu, on s'imposa des sacrifices qui furent onéreux; on apporta toutes les sommes que l'on

put recueillir; pour le reste, on prit des engagemens qui furent régulièrement tenus. On était propriétaire du clos, on avait de quoi bâtir et l'on se mit au travail.

A mesure que l'œuvre grandissait, Mme Garnier sentait s'élargir la mission de bienfaisance dont elle était l'apôtre. Non contente de ramasser des incurables, elle voulut rechercher les cancers de l'âme et les guérir. Puisque l'on allait avoir de la place, pourquoi ne pas ouvrir un refuge aux filles perdues que la débauche a lassées et qui peut-être n'ont besoin que de quelques secours moraux pour rejeter toute bestialité et reprendre rang parmi les créatures humaines? Comme Mme de Beauharnais de Miramion au XVIIe siècle, comme aujourd'hui les Dames du Bon Pasteur, elle eût voulu avoir sous sa houlette le troupeau des filles repenties et ramener dans les voies droites toutes les brebis égarées. Ç'a été là le rêve de plus d'un grand cœur, et de cruelles désillusions ont atteint ceux qui ont tenté de le réaliser. Lorsque Mme Garnier fit confidence de ce nouveau projet aux Dames du Calvaire, elle se heurta contre d'invincibles et justes objections; elle céda, ou, pour mieux dire, elle sembla céder. La charité est naturellement entêtée, elle a si souvent triomphé des obstacles qu'elle n'en veut tenir compte; elle s'obstine, elle persiste; elle excelle à se dérober aux observations, et, s'il le faut, elle se cache pour faire le bien, comme on se cache d'une action mauvaise. Dans ses courses à travers les misères, lorsqu'elle plongeait aux bas-fonds de la perversité, elle avait découvert une fille plus fatiguée ou moins rebelle que d'autres, qui avait semblé écouter ses paroles avec douceur. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire à Mme Garnier qu'il y avait là une âme que l'on pouvait purger de toute corruption. Elle emmena cette fille avec elle au Calvaire, n'en souffla mot, l'enferma dans sa propre chambre, et, à force de soins maternels, d'encouragemens et de tendresse, s'imagina qu'elle parviendrait à l'arracher au vice. La conversion n'était point du goût de la pécheresse, qui, un beau jour, sauta par la fenêtre, décampa et reprit la clé des champs, la clé de la débauche et de la dégradation. Aventure qu'il était facile de prévoir et qui attrista Mme Garnier, mais qui, du moins, eut ce bon résultat de lui démontrer par l'expérience même que son projet était de ceux auxquels il est sage de renoncer. Les Dames du Calvaire n'eurent donc à soigner que les cancers matériels; cela est suffisant.

L'installation nouvelle était terminée; de grands dortoirs, un jardin, des ombrages, de l'air et du soleil donnaient à l'hospice une ampleur et des facilités de service que l'on ne connaissait pas encore; on en prit possession le 2 juillet 1853; là, on était chez soi, sur son terrain, dans sa maison; la fondatrice put se réjouir et espérer que

des jours nombreux lui permettraient de veiller longtemps encore sur l'œuvre qu'elle avait créée seule et malgré des difficultés qui eussent fait reculer un cœur moins vaillant que le sien. Elle avait alors quarante-deux ans, elle était de bonne santé, point jolie, malgré une expression qui ne manquait pas de douceur, très alerte, de mouvemens brusques, démonstrative jusqu'à l'excès, et demandant à son énergie morale plus que ses forces physiques ne pouvaient produire. Depuis son veuvage, depuis bientôt vingt années, elle avait haleté sur les chemins de la bienfaisance, chemins rudes qu'il faut gravir plusieurs fois avant d'y récolter le fruit que l'on cherche; sans repos ni merci pour elle, marchant nuit et jour, brûlée d'une ardeur qui dévorait sa substance, elle avait été le Juif errant de la charité, et plus lasse qu'elle ne le croyait, elle avait continué sa route, les yeux fixés vers le but qu'elle s'était promis d'atteindre. Ses angoisses avaient dû souvent être poignantes au milieu des obstacles qu'elle affrontait avec une impétuosité que ni les déceptions, ni les tracasseries des hommes de loi ne parvinrent jamais à ralentir. Elle n'avait rien ménagé en elle, ni l'âme ni le corps. Il arriva un instant où la matière surmenée refusa d'obéir. La pauvre femme était non pas au bout de sa tâche, mais au bout de ses forces, qu'elle avait usées dans un travail surhumain. Elle devait mourir à la peine, tuée par son propre apostolat. La révoltée qui était en elle, qui jadis, aux jours de l'enfance, menaçait d'incendier le couvent et qui, après tout, lui avait peut-être insufflé son indomptable volonté, la révoltée subsistait. Elle se redressa contre la mort et n'en voulut pas; il lui semblait qu'elle avait encore du bien à faire et elle se refusait à partir. Il lui fallut un grand effort pour se soumettre; elle pensa à ceux qu'elle avait aimés, à ceux qui l'avaient précédée, à ceux qu'elle allait revoir, et elle se résigna.

Au moment où tout espoir de la conserver était perdu, il se produisit un fait que je ne dois pas omettre. Dans ses courses à la recherche de ceux qu'elle pourrait sauver, M[me] Garnier avait rencontré une femme de vie dissolue, qu'elle avait amenée au repentir. Cette femme, par suite d'héritages authentiquement établis, possédait un bijou précieux, une véritable relique, qui était la croix d'or que saint François de Sales avait portée. Dans l'effusion de sa gratitude, la fille repentie l'avait donnée à M[me] Garnier. Sur son lit de mort, aux approches de l'agonie, la fondatrice de l'œuvre du Calvaire priait et tenait cette croix pressée sur ses lèvres. Le cardinal de Bonald la fit réclamer comme une relique appartenant à l'église; M[me] Garnier feignit de ne pas comprendre; le cardinal fit plus que d'insister, il ordonna; il agissait en qualité de supérieur ecclésiastique. On fut contraint d'obéir, mais pour ne point répondre par

un refus péremptoire, la moribonde dut subir avec elle-même un combat cruel (1). Je regrette un tel acte d'autorité; j'estime que le cardinal de Bonald eût chrétiennement agi en laissant Mme Garnier, — une sainte, — mourir avec la croix de saint François de Sales entre les mains, et je pense que la place de cette relique était non pas dans le trésor de la cathédrale du primat des Gaules, mais dans la petite chapelle de l'hospice des Dames du Calvaire. Mme Garnier avait fait assez de bien au cours de sa vie, pour qu'on ne lui fît point de mal à l'heure de sa mort.

Deux ou trois jours après la violence morale qui avait été exercée sur elle, le 28 décembre 1853, Mme Garnier mourut. L'impulsion qu'elle avait donnée à son œuvre était si forte, que, loin de s'affaiblir, elle sembla recevoir une vibration plus puissante, car chacun rivalisa de dévoûment pour remplacer celle qui n'était plus. C'est là le fait des fondations de charité qui, s'appuyant sur une foi d'autant plus active qu'elle est plus sincère, correspondent à l'un des besoins impérieux que créent la cruauté de la nature et l'indifférence des hommes. Il suffit d'avoir conçu une œuvre pareille, pour qu'elle soit, en quelque sorte, obligée de naître, de prendre corps, de s'accroître, car les misères l'assaillent et la contraignent à se développer, fût-ce au prix de sacrifices et de labeurs sans cesse renouvelés. Pour certains cœurs haut placés, l'exercice de la charité devient une nécessité tyrannique, à laquelle on ne peut se soustraire. On n'est jamais quitte envers la bienfaisance, parce que l'on reconnaît que la souffrance ne se tient jamais quitte envers l'espèce humaine. On a beau redoubler d'efforts et d'activité, on ne sait où courir, car de tous les coins de l'horizon, de toutes les mansardes, de toutes les soupentes, de tous les grabats, on s'entend appeler. On loue une chambre, puis un appartement, puis une maison : on parvient enfin à construire un hospice; on n'a repoussé aucune infortune, on a vécu de privations et de dégoûts, afin d'apaiser les chairs dolentes et les âmes aigries; on a si impitoyablement rudoyé son existence, que l'existence vous abandonne, et lorsqu'à l'instant suprême on ne forme plus que le vœu de mourir en baisant une croix vénérée, un prince de l'église vous l'arrache des lèvres : c'est dur!

II. — L'HOSPICE DE LA RUE LOURMEL.

L'œuvre se développa aux lieux mêmes de sa naissance, et l'on put croire un moment qu'elle resterait confinée sur sa colline, dans

(1) *Les Veuves et la Charité*, par l'abbé Chaffanjon, p. 151.

ce clos de La Sarra que M[me] Garnier avait si virilement conquis. Malgré le désir que l'on éprouvait de s'étendre et d'envoyer des « missions » dans différentes villes, on hésitait, car l'heure était mauvaise. La guerre avait ruiné bien des gens que la commune avait humiliés jusqu'au désespoir. Était-ce le moment d'essayer de s'établir à Paris et d'y faire appel à la charité épuisée ou affaiblie par les désastres que l'on venait de traverser? On attendit jusqu'en 1874, et alors on se décida à agir. M[me] veuve Lechat, femme énergique, qui possédait plus d'une des qualités de M[me] Garnier et dont le visage solidement modelé avait quelque apparence d'un bouledogue attendri, ne douta pas de la générosité de Paris et lui demanda d'indispensables ressources. Quant aux malades, on savait d'avance qu'ils ne feraient point défaut. La propagande de M[me] Lechat et de quelques veuves qui se réunirent à elle fut active; on quêta, on mendia : « Pour les pauvres cancérées, s'il vous plaît! » Bientôt on put louer et outiller une maison où l'on entra le 8 décembre 1874 et qui fut solennellement inaugurée deux jours après; actuellement abandonnée par les Dames du Calvaire, cette maison existe encore, je l'ai visitée. C'est un berceau; — je me suis repris, j'allais dire: une crèche.

Elle est située à l'angle de la rue Léontine et de la rue Alphonse. Je me doute bien que cette indication n'apprend rien au lecteur. Dans le XV[e] arrondissement, où fut jadis la plaine de Grenelle, que j'ai encore connue presque déserte, au fond du quartier de Javel, on a percé des rues que bordent quelques masures. Près d'un terrain maraîcher où verdissent des poireaux et des laitues, à proximité d'une petite chapelle dont les murs en plâtre ne semblent pas bien solides, un pédagogue plein d'illusions avait fait bâtir une école. Il n'y manquait que des élèves; les deux marronniers qui ornent le préau ne les remplaçaient pas. Il fallut abandonner la maisonnette scolaire. C'était bien loin, c'était bien insuffisant, mais on se répéta le vieux proverbe : « Petit à petit l'oiseau fait son nid » et M[me] Lechat, assistée de quatre veuves, loua la maison pour y établir à Paris, la succursale des Dames du Calvaire. On s'aménagea; l'ancien parloir et l'ancienne classe réunis purent contenir douze lits; des chambrettes placées au premier étage, c'est-à-dire sous le toit, furent réservées aux dames résidentes; on improvisa une chapelle dans une sorte de cabinet qui prenait jour sur le jardin maraîcher; une cahute en pisé recrépi, qui aujourd'hui est une crèmerie, faisait office de chambre des morts. C'était étroit et incommode; actuellement c'est fort sale; lorsque c'était « l'hospice des femmes incurables, » c'était propre et fourbi tous les jours. L'œuvre semble douée d'une force d'expansion naturelle, car lorsque l'on tenta de

s'installer à Paris, on ne comptait que cinq dames associées; au bout d'un an, il y en avait deux cent quarante-six. Comme Lyon, Paris s'empressa d'écouter les voix qui l'imploraient pour d'intolérables souffrances.

La maison, assise sur un terrain bas, n'était pas assez éloignée de la rivière; on s'en aperçut lors des inondations de 1875; une nuit, on cria au secours et sauve qui peut! L'eau se précipitait. Aller chercher de l'aide à la mairie, il n'y fallait pas songer, la course eût exigé une demi-heure, et c'était plus qu'il n'en fallait à la Seine pour battre les frêles murailles et les jeter bas. On invoqua quelques chiffonniers du voisinage, qui s'empressèrent; on fit un barrage de tous les matériaux qui tombaient sous la main; on n'arrêta pas, mais on retarda l'invasion de l'eau; les malades ingambes s'enfuirent, on emporta les autres, et tout ce pauvre monde effaré, guidé, encouragé par les Dames du Calvaire, put se réfugier à l'asile Payen (1). Les voisins ne s'étaient pas réservés; ils avaient protégé la maison, dont le rez-de-chaussée baignait déjà dans l'eau, et ils avaient concouru activement au déménagement des incurables. On voulut les récompenser, ils refusèrent toute rémunération; on insista, ce fut en vain; ils disaient: « Nous savons bien que vous êtes des « madames, » mais vous soignez les malades et nous sommes heureux de vous avoir donné un coup de main. » Ils n'en démordirent pas; à leur façon, ces braves gens avaient participé à l'œuvre du Calvaire.

Le second vicaire de la paroisse de Grenelle, l'abbé Raymond, était l'aumônier du petit hospice, il visitait les pauvres femmes que mange la bête cancéreuse, il leur disait la messe et les réconfortait à l'heure inéluctable qui si souvent sonne au-dessus des lits où reposent les condamnés. C'était, — c'est encore, — un homme jeune, dont l'accent méridional accuse l'origine. Avant de venir à Grenelle, il était à Belleville, où, pendant la commune, il connut les Trinquet, les Ranvier de l'endroit et ne faiblit point devant leurs menaces; il y était pendant la guerre et il suivit les troupes qui allaient livrer la bataille de Champigny; on pouvait avoir besoin de son ministère; en tout cas, un infirmier de plus, robuste et dévoué, n'est jamais inutile aux blessés. Les soldats qu'il escortait n'étaient point très solides au feu; il y eut de l'hésitation quand éclatèrent les obus; puis on se débanda et l'on tourna les talons. L'abbé, à ce moment, ne se souvint que du Dieu des armées, que l'on invoque

(1) L'asile Payen, qui reçoit en hospitalité vingt-quatre vieillards de Grenelle même, a été fondé et est entretenu exclusivement par Mlle Payen, fille du célèbre chimiste, membre de l'Institut, laquelle consacre sa fortune à des œuvres de charité.

avant le combat, auquel on rend grâce après le triomphe; il se jeta au-devant des fuyards et les ramena. Au pas de course et face à l'ennemi cette fois, on passa devant un général de brigade; un officier lui cria : « Où faut-il aller? » Le général répondit en riant : « Suivez cette soutane, elle est dans la bonne route! » Hélas! malgré « cette soutane » et malgré « la bonne route, » on n'était pas dans le chemin qui conduit à la victoire.

La pauvre école transmuée en hospice était de dimensions si restreintes qu'elle en devenait inhospitalière. Où bâtir? La place manquait; on acheta un chalet portatif et on le roula dans un coin de la cour; c'était un agrandissement, mais si médiocre qu'il était illusoire, A peine établie depuis une année, la maison ne pouvait plus suffire ni aux malades ni à leurs infirmières volontaires. Ne trouvera-t-on pas, comme sur les collines de Lyon, un clos de La Sarra, où l'on pourra construire un hôpital sérieux, un hôpital définitif dont les incurables et les Dames du Calvaire pourraient prendre possession? Le clos existait rue Lourmel, non loin de la rue Léontine, à portée du boulevard de Grenelle et près d'un marché où il serait facile de s'approvisionner. Comment acheter et surtout comment bâtir? Toujours de la même façon, en s'adressant à cette charité française, à cette charité chrétienne, qui jamais ne se récuse. Les femmes mirent de l'ardeur à demander et à donner; l'une d'elles a livré ses diamans, qui étaient nombreux et de choix, à la seule condition que son nom ne serait jamais prononcé. Plus d'une de celles dont parle le monde, qui ont des titres retentissans, qui habitent des châteaux historiques et dont les aïeux suivirent Pierre l'Ermite, ont fait des économies sur leur toilette, n'ont pas renouvelé les harnais de leurs équipages pour glisser quelques billets de 1,000 francs dans l'aumônière des dames zélatrices; au fond des bourses de quête on trouva des bracelets et des bagues. Je sais une femme élégante, et jeune, et jolie, qui, pendant deux hivers consécutifs, ne porta que des robes de laine; j'en fus étonné; à cette heure, je n'en suis plus surpris.

Trois mille mètres de terrain furent achetés; avec prudence, au fur et à mesure des ressources, on y éleva une maison hospitalière dont on prit possession à la fin de 1880. La première supérieure de Paris, Mme Lechat, qui par son activité avait tant contribué à la construction du nouvel hospice, n'y entra pas : on peut dire qu'elle mourut sur le seuil, le 24 septembre 1879. Pas plus que Mme Garnier elle ne s'était ménagée, mais moins heureuse qu'elle, elle partit avant d'avoir vu ses malades établies dans les conditions qu'elle avait rêvées pour elles. Le sceptre, — qui est une pince à charpie, — a passé aux mains de Mme veuve Jousset, dont le nom a

de la célébrité dans la typographie parisienne; si son règne n'est pas fait de douceur et de mansuétude, elle a l'apparence trompeuse.

Une petite porte basse qui pendant le jour n'est jamais fermée, comme si l'on craignait que la souffrance n'entrât pas assez vite; un jardin en contre-haut soutenu par un mur de pierres meulières, jardin trop nouveau pour avoir déjà de l'ombrage; les arbres, — qui pousseront, — sont actuellement remplacés par un hangar à l'abri duquel les incurables peuvent s'asseoir et s'envelopper d'air sans craindre le vent et les rayons du soleil. Au bout du jardin, l'hospice, vaste bâtiment construit de matériaux simples et solides, ouvert de larges baies, comme il convient à la demeure des maladies; l'orientation est bonne; si l'on montait sur les toits, on apercevrait les coteaux de Passy, les verdures du bois de Boulogne et le Mont-Valérien. Au-devant de l'hospice, semblable à la guérite d'une sentinelle avancée qui a repris son poste de combat, le chalet, le petit chalet roulant, annexe de la maison primitive, souvenir de la vieille école où l'on campa d'abord, que l'on a démonté et remonté; il fait bonne figure et n'a point souffert dans son voyage. Aujourd'hui, c'est le cabinet de la supérieure et le parloir où l'on reçoit les visites; aux murailles, deux bons portraits de M[me] Lechat et de M[me] Jousset, le Christ d'après Titien, *Sainte Monique et Saint Augustin* d'Ary Scheffer, *le Repos en Égypte* et la croix d'argent, la croix d'uniforme, qui est le seul emblème qui distingue les Dames du Calvaire lorsqu'elles sont de service. La maison est intelligemment distribuée, aérée, lumineuse, bien faite pour l'objet qu'elle doit remplir. Les couloirs de dégagement sont spacieux et l'on peut y circuler sans troubler le repos des malades. Une officine avec un grand fourneau pour les préparations pharmaceutiques et des lavabos qui ne sont que trop indispensables aux infirmières; à côté s'ouvre la pharmacie, où je remarque un meuble en bois blanc et à tiroirs; sur chaque tiroir, un nom; c'est là que les dames agrégées serrent le tablier d'hôpital; je lis des noms dont la plupart sont dignes d'être criés par un héraut d'armes (1). En face ou à peu près s'étend

(1) M[mes] Jousset, comtesse de Lastic, comtesse de Rayneval, comtesse Clary, de Barruel, de Bonval, Ravaut, comtesse de Beaulaincourt, Belly, Hugoulin, de Chevrigny, vicomtesse de Thoisy, duchesse d'Uzès, Boistel, comtesse Lafond, comtesse de Biron, comtesse de Vibraye, marquise de Broc, comtesse de Pontgibaud, Trouillet, comtesse de Briançon, Servolle, Gounelle, baronne de Gaujal, Pradhon, Pichon, comtesse de La Haye, comtesse de Beaurecueil, vicomtesse de Lastic, comtesse de Bonneval, Gariod, Saglio, Tissier, Sanné, de Barras, Bouchard, Bommard, de Contensen, comtesse Cornudet, princesse d'Hénin, d'Assailly, Boulu, de Vaublanc, baronne d'Ortès, Wallaert, d'Eudeville, Philipon, comtesse de Chabannes, comtesse de Saint-Phal, de Jouvencel, marquise de Ferrière, Épinette, baronne de Laroche-Poncier, Antheaume, de Montéage, Le Cordier.

le dortoir, où vingt lits entourés de rideaux de cotonnade reçoivent les incurables; une ou deux chambres particulières sont réservées pour des enfans malades que l'on a recueillis dans le quartier. De plain-pied avec le dortoir, la chapelle, froide et nue comme toutes les constructions trop neuves; aux murailles, les tableaux d'un chemin de croix. Un escalier, accosté d'une pente douce munie de rails sur lesquels peut glisser un cercueil, conduit à la salle mortuaire, où sont déposées les pauvres femmes enfin délivrées de leur supplice. Là, mieux que dans les hôpitaux, on respecte les cadavres; on ne les couche pas sur la dalle de pierre ou sur la planche de chêne; on les étend sur un lit garni de matelas; ils y restent exposés et entourés de prières jusqu'au moment où le couvercle de la bière se referme sur eux.

En pénétrant au second étage, on comprend que l'hospice compte s'agrandir et offrir plus de place aux malades. Là, en effet, tout est provisoire; les cloisons du corridor central et des chambres sont en bois; il suffira d'un coup de marteau pour les démonter, et alors on aura un second dortoir ample et très éclairé. Actuellement, et en attendant des ressources nouvelles, cet étage est réservé au logement des dames résidentes, que l'on pourrait aussi bien nommer les dames pensionnaires, car non-seulement elles soignent les cancérées, dirigent l'approvisionnement, veillent à la lingerie, à la buanderie, à la confection des bandes et des compresses, sonnent la cloche du réveil, tiennent les comptes, font les correspondances, passent les marchés avec les fournisseurs, assistent les malades à leur dernier moment, les lavent, les ensevelissent, les accompagnent à la chapelle, mais elles paient pension comme des voyageuses de la bienfaisance descendues au grand hôtel de la charité. Jamais nulle rétribution, d'aucune sorte, n'est réclamée aux malades, mais les infirmières paient le droit de vivre à leur côté et de se lever la nuit pour leur porter secours. Les chambres sont gaies et vivantes; elles n'ont rien de la régularité morne qui parfois est si pénible à contempler dans « la clôture » des communautés religieuses.

Chacune des dames résidentes s'est meublée à sa guise; le lit est en acajou et muni d'une bonne literie où le sommeil peut réparer les forces épuisées; il y a des rideaux drapés, des tables couvertes de ces gracieux ustensiles dont les femmes aiment à se servir; des portraits sont pendus aux murailles et maintiennent en permanence le souvenir des absens; des gants jetés sur un guéridon, un chapeau de dentelles noires accroché à une patère, un vague parfum d'iris ou de verveine rendent plus éclatant encore le contraste qui s'accuse entre des habitudes élégantes et une

fonction devant laquelle plus d'un cœur viril succomberait. Du fond de la pharmacie et du dortoir des cancérées monte une odeur d'acide phénique qui est comme un rappel à la réalité; ici, au second étage, c'est le lieu du repos transitoire; en bas, c'est le lieu du labeur, du dégoût à vaincre, du sacrifice permanent. Là, les Dames du Calvaire, les veuves ont pu faire l'expérience que les chagrins s'allègent d'eux-mêmes et deviennent moins cuisans lorsqu'on leur donne pour compagne la fonction de soulager la souffrance, et elles reconnaissent que le meilleur moyen de ne pas trop s'appesantir sur ses propres douleurs est de toujours penser aux douleurs d'autrui.

Au dernier étage habitent les filles de service, jeunes pour la plupart, se dévouant aussi, car elles ne reçoivent pas de gages, vêtues d'un costume semblable et que je trouve d'apparence trop religieuse, car il convient avant tout de laisser à l'œuvre son caractère expressément laïque. Elles dorment dans un dortoir commun et vivent dans une salle commune, où je vois des machines à coudre, où l'on raccommode les draps, où l'on ourle les torchons, où l'on roule les bandes fraîchement lavées pour le pansement du lendemain. Ces trois étages s'élèvent sur un vaste sous-sol bitumé qui contient les appareils d'un calorifère et d'un ventilateur, la cuisine étincelante de cuivres, la chambre aux provisions, une serre qui m'a paru glaciale, et la salle à manger, — beaucoup trop froide — où les dames résidentes prennent leur repas.

La maison était à peine inaugurée qu'elle a failli être détruite; l'inondation avait menacé la petite maladrerie de la rue Léontine, l'incendie s'est attaqué à l'hospice de la rue Lourmel. Dans la nuit du 17 décembre 1881, le feu prit dans une fabrique de câbles télégraphiques juxtaposée à la maison des Dames du Calvaire. Ce fut une des dames qui, réveillée à deux heures du matin par l'intensité des flammes, donna l'alarme en sonnant à toute volée la cloche de la chapelle. Tout le monde fut vite sur pied; on ferma les compteurs à gaz, on ouvrit les robinets des bains, on leva et on habilla en hâte les malades afin de les sauver d'abord si le péril devenait trop pressant; à cinq heures du matin, les pompiers, grâce à la pompe à vapeur de Passy, étaient maîtres du feu; les murs de l'hospice étaient noircis et calcinés, on n'eut qu'à les réparer et l'on en fut quitte pour la peur; mais la peur fut vive, et le souvenir de cette nuit redoutable ne s'est point effacé de la mémoire des dames résidentes.

Je n'ai encore parlé que des annexes où sont groupés le service et les servantes de la vraie maison, qui est le dortoir où l'on souffre, où l'on gémit, où l'on meurt; on pourrait l'appeler la salle de l'ex-

trême-onction, car c'est l'antichambre du repos; celles qui viennent s'y coucher n'en sortent guère que pour s'en aller dans un monde où les plaies vives et les dartres rongeantes sont inconnues. Vingt lits : en 1882, vingt-six décès. L'infatigable faucheuse y est à demeure et ne se lasse pas de frapper. Pour les malheureuses qui sont là, défigurées, ouvertes, tuméfiées, la mort est l'anéantissement souhaité d'une chair saturée de tortures et la libération d'une âme à laquelle nulle espérance n'est interdite; lorsqu'elle approche, on lui sourit. L'une me disait, — comme Alfieri, celle-là avait au front *il pallor della morte e la speranza*, la pâleur de la mort et l'espérance : « Puisque je suis incurable, pourquoi ne pas finir tout de suite? » C'est une clinique de cancers d'une incomparable richesse, et le médecin, — le docteur Eugène Legrand, — qui soigne ces infortunées, a sous les yeux des objets d'étude et d'observation dont la diversité est désespérante. La nature est inépuisable dans l'invention des supplices qu'elle inflige aux humains, — qui, heureusement, ne sont que des mortels, — on dirait qu'elle s'ingénie à dérouter la charité et à la vaincre; peine perdue : plus le mal est horrible et repoussant, plus la charité se fait active, ardente et courageuse. Quelque effroyable que soit la tâche, nulle dame du Calvaire n'a jamais reculé.

Les lits, convenablement espacés, sont enveloppés de rideaux blancs; des formes étranges entourées de bandelettes mouillées de sanies sanguinolentes, disparaissent à demi sur les oreillers : ce sont les malades; pourquoi la vie s'acharne-t-elle à ne point abandonner ces matières en décomposition? En passant devant ces lits, plus lamentables à voir que les dalles de la Morgue, sur lesquelles reposent, du moins, des corps devenus insensibles, je me rappelais mes courses à travers le cimetière de Damas, lorsque je cherchais au milieu des tombes la masure où vivaient les lépreux, juifs et musulmans, parqués loin de la ville, jetés hors de l'humanité, qui s'en écartait avec épouvante, psalmodiant une plainte sans parole, car le voile de leurs palais était effondré, tendant une main sans doigts, car leurs phalanges étaient tombées, levant la tête pour voir, car leurs paupières boursouflées fermaient les yeux. Gonflés, recouverts d'écailles, ils achevaient de pourrir ensemble dans une puanteur telle que les chiens hurlaient et se sauvaient à leur approche. A cette époque (septembre 1850), un seul homme venait chaque jour les consoler et les secourir : c'était le supérieur de nos lazaristes. La parole de Mahomet : « Fuis le lépreux comme tu fuirais le lion, » n'avait pas été prononcée pour lui.

Il n'y a point de lépreuses à l'infirmerie du Calvaire, car la lèpre n'existe plus dans notre pays, qu'elle a tant ravagé jadis; au

XIVe siècle, dix-neuf mille léproseries en Europe, dont deux mille en France. On ne dit plus la messe des morts sur « le ladre; » on ne le conduit plus solennellement, en chantant le *De profundis*, jusqu'à sa « borde; » on n'a plus à lui remettre en main « la cliquette, » qu'il doit faire bruire pour indiquer sa présence. Xavier de Maistre le chercherait en vain dans le val d'Aoste, il n'y est plus. Où le trouverait-il? On dit qu'il existe encore dans certaines régions de la Suisse, de la Norvège et de la Suède; en dehors de Damas; je l'ai vu à Rhodes, à Jérusalem, à Naplouse, à Birket-ek-Karoum et dans la Calabre ultérieure deuxième, à Catanzaro, sur les bords du golfe de Squillace.

Pour n'être point la lèpre, les maladies que l'on soigne à l'hospice de la rue Lourmel n'en sont pas moins hideuses; il faut avoir le courage de les regarder en face, car, sans cela, on ne pourrait apprécier, comme il convient, le prodigieux dévoûment des Dames du Calvaire; que le lecteur m'excuse donc si j'appelle son attention sur des objets d'autant plus dignes de pitié que leur aspect seul est pour inspirer le dégoût. L'odeur d'acide phénique qui plane dans le dortoir et baigne les lits d'une atmosphère purifiante indique tout de suite que l'on vient d'entrer dans le domaine des plaies vives. Quelques malades ne sont point couchées; assises et s'occupant à de faciles besognes, elles ont de la vaillance encore et peuvent, dans les beaux jours, marcher au long des allées du jardin. Un bandeau bossué de charpie leur coupe le visage en deux; la paupière est rouge, l'œil est anxieux, les lèvres sont blafardes; des boursouflures violacées marbrent la peau des joues; si l'on enlève le bandeau, on voit le mal dans toute son horreur : c'est le *lupus vorax*, le loup dévorant, qui, de préférence, se jette au visage et le ronge. Lorsque le moyen âge voyait cette plaie abominable, il lui criait : « *Noli me tangere!* Ne me touche pas! » Lentement, avec des précautions de gourmet qui savoure un morceau succulent, il a mangé le nez, qui n'est plus qu'un nez de tête de mort, mais de tête de mort vivante, humide et saignante. Deux des malheureuses ainsi défigurées prisent encore et fourrent du tabac dans cette blessure qui met à nu les os et découvre les membranes intérieures. Une vieille tradition, qui date sans doute de l'antiquité, règne dans nos campagnes. Pour les paysans, cette dartre persistante et perforante, ce *lupus*, est une bête qu'il faut nourrir, car elle a toujours faim et détruit l'homme lorsqu'on la laisse manquer d'alimens; de là un seul mode de médication : une tranche de viande appliquée et maintenue sur la plaie. On essaie aujourd'hui de la traiter par des scarifications répétées, par l'acide azotique;

on cite quelques cas de guérison; mais les *lupus* que l'on a arrêtés dans leur marche étaient-ils bien des *lupus*?

Ce mal qui lacère le visage, qu'il rend à la fois ridicule et horrible, est très douloureux; sa persévérance n'est jamais stationnaire, mais sa progression est si lente qu'elle paraît insensible; il n'a point pitié du malade, il le tue en détail, seconde par seconde et pendant des années. A l'époque où j'ai étudié la Salpêtrière, j'ai connu une femme qui occupait une place d'honneur dans la section des cancérées. Elle était alerte, un peu agitée, parlant sans cesse, et vivait, la tête abritée sous un vaste cornet en carton revêtu de calicot bleu qui ressemblait à un éteignoir et qui lui cachait complètement le visage. Jamais elle ne se regardait, elle avait horreur d'elle. Je voulus la voir, mal m'en prit. Un jour qu'elle passait près de moi dans le couloir de la salle Sainte-Cécile, je frappai du doigt le sommet de son cornet de façon à le faire basculer et à la découvrir. Elle me cria une injure et me donna un coup de pied; je l'avais aperçue : le visage était une plaie où l'on ne reconnaissait plus que les dents et les yeux; le lupus avait fait sa proie des lèvres, des joues, des paupières et du nez. Elle avait sa légende; on disait qu'elle s'appelait Médée, comme la magicienne, qu'elle avait été actrice dans un petit théâtre, fort jolie, recherchée et de vie à outrance. Il n'en était rien. C'était une ouvrière émailleuse, nommée Victoire Médez, veuve de Charles Lerévérend; née au mois de juin 1799, elle fut admise d'urgence à la Salpêtrière en 1853, car déjà elle était hideuse et à demi rongée. Elle n'est décédée qu'en 1871, âgée de soixante-douze ans; une demi-heure avant sa mort, les maxillaires inférieurs se détachèrent et l'on vit des fosses de l'arrière-gorge; est-ce au moins le lupus qui lui a donné le repos? Non, c'est une fluxion de poitrine. J'ai cité cet exemple, qui n'est point une exception, pour montrer que le caractère de cette maladie est son implacable lenteur.

Parfois l'action est plus rapide, mais alors elle semble superficielle, ne s'attaque qu'au derme, respecte les muscles et ne broie pas les os. Une malade est là debout, on la dit guérie; comment était-elle donc avant de l'être? Le visage paraît en laque carminée, luisant, parsemé de pellicules épaisses et grisâtres, comme les squames d'un poisson mort; le nez est tiré en bas, les lèvres sont rétractées, on dirait que la figure est contenue dans une peau trop étroite; les sourcils sont tombés, les cheveux, ternes, sont rares, le cou est strié de rugosités, un œil est couvert d'une taie laiteuse; l'épiderme en se reformant, après l'excoriation, a complètement oblitéré l'ouverture des oreilles, dont les lobes ont disparu. La pauvre créature entend, vaille que vaille, et peut répondre aux questions qu'on lui adresse. Elle n'est point sotte et se dit satisfaite d'être en si bon

état. Elle va et vient dans la maison, et peut-être plus d'une malade dont la tête est entourée des langes du pansement, la trouve heureuse et envie son sort, qui est de rester épouvantable à voir.

Sur un lit bas j'aperçois une fillette d'environ treize ans ; le visage, déformé par le gonflement des maxillaires, a une apparence japonaise que ne démentent ni la vivacité des yeux, ni la chevelure relevée à la chinoise. L'expression est intelligente, la parole est vive, le sourire est doux et reconnaissant. Elle reste étendue sur le dos, immobile, diminuée, presque aplatie, n'ayant plus que l'usage de la main gauche qui s'agite au bout d'un bras maigre dont la chair est flasque et la peau jaunâtre. L'absence de phosphate de chaux dans les os les a réduits à l'état gélatineux; avec un peu d'effort on nouerait les jambes comme un câble; le bras droit a tellement dévié aux articulations que les doigts de la main sont retournés sur eux-mêmes. La vie semble réfugiée, remontée dans la tête; elle a délaissé ce corps chimiquement si mal composé; au-dessus de ce frêle cadavre, il y a un cerveau qui pense, raisonne et ne paraît point s'étonner d'être lié à la mort. Cette enfant ne souffre pas, elle meurt cependant et ne s'en doute guère. Bientôt l'âme quittera cette matière incomplète, et la pauvre petite sera libérée. Près d'elle et paraissant la regarder avec curiosité, un gros animal est assis dans un fauteuil muni d'une planchette qui l'empêche de se lever. Est-ce une femme? Oui, car elle parle. Les pieds et les mains, de substance molle, sont relevés en sens inverse par une contracture des extrémités résultant sans doute de quelque convulsion antérieure à la naissance; la langue, énorme et charnue, sort de la bouche et pend sur les lèvres épaisses; la face, blême et bouffie, est enlaidie de deux yeux saillans, ronds, et qui semblent rouler au hasard d'impulsions que l'on ne devine pas; la parole est embarrassée et comme empâtée de bestialité; l'intelligence n'est point fermée, elle s'entr'ouvre et comprend. Cette créature embryonnaire, qui rappelle les méduses inconsistantes que soulèvent les vagues, qui ne peut marcher, qui ne parvient pas à surveiller ses fonctions naturelles, est aujourd'hui âgée de trente-six ans; elle a réussi à s'approprier quelque enseignement religieux et on vient de lui faire faire sa première communion.

L'angio-leucite n'est point rare à l'hospice de la rue Lourmel; c'est là une appellation bien scientifique; il s'agit de l'éléphantiasis, mot excellent, peignant bien cette déformation des tissus qui fait ressembler les membres de l'homme à ceux de l'éléphant; maladie redoutable qui presque toujours se porte aux jambes. Hérodote raconte que, pour s'en guérir, les Pharaons prenaient des bains de sang humain; Paracelse est moins cruel, il recommande l'or potable et l'eau distillée de perles fines; on ignore au Calvaire

si ce traitement est efficace. Une vieille est assise sur son lit, les pieds posés sur une chaise, je lui demande pourquoi elle ne se couche pas; elle me répond : « Je suis asthmatique et j'étouffe dès que je suis allongée. » Elle découvre ses jambes; l'éléphantiasis les a envahies; le derme est épaissi, violet, écailleux; les tissus sont engorgés; les chevilles, perdues dans le soulèvement des chairs, n'apparaissent plus au-dessus du pied, tellement gonflé qu'il semble près d'éclater. Pour diminuer la tension de l'éléphantiasis, il faudrait maintenir la malade sur un plan incliné qui relèverait légèrement les jambes; pour empêcher l'asthme d'oppresser les poumons, il faudrait que la malade restât debout, ou du moins fût placée de façon à avoir le torse droit. Problème insoluble et vraiment impitoyable; les deux supplices se combinent et l'on ne peut soulager l'un qu'en exaspérant l'autre. Il en est plus d'une ainsi dans le dortoir; lorsque, pendant le sommeil, le corps s'abaisse automatiquement en arrière, elles suffoquent, se réveillent avec un cri : « De l'air! de l'air! »

Adossée contre un rempart d'oreillers, je vois une jeune femme d'une pâleur terreuse; elle respire un flacon d'eau de Cologne et secoue la tête avec découragement. Je m'approche d'elle et j'y reste avec effort. Je lui demande : « Pourquoi flairez-vous ce flacon? est-ce que vous craignez de vous évanouir? » Un nuage rose passe sur ses joues, elle répond : « Oui, monsieur. » Elle se trompe; elle cherche à fuir son odeur et n'y réussit pas. C'est une ouvrière du Gros-Caillou; employée à la manufacture des tabacs, elle a préparé « la tripe, » taillé « la robe, » et roulé le cigare. Elle est tombée par une fenêtre, du haut d'un second étage et s'est brisé la jambe droite. La fracture était compliquée, on a pratiqué l'amputation; j'ignore quel accident est survenu, mais je regrette que, dans sa chute, la malheureuse ne se soit pas tuée sur le coup. Un cancer s'est emparé d'elle, l'a saisie à la jambe coupée et s'étend jusqu'à la hanche; sa cuisse blanche et démesurée ressemble à un sac de farine; le derme s'est fendu sous l'expansion des tissus désagrégés et laisse échapper des putridités nauséabondes. Lorsque les bouffées horribles montent vers elle, elle prend sa petite fiole d'eau de Cologne, et se désespère. Je la regardais pendant qu'on la pansait et que des larmes lui mouillaient les yeux en contemplant sa jambe qui jamais ne la portera plus, et involontairement j'entendais bourdonner dans mon souvenir l'air de *la Juive* : « Je suis jeune et je tiens à la vie! » — Quelques jours après ma première visite, je suis revenu; en entrant dans le dortoir, j'ai cherché des yeux la petite ouvrière en cigares, je ne l'ai pas aperçue. Elle est ailleurs, dans l'endroit où l'on ne souffre pas et où, sans doute, on a compris la raison de la souffrance. Un matin, — le 22 avril, — une dame du

Calvaire lui demanda si elle voulait une nonnette pour son dessert; en souriant, elle répondit : « J'en voudrais deux. » Tout à coup elle cria : « Voilà quelque chose qui part! » On se précipita vers elle; le sang ruisselait; pour arrêter plus rapidement l'hémorragie, on coupa les bandes du pansement; la pauvrette inclinait la tête comme un oiseau blessé : les lèvres décolorées ne parlaient plus, le regard flottait vers le ciel pour y chercher la réalité des espérances, le corps sembla s'amollir et s'affaissa. Le cancer avait mordu l'artère fémorale et, en moins de deux minutes, l'âme avait rouvert ses ailes.

La place d'où elle est partie n'a pas eu le temps de refroidir, j'y découvre une apparition. Vous rappelez-vous les contes des fées : « Il y avait une petite vieille, si vieille, si vieille que son nez touchait à son menton? » Elle est là, au Calvaire, accroupie sur son lit, toujours assise, car elle ne peut se tenir autrement, noueuse, ramassée sur elle-même, semblable à ces momies d'Incas que l'on retrouve dans des amphores. L'ankylose l'a prise aux articulations inférieures et l'a ployée en trois. Le long de ses bras décharnés des pralines cancéreuses sont disséminées sur sa peau ridée. C'est une Bretonne bretonnante; elle est du pays qui est entre Josselin et Ploërmel. Aux jours de son enfance, elle a dû jouer près de L'Étang-au-Duc et sous les chênes de La Mivoie, où les Trente ont combattu jadis. A cette heure, c'est un petit fantôme desséché; on dirait que le sang n'y circule plus et laisse les chairs mourir d'inanition. Sa voix fêlée est si grêle qu'on croirait entendre la voix d'un ventriloque qui parlerait derrière les rideaux. Elle dit : « Je voudrais fumer ma pipe; voilà quarante ans que je fume; ça me manque beaucoup de ne pas fumer. » Elle demande qu'on lui donne du *butun*. — Butun en bas-breton, c'est du tabac. — Lorsqu'il fait beau et qu'un rayon de soleil échauffe le jardin, on pose ce pauvre squelette décharné sur un fauteuil et on le roule en plein air; alors la petite vieille recroquevillée fume tout doucement; elle ferme à demi les yeux et rêve. Peut-être, dans sa somnolence, revoit-elle les filles et les garçons aux longs cheveux s'arrêter sous sa fenêtre et se répète-t-elle la chanson du rossignolet sauvage, du rossignolet d'amour, la chanson de la mariée, qu'elle a écoutée, le cœur battant et le front brillant la jeunesse :

> Recevez ce bouquet que ma main vous présente;
> Il est fait de façon à vous faire comprendre
> Que tous ces vains honneurs passent comme des fleurs!

Arrêtons-nous encore auprès d'un dernier lit; celle qui l'occupe et ne le quittera que pour la couche éternelle est une vieille femme qui a dû être jolie autrefois; elle est proprette; sous son bonnet les

cheveux éclatans de blancheur sont bien rangés. Elle aussi, elle dort assise, non pas qu'elle soit asthmatique, mais parce que le poids de son cancer l'étouffe lorsqu'elle est étendue sur le dos. Elle se découvre le thorax; la poitrine plate est tout entière mamelonnée de glandes cancéreuses et ressemble à la carte en relief d'un massif de montagnes. L'ablation même n'est point possible; depuis les clavicules jusqu'à la dernière des fausses côtes, ce n'est qu'une cuirasse formée de nodosités couleur marron nuancée de tons livides. La pauvre femme ne se fait point d'illusion. Le regard a une expression navrante et l'on dirait que les lèvres répètent la phrase de Chateaubriand : « Je me décourage de durer! » — Elle n'a pas « duré » longtemps; deux jours après ma visite, son corps s'est endormi pour ne plus se réveiller; on l'a porté à la chambre des morts et bien vite on a préparé le lit pour y placer une postulante dont le visage est déjà presque disparu.

Que le lecteur ne se figure pas que j'aie outré le tableau : je l'ai atténué; j'ai reculé devant certaines descriptions, il y a des faces que je n'ai pas dévoilées, des plaies dont j'ai volontairement détourné les yeux. Ce que ces femmes souffrent de ces maux sans remède et sans espoir ne peut s'imaginer; derrière les rideaux blancs on entend les plaintes étouffées; parfois, la nuit, le silence du dortoir est troublé par un cri; c'est la bête féroce qui mord une malade et l'arrache au sommeil. Les Dames du Calvaire ne sont jamais loin, et il n'est pas besoin de les appeler deux fois pour qu'elles accourent. Elles savent administrer l'hydrochlorate de morphine comme de vieux praticiens, et l'art des injections sous-cutanées leur a été révélé. Pour ces maux incurables qui sont une aberration de la nature, le médecin n'a jamais trop de compassion; là où le médicament reste inefficace et ne peut guérir, la parole affectueuse est un allégement. C'est moins la maladie qu'il faut considérer que la malade, à laquelle on ne prodiguera jamais assez de consolation, de tendresse et d'encouragement. Les Dames du Calvaire ne l'ignorent pas; elles calment les suppliciées et les endorment par des paroles fortifiantes qui sont les litanies de la commisération, elles apaisent celles qui se révoltent de tant souffrir, s'agenouillent près du lit, prient et font descendre l'espérance dans les cœurs des plus exaspérées.

En quel lieu prierait-on, si l'on ne priait pas dans cette infirmerie où l'on n'a plus rien à attendre de la science humaine, où chaque minute apporte une torture, où la veille est faite d'angoisses, où le sommeil est un cauchemar, où l'âme n'a de refuge que dans les destinées d'outre-tombe? Une femme ankylosée des genoux, les jambes ravagées par une dartre vive, me disait : « Ah! que je voudrais pouvoir marcher! » Je lui demandai en souriant : « Pourquoi? pour

vous promener au soleil? » Elle me répondit : « Oh! non, monsieurs pour aller à l'église. » Elles ne peuvent en effet aller à l'église, mai, l'église vient à elles. Chaque matin, à sept heures, les cloisons du dortoir glissent sur des galets de cuivre et découvrent la chapelle, d'où s'échappe un air frais qui s'approche des lits comme une caresse. Les dames résidentes sont à genoux, derrière elles sont les filles de service; le prêtre est à l'autel, la clochette résonne et la basse messe est dite. Les malades se tournent dans leur lit, tendent leurs mains décharnées vers Celui que l'on invoque, et s'inclinent quand on élève l'hostie. Tout le cœur s'élance lorsque l'aumônier terminant la récitation de l'oraison dominicale, dit : *Et libera nos a malo!* Et délivrez-nous du mal! Quelle ferveur en répondant : Ainsi soit-il! Car, pour ces malheureuses, le mal est tangible et lancinant, il est si effroyable, si extrahumain, qu'il ne peut être que l'œuvre du maudit. C'est l'œuvre du diable, en effet; les Orientaux le savent et leurs historiens le racontent. Il faut les écouter et apprendre d'eux où ce mal est né aux premières heures des légendes et pourquoi l'homme n'en est pas encore absous.

Zohak, le cinquième roi de la dynastie persane des Pischdadiens, le descendant du géant Caïumarath, qui fut un arbre avant d'être homme et de réduire la terre en servitude, était un roi méchant. Il se plaisait aux cruautés, et pour n'être jamais à court d'inventions malfaisantes, il se faisait aider par Éblis le Lapidé, qui est Satan. Lorsqu'au bout de plusieurs années, Zohak congédia Eblis, celui-ci lui demanda pour récompense de ses services la permission de lui baiser les épaules. Zohak y consentit, et à la place que venaient de toucher les lèvres réprouvées, deux ulcères apparurent où grouillaient des serpens qui lui mangeaient la chair. On assembla les savans de ce temps-là, et ils déclarèrent que le seul moyen de guérir le roi Zohak était d'appliquer chaque jour sur les plaies diaboliques la cervelle d'un homme récemment tué. On tua d'abord les prisonniers, puis les innocens; on enleva des enfans pour les enfermer dans l'endroit où l'on gardait les malheureux réservés à l'honneur d'être utilisés par la thérapeutique royale. On vola les fils d'un forgeron d'Ispahan, qui se nommait Gao. Il mit son tablier de cuir au bout d'une perche, sortit en criant : « Aux armes! » souleva le peuple, réunit une troupe de mécontens; à la tête des révoltés, il se rendit auprès de Féridoun, fils d'Alkian, petit-fils de Giamschid, et le proclama roi. Zohak fut vaincu, le jour même de l'équinoxe d'automne et enfermé dans une des cavernes de la montagne de Damavend. Il n'était point guéri, parce qu'on l'avait trompé et qu'on lui avait fourni des médicamens inférieurs. En effet, les apothicaires chargés de massacrer des hommes et de préparer les cervelles humaines laissaient, par pitié, les portes de leur laboratoire ouvertes

et les prisonniers s'évadaient; on remplaçait leurs cervelles par des cervelles de mouton, et Zohak ne s'en apercevait pas. Les fugitifs se sauvaient par des chemins détournés et se réunirent dans des pays alors inconnus : il en résulta la nation des Kurdes. Zohak avait eu beaucoup d'enfans qui se répandirent à travers le monde, car le peuple d'Iran les haïssait en souvenir de leur père et les avait chassés. Ils s'établirent dans les contrées d'Asie, d'Afrique et d'Europe; ils y propagèrent le mal dont ils étaient dévorés; car, encore aujourd'hui, tous ceux qui descendent de la lignée de Zohak portent sur leurs corps la trace des baisers de Satan. Lorsque Zohak, qui est dans la géhenne, aura été pardonné de Dieu l'unique, — sur qui soient les saluts du Prophète! — ce mal disparaîtra de la terre.

Je crois que la science moderne n'acceptera pas sans contestation cette explication de l'origine des cancers et des dartres vives, mais l'Orient ne s'en préoccupe guère; il a vu une maladie tellement horrible qu'il l'a crue surnaturelle et il en a fait remonter la responsabilité jusqu'au diable, qui est le principe de tout mal; c'était logique et d'une orthodoxie irréprochable. Les dévastations que produit ce mal sont indescriptibles, je m'en suis aperçu en les décrivant; elles ont tout ce qui révolte les sens, tout ce qui appelle le dégoût, tout ce qui effraie la compassion, repoussée par l'aspect et par l'odeur. Pour mieux remplir la mission qu'elles ont choisie, les Dames du Calvaire ont vaincu leur répugnance, répudié toute faiblesse et acquis une résistance qui en remontrerait à celle des infirmiers de profession. Je les ai vues à l'œuvre et j'en puis parler. Un matin du mois d'avril, je suis arrivé rue Lourmel, un peu avant l'heure de la visite du médecin. Il faisait sec et froid; l'hospice avait l'air presque gai avec ses hautes murailles blanches éclairées par le soleil et son petit chalet reluisant. Les dames résidentes, les dames agrégées, accourues de tous les coins de Paris pour ne point manquer au devoir, étaient là : j'en ai compté vingt-trois; le tablier de calicot blanc à bavette attaché sur la robe noire, qui est la livrée des veuves, les fausses manches passées au bras, la pince à charpie en main, elles causaient entre elles, se promenaient dans le corridor de l'infirmerie, en attendant le moment de pénétrer dans le dortoir. Sur la poitrine, elles portent la croix d'argent, qui est la décoration du Calvaire; aux doigts, un seul anneau, celui que le prêtre a béni au jour de l'union nuptiale, où est éclose l'espérance qui, en s'envolant, n'a laissé place qu'à la foi et à la charité. Si les ducs, les princes, les marquis, les comtes, les officiers supérieurs, les magistrats, les grands industriels qui ont vécu peuvent voir ce que font leurs veuves aujourd'hui, ils doivent se sentir heureux d'avoir si bien placé l'honneur de leur nom et le souci de l'âme de leurs fils. Que des femmes du monde viennent, une fois par hasard,

faire le pansement à l'infirmerie des incurables, ce sera un acte d'humilité ou d'ostentation; elles viennent à jour fixe, plusieurs fois par semaine, avec persévérance, et elles font acte d'héroïsme (1).

Les Dames du Calvaire sont entrées dans le dortoir, je les ai suivies. Toutes, elles se sont agenouillées sur le parquet, les épaules courbées, la tête inclinée; une d'elles a récité une courte prière dont je n'ai retenu que la dernière phrase : « Daignez, Seigneur, donner à nos malades la patience et la résignation, et à nous l'esprit de foi et de charité. » En ce qui les concerne, je crois que la prière est exaucée. Elles se relèvent et vont vers les malades. J'étais auprès du docteur Eugène Legrand, qui avait bien voulu me permettre de l'accompagner; il allait de lit en lit, prescrivant une ordonnance, remontant les courages défaillans et disant des paroles d'espoir auxquelles il ne croyait guère; pour bien des maux, le mensonge, — est-ce bien le mensonge? — est la part affective du traitement. Tout en marchant à côté du docteur, en écoutant ses explications techniques, je regardais les Dames du Calvaire. J'admirais la douceur et l'agilité des gestes. Il n'y a pas au monde un instrument plus parfait que la main d'une femme adroite; ces longs doigts, assouplis par l'élégance même du travail choisi qui combat l'oisiveté, ont de merveilleuses délicatesses pour toucher les plaies sans les aviver, pour les laver, pour y étendre la charpie fraîche et rafraîchissante, pour les entourer de bandelettes et pour caresser la joue de la malade quand le pansement est terminé. La besogne est horrible, on ne s'en douterait pas à voir celles qui l'accomplissent.

Je me suis arrêté devant le lit de la petite fille qui semble se liquéfier. J'ai regardé les mains qui la pansaient; pareilles à des fuseaux d'ivoire, elles avaient une agilité spirituelle : « Esprit de Mortemart, » a dit un vieil adage. Je les admirais; elles étaient souples et prévoyantes, lorsqu'avec mille précautions ingénieuses, elles soulevaient sans les faire souffrir ces pauvres membres plus flexibles qu'un rouleau de linge mouillé; on eût dit que les bandes se déroulaient d'elles-mêmes, comme si une fée les eût touchées; la petite malade s'apercevait à peine qu'on l'entourait de charpie. Elles ne sont point faibles, ces mains, elles ont une vivacité résistante qui, parfois, ne doit point manquer de vigueur. Elles doivent savoir maintenir un cheval qui devient nerveux et fait des réactions en entendant les trompes sonner un bien-aller ou un vol-ce-l'est. O chasseresse, que je ne nommerai pas et que j'ai contemplée avec attendrissement, ce n'est certes pas Endymion que vous cherchez près de ces lits cancéreux!

(1) Une succursale de l'œuvre des Dames du Calvaire a été récemment établie à Marseille.

Joinville raconte que, lorsque saint Louis chargeait sur ses épaules les cadavres des pestiférés pour les porter au lieu de sépulture, il était escorté de l'archevêque de Tyr et de l'évêque de Damiette, qui, assistés de leur clergé, récitaient les prières des morts. Prêtres et soldats, épouvantés par la crainte de la contagion et suffoqués par la puanteur des corps morts, tenaient des mouchoirs tamponnés sur leur visage : « Mais oncques ne fut vu au bon roy Louis estouper son nez, tant le faisoit fermement et dévotement. » Les Dames du Calvaire non plus « ne s'estoupent point le nez ; » et, près de certains lits, il y a du mérite ; sous les regards féminins, j'ai tenu bon, mais plus d'une fois je me suis senti pâlir. Non-seulement elles pansent les plaies, mais elles enlèvent le bonnet des malades : « Voyons, la mère, que l'on vous fasse belle ! » Elles dénouent les cheveux rugueux où l'on croit voir encore quelques gourmes de l'enfance, elles peignent, elles nettoient tout cela sans détourner la tête, sans haut-le-cœur « fermement et dévotement, » comme le bon roi Louis. Je connais bien des hommes et des plus résolus qui reculeraient. Les Dames du Calvaire sont ce que les femmes du peuple appellent des mijaurées ; ce sont des femmes accoutumées au luxe ou du moins à un réel bien-être. La plupart sont frêles, avec la prédominance nerveuse des Parisiennes ; plus d'une a dû se sauver à la vue d'une araignée, et pousser des cris de détresse en apercevant une souris ; pour se faire sœurs de charité imperturbables, elles ont accompli sur elles-mêmes un effort dont seules elles peuvent apprécier la puissance ; seraient-elles arrivées à dompter leurs instincts, à modifier leur nature, à triompher de leur répugnance, si elles n'avaient pas eu la foi ? — Non !

Au temps de ma première jeunesse, — c'est une vieille histoire, — j'avais aperçu deux yeux bleus que je n'ai pas oubliés. Jamais plus belles pervenches ne se sont ouvertes à la rosée, jamais expression plus douce n'a été l'âme d'un regard. La femme dont ils illuminaient le visage était charmante ; ses cheveux noirs, son rire vermeil, rehaussé par l'éclat de ses dents, ses épaules bien tombantes, son cou flexible et sa ferme taille en faisaient une beauté rare. On l'admirait, on répétait son nom ; elle venait de se marier et semblait éclairée par un de ces nimbes de bonheur que rien ne peut éteindre. Elle chanta ; sa voix était juste et d'un timbre exquis. On battit des mains, elle eut un triomphe, triomphe de salon, il est vrai, mais dont la qualité n'était point à dédaigner. Bien souvent, à l'âge où l'on rêve encore, j'ai pensé à cette soirée, à cette jeune femme étincelante de jeunesse et de grâce, que j'avais aperçue et que je ne devais plus revoir. Qui de nous, aux jours de la primevère, n'a eu son apparition ? Qui de nous la voyant s'évanouir ne s'est dit : Le bonheur était peut-être là ? Parfois j'en

parlais : Que devient-elle ? Je savais qu'elle était de vie irréprochable, que jamais l'apparence même d'un soupçon ne l'avait effleurée et qu'elle traversait l'existence sur la pointe des pieds sans y ramasser une tache. Puis le souvenir s'affaiblit, il s'effaça ou s'endormit dans un coin de ma mémoire. J'étais dans l'infirmerie de la rue Lourmel, près du lit d'une cancérée, dont le bras gauche est à la fois dévoré et momifié par un cancer qui a abattu les phalanges de la main. L'infirmière me dit : « Elle souffre parfois cruellement. » Je regardai la femme qui me parlait, nos yeux se rencontrèrent et je reconnus les siens. La vision de ma jeunesse est aujourd'hui dame du Calvaire.

On ne soigne pas seulement les malades reçues en hospitalité ; la maison s'ouvre à celles du dehors que leur mal n'immobilise pas et qui viennent en consultation. Quand on en a fini avec l'infirmerie, on s'occupe d'elles ; celles-là on les panse, on les peigne, on a même la précaution de les débarbouiller, et cette précaution n'est pas superflue ; je ne suis pas bien certain que l'on ne glisse pas quelque argent dans leur poche pour les aider à acheter une nourriture plus substantielle que l'ordinaire de la pauvreté. Plus d'une parmi celles qui, le matin, traversent le Calvaire afin d'y recevoir des soins, y reviendra, poussée par le mal impie, et s'y couchera pour ne plus se relever ; leur présence à l'heure du pansement est une sorte de stage auquel le cancer donnera un caractère définitif. Ces malheureuses, — les hospitalisées aussi bien que les externes, — sont très curieuses à examiner lorsque l'on s'avance vers elles pour enlever leurs bandes et renouveler leur charpie ; elles ont des préférences, cela se voit tout de suite. Elles ont, pour ainsi dire, adopté certaines dames et semblent n'en point vouloir d'autres ; l'une d'elles a de telles contractions dans son bras malade, lorsqu'elle est approchée par une infirmière qui ne lui plaît pas, que le pansement devient impossible. Les Dames du Calvaire les plus recherchées, les plus désirées, sont celles qui appartiennent à la haute aristocratie ; il suffit d'être princesse ou duchesse pour se voir réclamée près de tous les lits. La malade qui a été servie par une grande dame ne peut guère réprimer un sourire de satisfaction. Une cancérée qui a des prétentions aux lettres et au bel esprit dit volontiers : « La duchesse est venue aujourd'hui dans sa petite charrette anglaise ; c'est elle qui s'est occupée de moi ; elle a été charmante ! » Qui se serait imaginé que le cancer a ses vanités ?

Chaque jour, à neuf heures du matin et à cinq heures de l'après-midi, on panse les malades, sans compter les pansemens supplémentaires exigés par quelques plaies où la putréfaction se hâte et ne veut s'arrêter. Est-ce tout ? Non pas. Les bandes, les compresses,

tous ces langes qui ont bu la sanie des cancers, qui ont essuyé la bave du loup enragé, ne séjournent point à la maison ; bien vite on se dépêche de les envoyer au blanchisseur. Il faut les trier, les appareiller, les réunir en paquets d'un nombre déterminé qui permette une vérification sûre et rapide, car, dans un tel hospice, le linge, le vieux linge, est avant toute chose un objet de nécessité première. A qui échoit cette besogne abominable? Aux filles de service, paysannes peu dégoûtées, qui, à la ferme, ont balayé le poulailler, vidé le tect à porcs, creusé des rigoles au purin? — Non ; aux Dames du Calvaire. J'en ai vu deux assises, sur un bas tabouret, devant une manne putride ; élégantes, éclairées d'un sourire, ayant parfois aux lèvres le petit souffle qui chasse une odeur importune, elles avaient dans les poignets des inflexions plaisantes à regarder. Au temps d'Élisabeth de Hongrie, la manne se fût remplie de roses.

Les chambres des dames résidentes ont quelque chose de personnel que j'ai signalé; bien plus encore l'infirmière a une individualité qui lui est propre. Son costume, sa coiffure, sa démarche sont à elle ; dans les mouvemens, dans le port de la tête, elle a son attitude personnelle qui la distingue des autres; elles n'ont de commun que le tablier blanc et les manches blanches qui sont leur parure. C'est ce qui les rend originales et ne permet pas de les confondre avec les sœurs des congrégations, où tout est semblable, la robe et la guimpe, le geste et l'expression, le regard et le sourire. Qui a vu une religieuse les a vues toutes. Chez les Dames du Calvaire rien de pareil ; elles n'ont abdiqué ni leur nom, ni leurs habitudes. Telle qui a passé sa soirée au bal ou à l'Opéra, et s'y est divertie, sera debout, le matin, près d'un lit de cancérée, rabattra les couvertures et épongera la plaie infecte que le lupus a creusée. Elle reste femme du monde à côté des agonisantes, dans sa façon de se mettre à genoux pour prier, dans sa grâce en secouant la charpie, dans son élégance à faire bouffer les oreillers affaissés, dans les modulations de sa voix, lorsqu'elle console une malade qui dit : « Ah ! je souffre trop ! » Entre cette distinction de bon aloi et cette misère faite de tortures, le contraste est éclatant : j'en ai été touché. Plus j'avance dans ces études, plus je soulève les voiles qui cachent les œuvres de la charité privée, plus je pénètre dans ces arcanes de souffrance, de compassion et de foi, plus il me semble, malgré les déclamations envieuses et les revendications furibondes, que la parabole du mauvais riche n'est plus de notre temps et n'est pas de notre pays.

MAXIME DU CAMP.

LE

JUIF DE SOFIEVKA

DERNIÈRE PARTIE (1)

IX.

Peu de semaines après la mort de Kortchenko, un tarantass couvert de poussière traversa, au galop de ses trois chevaux, la rue du village. Au bruit des roues, des têtes curieuses parurent aux fenêtres, et les petits enfans jouant sur le seuil des portes rentrèrent précipitamment pour annoncer qu'ils venaient de voir passer le nouveau propriétaire. En effet, le tarantass entra dans la cour du château; les chevaux, fumans, s'ébrouèrent brusquement devant le perron, des deux côtés duquel étaient alignés les serviteurs, qui attendaient tête nue l'arrivée du nouveau seigneur. Un jeune homme à moustache blonde, le monocle dans l'œil, sortit du tarantass. Il portait un élégant costume de voyage, et avant de répondre aux salutations respectueuses qui l'accueillaient, il se tourna vers le domestique assis sur le siège et lui donna quelques ordres en anglais, puis il gravit lestement les marches du perron, s'arrêta un instant en contemplant les têtes inclinées à son approche: un léger sourire flotta sur ses lèvres à la vue de Nikita, qui se tenait un peu à l'écart, vêtu d'un habit noir d'une coupe surannée. C'était un vêtement que lui avait

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

jadis donné Kortchenko, et que ce dernier avait porté lui-même lorsqu'il était en deuil de ses parens.

— Bonjour! bonjour! grasseya le jeune homme, et il pénétra dans l'intérieur de la maison. Nikita le suivit à une distance respectueuse, prêt à lui donner les indications qu'il demanderait. Le vieux serviteur était méconnaissable depuis la mort de son maître; deux rides profondes comme des sillons lui descendaient le long du nez jusqu'au menton; les yeux creusés brillaient d'un éclat farouche, toute la physionomie exprimait une douleur sombre et menaçante.

— C'est Foma qui a tué mon maître! répétait-il à qui voulait l'entendre, mais son tour viendra; je vengerai Boris Pavlovitch.

Les paysans avaient d'abord accueilli ces paroles avec des sourires incrédules, mais l'insistance tenace du vieillard finit par leur imposer, sans qu'ils se demandassent toutefois par quels moyens il atteindrait son but.

Le nouveau propriétaire s'arrêta indécis dans la grande antichambre. Masslinof était un parent éloigné de Kortchenko, qu'il n'avait jamais vu; il connaissait à peine son nom, et n'avait pas été peu surpris en apprenant un jour qu'il héritait de ce parent obscur. Il s'était décidé à quitter Saint-Pétersbourg, sa résidence habituelle, pour voir quelle espèce de domaine lui était échu, comptant bien n'y rester que le temps strictement nécessaire pour régler ses affaires. La campagne lui souriait peu, et il avait hâte de rentrer dans la capitale :

— Où est ma chambre? demanda-t-il à Nikita.

Celui-ci le conduisit à la pièce occupée autrefois par Kortchenko et en franchit le seuil en faisant le signe de la croix, comme s'il approchait d'une relique; ses yeux devinrent humides :

— Cela sent le moisi ici, et quel ameublement! bonté divine! s'écria le jeune élégant en palpant les chaises et les fauteuils. Cela date d'au moins cinquante ans.

Nikita se taisait; cette critique lui faisait l'effet d'un sacrilège; il commençait à détester ce jouvenceau pétersbourgeois qui remplaçait son cher défunt.

— Loge-moi ailleurs! continua le jeune homme; cette chambre ne me convient pas.

Le serviteur s'inclina et lui indiqua une autre pièce :

— Quand votre seigneurie désirera voir le reste du château, elle me fera appeler, dit-il en se retirant. Je m'appelle Nikita, ancien valet de chambre de feu Boris Pavlovitch, et je réside actuellement au village.

Par son testament Kortchenko lui avait laissé un petit capital; Nikita s'était aussitôt acheté une modeste hata près de l'église dans le caveau de laquelle reposait la dépouille de son maître, et il allait

tous les jours matin et soir prier sur sa tombe. Il avait quitté le château immédiatement après l'enterrement, ne se sentant pas le courage de demeurer seul dans ces chambres où tout lui rappelait celui qu'il avait perdu. Masslinof regarda attentivement le vieux domestique :

— Puisque tu es si ancien ici, dit-il, je suis sûr que tu saurais me donner des renseignemens précieux.

Et il le questionna sur divers sujets. Mais Nikita refusa de répondre ; il ne voulait avoir aucun rapport avec le nouveau propriétaire ; il se borna à lui faire visiter la maison de fond en comble, lui en remit les clés, après quoi il le salua respectueusement, et regagna à pas lents son humble demeure.

Masslinof se trouva très dépaysé dans le dédale des comptes, des demandes d'ordres, et des explications qui ne lui expliquaient rien du tout. Il n'aimait pas à laisser voir son ignorance en fait d'agronomie, et quand, voulant payer d'audace, il proposait une innovation au starosta qui régissait la propriété, le sourire réprimé et la lueur malicieuse qui pétillait dans les yeux de ce dernier pendant qu'il démontrait révérencieusement l'ineptie du projet, prouvaient au jeune homme que personne n'était dupe de ses prétendues connaissances. Aussi, au bout de huit jours de labeur infructueux dans les livres de comptabilité, fut-il pris d'une lassitude profonde ; les soirées solitaires étaient interminables ; il souffrait de la nostalgie de son club ; le silence de la campagne lui agaçait les nerfs, et la cuisine du cordon bleu petit-russien lui dérangeait l'estomac.

— Il faut que je m'en aille d'ici, sinon je deviendrai fou furieux ! se dit-il un soir qu'il s'ennuyait plus que de coutume. Comment ce vieux Kortchenko a-t-il pu passer sa vie dans ce trou ?

Il se leva pour appeler son valet de chambre ; les sonnettes étaient inconnues au château de Sofievka, et ce détail n'était pas sans importance pour Masslinof, qui détestait de se déranger.

— Nous partons demain soir ; faites les malles, dit-il au valet de chambre, qui s'inclina en silence, tout en se réjouissant secrètement de cette résolution. Sofievka lui déplaisait au moins autant qu'à son maître. Satisfait de cette solution à ses perplexités, Masslinof s'endormit d'un paisible sommeil, sans se préoccuper du choix de celui auquel il confierait la gestion de son domaine.

Le lendemain matin, en se promenant au jardin, il fut assez surpris de voir venir à lui un homme d'un certain âge, vêtu d'un long caftan. Cet individu s'avançait d'un pas craintif, tête nue, les bras croisés sur sa poitrine. Masslinof s'arrêta et attendit l'approche du visiteur. Foma (car c'était lui) toucha la terre de son front et, gardant sa casquette éraillée pressée sur son cœur, il exprima avec emphase le bonheur qu'il ressentait de voir le nouveau propriétaire.

Celui-ci, peu habitué à la phraséologie juive, le regardait avec un indicible étonnement, et se trouvait fort gêné de ce qu'un inconnu éprouvât tant de joie à le rencontrer.

— Est-ce qu'il va continuer longtemps sur ce ton? pensait-il. Que lui répondre? — Je suis très reconnaissant... Merci!.. fit-il, profitant d'un instant où Foma reprenait haleine. Vous êtes sans doute un habitant du village? Ne voulez-vous pas entrer à la maison pour prendre un verre de vin? continuait le jeune homme, désireux de mettre fin à tant d'obséquiosité.

Foma se confondit en remercîmens et, sans vouloir remettre sa casquette, malgré la prière réitérée de Masslinof, il le suivit dans la salle à manger. Après avoir respectueusement dégusté un verre de nalivka (1) qu'un domestique lui apporta sur un plateau d'argent, voyant Masslinof sur le point de le congédier :

— Je suis venu, seigneur, vous faire une petite proposition, dit-il d'un ton très humble.

Et comme le jeune homme l'autorisait à parler :

— J'ai ouï dire que vous nous quittiez ce soir; serait-ce une trop grande indiscrétion que de vous demander ce que vous comptez faire du château?

Les yeux perçans du juif embarrassaient singulièrement Masslinof : — Mais je n'en sais rien encore, répondit-il. Je réfléchirai... En attendant, je pense garder le starosta...

— Ne vous serait-il pas plus avantageux et plus commode d'affermer vos terres? insinua Foma.

— Je crois bien! Je ne demande que cela, s'écria étourdiment Masslinof. Mais où trouver un fermier dans ce pays?

Les paupières de Foma voilèrent modestement ses yeux, dont il redoutait de laisser voir l'éclat trop vif, mais un frétillement de joie parcourut ses doigts, qui serrèrent sa casquette avec un geste d'inexprimable rapacité :

— Si vous daigniez avoir confiance en moi, dit-il, je serai bien aise de vous venir en aide en cette occurrence, je suis prêt à affermer toute la propriété...

— Vous!.. ne put s'empêcher de s'écrier le jeune homme en dévisageant le juif.

Il lui paraissait impossible qu'un être d'apparence aussi misérable fût en état de lui payer une rente, quelque minime qu'elle fût. Or, malgré son inexpérience, il comprenait que le fermage de Sofievka était une grosse affaire et qu'il fallait au moins quelques garanties. Foma se rendit compte de ces impressions, car il s'empressa d'ajouter :

(1) Infusion de fruits dans de l'eau-de-vie.

— Je puis vous fournir toutes les cautions que vous désirerez; j'ai un capital déposé à M***. Il cita une ville voisine et entama le chapitre des négociations.

Une heure après, il quittait le château ivre de joie et d'orgueil : Masslinof avait consenti à lui affermer ses terres.

— A moi! à moi! tout est à moi maintenant! Ce château, ce jardin, ces arbres, ces champs!.. Ah! Rebecca avait raison quand elle prédisait qu'un jour nous serions maîtres de Sofievka! se répétait-il. Sa femme, au fait de sa démarche, en attendait impatiemment le résultat sur le pas de sa porte.

— Hé bien? cria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut.

Foma agita son mouchoir en signe d'allégresse, elle se précipita à sa rencontre, et les deux époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Leur rêve ambitieux était réalisé : ils allaient habiter en seigneurs la maison où ils avaient été accueillis en mendians.

Masslinof, enchanté, partit le soir même pour Saint-Pétersbourg. Deux jours après, Foma installait au cabaret un de ses nombreux neveux et venait occuper avec sa famille le château déserté par les domestiques, qui avaient refusé de rester au service du juif. Mais qu'importait ce détail? Les serviteurs ne lui manqueraient pas quand il en aurait besoin.

Ce fut un étrange spectacle que de voir entrer dans la cour silencieuse du château un chariot recouvert de nattes, par-dessous lesquelles pendait de droite et de gauche quelque vieille loque. C'étaient les effets de Foma; son fils, Savka, menait le cheval par la bride, tandis que Rebecca et sa fille Mavroussia suivaient derrière. Foma les avait précédés et les attendait près du perron, les clés en main. Les gros chiens de garde, étendus au soleil sur la pelouse, sentant la présence d'étrangers, se précipitèrent sur le chariot en aboyant; les deux juifs les éloignèrent à grands coups de fouet, ce qui ne les empêcha pas de continuer leurs grognemens à distance :

— Tu n'as jamais rien vu d'aussi beau? dit Foma à sa fille d'un ton satisfait, lorsque, après avoir parcouru les appartemens, la famille s'établit sur les bancs ombragés d'où l'on avait vue sur la façade de la maison.

Mavroussia sourit et hocha la tête. C'était la première fois qu'elle voyait la demeure d'un seigneur et elle en était éblouie.

— Quel luxe! quelle quantité de chambres! dit-elle. Je crois que je me sentirai toujours gênée là dedans.

Cependant elle prit la main de son père et la baisa :

— Que tu es bon et intelligent et que je t'aime! murmura-t-elle en levant vers lui ses yeux noirs qui semblaient nager dans une humidité limpide.

Foma lui caressa les cheveux avec tendresse :

— C'est pour toi et pour Savka tout ce que j'amasse de richesses! dit-il. Hein, Rebecca! qui aurait cru que nous serions assis ici comme chez nous? ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, qui s'éventait avec son mouchoir, tant l'émotion l'avait échauffée.

Tous deux alors se mirent à se ressouvenir des mille incidens de leur vie, tout en ne cessant de contempler le château; ils ne pouvaient se rassasier de cette vue. Mavroussia écoutait religieusement ses parens; elle savait que son père avait débuté très modestement, mais elle ignorait les circonstances de sa pauvreté, et chaque détail qu'elle apprenait augmentait la vénération qu'elle lui portait. Il faut ajouter qu'on évitait de mentionner les actions suspectes, et que la jeune fille croyait fermement que la richesse de Foma provenait d'un travail honnête. Les gazouillemens des oiseaux qui peuplaient le jardin résonnaient comme une fanfare de triomphe dans la vitalité exubérante de cette journée d'été; Mavroussia se sentait électrisée par cette joie du dehors qui répondait si bien à la sienne; il lui semblait que la nature entière glorifiait ce père dont elle était fière.

C'était une belle fille que Mavroussia : grande, élancée comme un jeune peuplier, l'ovale de son visage était parfait; l'artiste le plus exigeant n'aurait rien trouvé à redire à la régularité de ses traits fins, au coloris nacré de ses joues recouvertes d'un léger duvet comme un beau fruit que n'a pas encore profané la main humaine; ses cheveux noirs prenaient au soleil des reflets bleuâtres; ils ondulaient naturellement et frisaient en petites boucles rebelles autour de son front, bas comme celui d'une statue antique. Deux grosses nattes, retenues par un ruban écarlate, descendaient le long de son dos bien au-dessous des genoux. La jeune fille avait été élevée par ses parens avec un soin jaloux. Elle n'entrait que rarement au cabaret. Malgré l'exiguïté de leur izba, Rebecca avait su épargner à sa fille le spectacle des ivrognes et leurs discours mal faits pour de chastes oreilles. Mavroussia quittait peu sa chambre, séparée de celle de ses parens par un simple rideau de perse; en réalité, ce n'était qu'une seule pièce. Elle brodait, lisait, confectionnait tous les vêtemens de la famille : c'était là sa principale occupation. Dès sa plus tendre enfance, on lui avait inoculé le mépris des chrétiens, dont elle n'entendait dire que du mal; elle croyait ce qu'on lui disait sans se donner la peine de l'approfondir. Aussi se tenait-elle à l'écart; jamais elle n'avait joué avec les petites paysannes, et, plus tard, devenue jeune fille, elle trouva tout naturel de continuer à vivre en étrangère au milieu des habitans de ce village où elle était née. Elle voyait ses coreligionnaires, mais n'éprouvait aucun besoin d'intimité. Elle était heureuse, adorait ses parens, son âme fière s'enorgueillissait de leur fortune croissante, et lorsqu'elle passait

devant une paysanne hâlée par le travail des champs, elle ne pouvait s'empêcher de se redresser avec hauteur.

X.

Quand les paysans apprirent que Foma était domicilié en maître au château, ce fut presque un soulèvement au village. Depuis la mort de Kortchenko, un revirement s'était opéré en faveur de l'ancien propriétaire; on se ressouvenait de sa bonté, de sa générosité; et, le soir, à la veillée, les vieux racontaient avec attendrissement à leurs petits-enfans tous les bienfaits dont les avait comblés le seigneur défunt :

— Nous l'avons méconnu; ce Foma de malheur nous avait ensorcelés, et ce n'est que trop tard que nous avons rendu justice au maître, ajoutaient-ils avec amertume.

Le fiel s'amassait dans leurs cœurs contre celui qui s'était non-seulement emparé de leur avoir, mais qui était parvenu à fausser leur jugement :

— Boris Pavlovitch était notre père, disaient-ils, et, par ce mot, ils résumaient leur reconnaissance tardive et leurs regrets.

La présence du juif au château leur semblait une profanation, et leur premier mouvement fut d'aller l'en expulser de force. Des groupes se formaient sur la place du village, on gesticulait en montrant le poing dans la direction de la maison seigneuriale; puis la curiosité se mêlait à l'indignation. Comment allait-il vivre là dedans? Trancherait-il du grand seigneur? Et des rires succédaient aux imprécations : il leur paraissait grotesque que le juif au caftan râpé qui leur avait servi à boire se fît servir à son tour.

— Peut-être deviendra-t-il plus coulant maintenant que le voilà si riche, dit quelqu'un. Il aura honte, étant si magnifiquement établi, de pressurer de pauvres gens pour quelques kopecks.

Cette phrase calma aussitôt les paysans; chacun se mit à réfléchir. En effet, peut-être, Foma deviendrait-il moins intraitable; la plupart lui devaient de l'argent et, tout en continuant à invoquer sur lui toutes les malédictions du ciel, ils décidèrent de le laisser tranquille et de ne pas lui témoigner leur mécontentement.

En attendant, Foma n'avait guère modifié son genre de vie; il demeurait, il est vrai, au château, mais il n'y habitait que trois chambres.

— A quoi bon toutes ces pièces nutiles? avait-il dit à Rebecca en fermant les volets.

Le couple se contentait d'une chambre, Mavroussia en occupait une autre à côté, puis venait celle de Savka. Toutes trois étaient situées au premier étage, qui n'était qu'un rez-de-chaussée élevé et

avait vue sur le jardin. D'abord Foma avait eu l'intention d'occuper la chambre de Kortchenko, mais il renonça bientôt à ce projet. Il éprouvait un certain malaise dans cette pièce où rien n'avait été changé, on avait même laissé des draps au petit lit de camp, qui semblait attendre son hôte. Ce lit surtout causait une impression désagréable à Foma; et, un soir, entrant dans la chambre à la brume, il crut apercevoir la figure pâle de Kortchenko sur l'oreiller blanc, telle qu'il l'avait vue la nuit qui avait suivi la mort du propriétaire.

Cette nuit-là, le juif, attiré par une espèce de curiosité malsaine, s'était glissé dans le jardin, n'osant pénétrer dans la maison et voulant cependant voir le défunt de ses propres yeux; il s'était hissé dans les branches du lilas qui poussait près de la fenêtre et là, de ce poste d'observation dangereux, il avait pu jeter un coup-d'œil à l'intérieur et y avait vu Boris couché tout blanc sur le petit lit de fer. Ce souvenir ne s'était jamais effacé de sa mémoire et il le retrouvait surtout dans cette chambre. Il se promit de n'y plus revenir et la ferma à clé.

Cependant, malgré son changement de domicile, il s'était réservé la haute main sur les affaires du cabaret et ne dédaignait même pas de servir les cliens comme par le passé. Ce fait ébranla les espérances des paysans ; puisqu'il continuait à faire le cabaretier malgré son opulence, il n'hésiterait pas non plus à traiter ses débiteurs avec sa sévérité accoutumée.

Et, en effet, lorsque vint l'époque de la moisson, il eut recours à ses menaces ordinaires pour forcer les paysans à abandonner leurs champs pour s'occuper des siens ; seulement, comme ceux-ci s'étaient multipliés, il devint encore plus exigeant. Il fut bien obligé de se pourvoir de quelques ouvriers supplémentaires, mais il n'en loua que le moins possible, et parut désireux de se venger de cette dépense forcée sur ses malheureux débiteurs qu'il harcelait sans relâche. Dès l'aurore, il parcourait le village pour éveiller les retardataires.

— Allons, allons, criait-il, à l'ouvrage ! — et les pauvres gens, encore fatigués de la veille, mais redoutant le courroux du terrible créancier, se hâtaient de courir où il leur ordonnait d'aller.

Le cabaret tombait en ruines ; mais comme la hata n'appartenait pas à Foma, il avait jugé inutile de la réparer plus que ne l'exigeait l'absolue nécessité. La maison penchait d'un côté, les marches du perron avaient à peu près disparu, de grosses fentes lézardaient les murs de terre battue ; quant au toit, il se composait d'un ramassis de vieilles planches, de branches d'arbres, de débris de toute sorte. Vis-à-vis du cabaret se trouvait la hata de Gavrilo. Le juif la lorgnait depuis longtemps d'un œil de convoitise, mais jusqu'ici il

n'avait osé s'en emparer. Cette hata, quoique vieille, se maintenait en excellent état de conservation. Fedia soignait ces vieux murs qui abritaient la misère de la famille; l'intérieur était nu, d'une pauvreté navrante, car Foma petit à petit s'était approprié tout ce qu'il en avait pu enlever. Les matelas et le linge avaient passé de la maison de Gavrilo dans celle du juif, qui les prenait comme acompte de la dette du vieux paysan. C'est à peine s'il lui avait laissé quelques chemises, le banc vermoulu qui courait autour de la pièce, et une table boiteuse.

Un matin, cependant, il se décida à frapper un grand coup. Le cabaret menaçait de s'effondrer, il fallait le déménager au plus vite; il avait bien songé à l'établir dans une des attenances du château, mais, après mûre réflexion, il préféra une autre combinaison.

— Gavrilo est-il à la maison? demanda-t-il en entrant à l'heure habituelle de la sieste dans la hata où Fedia arrangeait des filets.

— Non, répondit le jeune homme sans lever la tête; — mes parens sont restés aux champs.

Foma réfléchit un peu.

— Eh bien! dit-il, tu t'acquitteras de ma commission. Préviens ton père que j'ai besoin de sa maison dès demain et qu'il doit chercher un autre gîte.

Fedia se leva comme mû par un ressort.

— Que veux-tu dire? balbutia-t-il.

Sa gorge se serrait comme dans un étau; il n'avait que trop compris, hélas! Mais il se refusait à croire à cette épouvantable catastrophe.

— Je dis que j'ai besoin de cette maison et que je la prends, répéta Foma. Il est inutile de me regarder avec des yeux flamboyans... Si vous êtes en état de me rembourser votre dette, je ne demande pas mieux; mais comme c'est peu probable, je crois qu'il ne vous reste qu'à faire vos paquets, ajouta-t-il en ricanant. — Et il sortit.

Son départ lui sauva la vie. Encore un moment et Fedia lui aurait sauté à la gorge. Ce n'était pas assez de leur avoir enlevé à peu près tout ce qu'ils possédaient, il lui fallait encore les réduire à la mendicité! Rembourser la dette! c'était facile à dire, mais où trouver les trois cents roubles que devait Gavrilo? Autant valait attraper la lune. Fedia grinça des dents; son visage s'empourpra, sa main serra la hache passée à sa ceinture, tandis que son œil injecté de sang se fixait sur la place où s'était tenu le juif.

— Si je le tuais! pensa-t-il.

Mais aussitôt ses bras retombèrent avec accablement à ses côtés. A quoi cela servirait-il? Foma n'avait-il pas un fils qui réclamerait la dette due au père?

Fedia s'affaissa sur le plancher à côté de ses filets, se cacha la figure dans les mains ; et son brave cœur brisé se répandit en sanglots. Il n'y avait pas d'issue possible, il fallait se soumettre à la volonté du juif. Le jeune homme ne s'inquiétait pas de lui-même; il trouverait toujours à pourvoir à son existence, mais que deviendraient ses vieux parens? Il pensait surtout à sa mère, déjà si affaiblie par les privations.

— Ah ! que la malédiction du ciel retombe sur toi, tes enfans et tes petits-enfans ! s'écria-t-il en étendant la main vers la demeure de Foma.

Cependant il se leva et se décida à aller prévenir ses parens du coup inattendu de la destinée. Il fallait bien aviser aux moyens de trouver un gîte ; il ne resterait qu'à demander asile à un voisin charitable, puis l'on verrait.

Gavrilo dormait côte à côte avec sa femme dans l'herbe si haute qu'elle leur servait d'ombrage. Mille fleurs aux teintes éblouissantes les entouraient et caressaient leurs visages à chaque souffle de la brise qui faisait onduler la grande steppe comme une immense mer de verdure ; les abeilles voltigeaient autour des deux vieux, mais il y avait tant de fleurs alentour, qu'elles ne s'occupaient que de leur butin ; quelquefois une mouche indiscrète se posait sur la figure de l'un d'eux ; alors le dormeur la chassait d'un geste de la main sans se réveiller. Une béatitude profonde se lisait sur leurs traits fatigués ; le bonheur physique du repos après le travail est si intense qu'il fait oublier momentanément toutes les préoccupations. Fedia s'arrêta en contemplation devant ce vieux couple qui lui était si cher ; un nuage voila ses yeux, qu'il essuya du revers de sa manche ; il se sentait profondément malheureux de devoir interrompre ce sommeil réparateur, et pour quel réveil, grand Dieu ! Cependant il le fallait.

— Père ! dit-il en s'agenouillant auprès de Gavrilo et le tirant doucement par la manche.

Celui-ci se retourna, marmotta quelques mots inintelligibles, mais ne s'éveilla point. Le jeune homme le secoua alors un peu plus fort. Le vieillard ouvrit les paupières, s'assit péniblement sur son séant, et se frotta les yeux, puis il regarda son fils avec un étonnement mêlé de reproche.

— Père, dit Fedia à voix basse, le juif est venu tantôt, il prétend avoir besoin de notre hata ; il veut la prendre si nous ne lui remboursons pas ce que nous lui devons.

Les pupilles du vieillard se dilatèrent d'une façon démesurée; il ouvrit la bouche, mais ne put proférer un son et retomba lourdement dans l'herbe, où il enfouit son visage, tandis qu'un tremblement convulsif agitait son corps.

— Père, père, murmura Fedia, brisé par le spectacle de cette

douleur à laquelle il s'attendait pourtant, il faut du courage; je travaillerai pour vous, vous ne manquerez de rien...

Le vieillard continuait à gémir. Ganna se réveilla à son tour; il fallut aussi la mettre au courant. Le désespoir des deux vieillards ne connaissait plus de bornes et pendant ce temps les grillons chantaient dans les tiges fleuries, les abeilles tournoyaient en essaims joyeux et les oiseaux traversaient les airs avec des cris d'allégresse. C'était l'été, la chaleur, le bien-être, le bonheur pour la nature entière, sauf pour ces trois êtres accroupis dans l'herbe et qui se demandaient avec angoisse s'ils trouveraient un morceau de pain le lendemain.

— Mais c'est impossible qu'il soit cruel à ce point, répétait Ganna. Tu es trop fier, Fedia, tu ne sais jamais te faire humble ; je suis sûre que si tu l'avais bien prié... Gavrilo, allons chez Foma ; j'implorerai sa pitié,.. celle de sa femme,.. de sa fille,.. si les parens refusent, il est impossible que la jeune fille soit assez endurcie pour ne pas être touchée par notre infortune...

Gavrilo se taisait, la tête baissée, les mains ballantes.

— N'y allez pas, dit Fedia, je vous en conjure, vous n'obtiendrez rien, et vous vous humilierez inutilement.

— Non, non, je veux essayer, insista Ganna en se levant. Elle mettait tout son espoir dans la démarche qu'elle voulait tenter. Viens, Gavrilo.

Elle se baissa pour aider son mari à se lever ; il se laissa faire, sa volonté semblait paralysée ; seulement comme son fils essayait encore de le retenir :

— Laisse-moi, dit-il. Je suis cause de notre malheur, — je dois boire le calice jusqu'à la lie.

S'appuyant l'un sur l'autre, les deux vieux parvinrent jusqu'au château. Sur la pelouse, sous un grand chêne touffu, Foma, Rebecca, leur fille et deux juifs de Sofievka étaient assis autour d'une table chargée de tasses et de gâteaux.

La conversation était des plus animées. Foma se pavanait dans son rôle de pseudo-seigneur et initiait ses amis aux modifications commerciales qu'il projetait d'introduire au village. Gavrilo et Ganna se prosternèrent à terre dès qu'ils aperçurent cette réunion, se relevèrent, firent quelques pas et se prosternèrent de nouveau. Au troisième salut, ils étaient tout à côté des juifs, qui les regardaient venir en souriant avec ironie et en échangeant des œillades significatives.

Mavroussia seule paraissait étonnée.

— Petit père Foma Abramovitch, nous venons implorer ta grande générosité, faire appel à tes sentimens d'équité, commença Ganna d'un ton lamentable. Notre fils Fedia nous a transmis tes ordres, —

mais où veux-tu que nous allions désormais reposer nos vieilles têtes? — Aie pitié de nous, pauvres malheureux!

Gavrilo restait silencieux, les mains jointes.

— Allez-vous-en et ne m'ennuyez pas, interrompit brutalement Foma. Si vous voulez conserver votre maison, payez-moi ce que vous me devez...

— Mais tu sais bien que cela nous est impossible, petit père, continua Ganna. Si tu as pitié de nous, nous travaillerons pour toi encore plus qu'auparavant, nous serons tes esclaves, mais laisse un toit sur nos têtes;.. nous ne vivrons plus bien longtemps,.. alors tu prendras notre hata... Notre fils Fedia pourra gagner sa vie ailleurs...

— Vous me faites perdre patience avec vos lamentations, glapit Foma. J'ai dit ce que j'avais à vous dire, et si vous vous obstinez à rester ici, je vous mettrai dehors de force...

— Accorde-nous au moins un coin quelque part... maintenant tu as tant de maisons à ta disposition,.. suppliait toujours Ganna. Ne peux-tu nous allouer une petite place, ne fût-ce que dans un grenier, pour que nous y mourions en paix... Nous t'avons bien accueilli quand Boris Pavlovitch, — que Dieu ait son âme! — t'avait chassé du château...

A ces mots, Mavroussia, qui suivait attentivement le colloque, tressaillit et regarda son père. Celui-ci, les traits contractés, les yeux brûlans, se leva et menaçant de son poing les têtes inclinées des deux vieillards.

— Hors d'ici!.. à l'instant même, entendez-vous, misérables! glapit-il d'une voix sifflante.

Le vieux couple se releva; deux taches rouges marquaient les pommettes ridées de Gavrilo, ses mains tremblaient; le visage de Ganna ruisselait de larmes.

— Dieu te punira,.. et toi aussi! — dit-elle avec solennité, en se tournant vers la jeune fille, qu'agitait une émotion singulière. Tu aurais dû intercéder pour nous...

Elle ne put en ajouter davantage; Foma la saisit par les épaules et la poussa rudement.

— Père! s'écria Mavroussia.

Sa voix contenait à la fois un reproche, une prière, quelque chose de douloureux. Le juif lui lança un regard foudroyant, puis il se rassit sur sa chaise et essuya son front couvert de grosses gouttes de sueur.

Gavrilo et Ganna descendirent jusqu'à la grille; là, leurs jambes tremblantes refusèrent de les porter plus loin; ils s'abattirent au bord du chemin, la vieille appuya sa tête sur l'épaule du vieux, et ils mêlèrent leurs larmes sans se parler... Que pouvaient-ils se dire qu'ils ne sussent déjà?

Un beau gars, le bonnet garni de plumes de paon crânement posé sur l'oreille, les cheveux bruns frisés flottant autour de son visage énergique déboucha sur la route. Il sortait du village et se dirigeait vers la steppe, en fredonnant et en pinçant les cordes de la bandoura (1) suspendue à son cou. Passant devant la grille, il aperçut les deux vieillards et s'arrêta :

— Eh bien! que vous arrive-t-il donc? demanda-t-il de sa voix jeune et mélodieuse.

— Ah! Danilo! nous ne sommes plus que des mendians,.. répondit Ganna, et, sans essuyer les pleurs qui roulaient sur les joues hâlées, elle lui conta son infortune.

A mesure qu'elle avançait dans son récit, les yeux bleus à reflets violets du jeune homme lançaient des flammes et son beau visage exprimait l'indignation.

— Le misérable vampire! murmura-t-il enfin quand la vieille s'arrêta; puis aussitôt : Ne vous désolez pas tant, ajouta-t-il. Il ne sera pas dit qu'un mécréant de juif aura condamné des chrétiens à mourir de faim. Venez chez moi, je vous logerai tous trois. Plus tard, Fedia trouvera à se caser et vous resterez dans ma hata.

Et comme Ganna le remerciait chaleureusement :

— Vous en auriez fait autant à ma place, dit-il, et il reprit sa promenade et sa chanson.

XI.

L'interruption causée à la petite fête de Foma par l'arrivée inattendue du vieux couple avait eu des suites fâcheuses, et malgré les efforts du juif et de Rebecca pour se montrer indifférens à la scène qui venait de se passer, l'entrain général avait disparu. Quant à Mavroussia, elle demeurait silencieuse, distraite, absorbée dans les pensées contradictoires qui se pressaient dans sa tête. Elle se demandait sur quoi portaient les allusions de Ganna? Pourquoi son père avait-il été chassé du château? Jusque-là elle avait même ignoré qu'il y eût demeuré. Les larmes des vieillards l'avaient fortement émue. Pour la première fois de sa vie, elle accusait son père d'un excès de sévérité et elle se reprochait comme un crime ce blâme involontaire qu'elle adressait à celui qu'elle adorait. Une angoisse étrange s'emparait d'elle; elle se sentait triste, mécontente. De quoi? De qui? Elle n'aurait su le dire.

Quand la famille se dispersa et que Mavroussia se remit au travail à sa fenêtre ouverte, elle laissa tomber l'ouvrage commencé sur ses genoux, et son regard se perdit dans le vague. Elle avait soif de

(1) Sorte de guitare.

respirer à pleins poumons, de se rouler dans l'herbe parfumée et d'y retrouver ce quelque chose qu'elle sentait lui échapper. Couvrant ses cheveux noirs d'un mouchoir rouge, elle quitta la maison et courut vers la steppe. Elle aimait à errer des heures entières dans l'herbe haute qui la cachait presque entière, à en arracher des poignées odoriférantes, qu'elle dispersait ensuite autour d'elle. Couchée dans cet océan de verdure, elle aimait à prêter l'oreille aux mille voix des insectes qui vibraient confusément autour d'elle et venaient caresser son visage ; elle tâchait d'interpréter leur langage et s'intéressait à ce petit monde qui lui était familier.

La journée tirait à sa fin et les dernières lueurs du soleil couchant embrasaient les hautes herbes ; elles prenaient des teintes de plus en plus sombres dans le crépuscule qui enveloppait la terre de ses voiles bruns ; les ombres s'étendaient et marquaient çà et là des taches plus foncées, la vapeur qui montait du sol flottait en nuages blancs et indécis au-dessus des fleurs multicolores qui exhalaient des parfums enivrans. De larges traînées, comme de l'or rouge en fusion, étaient jetées sur le firmament, traversé de temps en temps de nuages si diaphanes qu'ils masquaient à peine l'azur du ciel, et une brise légère courait à la surface de l'herbe, dont elle baisait chaque tige ondoyante. Les mélodies de la nuit remplaçaient les bruits du jour. Les marmottes abandonnaient leurs terriers et, campées sur leurs pattes de derrière, remplissaient l'air de leurs sifflemens aigus. Le bruissement des grillons résonnait plus haut, on aurait dit qu'ils se pressaient d'achever leurs chansons, et parfois le cri d'un cygne parvenait d'un étang éloigné et se répercutait dans l'espace avec un son argentin.

Mavroussia, la tête penchée sur sa poitrine, marchait lentement, savourant toutes les beautés de cette nature qui la ravissait. Tout à coup le refrain encore éloigné d'une chanson frappa son oreille :

A quoi bon mes sourcils noirs — Et mes yeux bruns — Et mes jeunes années — De joyeuse fillette ? — Mes jeunes années — Tristement se perdent ; — Mes yeux pleurent ; — Le vent ternit mes sourcils noirs. — Mon cœur se fane plein d'angoisse — Comme un oiseau captif. — A quoi bon ma beauté — Puisque je n'ai pas ma part de bonheur ? — Pour moi orpheline sur cette terre — La vie est un fardeau ; — Les miens me sont étrangers ; — Je n'ai personne à qui parler, — Personne à qui dire — Pourquoi mes yeux pleurent, — Personne à qui raconter — Ce que mon cœur désire. — Et pourquoi, comme une colombe, — Mon cœur roucoule nuit et jour, — Nul ne me le demande, — Nul ne le voit ni ne le sent — Aucun étranger ne m'intéresse ; — Et à quoi bon m'intéresser ? — Qu'importe que je pleure délaissée ? — Que je perde mes jeunes années ? — Pleure, mon cœur ; pleurez, mes yeux — En attendant que je meure

— Pleurez bien fort, bien douloureusement, — Pour que les vents entendent votre plainte, — Pour que les vents nuageux l'emportent — Par-delà la mer bleue, —Jusqu'au jeune homme brun qui m'a oubliée...

Les sons plaintifs de la bandoura accompagnaient la voix riche et mélodieuse. Le chanteur invisible se rapprochait et bientôt la jeune fille aperçut la tête mâle de Danilo surgir au-dessus des herbes ondoyantes. Elle avait eu un instant la pensée de se cacher, mais en le reconnaissant, son effroi se calma et elle continua d'avancer. Elle avait souvent rencontré Danilo au village, sans lui avoir jamais adressé la parole; il ne fréquentait pas le cabaret; on le disait laborieux, infatigable. Depuis la mort de son père, il pourvoyait seul à l'entretien de sa mère et de cinq petits frères en bas âge; mais la responsabilité qui pesait sur lui n'altérait pas son humeur joviale; il se montrait toujours disposé à rendre service à ses amis; sa hata était prospère et jamais un mendiant n'en sortait les mains vides. Mavroussia connaissait tous ces détails.

Danilo paraissait si absorbé par sa chanson qu'il ne vit la jeune fille que lorsqu'il se trouva devant elle.

— Bonjour, Danilo! dit-elle en souriant, et aussitôt une vive rougeur colora ses joues; elle s'étonna d'avoir parlé, mais ce soir-là son âme était attendrie; elle se sentait portée à une bienveillance générale et éprouvait comme un vague besoin de sympathie.

— Bonjour! répondit sèchement le paysan en ôtant son bonnet sans toutefois s'arrêter.

Il aurait marivaudé avec toute autre jeune fille, mais celle-ci appartenait à la race qu'il exécrait, et il continua son chemin en fredonnant.

Ce salut glacial retomba lourdement sur le cœur de Mavroussia; elle se demanda par quoi elle avait mérité l'hostilité que lui témoignaient les gens du village? Jusqu'ici elle ne s'était jamais adressé cette question. Un léger frisson parcourut ses membres, une grande tristesse emplit son âme; il lui sembla tout à coup qu'elle était horriblement isolée et qu'un abîme infranchissable la séparait du reste du monde. Autour d'elle les ténèbres envahissaient rapidement la steppe immense, qui prit un aspect de mystérieuse désolation.

XII.

Il était midi. Dans la hata de Danilo, autour d'une longue table, étaient réunis la famille du jeune homme et ceux auxquels on avait offert l'hospitalité. Un gros pain noir était posé près de l'écuelle, où chacun puisait à même avec une cuiller en bois; on avait fait du

schtchy en l'honneur du départ de Gavrilo et de son fils. Fedia espérait trouver de l'ouvrage au chemin de fer dont le gouvernement avait décrété la construction à P***. En apprenant la résolution de son fils, Gavrilo s'était décidé à l'accompagner. Ni les larmes de Ganna, ni les objections de Fedia et de Danilo n'avaient réussi à le détourner de ce projet. Il lui répugnait de vivre d'aumônes.

— Je suis cause de tous nos malheurs, disait-il. Si je meurs à la tâche, je n'aurai que ce que je mérite.

Après bien des luttes, Ganna, qui avait voulu se joindre à son mari et à son fils, s'était résignée à rester au village.

En dépit des efforts de Danilo, qui s'attachait à raviver les espérances de ces malheureux, une tristesse morne présidait à ce repas qui précédait une séparation peut-être éternelle. Les enfans ne comprenaient qu'à demi la gravité de la situation, mais ils regardaient en dessous avec une sorte de respect craintif la vieille Ganna, qui pleurait, et les partans qui mangeaient silencieusement et répondaient à peine aux paroles d'encouragement de leur ami.

Lorsque la modeste collation fut terminée, chacun s'empressa d'aider Ganna à rassembler les hardes des voyageurs ; elles n'étaient pas bien nombreuses, hélas! et elle eut bientôt fait d'envelopper deux chemises et une paire de bottes dans le morceau de toile qui servait de sac de voyage à son mari. Fedia ne possédait qu'une chemise de rechange et n'avait pas d'autre chaussure que celle qu'il portait, des espèces de souliers en nattes d'écorces d'arbre. Katioucha glissa un pain dans la besace.

— C'est pour le voyage! dit-elle en coupant court aux objections de Gavrilo, et maintenant que vous voilà prêts, prions.

Avant de se mettre en route, il est d'usage en Russie de se recueillir pendant quelques instans et d'invoquer mentalement la bénédiction du ciel sur les partans. Tout le monde prit place sur les bancs; les têtes s'inclinèrent avec une expression de pieuse gravité, les mains se joignirent, un silence profond régnait dans la pièce, par les petites fenêtres de laquelle pénétraient des bouffées d'air embaumé. Un rayon de soleil éclairait obliquement l'image du Christ suspendue dans un coin. La chevelure blonde du Sauveur ressortait sur le fond noirci, et on aurait dit que le regard s'abaissait sur l'assistance avec une douceur compatissante.

— Il est temps de partir, dit Gavrilo en se levant et en faisant un grand signe de croix. Ganna se prosterna à ses pieds.

— Que Dieu t'accompagne! murmura-t-elle à travers ses sanglots.

Le vieillard la releva et lui posa la main sur la tête d'un geste solennel. Une angoisse douloureuse contractait ses traits sans qu'une larme vînt adoucir le feu sombre de son regard.

— Adieu! dit-il simplement. Appelant d'un signe son fils à ses

côtés, les deux hommes, tournés vers l'image, touchèrent trois fois la terre du front, puis ils s'inclinèrent très bas à droite et à gauche; l'assistance leur rendit leur salut en disant :

— Que Dieu vous garde! — et les voyageurs quittèrent à pas lents la hata hospitalière. Au moment d'en franchir le seuil, Fedia saisit sa mère dans ses bras; une larme brûlante tomba sur le cou de la vieille.

— Je le soignerai, ne t'inquiète pas; je te le ramènerai, murmura-t-il.

Ganna, désolée, hocha la tête; elle n'espérait plus revoir son mari ici-bas.

Accompagnés de Danilo, leur pauvre bagage attaché sur leurs épaules, les voyageurs traversèrent le village; les paysans les saluaient au passage en murmurant une bénédiction, mais personne n'osa s'approcher d'eux et leur parler, tant la grandeur de leur infortune inspirait le respect.

Mavroussia parut à la grille du château. La jeune fille resta interdite en voyant passer ceux que son père avait chassés, et qui se détournèrent en l'apercevant. Elle les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eurent atteint la grande route; là les trois hommes s'embrassèrent; Gavrilo et son fils s'éloignèrent lentement; ils allaient faire à pied les cent verstes qui les séparaient de la station de P***. Danilo aurait bien aimé les accompagner plus loin, mais il ne pouvait se permettre de gaspiller un temps précieux. La tête penchée sur sa poitrine, il reprit le chemin du village. En repassant devant la grille du château, son regard se croisa avec celui de la jeune fille. Il toucha son bonnet comme à regret.

— Danilo! s'écria Mavroussia emportée par un sentiment indéfinissable.

— Que désires-tu? demanda-t-il en s'arrêtant, mais sans se rapprocher.

Ce fut la jeune fille qui vint à lui.

— Dis-moi, reprit-elle d'une voix tremblante, est-ce donc vrai que Gavrilo soit ruiné?.. Où va-t-il?

Tout en parlant, elle levait sur Danilo ses grands yeux noirs remplis d'inquiétude. En le questionnant ainsi, elle agissait par un mouvement instinctif, irraisonné.

La vue de ce vieillard et de ce fils que la misère forçait à s'expatrier lui avait causé une douleur poignante qu'elle s'étonnait de ressentir pour des étrangers.

— Il va à la mort, répondit sourdement Danilo. Ton père l'a ruiné, ton père qu'il avait hébergé et nourri pendant deux années et qui lui paie sa dette de reconnaissance en le réduisant à la mendicité... Comme si tu ne le savais pas!

— Mais il devait de l'argent à mon père, interrompit Mavroussia.

— C'est vrai; mais à quoi Gavrilo employait-il l'argent emprunté? A boire; et qui l'y poussait, si ce n'est encore ton père?

— Ah! c'est faux!.. tu mens!.. s'écria la jeune fille avec un geste de superbe dénégation.

Un déchirement affreux venait de se produire en elle. Malgré une voix intérieure qui lui disait que Danilo ne mentait point, son cœur se refusait à croire à cette vérité, qui attaquait l'honneur de son père; l'amour qu'elle lui portait se révoltait contre cette accusation. Danilo la toisa avec mépris de la tête aux pieds, haussa les épaules et s'éloigna en silence, tandis qu'elle rentrait au château. Elle avait hâte de regagner sa chambre; le soleil, qu'elle aimait tant, lui brûlait les yeux; elle trouvait la chaleur du dehors suffocante, un poids énorme lui écrasait la poitrine.

— Père! dit-elle en rencontrant Foma dans la grande salle où il marchait de long en large, pourquoi as-tu chassé Gavrilo?

La satisfaction empreinte sur les traits du juif fit place aussitôt à une expression de colère.

— Qui t'a raconté ces bêtises?.. riposta-t-il avec impatience. Il est parti parce qu'il l'a bien voulu; je me suis remboursé comme j'ai pu... D'ailleurs ces choses ne te regardent pas.

Mavroussia baissa la tête sous cette réprimande méritée. En effet, de quel droit le questionnait-elle? Cependant, retirée dans la solitude de sa chambre, elle ne put s'empêcher de suivre en pensée les voyageurs marchant péniblement sur la grande route poussiéreuse brûlée par les rayons d'un soleil ardent.

A dater de ce jour, une inquiétude bizarre s'empara de la jeune fille: des troubles indéfinissables l'assiégeaient; l'hostilité qui l'entourait et qu'elle ne remarquait pas naguère la blessait profondément. Bientôt elle apprit que Ganna était établie chez Danilo, et elle se demanda à quoi il pouvait bien employer la vieille femme. Malgré son désir de ne point juger Foma et d'excuser sa sévérité, Mavroussia ne pouvait se défendre d'y songer et d'éprouver une commisération profonde pour les victimes de son père. Un soir, se promenant près de la rivière, — depuis quelque temps, elle choisissait de préférence les endroits écartés, — elle aperçut la vieille paysanne assise au bord. Ganna, plongée dans une méditation mélancolique, n'entendit point la jeune fille s'approcher; celle-ci s'arrêta indécise à peu de distance de la paysanne, redoutant en quelque sorte de saisir cette occasion tant souhaitée de questionner Ganna sur la façon dont elle parvenait à gagner sa vie. Cependant, sa curiosité l'emportant sur sa timidité, elle se glissa doucement sur l'herbe à côté de la vieille femme, qui, en la voyant, laissa échapper une exclamation douloureuse et voulut se lever.

— Reste, je t'en prie, dit Mavroussia en lui posant la main sur le bras.

La paysanne la regardait bouche béante avec terreur sans oser se dégager de son étreinte. Depuis le départ de son mari et de son fils, elle avait subi une transformation complète; elle marchait comme un automate, ne parlait presque plus, si ce n'est pour murmurer quelquefois entre deux gros soupirs :

— Seigneur Dieu, ne les abandonne pas!

Elle passait son temps à errer sans but d'un coin à l'autre, le regard fixe, ne voyant rien; elle obéissait machinalement quand on lui disait de se lever, de manger, ou de se coucher; mais toute initiative avait cessé, sa volonté était brisée, et lorsqu'on lui adressait une question, elle levait la tête d'un air effaré, comme si elle se fût attendue à quelque nouveau désastre, puis elle fondait en larmes.

La jeune fille prit la main ridée de la vieille femme, la serra affectueusement dans les siennes.

— Je ne te veux point de mal, dit-elle, au contraire; je serais si heureuse de soulager ton infortune!

Ces paroles n'étaient pas celles qu'elle se proposait de dire, mais elles lui échappaient comme à son insu. Elle avait simplement voulu questionner, et voilà qu'elle lui offrait ses services et semblait tacitement s'avouer en partie responsable des malheurs arrivés à Ganna. Cette dernière ne parlait pas et la regardait toujours avec stupeur. Les yeux de Mavroussia devinrent humides, et elle éprouva une sorte de honte douloureuse à constater l'effroi qu'inspirait sa présence.

— Que puis-je faire pour toi?.. Puis-je t'aider? reprit-elle avec une émotion qu'elle n'essayait même pas de dissimuler.

Ganna secoua la tête.

— Je n'ai plus besoin de rien, répondit-elle enfin en dégageant sa main. Tu n'as pas voulu intercéder pour nous dans le temps,.. maintenant il est trop tard.

Elle parlait lentement, très bas, sans colère; son regard avait quitté le visage de la jeune fille et se perdait dans le vague.

— Mais que fais-tu? continua Mavroussia sans relever le reproche qui lui était adressé. Travailles-tu?

— Je vis de la charité des bonnes gens... Je ne puis plus travailler, fit Ganna avec un sourire déchirant en montrant ses mains, qui tremblaient comme des roseaux agités par le vent. Je suis même incapable d'aider la mère de Danilo à soigner les petits. Mais j'espère que Dieu, dans sa miséricorde, aura bientôt pitié de moi et que je ne leur serai plus longtemps à charge.

Mavroussia l'écoutait avec un étonnement indicible; la vieille

semblait avoir oublié sa présence et continuait à marmotter à mi-voix, comme se parlant à elle-même :

— Ils sont bien pauvres, et cependant Katioucha a acheté de la toile pour me faire des chemises; elle a passé plusieurs nuits à les coudre; je reçois du lait même quand les enfans n'en ont point; il n'y avait qu'un coussin à la hata et c'est moi qui m'en sers... Ah! ce sont de bien braves gens! conclut-elle en soupirant.

A mesure qu'elle parlait, une sorte de colère se mêlait à l'étonnement de Mavroussia. On lui avait enseigné dès l'enfance à ne jamais perdre de vue l'avantage qu'elle pourrait tirer de ses actes, et voilà qu'elle découvrait tout à coup que de pauvres paysans s'étaient chargés d'une vieille femme infirme qui ne pouvait leur être qu'un embarras et une dépense inutile, qu'ils s'imposaient des privations pour lui procurer quelque confort. D'abord la jeune fille incrédule avait écouté Ganna avec un sourire de pitié; mais, peu à peu, elle s'était convaincue que la vieille disait la vérité, et alors son orgueil s'était insurgé. Comment ces chrétiens s'arrogeaient-ils le droit de se montrer supérieurs à Foma, à Rebecca, d'ébranler les principes qu'on lui avait inculqués dès le berceau? Car, quel que fût son amour pour ses parens et pour son peuple, Mavroussia ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la générosité désintéressée de Danilo l'élevait bien au-dessus de tous ceux qu'elle avait connus jusque-là, et cette supériorité qui jetait une ombre sur ce qu'elle vénérait la froissait profondément. Elle se leva brusquement avec quelques mots de consolation banale adressés à la vieille, qui, sans répondre, continua à regarder dans l'espace de ce regard en dedans qui semble être l'apanage de ceux qui ont beaucoup souffert : on dirait qu'ils prêtent l'oreille aux souvenirs douloureux qui les obsèdent sans cesse.

Mavroussia s'engagea dans la steppe; les paysans qu'elle rencontra chemin faisant la saluèrent d'un air bourru, mais elle n'y prit pas garde cette fois, tant elle était bouleversée par ce qu'elle venait d'apprendre; une sourde irritation grondait dans son cœur malade. Elle essayait de se persuader que la conduite de Danilo devait cacher un but secret, et elle se torturait l'imagination pour le découvrir. A quoi pouvait lui servir cette vieille infirme qui tombait presque en enfance? Elle ne le comprenait point.

— Ce n'est que de la bêtise, se dit-elle alors; un être intelligent ne fait jamais quoi que ce soit dont il ne puisse tirer parti.

Mais ce raisonnement, quelque logique qu'il lui parût, ne la satisfaisait pas, car, malgré elle, cette bonté qu'elle s'efforçait de dénigrer provoquait son admiration. Elle marcha longtemps dans les hautes herbes, dont le parfum lui montait au cerveau; les pépiemens des oiseaux crispaient ses nerfs tendus; elle ne retrouvait

plus le charme adoucissant de la steppe. Tout ce qui l'environnait lui paraissait enveloppé de gris, et cependant le soleil couchant dorait l'horizon de teintes éclatantes, l'atmosphère était d'une transparence merveilleuse, et la nature entière s'unissait dans un concert joyeux.

— Eh bien! moi aussi je veux faire quelque chose pour cette vieille; je ne veux pas rester en arrière de ces chrétiens, s'écria enfin la jeune fille.

Puis, comme effrayée du son de sa voix, elle jeta un coup d'œil autour d'elle, mais personne ne l'avait entendue; elle était bien seule au milieu de l'océan de verdure. Une rougeur fugitive colora son front, ses joues, jusqu'à son cou, et ceci encore l'irrita. Pourquoi rougissait-elle de sa bonne intention? Elle sentait que sa charité, si elle venait à être découverte, serait blâmée par ses parens, et elle comprenait qu'elle devait l'entourer d'autant de précautions que si elle eût commis un crime; mais, en même temps qu'elle déplorait ces précautions indispensables, il lui semblait qu'en apportant son contingent à la générosité de Danilo, la blessure de son orgueil se cicatriserait.

— Je leur montrerai qu'une juive est aussi capable de faire le bien pour le bien, pensa-t-elle à demi soulagée par cette nouvelle résolution qu'elle avait hâte de réaliser.

Elle reprit vivement le chemin du château. Tout en marchant, elle résolut d'employer ses petites économies à acheter de quoi confectionner un nouveau sarafane à Ganna, qui en avait grand besoin; elle suivrait l'exemple de Katioucha et déroberait quelques heures à son sommeil pour le coudre; puis elle lui tricoterait des bas, et la jeune fille, dans l'exubérance de la gaîté provoquée par ces projets, entonna une *doumka,* la même que Danilo chantait lorsqu'ils s'étaient rencontrés dans la steppe.

Trois jours plus tard, profitant de l'absence de ses parens, qui étaient allés à Kamenka, Mavroussia se dirigeait furtivement vers la demeure de Danilo. Elle marchait très vite, se retournant souvent; son cœur battait à coups redoublés contre le sarafane qu'elle portait dans ses bras, enveloppé dans un mouchoir; elle craignait d'être aperçue, et, avant d'entrer dans la hata, elle s'assura que la rue était déserte. C'était vers le soir, les paysans étaient encore aux champs, et elle espérait trouver Ganna seule. En effet, la vieille femme était couchée sur le grand poêle de faïence et paraissait sommeiller. Mavroussia s'arrêta hésitante sur le seuil; elle pénétrait pour la première fois dans cette hata, dont les propriétaires lui étaient ouvertement hostiles; tout le courage dont elle s'était armée en venant s'évanouit soudain; que deviendrait-elle si Ganna

refusait son présent? Elle eut envie de fuir, d'emporter son sarafane, qui lui sembla une offrande bien mesquine en comparaison des bienfaits dont Danilo et sa mère comblaient la vieille femme. Elle qui s'était tant réjouie d'apporter sa part à la charité des paysans se sentit toute petite, presque coupable, dans cette hata, dont la scrupuleuse propreté dissimulait à peine la pauvreté. Ses yeux s'emplirent de larmes; elle allait refermer sa porte quand Ganna, se soulevant sur le coude, lui demanda ce qu'elle désirait. La jeune fille devint pourpre, mais elle parvint cependant à vaincre sa timidité, et, s'approchant de la vieille :

— J'ai pensé qu'un nouveau sarafane te ferait plaisir, dit-elle rapidement les paupières baissées. Tu veux bien accepter celui que je t'apporte? ajouta-t-elle avec un regard suppliant.

Et, déposant le paquet à côté de Ganna, elle s'enfuit sans chercher la réponse, redoutant un refus.

La vieille paysanne était si stupéfaite qu'elle resta un bon moment sans dénouer le mouchoir; puis, croyant rêver, elle se frotta les yeux; était-il possible qu'elle ne se fût point trompée et que Mavroussia, la fille de ses persécuteurs, lui eût apporté ce paquet déposé près d'elle? L'ouvrant enfin, elle en sortit un beau sarafane tout neuf; après l'avoir attentivement examiné, elle l'étendit à ses côtés et s'allongea derechef sur le poêle; mais ses yeux restèrent grands ouverts, et elle ne parvint plus à se rendormir. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au retour de Danilo et de sa mère. Comme cette dernière la questionnait sur la provenance du sarafane :

— C'est un cadeau de Mavroussia, répondit-elle.

Katioucha laissa tomber le vêtement comme s'il eût été pestiféré.

— Et tu l'as accepté?.. demanda-t-elle avec indignation. J'espère bien que tu ne le porteras pas?

Ganna hocha la tête d'un air indécis.

— Elle est meilleure que ses parens, fit-elle avec une certaine hésitation.

Danilo ne dit rien, mais il avait l'air mécontent.

XIII.

L'hiver avait succédé à l'été, et la sourde hostilité que les paysans ressentaient contre Foma s'était graduellement transformée en une haine d'autant plus violente qu'elle était réprimée. En effet, la pauvreté est doublement pénible pendant la froide saison; en été, les chaleurs diminuent l'appétit; un morceau de pain et un verre de kvass suffisent à soutenir les forces; une chemise déchirée est un mal avec lequel on se réconcilie aisément, on n'en a que plus

frais; mais lorsque la neige recouvre la terre, le corps exige une nourriture plus substantielle, des vêtemens chauds; les hatas sans feu deviennent inhabitables; il semble que la mort vous enlace peu à peu de son étreinte glacée. Sauf de rares exceptions, la plupart des habitans de Sofievka étaient réduits à ce degré de misère où une écuelle de schtchy est considérée comme un luxe qu'on ne s'accorde que le dimanche, et encore! Foma veillait avec un soin jaloux sur les forêts, qu'il avait affermées avec le reste de la propriété. Autrefois, quand le combustible manquait aux paysans, ils ne se faisaient aucun scrupule d'en prendre dans les bois du seigneur. Dans sa grande bonté, Kortchenko laissait ces larcins impunis; d'ailleurs il suffisait qu'on vînt lui demander du bois pour qu'il l'accordât immédiatement sans jamais en exiger le paiement. Maintenant la situation était changée; on devait acheter à un prix exorbitant ce qu'on avait été habitué à recevoir gratis; le juif faisait trop bonne garde autour de ce qu'il considérait comme son bien pour qu'on pût songer à employer des moyens illégaux. Malheur à celui qu'il aurait surpris en flagrant délit de vol!

Deux ou trois paysans très pauvres et plus intrépides que les autres s'étaient décidés une nuit à risquer l'aventure; leurs hatas n'étaient pas chauffées depuis deux jours. Ils avaient été arrêtés par les gardes forestiers, conduits chez Foma, remis entre les mains de la justice. Ils avaient passé plusieurs mois en prison, et, pendant ce temps, leurs familles étaient presque mortes de faim. Ce fait avait suffi pour enlever aux autres paysans toute velléité de suivre leur exemple; Foma s'applaudissait de son savoir-faire. Ses champs étant très vastes, la sécheresse, qui avait détruit une partie des récoltes de l'année, lui avait été moins sensible qu'aux paysans; d'ailleurs les greniers du château regorgeaient encore des produits de la saison précédente, et, tandis que les habitans du village manquaient de blé, il en possédait une bonne provision et le vendait à un taux exorbitant. Tout acheteur qui se présentait chez lui devait prendre une attitude suppliante comme si Foma lui eût accordé une faveur spéciale en lui livrant quelques boisseaux de grains.

— Il me serait bien plus avantageux de l'exporter, affirmait-il avec un soupir.

Et chaque fois il commençait par repousser la demande de l'acquéreur; ce n'était que lorsque celui-ci s'était épuisé en lamentations et en prières qu'il se laissait fléchir; encore exigeait-il un paiement immédiat, car il ne consentait plus à faire crédit.

— Vous me devez bien assez d'argent, et il est inutile d'augmenter vos dettes, disait-il.

Les paysans courbaient la tête sous l'inflexible justesse de ce

raisonnement et tremblaient qu'il ne se lassât de demeurer leur créancier. Qu'adviendrait-il le jour où il réclamerait le paiement intégral de leurs emprunts? Ils ne s'élevaient pas à des sommes bien considérables, mais encore fallait-il les trouver, or, comment se procurer de l'argent au village, si ce n'est par la vente du bétail et du poulailler? On exécrait Foma, on le maudissait; mais, en sa présence, les têtes se découvraient, les échines se ployaient avec une timidité respectueuse; ne devait-on pas ménager celui qui tenait en son pouvoir la fortune d'un si grand nombre?

Au commencement de l'hiver, le juif ayant fait une course à la ville voisine en était revenu dans un état d'agitation sérieuse. Dans plusieurs provinces adjacentes, il y avait eu des rixes entre les paysans et les israélites; on parlait hautement de massacres, de familles entières forcées de s'expatrier; le gouvernement ne réprimait que faiblement ces désordres provoqués par les exactions toujours croissantes des juifs. On ajoutait même qu'il était sérieusement question de mettre un terme à ces abus et de promulguer une loi qui interdirait aux israélites le débit des alcools, source principale de leurs revenus. Foma, accablé sous le poids de ces nouvelles, les confia à sa femme, et le couple médita longuement les moyens de conjurer la terrifiante éventualité.

— Si je ne puis plus vendre de la vodka, je suis un homme ruiné, geignait-il.

Depuis qu'il s'était emparé de l'administration de Sofievka et faisait fonctionner la distillerie fermée par Kortchenko, les bénéfices qu'il en retirait, joints à ceux du cabaret, formaient un total qui n'était pas à dédaigner. L'inquiétude des juifs augmentait de jour en jour, d'autant plus qu'ils vivaient dans une ignorance complète de la marche des événemens. Les journaux étant inconnus dans les villages russes, ils en étaient réduits aux conjectures, et leur imagination surexcitée à force de ressasser continuellement le même sujet leur faisait envisager chaque inconnu comme un émissaire porteur de quelque décision redoutable. Le son des grelots indiquant le passage d'un traîneau les remplissait d'effroi; transis de peur, ils se précipitaient aux fenêtres pour constater le rang du voyageur et ne respiraient librement que lorsque ce dernier avait dépassé le château sans s'y arrêter.

Par une sombre après-midi, Rebecca et Foma étaient mélancoliquement assis dans le salon du château; ils restaient silencieux tous deux, préoccupés de la même pensée.

— J'en deviendrai fou! s'écria Foma en se levant, et il se mit à marcher par la pièce à pas rapides.

— Père, dit Savka dont la tête de fouine parut dans l'entrebâillement de la porte, il y a là Vania qui veut te parler.

Le juif fit un geste d'impatience.

— Tu feras bien de le recevoir, ajouta Savka avec un ricanement mauvais. Il pleure à chaudes larmes et je crois que tu pourrais en tirer parti.

Ayant échangé un regard avec sa femme, qui l'engagea par un signe à suivre le conseil de leur fils, Foma se rendit à la cuisine, où un paysan hâve et maigre réchauffait à la flamme du fourneau ses doigts bleuis par le froid. Il tourna vers le juif un visage labouré par de longues et pénibles privations; les yeux brillaient comme des charbons ardens; l'expression farouche de ce regard donnait le frisson.

— Ma femme est morte d'épuisement, commença-t-il d'une voix rauque, je suis resté avec trois enfans dont le plus âgé a quatre ans; ils crient, ils ont froid et ils n'ont pas mangé depuis hier. Prête-moi un peu d'argent.

Cette demande parut divertir prodigieusement celui à laquelle elle était adressée. Foma se mit à rire d'un rire silencieux mais irrépressible; il se tordait, hochait la tête comme en admiration devant cette prétention inouïe; finalement, il se tint les côtes en gémissant comme étouffé par son hilarité. Vania le regardait en dessous, les lèvres serrées, les bras pendans le long de son corps; ses doigts froissaient convulsivement la peau de son touloupe.

— Hé bien? demanda-t-il enfin.

— Eh bien! rétorqua le juif en imitant son accent, si tu es venu me déranger pour de semblables sottises, tu aurais mieux fait de rester chez toi. — Et il lui tourna le dos.

— Écoute, s'écria Vania en le retenant par le pan de son caftan, si tu ne me donnes pas de quoi nourrir mes enfans, je ferai un malheur.

Le regard qui accompagnait ces paroles était si sombre que Foma eut peur.

— Je ne puis rien pour toi, répondit-il d'un ton plus conciliant. Je le regrette. Va-t'en.

— Donne-moi de l'ouvrage, n'importe quoi.

Foma médita un instant; une idée lumineuse traversa son esprit, toute sa figure se rasséréna. Il posa sa main sur le bras du paysan.

— Ton infortune me touche tellement que je n'ai pas le courage de t'abandonner, fit-il. J'ai pitié de toi et je crois que je puis t'employer.

Il lui expliqua alors que son neveu était obligé de quitter le cabaret et en proposa la gestion au paysan.

— Et je pourrai jouir des revenus? demanda Vania incrédule.

— Quant à cela, non! s'empressa de rectifier le juif. Tu auras ostensiblement l'administration du cabaret, je désire même que la

patente soit délivrée à ton nom, mais en réalité tu ne seras qu'un employé à mes gages; je te donnerai dix roubles d'appointemens par mois, et c'est moi qui percevrai les revenus, qui t'indiquerai la façon de conduire les affaires.

— Mais alors pourquoi tiens-tu à faire usage de mon nom? insista le paysan, qui ne comprenait pas la nécessité de cette complication.

— Ceci ne te regarde pas. Réponds oui ou non. Si tu refuses, je n'ai rien d'autre à t'offrir.

Vania hésita; son instinct lui soufflait que cette combinaison cachait quelque embûche; il lui répugnait de jouer le rôle d'un homme de paille du persécuteur du village. Que diraient les paysans en apprenant son élévation subite au rang de cabaretier, lui dont la misère n'était un secret pour personne? On se demanderait d'où lui étaient venus les fonds nécessaires pour entreprendre le commerce; on devinerait facilement la vérité, et alors il serait déshonoré; jamais ses camarades ne lui pardonneraient de s'être abaissé à servir les intérêts du juif au détriment des leurs. Il se vit bafoué, vilipendé par tous.

— Non, s'écria-t-il, je ne puis pas accepter ta proposition.

Foma haussa dédaigneusement les épaules et se dirigea vers la porte. Comme il en tournait le bouton:

— Arrête! dit sourdement le paysan; je ferai ce que tu voudras.

Le souvenir de ses enfans affamés s'était vivement dressé devant lui; leurs gémissemens plaintifs retentissaient à ses oreilles fatiguées, il voyait leurs regards supplians, leurs petites mains jointes, leurs voix tremblantes qui disaient : « Père, nous avons faim! » Il se résignait à accepter le déshonneur pour leur procurer du pain.

Foma fut enchanté de sa combinaison; ses appréhensions tombèrent du coup; désormais il n'avait pas à redouter la promulgation de la nouvelle loi.

Pendant ce temps, Mavroussia continuait à s'occuper de Ganna, qui avait saisi la première occasion pour la remercier de son présent. Encouragée par cet accueil favorable, la jeune fille s'était adonnée avec zèle à augmenter les hardes de sa protégée. Ses visites, fort espacées d'abord, devinrent de plus en plus fréquentes; elle éprouvait un doux plaisir à s'entretenir avec la vieille femme, dont la résignation l'édifiait. Elle avait commencé par l'aller voir aux heures où elle était à peu près certaine de la trouver seule. Mais s'étant une fois attardée à lui parler de ses chers absens, dont elle ne recevait aucune nouvelle, Katioucha était rentrée. La jeune fille effrayée se leva immédiatement, mais Ganna l'obligea à se rasseoir.

— N'aie pas peur, lui dit-elle; Katioucha sait que tu es bonne.

La paysanne marmotta quelques mots inintelligibles en réponse au regard inquiet de Mavroussia; pourtant elle ne lui dit pas de

s'en aller, et peu à peu des relations amicales s'établirent entre les trois femmes. Danilo, qu'elle finit aussi par rencontrer, ne lui parlait que rarement; il évitait de rester longtemps avec elle; mais quand ils se trouvaient ensemble, Mavroussia sentait son regard se poser sur elle avec une persistance singulière. Insensiblement elle était arrivée à désirer de le voir; elle aimait à être témoin des soins affectueux qu'il prodiguait à sa famille; dans cette hata de paysan, elle se sentait comme enveloppée d'une atmosphère de sérénité, d'indulgence, et elle s'y trouvait bien. Elle s'en allait à regret, ses pensées restaient près de ceux qu'elle avait quittés et s'attachaient surtout à Danilo. La noblesse de son caractère qui se manifestait dans les moindres incidens de la vie journalière lui inspirait une sympathique estime, estime qui dégénéra bientôt en un sentiment plus vif. Elle songeait constamment au jeune homme, et chaque fois qu'elle offrait quelque cadeau à Ganna, elle se réjouissait d'avance du sourire de reconnaissance de Danilo; d'abord elle ne s'était souciée que d'être agréable à la vieille femme, maintenant elle ne se préoccupait guère que de l'approbation du jeune homme.

— Je tiens à lui prouver que je vaux autant qu'une chrétienne, se répétait-elle, et elle était de bonne foi en croyant que ce désir seul guidait sa conduite.

Ses œuvres charitables étaient entourées de tant de précautions qu'elles avaient échappé à la surveillance de Rebecca, mais tous les jours Mavroussia tremblait d'être découverte et envisageait avec terreur cette éventualité qui devait inévitablement se produire.

XIV.

C'était le vendredi saint. Mavroussia savait l'austérité avec laquelle la famille de Danilo observait les rites de l'église, et n'ignorait pas non plus combien le jeûne durant depuis six semaines avait affaibli les forces déjà si épuisées de Ganna. Depuis quarante jours, elle ne se nourrissait que de pain noir et de kvass; même les concombres salés, un des alimens préférés en carême, faisaient défaut; aussi la jeune fille avait-elle réussi ce jour-là à dérober au garde-manger de ses parens quelques galettes de farine de maïs qu'elle destinait à la vieille femme. Prétextant une emplette à la mercerie qui, étant tenue par un juif, restait ouverte, malgré la solennité du jour, elle courut à la hata de Danilo. Ouvrant vivement la porte :

— Petite mère, je t'apporte,.. s'écria-t-elle, et s'arrêta stupéfaite devant le spectacle qui s'offrait à sa vue.

Ganna était affaissée dans un coin; ses mains pendaient inertes le long de son corps; sa tête ballottait sur sa poitrine, une lettre ouverte reposait sur ses genoux. Danilo se tenait debout devant elle

dans une attitude remplie de commisération, tandis que Nikita, assis à quelque distance de la vieille femme, la regardait d'un œil dur, presque triomphant : « Ne te l'avais-je pas prédit ? » semblait-il dire.

Mavroussia toucha timidement le bras de Danilo; ces trois êtres étaient si absorbés qu'ils n'avaient pas remarqué son entrée.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle à mi-voix.

Le jeune homme tressaillit et repoussa sa main. Nikita fixa sur elle son œil farouche.

— Lis, fit-il en lui indiquant la lettre d'un geste péremptoire. Mavroussia regarda alternativement Ganna et son fils ; ils ne parlaient ni l'un ni l'autre, alors elle prit le papier grossier couvert d'une écriture mal assurée et lut ce qui suit :

« Mère estimée,

« Je considère comme mon premier devoir de t'envoyer l'expression de mon respect et de te dire que je prie le Dieu tout-puissant de t'accorder la santé et l'accomplissement de tous tes désirs, ensuite de t'informer que je me porte bien et que pour le reste j'espère en la miséricorde divine. J'ai aussi la douleur de t'annoncer que mon bien-aimé père « nous a recommandé de vivre longtemps (1); » il faut beaucoup travailler pour gagner quelques kopecks ici, il s'est trop fatigué et cette nuit il a rendu son âme à Dieu. Je l'ai enterré; on ne me donne plus d'ouvrage dans cette contrée et demain je vais à Moscou ; on m'assure qu'il s'en trouve toujours dans cette grande ville. Je n'ai plus rien de particulier à te communiquer et te salue ainsi que tous ceux qui se souviennent de moi au village. Puisse la bénédiction du Seigneur reposer sur toi !

« Ton fils respectueux,

« FEDIA. »

Le papier échappa des mains de Mavroussia, elle se précipita aux genoux de la veuve, la serra dans ses bras pendant que des larmes abondantes coulaient sur ses joues.

— Petite mère chérie, courage! courage! murmurait-elle en la couvrant de baisers.

La vieille femme paraissait insensible; on eût dit que son corps était présent et que l'âme s'était déjà envolée.

— Comment la tirer de cet état de prostration ? s'écria la jeune fille désolée en se tournant vers Danilo.

(1) Locution vulgaire usitée par le peuple russe pour indiquer la mort de quelqu'un.

— Va-t'en, tonna tout à coup Nikita blême de colère. Ne comprends-tu pas que ce malheur est l'ouvrage de ton père? que ta présence est un outrage?.. Hors d'ici, fille maudite!

Le vieillard s'était levé, la dominait de sa haute taille et lui indiquait la porte de son bras étendu. Mavroussia lui jeta un regard éperdu; il la rappelait brutalement à son origine, qu'elle avait oubliée dans sa sympathie profonde pour la douleur de Ganna. Elle joignit les mains avec désespoir, se prosterna aux pieds de la veuve et les baisa.

— Pardon! pardon! sanglota-t-elle d'un accent brisé, puis, courbée sous la terrible accusation du vieillard, elle se traîna vers la porte.

— Mavroussia! dit faiblement Ganna.

La jeune fille se précipita vers celle qui l'appelait; la vieille femme appuya sa tête sur son épaule:

— Ce n'est pas ta faute, dit-elle; reste.

Et un torrent de larmes jaillit de ses paupières gonflées.

Nikita poussa une sourde imprécation et quitta la pièce en enveloppant d'un regard de mépris écrasant les deux femmes enlacées.

Danilo s'était laissé tomber sur un banc, la tête dans ses mains. Mavroussia n'osait pas le questionner, et ce n'est qu'au retour de Katioucha qu'elle apprit que la lettre était arrivée dans la matinée; ni Ganna ni Danilo ne savaient lire, ils avaient appelé Nikita et c'est lui qui leur avait communiqué la fatale nouvelle.

Katioucha envoya immédiatement son fils chez le prêtre. A son arrivée, Mavroussia voulut s'en aller; elle ne se sentait aucun droit d'assister à cet entretien, mais une légère pression de la main de Ganna la retint à sa place. Père Afanasiy parla longuement des joies que le ciel réservait à ceux qui avaient été éprouvés sur terre; sa voix douce et mélancolique parvenait à la jeune fille comme le murmure d'une source limpide. Il ne prêchait pas la résignation, car Ganna n'était pas une révoltée, mais il tâchait de la pénétrer d'un sentiment de reconnaissance envers celui qui avait daigné mettre un terme aux peines de Gavrilo, et lui représentait sa mort comme une délivrance. Son œil brillait d'un pur éclat, les traits de Ganna exprimaient une grande paix.

— Que la volonté de Dieu soit bénie en toutes choses! dit-elle.

— Souviens-toi, conclut père Afanasiy en se levant, que nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire du jour où le Fils de Dieu est mort sur la croix afin d'obtenir de son Père la rédemption de nos péchés. Remercie le ciel qui t'accorde l'insigne grâce de joindre ta souffrance à celle que Jésus a subie pour expier les erreurs de Gavrilo et lui ouvrir les portes du paradis. Agenouillé devant la sainte effigie du Sauveur crucifié, je vais prier pour ton mari.

Il bénit la vieille femme, qui lui baisa dévotement la main, puis il reporta son regard sur Mavroussia, qui buvait pour ainsi dire ses paroles.

— Que le Seigneur daigne ouvrir ton cœur à la vérité! fit-il avec douceur. Je vois que tu compatis au chagrin de Ganna... Que ne viens-tu pas assister au service divin? La maison de Dieu est ouverte à tous ses enfans.

Danilo l'accompagna jusqu'au perron.

— Il est tard, dit-il en rentrant. Ne crains-tu pas, Mavroussia, d'inquiéter tes parens par une absence aussi prolongée?

La jeune fille se secoua comme au sortir d'un rêve; son œil rencontra celui du paysan, qui la considérait avec attendrissement; leurs regards se fondaient l'un dans l'autre; ils comprirent qu'ils s'étaient aimés sans en avoir eu conscience.

Comme Mavroussia retournait à sa demeure, il lui sembla qu'un monde nouveau s'ouvrait devant elle, mais ce monde représentait un chaos si immense qu'elle ne savait pas s'y orienter. La résignation de Ganna, la grandeur sublime de son pardon, — elle s'était abstenue de tout reproche vis-à-vis de celle qu'elle avait vainement implorée d'intercéder à sa faveur autrefois, — la tendre prévoyance dont Danilo avait fait preuve en se souvenant du danger qu'elle courait en prolongeant sa visite, tout cela la frappait de stupeur. Les traits mâles du jeune homme lui apparaissaient comme entourés d'une auréole; un élan d'amour irrésistible l'entraînait vers celui qui lui avait dévoilé tous les trésors de la charité.

— Et il m'aime! il m'aime! je le sens, se répétait-elle avec une joie intense... Et ce prêtre, qui m'a parlé avec bienveillance, qui m'a non-seulement autorisée, mais engagée à fréquenter son église, moi qui voulais le fuir, craignant qu'il me chassât?

Après le départ de la jeune fille, Danilo s'était rendu à l'église, mais il était distrait et ne parvenait pas à suivre avec onction les prières touchantes récitées par le prêtre. Il retrouvait l'œil noir, caressant de Mavroussia jusque devant l'autel; cet œil le fascinait et le jeune homme était harcelé de scrupules.

— Il y a longtemps que je crains de l'aimer, pensait-il, maintenant je n'en puis plus douter; pourtant j'ai lutté vaillamment contre cet amour, qui m'obsédait comme un crime... N'est-elle pas une juive?.. Et malgré cela je sens que je n'aimerai jamais une autre femme; quand je la vois, tout mon être s'élance vers elle,.. je voudrais l'étreindre dans mes bras, l'étouffer de caresses... Et jamais elle ne sera à moi!

Un soupir douloureux comme un sanglot se dégagea de sa poitrine oppressée. Il tomba à genoux, battant du front contre les dalles froides:

— Seigneur, délivrez-moi de la tentation ! fit-il presque à haute voix dans l'intensité de son angoisse.

XV.

Tout était silencieux dans la demeure seigneuriale. Foma et Rebecca étaient depuis longtemps endormis ; l'on n'entendait au dehors que les pas des veilleurs de nuit qui faisaient la ronde autour du château. Le sommeil cependant fuyait Mavroussia et ses yeux grands ouverts caressaient l'image de Danilo, qu'elle voyait se détacher de l'obscurité. Tout à coup une volée de cloches rompit le silence ; d'abord graves, espacées, les notes se rapprochèrent peu à peu, s'égrenèrent rapidement les unes après les autres, s'élançant vers le ciel comme un hymne de triomphe.

Mavroussia se souleva et prêta l'oreille à ces gammes sonores :

— C'est la nuit du samedi saint, pensa-t-elle.

De toutes les fêtes de l'année, les Russes entourent d'une vénération spéciale celle de Pâques.

Elle retomba sur l'oreiller avec un regret amer ; le son de ces cloches joyeuses retentissait tristement dans son cœur ; que ne lui était-il permis de s'associer à l'allégresse générale ! Ramenant les couvertures sur sa tête, elle essaya de s'endormir, mais les sons qui s'élargissaient, et dont l'ampleur remplissait l'espace, continuaient à la poursuivre.

— Danilo est aussi à l'église, se dit-elle, saisie d'un violent désir d'être à ses côtés et d'assister avec lui au service divin.

Elle se ressouvint de l'invitation du prêtre et, sans hésiter davantage, sans réfléchir aux conséquences de son imprudence, elle sauta à bas de son lit, s'habilla à la hâte et se glissa à travers les salles obscures du château. Ayant tiré avec précaution le lourd verrou de la porte d'entrée, une bouffée d'air printanier la frappa au visage et elle se mit à courir dans la direction de l'église. Les fidèles y étaient déjà assemblés ; elle se faufila timidement parmi eux, espérant passer inaperçue dans la foule. La clarté resplendissante de l'église l'éblouit. D'innombrables lumières surchargeaient les massifs chandeliers d'argent placés devant l'iconostase ; chacun des fidèles tenait à la main un cierge allumé ; un inconnu en offrit un à Mavroussia, qui l'accepta machinalement. A droite, sur un pupitre recouvert d'un drap d'or et surmonté d'une espèce de baldaquin, reposait une image de la sainte Vierge constellée de pierreries. Des vertus miraculeuses étaient attribuées à cette image, qui attirait de nombreux pèlerins des environs. En témoignage de leur reconnaissance, les pauvres se bornaient à offrir un cierge ; les riches incrustaient soit un diamant, soit un rubis dans la garniture d'or qui

encadrait l'effigie noircie de la madone; les offrandes étaient si nombreuses qu'elles formaient un pavé de pierres précieuses; nuit et jour, des centaines de lumières entouraient l'image. A gauche de l'iconostase se tenait le groupe des chantres parés de chasubles en drap d'argent, parsemés de fleurs en soies multicolores. Un silence profond régnait dans l'église; on n'entendait que le crépitement des cierges qui brûlaient; tous les regards étaient dirigés vers l'autel avec une expression d'attente. La grande porte du milieu de l'iconostase s'ouvrit à deux battans: père Afanasiy et le diacre parurent, revêtus de leurs riches habits sacerdotaux, qui étincelaient aux lumières. Le premier tenait de ses deux mains une croix en or entourée de trois cierges, son assistant portait un évangile splendidement relié; des deux portes latérales de l'iconostase sortirent les sacristains, les anciens du village, portant les uns des images, les autres des bannières et des cierges allumés. Ainsi accompagné, le prêtre traversa l'église et en fit lentement le tour extérieur; cette procession a lieu en commémoration de la visite des disciples au sépulcre du Christ. En rentrant, père Afanasiy, s'arrêtant sur le seuil, prononça d'une voix sonore:

— Christ est ressuscité!

Il éleva la croix et en bénit l'assistance, qui répondit unanimement:

— En vérité, il est ressuscité!

Le chœur entonna un chant sublime qui ébranla les voûtes de l'église, où courut un murmure d'allégresse; une volée de cloches se répercuta dans les airs. Le prêtre revint vers l'iconostase en bénissant sur son passage les têtes inclinées; arrivé devant l'autel, il se tourna vers le peuple, baisa dévotement le crucifix, le diacre suivit son exemple, les deux hommes s'embrassèrent trois fois, puis père Afanasiy se tint immobile, présentant la croix aux paysans, qui s'en approchaient un à un avec une grande piété; chacun donnait l'accolade de rigueur en prononçant la phrase consacrée, remettant un œuf rouge au prêtre, qui le déposait aussitôt sur le plateau que tenait un sacristain placé à ses côtés. Le diacre aspergeait d'eau bénite chaque fidèle. La nouvelle de la résurrection du Christ courut de rang en rang au milieu du bruit des baisers qu'on échangeait en témoignage de joie.

Danilo avait reconnu Mavroussia, s'était rapproché d'elle sans qu'elle le remarquât, et ses yeux ne se détachaient pas du visage de la jeune fille, qui trahissait toutes ses impressions. Elle suivait avec une attention palpitante chaque mouvement du prêtre, qui lui apparaissait comme dans un nimbe d'or... Tout à coup des lèvres brûlantes se posèrent sur sa joue et une voix connue murmura à son oreille:

— Christ est ressuscité!

— Oui, en vérité, répondit-elle avec conviction, — et elle rendit le baiser.

Cette caresse était dégagée de toute passion terrestre; par ce baiser, le premier qu'elle eût reçu de l'homme qu'elle aimait, elle s'unissait à lui par un lien indissoluble; leurs âmes se fondaient dans une commune prière, dans une harmonie céleste. Danilo poussa doucement Mavroussia vers le prêtre; elle n'essaya pas de résister; elle avait abdiqué son individualité pour se laisser absorber dans celle du jeune homme, et il lui semblait que tous deux n'étaient plus qu'une émanation d'amour divin. Toujours guidée par Danilo, ses lèvres se pressèrent sur la croix; pendant qu'elle se prosternait, père Afanasiy lui dit à son tour:

— Que Dieu te bénisse!

La main dans celle du paysan, elle demeura comme en extase devant l'iconostase. Un sentiment d'exquise béatitude l'alanguissait; il lui semblait qu'elle planait dans des régions éthérées, où des formes indécises, diaphanes flottaient autour de Jésus dans un soleil radieux, et que Jésus lui faisait signe de venir à lui.

La messe était commencée; les chants résonnaient à ses oreilles comme une musique surnaturelle; ils lui paraissaient descendre de ce ciel vers lequel s'élançait son âme.

— Pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! chantait le chœur.

Ces paroles la ramenèrent sur terre; elle jeta un coup d'œil autour d'elle et vit des visages recueillis empreints d'une pieuse sérénité. La main de Danilo pressa la sienne. Des larmes abondantes roulèrent sur ses joues. Elle comprit ce que signifiait ce terme de « frère » dont ces hommes se servaient entre eux et qui n'était pas un mot vide de sens; ils étaient frères, en effet, par la charité, par le pardon réciproque, par l'amour du Christ. Ses genoux fléchirent, elle était pour ainsi dire écrasée par le bonheur de ce pardon universel dont elle n'était pas exclue.

Quelques femmes se détachèrent des rangs et vinrent se prosterner devant les images; père Afanasiy sortit de l'autel en tenant la coupe d'or qui contient l'eucharistie; les femmes, agenouillées, répétèrent à haute voix la prière qu'il adressait au ciel de les rendre dignes de recevoir la chair et le sang du Fils de Dieu. A cette vue, Mavroussia éprouva une émotion indicible; elle faillit se traîner aux pieds du prêtre pour le supplier de lui accorder la grâce de participer à cette communion qui met le chrétien en contact direct avec son Sauveur.

La cérémonie était terminée; chacun s'empressait de sortir pour retrouver son gâteau et son fromage pascal, que le prêtre devait

bénir en quittant l'église. Sur la pelouse étaient disposées des planches recouvertes de ces provisions spécialement adaptées à la fête de Pâques; des monceaux d'œufs rouges entouraient les fromages blancs en formes de pyramides. La foule animée des paysans n'attendait que la bénédiction du prêtre pour emporter les mets consacrés qui mettaient un terme à leur jeûne prolongé. Le souper de la nuit de Pâques est une tradition si chère au moujik qu'il est prêt à tous les sacrifices pour ne pas y manquer.

Pénétrée des émotions qu'elle venait de traverser, Mavroussia se dirigea à pas lents vers le château. Depuis le baiser, elle n'avait pas causé avec Danilo, qui l'avait quittée pour rejoindre sa mère. A mi-chemin, elle s'arrêta, prêtant l'oreille aux éclats de voix des paysans restés en arrière; ils étaient tous réunis comme s'ils ne formaient qu'une seule famille, tandis qu'elle allait seule par la route que blanchissait l'aube du jour naissant. Autour d'elle, la campagne était plongée dans un calme absolu, mais dans cette solitude, elle croyait entendre un monde d'idées qui priaient. Quelques étoiles vacillaient faiblement sur le firmament sillonné de bandes grises et roses; le château prenait un aspect lugubre dans cette pâle clarté. En se retrouvant au milieu de sa chambre, Mavroussia frissonna; elle regarda son lit d'un œil hagard, comme pour s'y chercher, et il lui sembla qu'elle n'était plus elle-même, que la Mavroussia d'autrefois avait fait place à une autre qu'elle ne reconnaissait plus. Était-ce bien elle la juive qui avait quitté furtivement la maison paternelle pour passer la nuit à l'église? Elle avait joint ses prières à celles des chrétiens; se conformant à leurs usages, elle avait baisé la croix, elle avait affirmé que ce Christ auquel il lui était interdit de croire était ressuscité. Sa conduite insensée ne l'avait-elle pas rendue parjure à la religion de ses ancêtres? N'était-elle pas déjà devenue chrétienne? Un tremblement convulsif la secoua des pieds à la tête.

— Que suis-je donc? s'écria-t-elle, déchirée de remords.

Il lui paraissait inadmissible de renoncer à la foi de son peuple, c'était une monstruosité qui l'épouvantait, et cependant elle sentait ses convictions lui échapper une à une; les principes dont on l'avait nourrie dès l'enfance s'écroulaient, elle essayait vainement de s'y retremper, de se raccrocher à ce qui la soutenait jadis.

— Non, non, c'est impossible, je ne veux plus aimer Jésus, Danilo, ces ennemis de ma race. Je veux,.. je dois rester fidèle à mon peuple,.. gémissait-elle, tandis qu'accoudée à la fenêtre, elle assistait, troublée et désespérée, au réveil de la nature.

XVI.

Quelques heures plus tard, Savka, attablé au cabaret, la tête dans ses mains, feignait le sommeil, mais, en réalité, il prêtait l'oreille à ce qui se disait autour de lui.

A la suite des démonstrations antisémitiques qui s'étaient produites dans quelques localités de la province, les paysans de Sofievka avaient pris une attitude moins humble vis-à-vis de Foma. Préoccupé de ce changement, celui-ci avait chargé son fils de surveiller l'état des esprits.

— As-tu vu Mavroussia cette nuit à l'église? demanda un paysan à un autre; — tous deux étaient assis à quelque distance de Savka, et, le croyant endormi, parlaient à haute voix. — Depuis quand est-elle orthodoxe?

Savka se leva d'un bond.

— Que veux-tu dire? rugit-il.

Le paysan, décontenancé, ricana bêtement.

— Réponds donc, imbécile! cria le jeune homme en frappant du pied. Si tu prétends que ma sœur a été à l'église, tu n'es qu'un menteur.

— Oh! quant à ça, non! rétorqua le paysan; — et, blessé d'être accusé de mensonge, il cita ceux de ses camarades qui pouvaient témoigner de sa véracité; puis, satisfait d'avoir froissé le juif, il ajouta que Mavroussia était bien différente des autres filles de sa race, et que personne au village n'ignorait ses bontés pour Ganna et son attachement à la famille de Danilo.

Savka s'enfuit du cabaret comme un fou. Hors de lui, ce ne fut qu'en bredouillant et par des paroles entrecoupées qu'il informa ses parens de la conduite inqualifiable de leur fille. Ceux-ci écartèrent l'accusation comme une infâme calomnie, ils ne pouvaient croire à un fait aussi invraisemblable. Cependant, comme Savka insistait, ils questionnèrent Mavroussia.

— C'est la vérité, répondit-elle d'un ton calme.

Les juifs la regardèrent avec épouvante, comme si elle se fût subitement transformée en quelque monstre hideux, puis ils accablèrent d'un torrent d'invectives la jeune fille, qui, pâle et muette, n'essayait même pas de se disculper.

— Je te défends de quitter l'enceinte du château, conclut finalement Foma. — Si tu mets le pied au village, je t'enfermerai au verrou.

Mavroussia baissa la tête, mais ses doigts se crispèrent et elle sen-

tit la révolte gronder dans son cœur. La violence avec laquelle son père avait parlé des chrétiens offrait un contraste frappant avec la douceur et l'indulgence de ces derniers. Jamais devant elle, ils n'avaient murmuré contre celui qui leur avait fait tant de mal, et aujourd'hui c'était le persécuteur qui tonnait contre ses victimes! Cette injustice criante tombant au milieu des scrupules de la jeune fille augmenta encore son trouble. Torturée par les sentimens les plus contradictoires, les convictions de son enfance et le respect des siens la retenaient à la foi de son peuple, en même temps que la délicatesse de son cœur, et l'amour qu'elle portait à Danilo l'attiraient vers ce Christ qu'on lui défendait de vénérer.

Pendant plusieurs jours elle se confina dans sa chambre, en proie à des doutes troublans.

Une petite pluie fine tombait mélancoliquement du ciel et détrempait le sol, d'où montaient des effluves printaniers. Les bourgeons, d'un vert tendre, commençaient à parer les arbres dénudés. L'atmosphère était lourde, un tapis incolore semblait tendu sur le ciel bas. Mavroussia descendit au jardin. C'était la première fois qu'elle quittait la maison depuis la scène avec ses parens. Elle suivit à petits pas une longue allée de sapins taillés en charmille, en songeant tristement à Ganna. Comme la vieille femme devait s'étonner de ce qu'elle eût négligé de lui souhaiter une bonne pâque! La jeune fille soupira en se rappelant le présent qu'elle avait préparé pour cette occasion et qui était resté caché au fond d'un tiroir. Au bout de l'allée, elle s'arrêta devant le ravin qui seul séparait cette partie du jardin des champs environnans, et les regarda d'un œil d'envie. Tout là bas elle distinguait le petit sentier qui menait directement à la hata de ses amis; un peu de hardiesse, un élan, et le ravin serait franchi, et elle reverrait Ganna, Danilo; c'était surtout ce dernier qu'elle tenait à revoir. Elle pourrait les prévenir de ce qui était arrivé, leur dire adieu! Elle répéta lentement ce mot qui lui causait un mal affreux et ce n'est qu'alors qu'elle comprit le vide que cet adieu laisserait dans sa vie. Que deviendrait-elle, privée de ces affections qui lui étaient devenues indispensables? Elle frissonna en pensant à la nécessité de rentrer chez elle, parmi les siens, dont chaque parole désormais lui infligeait une nouvelle blessure.

— Mavroussia! s'écria tout à coup une voix joyeuse; et deux bras enlacèrent sa taille et des lèvres frémissantes se posèrent sur les siennes.

Danilo avait appris avec mécontentement l'altercation qui avait eu lieu au cabaret entre Savka et le paysan trop bavard. N'ayant pas vu Mavroussia depuis quelques jours, il s'était douté de la vérité; aussi rôdait-il autour du jardin dans l'espoir de l'apercevoir, ne fût-ce que de loin. Le hasard, bienveillant quelquefois, l'avait amené au

ravin au moment où la jeune fille y était arrêtée. Il n'avait pas hésité à le franchir.

— Ma petite âme! ma bien-aimée! murmurait-il en la couvrant de baisers sans qu'elle songeât à se dérober à ses caresses.

Tous deux, surexcités par les angoisses de la séparation, oubliaient qu'ils ne s'étaient pas encore avoué leur tendresse. D'ailleurs l'amour ne se sent-il pas bien plus qu'il ne se dit, et quand on aime bien, n'est-ce pas une profanation que d'en parler? Danilo ne se souvenait plus de l'origine de Mavroussia, qui, de son côté, oubliait ses résolutions de rester fidèle aux traditions de son peuple; ce premier transport de leur amour les arrachait à tout souvenir et ne leur laissait que la certitude exquise de l'ivresse du moment.

Quand ils furent un peu calmés, Danilo questionna avidement Mavroussia, qui le mit au courant de sa situation. Mais, tout en lui parlant, elle ne pouvait retenir ses larmes et se pressait contre la poitrine du jeune homme comme pour y chercher un refuge.

— M'aimes-tu assez pour accepter ma religion et devenir ma femme? demanda-t-il d'un ton grave et solennel après une courte pause.

Il souleva la tête de Mavroussia, et, se reculant un peu, il plongea son regard interrogateur dans ses yeux pour y fouiller les replis les plus secrets de son âme. Les lèvres de la jeune fille tremblèrent, un spasme agita ses traits; elle ferma les paupières; ses parens, ses amis défilèrent devant elle en cortège menaçant, ils la maudissaient; elle croyait entendre leurs accens courroucés. Elle se sentit faiblir devant l'anathème que lui lancerait son peuple. Danilo scrutait son visage avec une attention sévère.

— Si tu ne deviens pas chrétienne, dit-il d'une voix sourde, je ne te reverrai jamais.

Elle chancela et devint pâle comme une morte. Le sort de son existence entière dépendait de sa décision. Un combat acharné se livra dans son âme. Elle leva ses yeux sur ceux du jeune homme et y lut une énergie désespérée; haletant, penché sur elle, il attendait son arrêt.

— Je t'aime! murmura la juive vaincue, ta foi est la mienne.

Un rayon de soleil perça les nuages; un large ruban riche de toutes les couleurs du prisme et semblable à un arc-de-triomphe gigantesque traversa le ciel gris; une brise légère agita les branches lourdes de pluie; les gouttes d'eau tombèrent comme une avalanche de brillans sur les jeunes gens enlacés dans le rayon lumineux.

Il fut convenu entre eux que Danilo communiquerait au père Afanasiy le désir de Mavroussia d'entrer dans le giron de l'église

orthodoxe. Il ne doutait pas que le prêtre ne l'aidât à réaliser ce vœu et devait revenir le lendemain pour prévenir celle qu'il considérait désormais comme sa fiancée, des arrangemens définitifs au sujet de leur avenir. Les jeunes gens s'étaient réfugiés dans un bosquet; assis sur un banc, ils s'entretenaient de leur avenir, et les heures coulaient sans qu'ils s'en aperçussent. Mavroussia promettait de s'esquiver de la maison paternelle au jour que fixerait le père Afanasiy; le consentement de ses parens n'étant pas à espérer, elle ne voulait même pas le leur demander. Quant à ce qui adviendrait après son mariage, elle n'osait pas le prévoir, elle souffrait à l'idée de s'aliéner sa famille; mais elle se sentait incapable de se séparer de Danilo; aussi imposait-elle silence à tout ce qui n'était pas son amour.

Ils étaient si absorbés qu'ils n'entendirent point des pas furtifs se glisser derrière eux. L'heure du souper ayant sonné sans que Mavroussia eût paru, Rebecca avait envoyé Savka à sa recherche. Celui-ci, après avoir vainement appelé sa sœur, s'était dirigé vers l'allée reculée qu'il savait être une de ses promenades favorites; il avançait avec prudence, fouillant du regard les charmilles touffues. S'arrêtant à quelque distance du bosquet, il crut y entendre des chuchotemens et tendit l'oreille; bientôt il reconnut la voix de Mavroussia et celle de Danilo. S'effaçant, il rampa entre les buissons derrière le banc et là, retenant son haleine, accroupi sur la terre humide, il assista, invisible, à une partie de leur entretien. Ce qu'il en surprit suffit à l'éclairer; ses dents grincèrent de rage, ses doigts creusèrent le sol; furieux, il aurait voulu fondre sur les coupables, les étrangler, mais ils étaient deux. Danilo était robuste; Savka retint sagement sa colère et attendit. Danilo se leva enfin, ses bras passés autour de Mavroussia, il déposa un long baiser sur ses lèvres souriantes. Savka étouffait, mais il ne bougea point. Quand le paysan se trouva de l'autre côté du ravin, la jeune fille lui envoya de la main un dernier baiser et, le sourire encore flottant sur ses lèvres, elle se dirigea vers le château. C'est alors que Savka, écartant les broussailles, bondit sur elle.

— Misérable! glapit-il en lui broyant le poignet et, incapable d'en dire davantage, il l'entraîna devant ses parens.

Mavroussia se sentit perdue; une sueur froide couvrit son front; qu'allait-elle devenir?

Foma, les yeux remplis d'éclairs, les lèvres frémissantes, écouta sans l'interrompre la dénonciation de son fils. Quand il l'eut achevée:

— Est-ce tout? demanda-t-il, et, sur sa réponse affirmative, il s'approcha lentement de sa fille, la fascinant pour ainsi dire du regard, et lui posant la main sur le bras:

— Tu n'es qu'une malheureuse! fit-il d'une voix rauque, sac-

cadée. Un chrétien t'aurait tuée sans merci,.. je me contenterai de te traiter comme une folle qui déshonore le toit paternel.

Tandis qu'il parlait, ses doigts broyaient le bras de Mavroussia; elle ne put réprimer un cri de douleur, mais sans y prendre garde, il la traîna jusqu'à sa chambre, où il la poussa si violemment qu'elle alla heurter le mur; puis il sortit, fermant la porte à double tour et mit la clé dans sa poche.

Accroupie sur le plancher, elle entendit le bruit de ses pas se perdre peu à peu; le silence se fit autour d'elle; elle était prisonnière; les quatre murs de sa chambre étaient un obstacle infranchissable; combien de temps y demeurerait-elle? Son père allait-il réaliser sa menace et la traiter en fille insensée? Saisie à cette pensée d'un désespoir furieux, elle se leva d'un bond et se rua contre la porte, qui ne céda pas : ses doigts s'écorchaient sans parvenir à l'ébranler; alors, perdant la tête, elle se précipita vers la fenêtre: plutôt la mort que cette réclusion forcée! En ouvrant la croisée, elle aperçut Savka étalé sur un banc, qui la regardait avec une expression diabolique et la menaçait du poing. Elle se rejeta en arrière et tomba en sanglotant au pied de son lit.

XVII.

En quittant Mavroussia, Danilo avait couru chez le père Afanasiy.

— Ce que tu entreprends là est très grave, dit celui-ci lorsque le jeune homme lui eut narré l'affaire. Es-tu bien sûr que Mavroussia soit véritablement touchée de la grâce et que ce ne soit pas l'amour qu'elle te porte qui la pousse à souhaiter le baptême?

Le paysan protesta vivement des convictions religieuses de la jeune fille et, après quelques objections aisément écartées, il obtint le consentement désiré. Le mystère le plus absolu devait entourer l'affaire et la cérémonie du mariage suivrait immédiatement celle du baptême, tout retard pouvant amener des complications fâcheuses. Danilo attendit le lendemain avec une vive impatience. A l'heure convenue, il était dans le champ, mais, comme il s'apprêtait à franchir le ravin, il aperçut Savka assis tranquillement sur le bord opposé. Il étouffa une imprécation et, se cachant derrière un arbre d'où il pouvait surveiller l'allée, il résolut d'attendre le départ du juif. Celui-ci cependant paraissait peu soucieux de s'en aller; les heures s'écoulaient sans qu'il fît mine de bouger, et cette persistance étrange ne laissait pas que d'inquiéter Danilo. Le crépuscule descendit sur la terre et Savka restait toujours immobile. Alors les soupçons du paysan se changèrent en certitude.

— Les juifs auront eu vent de quelque chose, pensa-t-il. Peut-

être m'a-t-on aperçu dans le jardin? Savka est sûrement chargé de surveiller ce qui se passe.

Il s'en retourna au village le cœur gros, essayant de se consoler par l'espoir de revoir Mavroussia dans le courant de la journée suivante, car, quelles que fussent ses appréhensions, il était loin de deviner la vérité.

Les vingt-quatre heures qui suivirent lui parurent interminables, mais sa surprise et sa douleur ne connurent plus de bornes lorsqu'il retrouva Savka à son poste d'observation; il paraissait n'en avoir point bougé, tant son attitude était identique à celle de la veille. Que signifiait cette obstination? Danilo se dissimula derrière son arbre, mais, bientôt incapable de maîtriser plus longtemps sa colère, il s'enfuit à travers champ sans se retourner; il sentait qu'en restant il n'aurait pu résister à la tentation de sauter à la gorge de Savka et de lui arracher des informations au sujet de sa sœur; or, n'était-ce pas la compromettre et empirer encore la situation?

L'ignorance forcée à laquelle il se trouvait réduit l'exaspérait au point qu'il se sentait devenir fou: mille projets insensés se heurtaient dans sa tête en feu, mais la plus simple réflexion les lui faisait aussitôt abandonner. Pourrait-il lutter, lui chrétien et étranger, contre l'autorité paternelle? Restait la ruse. Mais comment en user quand il ne savait pas ce qui était arrivé? Il erra toute la nuit dans les environs, guettant chaque bruit, chaque son, mais tout restait calme; le château hermétiquement clos ne trahissait pas les secrets de ses habitans.

Le matin, rongé par l'incertitude, Danilo entra au cabaret, lui qui d'ordinaire n'y mettait pas les pieds. A cette heure matinale, Vania était seul, accroupi dans un coin, la tête enfoncée dans ses mains. Il était profondément malheureux.

— Qu'est-ce qui t'amène? demanda-t-il surpris de l'apparition de ce camarade, qui depuis longtemps déjà le traitait avec une froideur marquée et l'avait hautement blâmé d'accepter la gestion du cabaret.

Personne en effet n'ignorait au village qu'il n'était qu'un fonctionnaire officieux aux gages de Foma et, quelle que fût la gravité des raisons qui l'avaient amené à cet emploi, on ne le lui pardonnait pas, et Vania était abreuvé d'amertumes de tout genre. Ses anciens compagnons le méprisaient, ne se faisaient pas faute de le lui répéter à chaque occasion, et le juif lui marchandait sa paie. Aussi le cabaretier eut-il un moment d'effroi quand Danilo vint s'asseoir à ses côtés. Seulement un événement extraordinaire pouvait expliquer cette familiarité, et Vania le crut chargé de quelque nouvelle désastreuse. Le malheur devait être terrible pour qu'il entourât sa communication de tant de bienveillance. Mais, contre son attente, Danilo

se borna à le questionner au sujet de Foma, de sa famille et de leurs habitudes.

— Y a-t-il longtemps que tu as vu Mavroussia? demanda-t-il enfin en réprimant à grand'peine son agitation.

Vania répondit qu'il ne l'avait pas aperçue depuis plusieurs jours déjà et que d'ailleurs elle ne venait jamais au cabaret.

Pendant que les deux hommes causaient, Savka entra pour faire sa visite habituelle du matin. Il ricana en apercevant Danilo et lui fit une grimace.

— Que signifie cette plaisanterie? dit aussitôt le paysan en s'approchant menaçant du juif, qui se glissa sournoisement derrière une table, où il se tint à l'abri.

— Mais,.. rien du tout,.. riposta-t-il d'une voix doucereuse, où perçait une pointe d'ironie.

Danilo le secoua par l'épaule :

— Alors fais attention à ta vilaine figure, sinon je t'écrase comme un ver de terre.

Et il sortit furieux de s'être laissé emporter par la colère quand, avec un peu d'adresse, il serait peut-être parvenu à obtenir les renseignemens qu'il cherchait.

Une semaine entière se passa sans qu'il sût rien de ce qui concernait la jeune fille. Chaque jour, à la même heure, il se rendait près du ravin et chaque jour il en revenait plus désespéré que la veille. Deux ou trois fois, il fut surpris par Foma, qui, depuis quelque temps, semblait avoir une prédilection toute particulière pour l'allée longeant le ravin. A la troisième rencontre, le juif s'arrêta.

— Que viens-tu rôder dans ces parages? lui cria-t-il de loin.

Danilo répondit par un juron, mais s'abstint dorénavant de retourner à son poste d'observation. Ces courses, d'ailleurs, ne lui servaient à rien; Mavroussia devait évidemment être enfermée, et plus il s'obstinerait à la revoir, plus ses parens l'entoureraient de surveillance. Jusque-là le prêtre seul connaissait ses projets d'enlèvement. Mais il se décida à mettre Ganna dans sa confidence; le dévoûment de la vieille femme répondait de son silence, et Danilo résolut de l'employer à espionner les abords du château.

— Une femme est toujours plus habile qu'un homme, se disait-il; je suis sûre qu'elle réussira là où j'ai échoué.

Quelques jours plus tard, Ganna était étendue sur un banc devant la hata la plus rapprochée de la demeure de Foma; sous prétexte de s'y chauffer au soleil, elle ne quittait guère ce banc. A travers ses paupières mi-closes, elle ne perdait pas de vue la maison seigneuriale, et bientôt elle vit deux personnes en sortir et s'acheminer vers la grille. L'une d'elles était Savka et l'autre, — la vieille pouvait à peine en croire ses yeux, — était bien Mavroussia, mais

Mavroussia pâlie, maigrie, à peine reconnaissable. Elle se traînait avec effort, sa démarche était abattue comme si tous les ressorts de la jeunesse eussent été brisés.

La jeune fille n'était pas sortie de sa chambre depuis le jour où son père l'y avait séquestrée; sa mère ne la quittait presque jamais, et, lors même qu'on la laissait seule, on l'enfermait à clé, et, par surcroît de précaution, on veillait sous ses fenêtres, de façon à lui fermer toutes les issues. Pendant la nuit, la porte communiquant à la chambre de ses parens restait ouverte. Mavroussia était absolument prisonnière; on lui apportait des alimens qu'on déposait devant elle de mauvaise grâce, et on ne lui parlait que pour lui adresser quelque reproche grossier. Elle s'était d'abord débattue, traînée aux genoux de ses parens, les suppliant de consentir à son union avec Danilo; mais ses prières avaient été impitoyablement repoussées et ses larmes n'avaient éveillé aucune pitié. Dans un paroxysme de colère, son père s'était même emporté jusqu'à la frapper au visage. Un désespoir morne s'était alors emparé d'elle; elle ne prévoyait plus de fin à son emprisonnement et appelait la mort, qui seule pouvait la délivrer de son supplice. Sa santé s'altéra au point que Rebecca, inquiète, finit par obtenir de son mari l'autorisation de lui faire respirer un peu d'air. Habituée comme elle l'était à une vie active, cette réclusion prolongée devait amener des suites fatales.

— Qu'elle sorte, mais que Savka ne la quitte pas d'une semelle, avait prononcé Foma.

La jeune fille s'appuya défaillante à la grille; très faible, il lui paraissait que le sol se dérobait sous ses pieds; des myriades d'étincelles tournoyaient devant ses yeux. Savka, sans perdre sa sœur de vue, s'éloigna de quelques pas, afin de couper une branche desséchée pendante à un arbre. Ganna en profita pour s'approcher de la jeune fille, qui la regarda d'un œil hagard, voisin de la folie.

— Tout est prêt, dit rapidement la vieille à mi-voix;.. le père Afanasiy est prévenu... Danilo t'attendra cette nuit près du bosquet. Tu peux t'enfuir par la fenêtre de ta chambre, qui n'est pas élevée.

A peine achevait-elle ces mots, auxquels Mavroussia répondit par un signe d'acquiescement, que Savka accourut. Il venait de s'apercevoir du colloque des deux femmes et ne se pardonnait pas sa négligence momentanée. La paysanne le salua respectueusement:

— Je demandais à Mavroussia des nouvelles de sa santé, dit-elle d'un ton naturel. Elle a mauvaise mine.

Affectant de ne point la remarquer, Savka entraîna sa sœur.

— Que t'a-t-elle dit? demanda-t-il très inquiet.

Mavroussia se contenta de hausser les épaules.

— Réponds donc! ajouta-t-il brutalement.

Mais ni menaces ni prières n'induisirent la jeune fille à se départir de son mutisme obstiné. Les paroles de Ganna tintaient follement à ses oreilles; elle renaissait à l'espérance, et son cœur débordait d'une joie immense.

XVIII.

La grosse cloche de l'église sonna minuit. Mavroussia, pieds nus, la main posée sur son cœur comme pour en réprimer les battemens précipités, se tenait près du mur qui séparait sa chambre de celle de ses parens et comptait les heures. Quand les dernières vibrations de la cloche moururent dans l'espace, elle s'approcha de la porte, écouta la respiration égale de ses parens.

— Comme ils dorment paisiblement! pensa-t-elle en s'agenouillant sur le seuil.

Quelque grande que fût leur sévérité à son égard, elle éprouvait un remords cuisant à profiter de leur sommeil pour les abandonner.

— Pardonnez-moi, murmura-t-elle les yeux pleins de larmes. Si vous aviez eu un peu de pitié,.. si vous m'aviez autorisée à épouser celui que j'aime, je ne vous aurais pas trompés.

Elle baisa le plancher poudreux, puis elle se releva et ferma doucement la porte.

La lune éclairait la chambre de lueurs froides et métalliques; Mavroussia ne put s'empêcher de frissonner en voyant la blanche clarté répandue sur les murs; elle aurait préféré une nuit sombre; ce grand disque brillant et solitaire l'intimidait. Elle s'avança vers la fenêtre et plongea un regard anxieux dans le jardin. La nature sommeillait, les bouquets d'arbres piquaient çà et là de taches foncées et mystérieuses le gazon qui se déroulait sous les rayons de l'astre de la nuit comme un large tapis d'argent. Au loin, elle apercevait les charmilles de sapins; tout au bout, elle devinait le bosquet où l'attendait Danilo. Son cœur battait à se rompre.

— Allons, courage! se dit-elle. Il est là,.. et, avec lui, la vie, l'amour, le bonheur...

Elle ouvrit la croisée, qui grinça dans sa gâche; ce faible bruit lui parut assourdissant dans le silence environnant; elle s'arrêta, hésitante, écoutant si rien ne remuait dans la chambre voisine; puis, se décidant enfin, elle s'appuya des mains sur le rebord de la fenêtre. Comme elle allait s'élancer, deux bras vigoureux la reje-

tèrent au fond de la chambre. Foma était devant elle. Mavroussia poussa un cri étouffé et se couvrit la figure des mains.

— Tu te disposais à fuir, malheureuse! fit le juif d'une voix sifflante en appuyant lourdement sur les épaules de sa fille.

Elle ne répondit pas et leva sur lui des yeux égarés.

— Il est inutile de le nier, continua-t-il. Je devrais t'écraser;.. tu n'as plus le droit de vivre, toi qui déshonores ta race, qui jettes l'opprobre sur ton père.

Sa voix s'était graduellement élevée à un diapason aigu. Rebecca accourut au bruit au moment où Foma, l'écume à la bouche, levait son bras menaçant sur Mavroussia. La mère se jeta entre le père et la fille. Elle lança une imprécation à cette dernière, mais elle arrêta le bras de son mari, et un dialogue animé suivit entre les deux époux. Mavroussia n'y prêtait aucune attention. Il s'agissait d'elle; mais que lui importait l'avenir s'il ne devait pas la réunir à Danilo?

Elle s'était relevée et appuyée au mur, ses yeux ne quittaient pas les profondeurs sombres du jardin.

— Il est là, pensait-elle, tout près,.. il espère,.. il m'attend,.. quelques pas à peine nous séparent et je ne le reverrai jamais!

L'intensité de sa douleur paralysait son cerveau; ses pensées se confondirent, elle ne parvenait plus à les retenir, à les classer; une souffrance atroce lui tenaillait le cœur, souffrance si aiguë qu'elle tuait le souvenir, et que Mavroussia, torturée, se demandait pourquoi elle souffrait autant.

— Attèle la télègue,.. éveille Savka. Nous conduirons cette malheureuse à Kamenka, dit Rebecca. J'y resterai quelques jours, puis je la confierai à mes parens, qui auront soin de ne la point laisser échapper. Nous cacherons le lieu de sa retraite jusqu'à ce qu'elle se soit calmée.

Foma approuva le projet de sa femme. En apprenant la tentative d'évasion de sa sœur, Savka se rua sur elle et lui appliqua un soufflet retentissant; mais pas un muscle ne tressaillit dans le visage de la jeune fille, qui ne parut même pas s'apercevoir de l'outrage. Elle se laissa lier les mains sans opposer de résistance; ce n'est que lorsqu'on voulut l'emmener qu'elle refusa catégoriquement de se soumettre. On essaya de l'entraîner; elle se jeta à terre, se cramponna au lit, aux meubles en criant :

— Non, je ne partirai pas,.. je veux rester ici.

Redoutant que ses cris ne fussent entendus par quelque oreille indiscrète, Foma et son fils la bâillonnèrent et, comme elle continuait à se débattre, ils la soulevèrent et l'emportèrent dans la télègue. Rebecca s'empara des rênes, tandis que Savka maintenait sa sœur. Afin de ne point réveiller les paysans, les grelots de l'at-

telage avaient été enlevés. Rebecca enveloppa d'un coup de fouet les chevaux, qui partirent au galop. Foma resta sur le perron jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue; alors il essuya son front ruisselant de sueur et rentra.

Dès dix heures du soir, Danilo, incapable de réprimer l'impatience qui le dévorait, rôdait près du jardin; il pouvait à peine croire à son bonheur et, depuis que Ganna lui avait fait part de son entrevue avec Mavroussia, il comptait chaque minute qui le rapprochait de la jeune fille. Le prêtre avait été prévenu, Katioucha également.

A minuit, il franchit le ravin et s'abrita dans le bosquet.

— Elle ne tardera plus beaucoup à venir, pensa-t-il.

L'impatience, l'inquiétude lui donnaient la fièvre; les battemens précipités de ses artères l'assourdissaient; à chaque instant, il croyait entendre crier le sable de l'allée; il tressaillait à la moindre brise qui agitait les arbres; son attention était tendue jusqu'à la douleur; il tordait ses mains et ne pouvait rester en place. Un rossignol caché dans les branches chantait gaîment et sa chanson crispait les nerfs irrités du jeune homme.

Une heure s'écoula, puis deux, puis trois; Mavroussia ne venait pas. Il n'osait se rapprocher du château, la moindre imprudence pouvait être funeste. Il rongeait son frein et attendait, espérant toujours. Les lueurs éblouissantes de la lune avaient fait place à une clarté grise et triste; les vapeurs qui couvraient le sol se dissipaient peu à peu, les oiseaux s'envoyaient des bonjours stridens; de grandes taches rouges émaillaient le bleu du ciel; le soleil apparut d'abord pâle, languissant, comme s'il se réveillait d'un long sommeil, puis il se mit à briller avec un éclat plus vif et bientôt il inonda la campagne de ses rayons dorés.

Danilo, affaissé sur le banc, brisé par l'angoisse de cette nuit d'attente, transi par la rosée qui le pénétrait jusqu'aux os, tremblait la fièvre, et un poids atroce, semblable à une calotte de plomb, lui écrasait le crâne. Il se résigna enfin à quitter le bosquet; quelque catastrophe imprévue avait évidemment retenu Mavroussia; mais il espérait malgré tout et, arrêté au bord du ravin, il écoutait encore, ne pouvant s'arracher à ces lieux où le bonheur lui avait souri.

En sortant du jardin, il se rendit immédiatement chez le père Afanasiy pour lui demander conseil. Le prêtre ne s'était pas couché de la nuit; lui aussi avait attendu Mavroussia.

— Ne crois-tu pas, dit-il, quand le jeune homme lui eut conté sa déception, qu'elle a simplement reculé au dernier moment?

Danilo se récria; il n'admettait pas la possibilité de cette supposition et était décidé à aller trouver Foma et à le sommer de lui laisser voir sa fille.

— Y songes-tu? Tu veux donc la perdre? répliqua le prêtre.

Mais le paysan exaspéré ne voulait plus entendre raison.

— Puisqu'elle n'est pas venue, c'est que son projet de fuite a été découvert, répondit-il aux objections de son interlocuteur; par conséquent, la situation ne peut être empirée.

— Ayant consenti à vous protéger, je suis en partie responsable de ce qui arrive à Mavroussia, dit alors le prêtre d'un ton énergique qui ne souffrait pas de contradiction. C'est donc moi qui verrai Foma; quant à toi, reste ici et attends mon retour.

Danilo dut céder à la volonté du père Afanasiy, et celui-ci, tout plein de graves appréhensions, se rendit au château. Il ne se faisait aucune illusion sur les difficultés de sa mission, et sentait fort bien qu'il n'avait aucun droit d'exiger des explications au sujet de Mavroussia; si elle eût été de ses ouailles, il aurait été excusable de s'immiscer dans ses affaires, mais elle était juive, qu'avait-il à y voir? Cependant le chagrin de Danilo et l'intérêt véritable qu'il portait à la jeune fille le décidaient à tenter une démarche que son bon sens condamnait.

Il approchait du château quand Foma en sortit.

— J'allais justement chez toi, lui dit-il.

Le juif le regarda de travers et continua de marcher.

Le père Afanasiy régla son pas au sien et, quelque peu encourageant que fût cet accueil, il alla droit au but.

— Je viens te parler au sujet de Danilo. Il aime ta fille depuis longtemps, mais il n'ose te demander sa main et il m'a prié de lui servir d'intermédiaire...

Foma leva son poing d'un geste menaçant :

— Si je le rencontre sur ma route, malheur à lui!.. siffla-t-il d'une voix étranglée par la rage. Vous pouvez lui dire de ma part que jamais,.. jamais, entendez-vous bien?.. il ne reverra ma fille.

— Que veux-tu dire par là?

— Je m'entends, rétorqua le juif d'un air plein de mystère; et il tourna le dos au prêtre sans le saluer.

Un soupçon effroyable traversa l'esprit de ce dernier; la physionomie de Foma était si haineuse, si triomphante, qu'il se demanda à quel terrible moyen il avait eu recours pour mettre une barrière infranchissable entre les deux amans. Il n'osait presque pas interroger le fond de sa pensée, tant elle l'épouvantait, et il revenait tête basse vers sa maison quand il fut arraché de sa sombre rêverie par Danilo accouru à sa rencontre.

— Hé bien? demanda le paysan avec angoisse.

L'attitude du prêtre ne présageait rien de satisfaisant; il hocha la tête et laissa échapper un geste qui trahissait l'insuccès de son entreprise.

— Mais où est-elle?... L'avez-vous vue?... Qu'en a-t-il fait?

— Je n'en sais rien, répondit tristement le père Afanasiy. Foma m'a seulement chargé de t'annoncer que tu ne la reverrais jamais...

— Il l'a tuée! — s'écria Danilo d'une voix stridente, et, les yeux injectés de sang, la tête perdue, il s'élança dans la direction du village.

Des groupes de paysans entouraient la petite maison de bains et attendaient leur tour pour y entrer. Il n'est pas de moujik qui, le samedi, néglige ce soin de propreté; le bain, trop étroit pour contenir tout le monde à la fois, ne désemplit pas de la journée. Les bancs disposés près de la porte étaient tous occupés; bon nombre de paysans étaient étendus sur l'herbe et tous causaient avec une grande animation de l'incendie qui venait d'éclater à Kamenka. Le feu s'était déclaré pendant la nuit dans la hata d'un paysan qui la veille s'était querellé avec un juif, et on accusait ce dernier d'être l'auteur du désastre. Un témoin oculaire donnait des détails sur l'incendie, qui se propageait avec rapidité; les juifs, enfermés dans leurs habitations situées à l'autre bout du village, refusaient d'aider au sauvetage; il était à prévoir que toute la partie de Kamenka occupée par les paysans allait être détruite; les maisons y étaient rapprochées les unes des autres, la rivière éloignée; on n'avait pas de pompe à feu et l'on devait se contenter de combattre les flammes avec les seaux d'eau apportés des puits. Une grande agitation régnait dans l'auditoire, et Nikita, qui attendait aussi son tour pour entrer au bain, épiait curieusement l'effet produit par cette narration lugubre.

— Quand donc aurez-vous le courage d'exterminer ces vampires? gronda-t-il entre ses dents en désignant du doigt Foma qui se dirigeait vers la boucherie.

Tous les regards se tournèrent dans cette direction, et des imprécations sourdes parcoururent les rangs, comme le roulement du tonnerre précurseur d'un orage.

A peine Foma fut-il entré dans la boutique que Vania traversa la rue; baissant la tête et marchant très vite, il côtoyait les maisons afin d'éviter le groupe des paysans, dont il redoutait les quolibets insultans. Une amertume profonde rongeait son cœur et il exécrait celui qu'il servait.

— Donne-moi une livre de bœuf, dit-il au boucher juif, en faisant semblant de ne point remarquer Foma assis dans la boutique.

Le marchand coupa une tranche de viande, la pesa et la lui remit.

— Tiens, fit-il en tendant la main, paie, ça coûte dix kopecks aujourd'hui.

Vania, tout en payant, protesta contre ce prix exorbitant au village.

— Il y a une épidémie parmi le bétail, tu le sais bien, riposta le juif. Si tu veux du bon marché, prends de la charogne; d'ailleurs ce sera toujours trop bon pour toi.

Et, sans attendre sa réponse il lui arracha des mains le morceau saignant, en prit un autre d'une couleur douteuse et le lui jeta à la face. Le paysan recula à demi suffoqué par l'odeur nauséabonde qui s'en dégageait.

— Je t'ai donné dix kopecks,.. rends-moi mon morceau, fit-il très pâle.

Le juif compta d'un air goguenard l'argent déposé sur le comptoir.

— Il y manque deux kopecks, dit-il. Tu espérais sans doute me tromper, mais tu as affaire à forte partie, mon bon.

Effectivement la somme n'était pas au complet, car une pièce de cuivre avait roulé par terre et gisait à ses pieds sans qu'il la remarquât.

— Je t'ai payé intégralement,... voici les deux kopecks, — Vania les lui désigna, — prends-les...

— Ramasse-les toi-même, rétorqua le juif. Je ne suis pas ton serviteur... — Un éclair traversa les yeux du cabaretier. — Non! — dit-il en serrant les lèvres.

Foma ricanait et suivait cette scène avec une satisfaction évidente.

— Tiens bon! dit-il à son coreligionnaire.

Celui-ci s'élança sur Vania et le secoua rudement.

— Chien de chrétien, rugit-il, je t'obligerai à ramasser cet argent avec tes dents et à lécher la poussière du plancher...

Vania, blême de rage, repoussa le juif avec tant de violence, qu'i l'envoya rouler à l'autre bout de la pièce. Mais le boucher, se relevant aussitôt avec la souplesse d'un tigre, tira de sa ceinture le long couteau dont il se servait pour dépecer la viande, se rua sur le paysan, et avant que celui-ci eût le temps de parer le coup, il le lui enfonça dans le bras. Vania couvert de sang se précipita sur le perron :

— Frères! cria-t-il, le juif m'assassine!

Au même instant, Danilo accourait vers le bain. Tête nue, les cheveux au vent, les traits décomposés, hagard, il était comme fou:

— Frères! cria-t-il, Foma a égorgé sa fille parce qu'elle voulait devenir orthodoxe...

— Vengeance!.. Vengeance au nom de la sainte foi!

Sa voix retentissait comme le clairon sonnant l'attaque. Les paysans se levèrent dans un tumulte indescriptible. Nikita, oubliant ses infirmités, parcourait les rangs en répétant le cri séditieux de Danilo. Plusieurs moujiks coururent à leurs hatas et revinrent armés de

faux, de fourches, de bâtons. Tous les visages étaient bouleversés, la haine, longtemps réprimée, débordait; on n'aurait pas reconnu dans ces êtres hurlant, gesticulant, avides de sang et de carnage les hommes paisibles d'autrefois. Vania, sans prendre la peine d'étancher le sang de sa blessure, les entraînait chez le boucher. Au bruit du tumulte, les deux juifs, affolés de terreur, s'étaient barricadés derrière le comptoir et attendaient leur sort en tremblant. Les paysans firent irruption dans la boutique :

— Qu'est devenue ta fille? demanda Danilo en tirant Foma de dessous le comptoir et en le traînant jusqu'au milieu de la pièce.

Un cercle menaçant, vociférant des imprécations, les entoura. Foma, accroupi sur le plancher, le dos voûté, la tête dans ses épaules, marmottait :

— Je l'ignore,.. je t'assure que je n'en sais rien...

Nikita, la face enflammée, écarta violemment la foule, repoussa Danilo; il brandissait une faux qui miroitait au soleil, et, se jetant sur Foma, il lui fendit le crâne :

— Béni soit le ciel, cria-t-il d'une voix tonnante, qui me permet enfin de venger mon maître!

Une large mare de sang s'étendit dans la pièce et baigna les pieds des paysans; la vue, l'odeur de ce sang leur monta au cerveau. Les instincts féroces de ces hommes, résignés jusque-là, s'éveillèrent tout à coup. Vania saisit le boucher qui, blotti derrière une armoire, geignait et demandait grâce; les paysans l'égorgèrent sans pitié.

XIX.

Après avoir conduit sa mère et Mavroussia à Kamenka, Savka retournait chez lui au pas lent de sa troïka fatiguée; il sifflotait gaîment :

— Danilo sera bien malin s'il parvient jusqu'à Mavroussia maintenant, pensait-il, faisant claquer sa langue en signe de satisfaction. Quant à cette folle, on saura la forcer à abandonner ses lubies.

Le savoir-faire de ses parens lui inspirait une confiance absolue. Étendu sur la paille, au fond de la charrette, il laissait librement flotter les rênes; la chaleur de midi, jointe à la fatigue, l'assoupissait peu à peu. Une voix brusque le fit sortir de sa somnolence; sa télègue était arrêtée au milieu de la route, et à côté de lui se tenait le mercier de Sofievka. Il n'avait plus figure humaine et tremblait de tous ses membres :

— Retourne vite d'où tu viens, et prends-moi, dit-il d'une voix éteinte.

Et il lui conta la fin tragique de Foma et du boucher.

— Je suis parvenu à m'échapper, mais ma femme et mes enfans sont restés au village ;.. je suis sûr qu'ils sont massacrés à l'heure qu'il est...

Et le juif se mit à pleurer, tout en se hissant dans la télégue. Bouleversé par l'effroyable nouvelle, Savka tourna bride aussitôt.

. . . .

Le soir de ce même jour, Kamenka était en feu ; les paysans n'avaient pu se rendre maîtres de l'incendie et, l'attribuant à la malveillance des juifs, ils avaient envahi les habitations de ces derniers ; dans leur exaspération, ils détruisaient tout ce qui leur tombait sous la main. Les meubles, les provisions, étaient précipités par les fenêtres au milieu de la rue ; les boutiques étaient saccagées ; des monceaux d'étoffes, de toiles, de vêtemens jonchaient le sol ; çà et là gisaient des sacs déchirés d'où s'échappait la farine ; les paysannes, les enfans éventraient les coussins, les matelas, tailladaient avec rage ces richesses, produits de leur sueur. D'épais nuages de duvet blanc flottaient dans les airs. Des moutons, des vaches brusquement arrachées à leurs étables erraient en mugissant avec effroi. Les cabarets étaient démolis ; on en tirait des tonneaux qu'on défonçait à grands coups de hache ; des flots de vodka coulaient partout sans que personne songeât à en profiter.

Les paysans se livraient à une œuvre de dévastation, mais ne pillaient pas ; la soif de la vengeance seule les animait. L'un d'eux, surpris par ses compagnons au moment où il s'emparait d'une montre, avait été aussitôt roué de coups et ignominieusement chassé. Les juifs glapissaient et défendaient leur bien comme ils pouvaient, mais les agresseurs étant supérieurs en nombre, ils avaient pour la plupart fini par abandonner leurs demeures et fuyaient vers la ville.

Dans une des dernières maisons du village, des femmes se hâtaient d'emporter le plus de hardes possible en se les superposant sur le dos ; les hommes fouillaient les armoires à la recherche de leurs effets précieux, qu'ils entassaient dans des coffres portatifs. Cette maison était encore intacte, et ses locataires s'empressaient de se sauver avec tout ce qu'ils pouvaient ramener :

— Où est Mavroussia ? Je ne la vois pas ? demanda tout à coup Rebecca, qui étouffait sous l'amas de manteaux et de châles qui la couvraient :

— Je n'en sais rien, répondit Savka d'un ton bourru en hissant un lourd paquet sur ses épaules.

— Mavroussia ! Mavroussia ! cria la mère.

Personne ne répondit à cet appel.

— Allons, dépêchons-nous ! fit un autre juif, sinon nous sommes perdus. La maison voisine brûle déjà :

— Ma fille!.. qu'est-elle devenue? insista Rebecca hésitante.

— Puisse-t-elle être foudroyée!.. gronda Savka en accompagnant ce souhait d'un juron.

Et il entraîna sa mère à la suite des fuyards.

La nouvelle des désordres de Kamenka s'était répandue aux environs avec une célérité extraordinaire, et plusieurs paysans de Sofievka étaient accourus prêter main-forte à leurs frères. Danilo se distinguait parmi les plus enragés. La chemise déchirée, les mains ensanglantées, les traits contractés, livides, un trou béant au front d'où découlait un filet vermeil, il se présentait comme l'apôtre de la vengeance. Le premier dans la mêlée, il encourageait ses compagnons, et, une fourche à la main, il frappait aveuglément de tous côtés, insensible aux coups qui l'atteignaient. Les lueurs pourpres de l'incendie embrasaient le ciel, qui n'était qu'un vaste dôme écarlate. Une fumée dense s'amoncelait au-dessus des hatas détruites; de temps en temps, une poutre noircie tombait, un toit s'effondrait, un mur encore debout croulait en écrasant les blessés, dont les plaintes déchirantes se mêlaient au fracas de l'éboulement. Des langues de feu avides de victimes rampaient des deux côtés de la rue. Une bouffée de vent jeta quelques étincelles sur le toit de la maison que venait d'abandonner la famille de Rebecca; il flamba comme une énorme gerbe de quelque feu d'artifice fantastique.

— Alimentons le feu, frères! cria Danilo.

Il tenait un tison d'une main et sa fourche de l'autre.

Soudain la porte de la hata s'ouvrit et, sur le perron à moitié brûlé, menaçant de crouler, apparut Mavroussia, les vêtemens défaits, les cheveux épars, les yeux égarés, la bouche tordue par un rictus insensé.

— Ma bien-aimée! s'écria Danilo en laissant tomber ses instrumens de vengeance et en se précipitant vers elle les bras tendus.

— Arrière! cria la juive d'une voix éclatante et arrêtant le jeune homme d'un geste imposant. Le cadavre de mon père égorgé par toi et les tiens se dresse entre toi et moi;.. tes mains sont teintes du sang de mon peuple. Chrétien qui prétends aimer et qui massacres, sois maudit!.. Le Dieu d'Israël est le vrai Dieu!

Elle rentra précipitamment dans les flammes, qui l'enveloppèrent de leur étreinte mortelle. Danilo poussa un cri déchirant et se jeta sur ses traces; comme il franchissait le seuil de la maison, le toit s'effondra avec un fracas sinistre et les ensevelit tous deux sous ses débris fumans.

V. Rouslane.

LE
BUDGET DE 1884
ET LA
SITUATION FINANCIÈRE DE LA FRANCE

Il y a juste un an, nous examinions ici la situation des finances françaises (1). Nous le faisions avec la sincérité qui, malgré l'opinion de quelques étourdis, est un devoir patriotique en pareil cas. Rien n'est plus puéril et plus superflu que de chercher à dissimuler des périls qu'on ne peut surmonter qu'à force de franchise et de résolution. Rien de plus injurieux non plus pour une grande nation démocratique que de la traiter en petite-maîtresse qui a ses nerfs, ses susceptibilités, qui redoute toute révélation désagréable et qui ne veut jamais avouer qu'elle ait commis des fautes, ni reconnaître qu'elle doive s'efforcer de les réparer. Dans les questions de finances surtout, il faut parler net, sans ambages et sans hésitation. C'est ce devoir que nous avons rempli l'an dernier et dont nous allons nous acquitter aujourd'hui de nouveau. Il y a un an, la situation commençait à être compromise; cette année, elle est plus mauvaise; dans deux ou trois ans, si l'on n'y prenait garde, elle serait tout à fait grave. Ces mots peuvent paraître empreints d'une certaine brutalité; ils n'ont cependant rien d'excessif. Un simple coup d'œil jeté sur les élémens principaux de nos finances les justifie. Depuis la guerre, on le sait, la France a traversé deux périodes très différentes; l'une qui, de 1871, s'étend jusqu'à 1875, période labo-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1882.

rieuse, pleine de difficultés et d'efforts, où le gouvernement est aux mains d'hommes prudens, circonspects, qui mettent leur honneur à établir courageusement des impôts productifs et à restreindre l'accroissement des dépenses. Ce sont ces hommes qui ont restauré le crédit de la France et qui, malgré le poids terrible de la dette nouvelle constituée par la guerre, nous ont rendu et laissé des finances excellentes. La seconde période part de 1876 ou 1877, pour expirer en 1881; ce qui la caractérise, c'est qu'elle recueille les fruits des sacrifices de la précédente; à la gêne succède alors une large aisance, qui bientôt se transforme en une prospérité que l'imagination grandit, et dont toutes les têtes finissent par être éblouies et grisées. Quels que soient alors les ministres qui se succèdent trop rapidement au pouvoir, l'influence réelle, l'engagement et le vote des dépenses, la disposition de l'impôt sont aux mains de la majorité ardente et inexpérimentée du parlement. Celle-ci n'a ni règle, ni mesure, ni connaissance des choses, ni conception des vrais besoins et des devoirs stricts de l'état. Elle a rêvé je ne sais quelle politique d'ostentation qui doit répandre sur le pays des bienfaits de toute sorte; elle est d'une générosité naïve, d'une prodigalité systématique; elle a toutes les ambitions et tous les caprices : il lui faut une armée et des forteresses supérieures à celles de l'Allemagne, une marine et des colonies égales à celles de l'Angleterre, des écoles plus belles que celles de la Suisse, des constructions gigantesques de chemins de fer comme aux États-Unis; il lui faut encore ce que ne connaissent pas ces pays, la satisfaction des appétits d'une clientèle électorale nombreuse, affamée et insatiable, et, pour y arriver, la mise à la retraite de tous les anciens fonctionnaires de l'état, ce qui désorganise les services et accroît sans cesse le poids des pensions civiles, la création de places nouvelles, l'augmentation de tous les petits et moyens traitemens. En face de toutes ces causes de dépenses, qui ne se sont jamais rencontrées toutes à la fois chez aucun peuple, la majorité ignorante et insouciante de nos parlemens ne veut placer aucune augmentation de recettes : l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, la Suisse, tous les pays enfin, quand leur crédit public s'est relevé après une crise, en profitent pour convertir sans délai leurs anciennes dettes; en France, on attend six ou sept ans pour s'occuper d'une conversion que les circonstances ont longtemps rendue facile, et quand enfin on s'y résout, c'est sous la pression irrésistible du déficit. Dans tous les pays que nous venons de nommer, si l'état s'occupe des caisses d'épargne ou d'institutions philanthropiques, comme les caisses de retraite, c'est en accordant seulement à ces établissemens sa garantie et en ne leur servant qu'un intérêt stric-

tement égal à l'intérêt qu'il serait obligé de payer lui-même s'il empruntait au grand jour; en France, on s'obstine, depuis dix ans, sous prétexte de philanthropie, à allouer aux déposans un intérêt qui est d'un cinquième et parfois d'un tiers plus élevé que celui des emprunts nouveaux contractés par l'état. Dans les pays où l'on fait beaucoup de chemins de fer, comme aux États-Unis, le gouvernement se garde bien de les construire ou de les exploiter; l'Angleterre, pour ses travaux de ports et de docks, s'en remet à des sociétés privées ou à des corporations locales, qui perçoivent des droits au moyen desquels elles se rémunèrent de leurs dépenses; en France, depuis 1875, l'état, bien loin de les solliciter, a repoussé dédaigneusement tous les concours qu'il eût dû rechercher. En même temps, l'on dégrève; on se vante d'avoir diminué de 300 millions de francs les impôts, et l'on ne réfléchit pas que ces dégrèvemens ont été si malencontreusement combinés que la plupart n'ont profité en rien à la production nationale, que l'un des plus considérables, par exemple, celui sur les vins, a fait perdre au trésor 70 millions de francs sans qu'il soit possible de dire que personne, pas même les consommateurs, ait bénéficié de cette décharge. Le vieux mot « d'état Providence » est sans doute bien usé; nos députés, qui ne croient plus à la Providence, semblent n'avoir pas perdu toute foi au surnaturel, tellement ils violent avec acharnement les règles de la nature des choses. La conduite des finances de la France, depuis six ans, ressemble à une féerie où des milliards inépuisables seraient à la disposition des caprices infinis d'un homme longtemps pauvre et soudainement enrichi. C'est, en effet, une politique d'apparat et de décor que l'on applique avec persévérance. Les mêmes entraînemens, les mêmes illusions, les mêmes rêves que l'on trouve dans le gouvernement central, on les rencontre dans les trois quarts des communes et les trois quarts des départemens de France. C'est un personnel inexpérimenté et naïvement prodigue qui a pris possession de la plupart des assemblées locales, et il exagère, lui aussi, les dépenses utiles, multiplie les superflues, développe les extraordinaires, et se lance à corps perdu dans les emprunts et les déficits.

I.

En nous bornant aux finances nationales, il est aisé de montrer que ce jugement n'est pas trop sévère. La situation des derniers exercices budgétaires en fait foi. Le dernier budget du second empire, régime que l'on ne peut taxer à coup sûr d'excessive parcimonie, s'élevait en dépenses à 1 milliard 621 millions; il s'agit

ici du seul budget ordinaire de l'état, qui laisse en dehors le budget, dit sur ressources spéciales, lequel comprend une partie des recettes et des dépenses locales. En 1875, année où l'on peut considérer que l'on avait compris dans le budget toutes les dépenses essentielles, soit militaires, soit civiles, et l'intérêt intégral des emprunts de guerre, on arrive au chiffre de 2 milliards 626 millions. C'est 1 milliard 5 millions de plus qu'en 1869 ; or, comme les charges de la guerre se sont élevées à 9 milliards 1/2 ou 10 milliards approximativement, la dotation des services ministériels avait pu être accrue de 4 à 500 millions de francs dans cet intervalle de six années. On avait lieu de penser que le budget de 1875 ainsi établi était suffisamment doté; il contenait tout le nécessaire et tout l'utile; il est même vraisemblable qu'il s'y rencontrait du superflu. Prétendre que ce budget de 1875 ne dût jamais être dépassé, c'eût été sans doute une rigueur trop stoïque; mais on pouvait espérer et vouloir que ces accroissemens de dépenses, qui s'imposent aux peuples riches de même qu'aux particuliers, fussent modérés et lents. Comme dans tout budget bien ordonné il y a une partie qui reste à peu près fixe : la dette, et que celle-ci, dans le budget français, exigeait, en 1875, une dotation de plus de 1 milliard, la partie du budget d'alors qui était susceptible de s'accroître dans les années suivantes, ne représentait que 1 milliard 600 millions de francs en chiffres ronds. En admettant que cette partie du budget, réservée à ce que l'on appelle les services ministériels, fût raisonnablement augmentée de 2 pour 100 par année, on aurait eu un accroissement annuel des dépenses de 32 millions de francs environ. Le budget de 1884 pourrait, dans cette hypothèse, être supérieur de 288 millions environ au budget de 1875, ce qui eût porté ce budget de 1884 au chiffre de 2 milliards 914 millions. Encore doit-on dire que la possibilité de convertir la dette publique constituée en 5 pour 100 eût pu et dû faire profiter le trésor d'une économie de 60 à 70 millions de francs environ, de sorte que, en définitive, si nos finances avaient été conduites depuis 1875 avec une prudence moyenne, conformément aux principes de M. Thiers, nous nous trouverions pour l'année 1884 en face d'un budget ordinaire de 2 milliards 850 millions au maximum. Or le budget que nous propose M. Tirard, budget incomplet, qui sera certainement dépassé dans une large mesure, atteint la somme de 3 milliards 103 millions; ce sont des chiffres de prévision, antérieurs de six mois à l'ouverture de l'exercice; les crédits supplémentaires feront leur œuvre, comme toujours, et il n'y a aucune invraisemblance à présumer que le budget réel ordinaire de 1884 s'élèvera à 3 milliards 200 millions au moins; dans les années précédentes, en effet,

les crédits supplémentaires ont rarement été au-dessous de 200 millions de francs et ont souvent dépassé ce chiffre. En ne les portant que pour 100 millions, nous comptons sur un retour de nos législateurs à la sagesse. Présenté avec un chiffre officiel de dépenses de 3 milliards 103 millions, évaluation qui, sans aucun doute, se transformera en une réalité de 3 milliards 200 millions, le budget de 1884 dépassera de 1 milliard 580 millions celui de 1869 et de près de 600 millions celui de 1875. En disant qu'il eût pu et dû être moindre de 250 à 300 millions, nous faisons, en vérité, preuve de peu d'exigence.

Par quelles étapes est-on arrivé du chiffre très suffisant de 2 milliards 626 millions de dépenses, en 1875, au chiffre vraiment extravagant de 3 milliards 103 millions et plus probablement de 3 milliards 200 millions pour 1884? Jusqu'en 1880 inclusivement, la progression n'est pas excessive : les dépenses de cet exercice, en effet, s'élèvent à 2 milliards 826 millions de francs, ce qui n'excède que de 200 millions celles de l'exercice 1875; ainsi, en ces cinq années, l'augmentation des dépenses a été de 40 millions en moyenne par an; c'est une proportion qui ne dépasse pas de beaucoup celle que, par un esprit peut-être exagéré de concession, nous admettions comme raisonnable et permise. De 1875 à 1880, en effet, le gouvernement a encore été dans des mains ayant quelque expérience, quelque souci des traditions, quelque clairvoyance; la chambre ne se sentait pas aussi complètement maîtresse, elle était moins impérieuse, moins enivrée; elle se laissait moins entraîner par le hasard et le caprice. A partir de 1881, la règle et la mesure disparaissent; le budget de 1884, tel qu'on nous le présente, offre un accroissement de 277 millions relativement au budget de 1880, et si l'on tient compte de ce que le budget de 1884 est un budget de prévision et qu'on y ajoute la proportion moyenne des crédits supplémentaires des dernières années, on voit que les dépenses de l'an prochain dépasseront de 400 millions environ celles de 1880. De 1880 à 1884, l'accroissement annuel des dépenses aura été deux fois et demie plus considérable que pendant la période de 1875 à 1880.

On pourrait se consoler de cette prodigalité en se disant que, si énormes qu'elles soient, si inouïes chez tous les peuples et dans tous les temps, nos dépenses budgétaires ne dépassent pas les forces contributives du pays, que le bien-être des Français n'en est que médiocrement réduit, que la production nationale n'en éprouve aucun détriment notable et que notre vitalité ne s'en trouve pas atteinte. Il n'en est malheureusement pas ainsi. Les symptômes les plus significatifs et les plus graves témoignent que nos finances

sont en souffrance, que l'industrie, le commerce et l'agriculture languissent et que le poids des impôts se fait lourdement sentir. Il y eut une courte période d'années où la France jouit des avantages et de la gloire d'avoir des budgets en excédent réel des recettes sur les dépenses; c'est la période de 1875 à 1880 inclusivement. Pendant une année de transition, en 1881, on put croire que l'on avait encore un excédent, mais il n'était qu'apparent; il tenait à deux circonstances anormales; on avait transporté au budget extraordinaire une somme notable de crédits qui étaient affectés à des dépenses permanentes et qui régulièrement eussent dû figurer au budget ordinaire; et, en outre, on avait porté en recettes au budget ordinaire 80 millions de francs qui n'étaient pas une ressource propre à l'exercice en cours et qui provenaient des reliquats d'exercices antérieurs. Sans ces deux procédés, que tous les financiers rigoureux considéreront comme irréguliers, le budget de 1881, au lieu d'un excédent apparent et officiel de 111 millions de francs, serait en déficit réel d'une cinquantaine de millions. A partir de 1882, le déficit ne peut plus être nié, il est impossible de le maintenir à l'état latent. Quoiqu'on ait porté au budget ordinaire de cet exercice un ensemble de ressources montant à 145 millions provenant d'exercices antérieurs (page 70 de l'exposé des motifs de 1884), quoique le budget extraordinaire comprît encore pour 70 millions environ de dépenses ordinaires, M. le ministre des finances avoue que l'excédent provisoire des dépenses du budget de 1882 est de 47 millions de francs. Encore ajoute-t-il qu'il réduit le déficit à ce chiffre en retranchant 60 millions d'annulations probables de crédits en fin d'exercice; or rien ne prouve que les annulations atteignent cette somme.

Arrêtons-nous un instant à ce budget de 1882, le dernier écoulé; il vaut vraiment la peine qu'on l'examine, car il montre mieux que tout autre en quelle situation nouvelle sont les finances, hier encore si magnifiques, de la France. Cet exercice 1882 est, non pas le premier qui soit en déficit réel, car celui de 1881 était aussi dans ce cas, mais le premier qui soit en déficit officiel. On nous dit que ce déficit ne dépassera vraisemblablement pas 47 millions; c'est déjà une grosse somme, mais combien elle s'accroît quand on examine les choses de près! M. Léon Say, dans l'élaboration du budget de l'exercice courant, M. Allain-Targé lui-même, et en définitive la chambre, ont reconnu que, jusqu'à la fin de l'année 1882 inclusivement, on avait porté indûment au budget sur ressources extraordinaires tout un ensemble de dépenses montant à 70 ou 80 millions de francs qui auraient dû, d'après les règles d'une bonne comptabilité, figurer au budget ordinaire. Le budget ordinaire de 1882, qu'on nous dit se

solder par un déficit de 47 millions de francs, ne contenait donc pas toutes les dépenses qu'il eût dû contenir. Pour avoir ce total de dépenses, il faut commencer par ajouter 70 millions au moins, alors le déficit de 1882 passe de 47 millions, chiffre officiel, à 117 millions. Ce n'est pas tout : si le budget ordinaire de 1882 est incomplet en dépenses, d'autre part, — ce qui, au lieu d'être une compensation, est une aggravation, — on l'a fait profiter de recettes qui n'appartiennent pas à l'exercice et qui, par conséquent, sont des recettes extraordinaires. Ces ressources étrangères attribuées au budget de 1882 s'élèvent, d'après M. Tirard, à 145 millions 1/2 ; mais comme dans cette somme, 95 millions en chiffres ronds avaient une affectation spéciale et se sont trouvés consacrés à des dépenses qui ne se représenteront pas chaque année, nous ne devons tenir compte que de 50 millions empruntés à des reliquats d'exercices antérieurs et versés à tort dans la masse commune des ressources ordinaires de l'exercice 1882. Si l'on défalque, comme on doit le faire, cet apport irrégulier de 50 millions, le déficit réel de l'exercice 1882 se trouve porté à 167 millions en chiffres ronds. Voilà la vérité : le dernier exercice connu, si l'on compare l'ensemble des dépenses vraiment ordinaires à l'ensemble des recettes vraiment ordinaires, se trouve affligé d'un déficit de 167 millions de francs. Que doit-on attendre du budget de 1884, qui s'offre au parlement avec un chiffre de dépenses supérieur de près de 200 millions de francs au chiffre des ressources ordinaires de 1882 ? Si le déficit réel de ce dernier exercice est de 167 millions, que ne peut-on pas appréhender pour l'exercice prochain ?

Il ne nous échappe pas que, par certains argumens spécieux, on essaie d'atténuer l'importance vraiment inquiétante, même effrayante, de ces déficits. On dit que nos budgets ordinaires contiennent une dotation pour l'amortissement et qu'il n'est que trop juste, si nous voulons avoir la situation réelle, de distraire des dépenses du budget les sommes consacrées à amortir notre dette. L'amortissement ! peut-on prononcer ce mot sans un cuisant remords ou une blessante ironie ? Oui, il y a des nations qui amortissent ; et quand on a, comme la France, une dette de 28 milliards, ce serait un devoir de prévoyance, ce serait non-seulement une obligation morale vis-à-vis les générations à venir, mais un acte de prudence politique pour nous-mêmes, que de songer à amortir une fraction de ces 28 milliards. C'est encore là un des points faibles de nos finances ; nous n'amortissons pas ; ce que nous décorons du nom d'amortissement est une dérision. Douze ans après la paix, quand aucun orage n'est venu troubler notre sécurité nationale, nous n'avons pour ainsi dire rien amorti. On nous présente, sans doute, des tableaux offi-

ciels où l'on allègue que l'amortissement depuis la guerre a porté sur environ 2 milliards ; mais l'on néglige de dire que, en même temps que nous remboursions de faibles fractions de nos anciennes dettes, nous avions soin de pourvoir à une partie de nos dépenses ordinaires par des emprunts nouveaux au moyen d'un compte de liquidation indéfiniment prolongé et de l'imputation au budget extraordinaire de dépenses vraiment ordinaires. Les Américains, qui comprennent aussi bien que nous les vrais intérêts de la démocratie, nous avaient donné un excellent et double exemple que nous n'avons pas voulu suivre : convertir sans relâche les anciennes dettes, dès que le taux de l'intérêt changeait et amortir sans se lasser. Un de nos distingués confrères, M. Victor Bonnet, a, dans une précédente étude, montré combien l'amortissement est chez nous injustement négligé (1). M. Thiers, avec son prévoyant bon sens, s'était efforcé de le constituer en stipulant qu'on rembourserait chaque année, sur les fonds du budget ordinaire, c'est-à-dire sur le produit des impôts, 200 millions de francs à la Banque de France, et que, après l'extinction de la créance de cet établissement, on rembourserait également sur les fonds du budget ordinaire les obligations à court terme créées pour le second compte de liquidation. On eût dû ainsi rembourser 170 millions de francs sur les ressources ordinaires de 1882 ; mais on s'est singulièrement éloigné des préceptes rigides de M. Thiers, et l'on n'a pourvu qu'au remboursement de 103 millions de francs sur les fonds mêmes du budget ordinaire. Après cette dérogation dangereuse, quand l'amortissement est ainsi à la portion congrue, peut-on le faire sonner si haut ? A-t-on le droit de le déduire du déficit de 167 millions, qui est le dernier mot du budget de 1882 ? Même si l'on veut faire cette déduction, ce qui serait à coup sûr une grande faiblesse et une grande imprudence, le déficit reste encore de 64 millions au moins.

L'exercice de 1883 se présente-t-il dans des conditions meilleures ? Il faudrait un singulier parti-pris d'optimisme pour le soutenir. Il fut voté par les chambres avec une évaluation de dépenses de 3 milliards 44 millions de francs. Comme toujours, les crédits supplémentaires étaient aux aguets, n'attendant que le vote du budget primitif pour faire irruption et détruire le fragile équilibre sur lequel on comptait. Dès le mois de mars, c'est-à-dire quand l'exercice n'était pas encore au quart de son cours, ils dépassaient 43 millions et portaient à la somme de 3 milliards 87 millions en chiffres ronds l'ensemble des dépenses proposées. Bien loin de marcher d'un pas égal dans le même sens, les recettes faisaient un mouvement dans

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1882.

le sens opposé. On les a évaluées à 3 milliards 44 millions de fr., mais voici que les trois premiers mois donnent 5 millions de moins-values. Dira-t-on que ce mécompte est exceptionnel, dû à des circonstances passagères, que la fin de l'exercice compensera la faiblesse du début? Rien n'autorise à l'admettre. Les faits qui ont causé ces moins-values sont trop connus pour qu'on puisse espérer un changement prochain. La vraisemblance est donc que les trois derniers trimestres ne seront pas plus favorisés que le premier, et que la moins-value des impôts, qui fut de 5 millions pour celui-ci, atteindra 20 millions au moins pour l'ensemble. Le chiffre des recettes de l'exercice s'affaissera ainsi, suivant toutes les probabilités, à 3 milliards 24 millions. Le chiffre des crédits est dès maintenant de 3 milliards 87 millions; l'écart, c'est-à-dire le déficit provisoire au moment où nous écrivons, atteint la somme déjà notable de 63 millions. En réalité, le déficit est supérieur : on a porté, en effet, au budget ordinaire des recettes de l'exercice 1883 une ressource importante, — 32 millions, — empruntée aux reliquats des exercices précédens, c'est-à-dire en définitive à la dette flottante: cette ressource ne peut pas être considérée comme normale et ne devrait pas trouver de place dans un budget ordinaire; voilà donc le déficit réel, l'insuffisance des recettes ordinaires et propres à l'exercice pour couvrir les dépenses ordinaires et propres à l'exercice, qui s'élève de 63 millions à 95. Mais ce dernier chiffre même, suivant toutes les probabilités, sera notablement dépassé. Nous n'avons tenu compte dans les calculs qui précèdent que des crédits supplémentaires déjà votés ou soumis aux chambres, soit de 43 millions. Dans toutes les années précédentes, ces crédits tardifs ont singulièrement dépassé cette somme : en 1882, ils ont atteint 220 millions et 181 en 1881. Nous espérons que la chambre se montrera plus prudente que dans les récentes années; nous avons quelque droit de faire fond sur la fermeté de M. Tirard, qui depuis quelques mois fait montre de résolution; néanmoins ce n'est pas soudainement qu'un prodigue devient économe, et il est peu vraisemblable que les crédits supplémentaires ou extraordinaires de 1883 restent fort au-dessous de 130 ou 140 millions. Admettons que les annulations de crédits en fin d'exercice réduisent ce chiffre de 50 millions, il restera encore une cinquantaine de millions à ajouter aux dépenses déjà votées et soumises aux chambres; le déficit de 1883, que nous voyions tout à l'heure monter à 95 millions, atteindra par conséquent 145.

Les perspectives de 1884 ne sont pas beaucoup plus réjouissantes. Le budget se présente avec un ensemble de crédits de 3 milliards 103 millions, chiffre qui est absolument inconnu dans l'histoire

des budgets de toutes les nations civilisées. Or, les ressources ordinaires de l'année 1882, le dernier exercice connu, ne se sont élevées qu'à 2 milliards 904 millions de francs? Si l'on s'en tenait à ce terme de comparaison, le budget de 1884 serait avant sa naissance, en déficit de 199 millions, on peut dire en chiffres ronds 200 millions. Nous accordons que la situation pourra être moins mauvaise. Il est vraisemblable que les impôts en 1884 donneront une certaine plus-value relativement à 1882; mais peut-on espérer que ces plus-values soient fortes? D'après une statistique dressée par le ministère des finances et insérée dans le rapport de M. Ribot sur le budget de 1883, la progression des impôts indirects de 1872 à 1881 est de 3.05 pour 100 par année. Mais il s'en faut que cette progression soit continue et uniforme; elle procède par saccades; or, comme elle a été singulièrement accentuée dans la période de 1875 à 1881 inclusivement, et notamment dans cette dernière année, il est vraisemblable qu'elle sera beaucoup plus lente de 1882 à 1884 ou 1885 inclusivement. C'est ce qui se manifeste dès maintenant. L'année 1882 n'a donné que 1 million de francs de plus que l'année 1881, et les trois premiers mois de 1883, qui fournissent une moins-value relativement aux évaluations budgétaires, ne donnent que 8 millions de plus que les mêmes mois de 1882. En estimant à une quarantaine de millions la plus-value que l'on peut raisonnablement espérer d'une année à l'autre, on trouve que les recettes ordinaires de 1884 pourront dépasser de 80 millions environ celles de 1882; c'est-à-dire que les recettes du prochain exercice s'élèveraient à 2 milliards 984 millions en chiffres ronds; les prévisions de dépenses étant dès à présent de 3 milliards 103 millions, le déficit monterait à 118 ou 120 millions. Il faut y joindre les crédits supplémentaires, qui dans une certaine mesure sont inévitables; l'on arrive alors à un déficit probable de 150 millions. Il est vrai que, pour atténuer ce déficit, on compte ou l'on comptait sur différentes ressources ayant un caractère extraordinaire et que l'on glissa habilement dans le budget ordinaire. L'une de ces ressources est une somme de 17 millions de francs empruntée aux reliquats des exercices antérieurs, c'est-à-dire en réalité à la dette flottante; une autre ressource qui n'est pas normale et à laquelle il va peut-être falloir renoncer, c'est un remboursement de 35 millions à attendre des compagnies de chemins de fer sur les avances que l'état leur a faites à titre de garanties d'intérêt. Que les compagnies de chemins de fer soient en situation de rembourser au trésor 35 millions en 1884, rien ne le fait supposer. En 1881, les compagnies ont remboursé 18 à 19 millions, à savoir : l'Orléans 10 millions, le Midi un peu plus de 6 et l'Est quelques centaines de mille francs. Les recettes nettes des compagnies ont été moindres en 1882 qu'en

1881 ; certaines réduisent leurs dividendes ; et presque toutes, même celles qui ont des excédens de recettes brutes, diminuent leurs remboursemens au trésor, parce qu'à un léger accroissement des recettes brutes correspond souvent une légère diminution des recettes nettes. L'année 1883 s'annonce mal pour les compagnies. Presque toutes ont des moins-values, même sur le trafic brut. Il y avait donc peu d'espérance que ces sociétés pussent rembourser en 1884 les 35 millions qu'on a inscrits au budget de cette année ; ces remboursemens, d'ailleurs, étant une ressource exceptionnelle, eussent dû appartenir au budget extraordinaire. En tout cas, les conventions à intervenir entre les compagnies et l'état peuvent non-seulement diminuer cette somme, mais l'absorber en entier. De tout ce qui précède il résulte que le budget de 1884 s'offre dès à présent aux chambres avec un déficit probable de 150 millions ; c'est aussi à 150 millions environ que se fixe le déficit réel presque certain de l'exercice 1883, et c'est à 150 ou 160 millions également que l'on peut évaluer le déficit du dernier exercice écoulé, 1882. Ainsi 450 millions de déficit du budget ordinaire en trois ans, voilà le nouvel état de nos finances, succédant à la période si étincelante de prospérité de 1875 à 1880.

Ici intervient une opération, diversement jugée, qui modifie dans une certaine mesure les chiffres que nous venons d'écrire : c'est la conversion du 5 pour 100 en 4 1/2. Cette opération, qui s'accomplit au moment même où nous écrivons, était-elle opportune ? s'est-elle faite suivant le procédé le meilleur ? Ce sont là aujourd'hui des questions oiseuses. L'événement est accompli. A notre sens, la conversion du 5 pour 100 est une opération, non-seulement légitime, mais nécessaire. Elle n'est pas seulement du droit de l'état, elle entre dans la catégorie de ses devoirs. L'état n'a charge, en effet, que de la généralité des citoyens ; et la généralité des citoyens, ce sont les contribuables. L'an dernier, à pareille époque, dans un article paru ici même, nous écrivions ces mots : « La conversion sera bientôt nécessaire, il faudra l'exécuter au plus tard dès le commencement de l'année prochaine (1). » Nous ajoutions, il est vrai, ces mots : « pour accorder au pays quelques dégrèvemens. » Hélas ! c'était un vœu plutôt qu'une espérance. Nous voulions penser, cependant, que la chambre, avertie par tant de voix, notamment à diverses reprises par M. Léon Say, voudrait se réformer sans retard et rompre avec toutes ses mauvaises habitudes. Il n'en a pas été ainsi : les crédits supplémentaires en 1882 ont été plus considérables que jamais, puisqu'ils ont atteint le chiffre colossal de 220 millions de francs. L'état de nos finances s'est notablement aggravé, et aujour-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1882.

d'hui ce n'est qu'avec une mélancolie résignée que l'on peut prononcer le mot de dégrèvemens. Pendant sept années, de 1876 à 1883, nous n'avons cessé, quant à nous, de prêcher la conversion; nous demandions l'accomplissement de cette grande mesure dans un temps où la prospérité du pays était éblouissante. Pas un budget ne fut présenté dans tout cet intervalle sans que nous ayons pris soin de rappeler aux parlemens qu'il avait le moyen de diminuer de 50 ou 60 millions le chiffre des impôts sans rien enlever aux services publics. Accomplie alors, la conversion eût été accueillie avec faveur par l'ensemble du pays et sans trop de regrets par les rentiers. L'agriculture eût pu largement en profiter, et le crédit y eût trouvé une nouvelle cause d'essor. Des considérations politiques se sont opposées, paraît-il, à ce qu'on fît la conversion quand elle était si aisée et si naturelle. On connaît la malheureuse phrase du discours de Romans qui a rendu impossible ce grand acte au moment où il était le plus opportun et le plus simple. Ç'a été l'une des grandes fautes de M. Gambetta, l'une de celles qui montrent combien il avait peu la connaissance des affaires et l'intuition de l'avenir. Faite au moment où le 5 pour 100 venait de dépasser le pair, où personne n'avait pu acheter de cette rente dans les cours élevés, alors que toutes les circonstances étaient riantes, la conversion eût été même au point de vue politique et pour le prestige du régime nouveau, une mesure excellente. Il était réservé à M. Gambetta de ne pas comprendre une vérité si claire, de ne pas voir qu'en retardant la conversion, il en augmentait les difficultés, qu'en laissant vivre le fonds 5 pour 100 au-delà de sa vie naturelle, il entretenait chez les rentiers des illusions qui plus tard se changeraient en mécomptes, qu'en laissant imprudemment le 5 pour 100 s'élever considérablement au-dessus du pair, il créait des couches nouvelles d'acheteurs auxquels la conversion serait plus dure et plus amère qu'aux anciennes; qu'en un mot la conversion, qui était alors une œuvre de liberté et de choix, pourrait devenir un jour une œuvre de nécessité. Il était, cependant, d'autant plus facile de la prévoir que M. Gambetta et la chambre engageaient de plus en plus le pays dans la voie des dépenses folles qui devaient rendre la conversion indispensable. En regrettant que cette grande opération ne se soit pas effectuée beaucoup plus tôt et dans des circonstances plus favorables, il nous est impossible, quant à nous, qui l'avons toujours demandée, de ne pas l'approuver. Quand un état se trouve trois années de suite en face de déficits s'élevant chacun à 150 millions environ, il ne lui est pas permis de continuer à payer à ses créanciers, même nationaux, un intérêt supérieur à l'intérêt normal. La conversion vient donc trop tard, mais selon nous elle ne vient pas trop tôt. Sans doute elle ne comblera pas le déficit du budget : elle

réduira seulement à 140 millions au lieu de 150 le déficit de l'exercice 1883 et à 110 ou 115, au lieu de 145 ou 150, le déficit de 1884, elle aidera en outre, si l'on y joint d'autres moyens qui demandent plus de persévérance et de résolution, au rétablissement graduel de nos finances.

II.

Il faudra, en effet, une forte dose de résolution et de persévérance pour restaurer nos finances aujourd'hui si ébranlées et si enchevêtrées. Ce n'est pas quelques points de détail qu'il faut modifier, c'est tout le système. On doit revenir à la pratique prudente de 1872 à 1877. Toute l'administration s'est depuis lors relâchée. La prodigalité des chambres et l'affaiblissement de la prospérité publique ont été de pair. Les preuves de cette vérité abondent. Voyez ce qu'étaient de 1874 à 1877 les crédits supplémentaires. La fermeté des ministres et la tempérance du parlement les maintenaient dans des limites raisonnables. Le budget définitif des dépenses de 1874 ne dépasse que de 37 millions 1/2 le budget primitif; l'écart entre les deux budgets est de 82 millions 1/2 en 1875, il s'élève par exception à près de 144 millions en 1876 et il revient à 51 millions en 1877. Dans ces quatre années, les dépenses réelles n'excèdent que de 315 millions les dépenses prévues, soit une moyenne de 78 millions 1/2 par exercice; c'était, eu égard à la faiblesse humaine, une proportion raisonnable. Combien elle est dépassée depuis lors! En 1878, l'écart entre le budget définitif des dépenses et le budget d'évaluation atteint le chiffre colossal de 327 millions 1/2 de francs; en 1879, il est encore de 240 millions; en 1880, il s'abaisse passagèrement à 124, il remonte à 182 millions en 1881, et, en 1882, le dernier exercice écoulé, mais non encore complètement clos, les dépenses réelles, d'après les déclarations récentes de M. Tirard, auront dépassé de 243 millions au moins les dépenses prévues dans le budget. Les cinq années de la période 1878 à 1882 auront offert au monde ce spectacle inouï qu'en pleine paix les budgets définitifs auront excédé de 1 milliard 116 millions en chiffres ronds les budgets de prévision, ce qui représente un écart moyen de 223 millions entre le budget définitif et le budget primitif. Cet écart est deux fois et demie plus grand que celui que l'on constatait dans la période, cependant beaucoup plus laborieuse et plus critique, de 1874 à 1877.

En même temps que la moyenne des crédits supplémentaires ou extraordinaires triplait, les plus-values, atteignant d'abord des chiffres merveilleux, finissaient par s'éteindre presque complètement, si bien qu'elles devenaient insuffisantes pour parer aux crédits tar-

difs. Par rapport aux résultats de l'exercice immédiatement antérieur, les impôts indirects avaient donné, en 1875, une plus-value de 158 millions 1/2, une de 56 1/2 en 1876 et une moins-value de 13 millions en 1877. Les plus-values reprirent énergiquement depuis lors : 89 millions en 1878, 57 millions 1/2 en 1879, 70 millions en 1880 et 117 millions en 1881. Cette année clôt la période des vaches grasses : l'année 1882 ne donne plus qu'un excédent de 1 million du produit des impôts relativement à 1881, et l'année 1883 s'annonce comme devant rendre 30 à 35 millions de plus seulement que l'année 1882.

Doit-on penser que la suppression ou le ralentissement de ces plus-values soit temporaire, et doit-on faire fond sur une recrudescence prochaine des augmentations du rendement des impôts? Certes, ce serait méconnaître absolument les ressources de la France, la puissance de son épargne, les qualités laborieuses de sa population, que de croire que désormais le produit des taxes va rester stationnaire. Mais, d'autre part, bien des indices semblent annoncer d'une manière presque certaine que, dans les deux ou trois prochaines années, les plus-values des impôts n'atteindront pas les proportions énormes qu'on leur a connues de 1878 à 1881. Les causes des plus-values d'impôts peuvent se ramener à trois chefs principaux : d'un côté, l'accroissement de la population, qui multiplie le nombre des consommateurs ; d'un autre côté, l'activité industrielle et commerciale et plus particulièrement l'élan des industries urbaines et notamment de l'industrie du bâtiment ; enfin, l'augmentation de la fortune publique et surtout du taux d'évaluation de cette fortune. Quelques mots sur ces trois points expliqueront qu'on ne puisse compter pour les prochaines années sur des plus-values considérables du produit des taxes. La population de la France est presque stationnaire; elle s'accroît de 90,000 à 100,000 âmes par an, ce qui n'ajoute que 1/4 pour 100 au nombre des consommateurs des articles taxés ; c'est là, même au simple point de vue fiscal, une grande infériorité par rapport à plusieurs de nos voisins, l'Angleterre, l'Allemagne, le Belgique et même l'Italie. Aussi, dans le premier trimestre de 1883, la plus-value des impôts indirects, par rapport au produit du trimestre correspondant de l'année antérieure, est-elle plus forte en Italie qu'en France. Quant à la seconde cause des plus-values, l'activité commerciale, industrielle et agricole, on ne saurait trop y compter pour les prochaines années. C'est un lieu-commun que l'agriculture souffre; dans le Midi, elle est encore sous l'influence des ravages du phylloxera ; dans le Nord, le Centre et l'Ouest, elle a pâti d'une série de mauvaises récoltes, de la difficulté de trouver des ouvriers, et elle a dû subir, en outre, par suite de la concurrence étrangère, des prix de

vente moins favorables. Cette situation laisse une trace dans les recettes du trésor. Les contributions directes rentrent plus difficilement qu'autrefois. Il suffit pour s'en rendre compte, de comparer le tableau du recouvrement des impôts pendant le premier trimestre de l'année courante et des quatre années précédentes. Au 31 mars 1879, il était dû par les contribuables au trésor sur les douzièmes échus 10,152,000 francs; au 31 mars 1880, 10,713,000; au 31 mars 1881, l'arriéré avait fléchi, il n'était plus que de 9,080,000; mais, depuis lors, il se relève considérablement : il est de 12,318,000 francs au 31 mars 1882 et monte à 15,133,000 francs au 31 mars 1883. Le retard dans le paiement des contributions directes est moitié plus considérable en 1883 qu'en 1879. Si, au lieu des sommes, on recherche les proportions, on arrive aux résultats suivans, qui ne sont pas moins démonstratifs. Au 31 mars 1879, les contribuables étaient en retard, sur les douzièmes échus, de 18 centièmes de douzièmes; au 31 mars 1882, le retard portait sur 21 centièmes de douzièmes; il atteint 25 centièmes de douzièmes en 1883. Les frais de poursuite se sont aussi accrus : de 1 fr. 06 par 1,000 francs de recouvremens dans le premier trimestre de 1882, ils ont monté à 1 fr. 24 dans le trimestre correspondant de 1883. Il ne faut sans doute pas exagérer l'importance de ces faits regrettables : en définitive, les contribuables français s'acquittent encore très ponctuellement de leur dette envers l'état et l'on aurait peine à trouver dans le reste du monde des débiteurs aussi exacts. Néanmoins, l'augmentation de l'arriéré et des frais de poursuite prouvent qu'un grand nombre des imposés sont à bout de forces. Et comment ne le seraient-ils pas quand aux fléaux naturels dont ils subissent les coups vient se joindre depuis quelques années un accroissement presque constant des charges fiscales? Les contributions ordinaires et extraordinaires locales s'accumulent, pour les luxueuses constructions d'écoles notamment, qui sont l'une des plus grandes folies de ce temps. L'état a beau dire qu'il n'a pas accru l'impôt foncier depuis le commencement du siècle, qu'il l'a même diminué jusqu'en 1852, il s'arrange, avec ses débauches de constructions, de manière que le nombre des centimes additionnels monte chaque année; et le personnel nouveau, improvisé, qui a envahi presque partout les conseils municipaux et les conseils-généraux, subissant docilement les incitations du gouvernement, développe les budgets locaux à l'instar du budget de l'état. La France est pleine d'un bout à l'autre de grenouilles qui s'enflent pour jouer de l'importance et faire les personnages.

Ce n'est pas toutefois la langueur de l'agriculture qui peut influer le plus sur le produit des impôts; elle peut avoir quelque effet sur la facilité du recouvrement des taxes directes, mais elle n'exerce

qu'une faible action sur les contributions indirectes proprement dites. Les cultivateurs consomment médiocrement des denrées imposées; ils ont la franchise pour le vin ou le cidre de leur cru, qu'ils boivent et qu'ils font boire à leurs gens ; ils ne font que peu usage de café, de sucre et de tabac. Ce sont les ouvriers de l'industrie, ceux des grandes villes surtout et tous les nomades, qui alimentent particulièrement le trésor; voilà la légion innombrable des fumeurs, des buveurs de vin et d'alcool. Les travaux énormes de construction entrepris à Paris, dans la plupart des grandes villes, sur tout le littoral de la Manche et de l'Océan, et dans toutes les stations hivernales de la Méditerranée, les grands chantiers ouverts par l'état sur toute l'étendue du territoire où l'on entreprend à la fois soixante ou quatre-vingts tronçons de lignes ferrées, sans compter les canaux, les chemins vicinaux et les ports, les folies des particuliers et des sociétés anonymes avant le krach de la bourse, le plan Freycinet, dont la conception et le vote appartiennent à la même période d'entraînement et d'illusion : voilà en partie les facteurs des énormes plus-values d'impôts de ces dernières années. La hausse des salaires y a aidé. Payé 7, 8, 9, 10 francs par jour, l'ouvrier a singulièrement accru ses consommations et de vin, et de bière, et de café, et de sucre, et d'alcool, et de tabac. Ces heureux temps ne sont-ils pas passés, et le retour prochain n'en est-il pas improbable? Quelque combinaison que l'on prenne, il faudra bien ralentir les travaux publics ; quant au dévergondage d'entreprises des particuliers et des sociétés anonymes, il s'arrêtera de lui-même. Il n'est que trop clair pour un homme perspicace que ce temps de liquidation qui commence à peine devra durer quelques années et qu'il aura sur le rendement des impôts indirects une influence déprimante; non pas que le produit de ceux-ci doive nécessairement fléchir, mais on ne saurait espérer que, au moins pendant les prochaines années, il s'accroisse rapidement et avec continuité.

La troisième cause des plus-values d'impôts, c'est l'accroissement de la richesse publique et plus particulièrement l'élévation du taux d'évaluation de cette richesse. Nous ajoutons ce dernier membre de phrase, il est très important. La richesse publique va toujours en augmentant dans un vieux pays civilisé qui jouit de la paix : c'est le cas particulièrement en France, où l'épargne est énorme. Celle-ci se borne-t-elle à 1,500 millions? monte-t-elle à 2 milliards ou même à 3? Le chiffre intermédiaire nous paraît le plus vraisemblable. Mais cette épargne peut être en partie gaspillée; ç'a été le cas pour les dernières années. Une foule d'entreprises fantastiques ont vu le jour qui ont ruiné la généralité des participans sans enrichir toujours les fondateurs, aventuriers, grands amateurs de luxe et de vie large. Quant à l'emploi de cette épargne, il reste encore assez abon-

dant : l'état prend 6 ou 700 millions pour ses travaux extraordinaires et ses subventions de toute nature ; les départemens ou les villes, 2 ou 300 millions pour le même objet ; les compagnies de chemins de fer autant pour les nouvelles voies, agrandissement de gares et achat de matériel ; le Crédit foncier, 5 à 600 millions pour des prêts hypothécaires ou communaux ; voilà déjà plus de 1 milliard 1/2 ; les entreprises industrielles diverses, aussi bien les saines que les pourries, les placemens à l'étranger et les emplois personnels prennent facilement le reste. Quoique la richesse publique augmente ainsi continuellement par cette épargne, il est peu vraisemblable qu'il y ait là une source notable de plus-value d'impôts pendant les prochaines années. Ce qui agit principalement sur l'impôt, c'est moins, en effet, la richesse générale elle-même que le taux d'évaluation de cette richesse. La plupart des capitaux sont engagés et disparaissent dans les choses qu'ils ont créées ; ils n'ont plus une valeur fixe en numéraire, ils n'ont qu'une valeur variable qui change à chaque instant, dans des proportions considérables, suivant certaines circonstances extérieures et multiples. L'imagination même joue un rôle important dans la fixation de ce taux d'évaluation des divers élémens de la richesse publique. Nous venons de sortir d'une de ces périodes ardentes, pleines d'enthousiasme, auxquelles on peut donner le nom, dérobé aux Anglais ou aux Américains, de « période d'inflation. » Pendant trois ou quatre ans, tous les capitaux incorporés dans des choses matérielles et immatérielles avaient pris une valeur énorme, qui avait pour principale cause l'imagination surexcitée des capitalistes. Les maisons, les terrains, les actions de chemins de fer, de sociétés industrielles, de banques, les promesses les plus fragiles des entreprises naissantes se payaient à des cours que nos pères eussent trouvés insensés et que, revenus à plus de sobriété de jugement, nous avouons nous-mêmes déraisonnables. Le fisc, qui, sous la forme des droits d'enregistrement et de timbre, est toujours aux aguets et qui tient en quelque sorte son escopette braquée sur tout capital qui passe ou se remue, forçant celui-ci, comme rançon, à une contribution proportionnelle de 1 pour 100, de 5 pour 100, de 10 pour 100 suivant les cas, encaissait des sommes d'autant plus fortes que tous les capitaux étaient surévalués par la fantaisie publique. A la période d'inflation succède une période de dépression : terres, maisons, terrains, actions et obligations de toute sorte fléchissent, la dîme que lève le fisc sur toutes ces valeurs ne peut que fléchir avec elles. Aussi les droits d'enregistrement et de timbre faiblissent. En 1882, l'enregistrement a donné 15 millions de moins qu'en 1881 et le timbre n'a fourni que 265,000 francs de plus. Pendant le premier trimestre de 1883, l'enregistrement a produit 7 millions 1/2 de moins que dans le tri-

mestre correspondant de l'année précédente, et, cette fois, le timbre aussi s'est trouvé en diminution de 216,000 francs. Rien, selon nous, ne permet d'espérer une reprise dans un avenir prochain. Il n'est pas certain que le marché des valeurs immobilières ait touché la limite inférieure de la baisse; c'est même peu probable. Quant à la bourse, à proprement parler, il y aurait quelque témérité, dans les circonstances présentes, à en attendre une hausse marquée; peut-être même y aurait-il de l'imprudence à la lui souhaiter. Le mouvement de dépression des fonds publics a été continu depuis quatre ans, et il est dû à des causes trop aisément explicables. En nous reportant à une époque où les bruits de conversion n'avaient pas encore ému et troublé les rentiers et les spéculateurs, au 4 mars dernier, on voit qu'à cette date tous nos fonds étaient notablement plus bas qu'à la même date de chacune des trois années précédentes : le 3 pour 100 cotait, en effet, 81 fr. 35 au 4 mars dernier contre 83 fr. 40 le même jour de 1882, 83 fr. 40 également en 1881 et 82 fr. 55 en 1880. Si le gouvernement sait nous rendre de bonnes finances et une bonne politique, il n'y a pas de doute qu'avec le temps, dans trois ou quatre ans, le marché des valeurs mobilières et des valeurs immobilières aura recouvré de l'animation et de hauts cours; mais, dans l'intervalle, surtout avec une politique un peu agitée et une sagesse médiocre, le taux d'évaluation des capitaux ne pourra beaucoup s'élever, et, par conséquent, les plus-values de l'enregistrement et du timbre ne sauraient être considérables.

Si nos finances, déjà compromises, sont menacées par les crédits supplémentaires et l'atténuation ou la disparition des plus-values, il y a un vice plus grand, qui a été l'auteur principal des embarras où nous nous trouvons, c'est l'obscurité nouvelle, la confusion presque inextricable des finances publiques, des budgets et des comptes. Depuis 1815, la législation financière s'était proposé d'arriver à toute la clarté possible en définissant avec précision ce que l'on appelle l'exercice budgétaire, en le contenant dans des limites fixes, et en empêchant les exercices successifs d'empiéter les uns sur les autres et d'entrer les uns dans les autres. Tel avait été l'objet des travaux persévérans des admirables ministres des finances de la restauration. Aujourd'hui, il semble que l'on veuille détruire leur œuvre : l'exercice financier n'a plus de bornes; il se confond avec les précédens et avec les suivans; il profite de ressources qui ne lui appartiennent pas en propre et il en lègue lui-même aux exercices postérieurs. Cette funeste habitude jette la plus profonde obscurité sur les finances publiques. Elles deviennent aussi compliquées et aussi enchevêtrées qu'elles étaient simples autrefois. En veut-on des

exemples frappans? Qu'on jette les yeux sur le tableau inséré aux pages 70 et 71 de l'exposé des motifs du budget de 1884, on y verra que nos budgets sont pleins de reports : le budget ordinaire ne mérite plus son nom. Considérons le budget ordinaire de l'exercice 1879 : il profite de diverses ressources montant à 119 millions de francs qui sont empruntés aux exercices 1875, 1876 et 1877; ce même budget ordinaire de 1879, après avoir été emprunteur, devient prêteur et lègue 96,207,000 francs aux budgets ordinaires de 1881 et de 1882. Le budget dit ordinaire de l'exercice 1880 reçoit, à son tour, 66 millions de recettes appartenant en propre aux exercices 1876, 1877 et 1878, puis il transmet 130 millions aux exercices 1882 et 1883. L'exercice 1881 est dans les mêmes conditions; on le dote au budget ordinaire d'un ensemble de ressources montant à 80 millions 1/2 empruntées aux reliquats des exercices 1877, 1878 et 1879, et, en mourant, il fait héritiers les exercices 1883, 1884 et les suivans d'une somme de 111 millions. Le budget ordinaire de 1882 est aussi donataire des précédens, mais il ne pourra rien donner aux budgets postérieurs. Il en est de même des exercices 1883 et 1884. L'exercice financier, suivant la méthode nouvelle, n'a donc en quelque sorte ni commencement ni fin; ce n'est plus un tout qui se suffise à lui-même, un être qui naisse à un moment déterminé et qui meure tout entier à un moment précis. L'exercice n'est plus qu'un mythe ou un vocable. Aussi est-il impossible, au milieu de tous ces reports, de dire, sans un minutieux examen et une grande expérience, si un exercice financier est en déficit ou en excédent et quel est le montant de cet excédent ou de ce déficit. Une même somme est successivement inscrite au budget ordinaire de trois ou quatre exercices différens. Ainsi l'exercice 1876 ayant fourni des ressources à l'exercice 1879, lequel lui-même en a fourni à l'exercice 1881, qui, à son tour, a fait des dons aux exercices 1883 et 1884, on est en droit de dire que c'est la même ressource qui a figuré quatre fois comme recette dans quatre budgets divers. Quand donc on vient nous parler d'équilibre budgétaire ou d'excédens, il y a toute vraisemblance qu'on s'abuse. Pour que l'équilibre budgétaire existât, il faudrait qu'un exercice n'eût absolument reçu aucune ressource en dehors de celles qui lui sont propres, c'est-à-dire en dehors des revenus publics qni se sont produits pendant les mois constituant l'exercice. Aucun de nos derniers exercices n'est dans ce cas, ni celui de 1881, ni celui de 1882, ni celui de 1883; l'exercice 1884 n'y sera pas non plus. Dans les profondes ténèbres qui résultent de tous ces reports, les ministres pas plus que les chambres et le public ne réussissent à se rendre compte de la situation réelle des finances. Il faut reprendre l'ancienne méthode, qui est la bonne : le budget ordinaire ne doit pro-

fiter d'aucune ressource qui ne soit pas propre à l'exercice auquel il s'applique, et, quand un exercice financier laisse un excédent, cet excédent a un emploi tout indiqué, à savoir la diminution de la dette flottante; comme c'est cette dette qui s'accroît de tous les déficits, il est juste qu'elle profite, pour s'alléger, de tous les excédens. La méthode suivie depuis quelques années a un autre défaut que celui de l'obscurité : elle pousse à des emprunts incessans et occultes. Quand on vient annoncer à nos députés que tel exercice (par exemple celui de 1881) se solde par un excédent de recettes d'une centaine de millions de francs et que cette somme est à leur disposition, ils ne se rendent aucun compte de ce qu'ils font en en disposant. Ils s'imaginent naïvement qu'il se rencontre quelque part, dans quelque caisse, une somme nette et liquide d'une centaine de millions en or ou en billets de banque, et que, en affectant cette somme à des dépenses diverses, ils ne modifient en rien la situation du Trésor; c'est une grande erreur. Cet excédent, qui d'ailleurs la plupart du temps est fictif, n'existe pas sous une forme matérielle et tangible; quand on l'affecte à des dépenses quelconques, c'est exactement comme si l'on décidait que la dette flottante, au moment où l'on émet ce vote, sera accrue d'une centaine de millions de francs. Ainsi, quand on dit qu'un budget dont l'équilibre est difficile recevra 50, 60 ou 80 millions des reliquats des exercices antérieurs, cette façon de parler signifie, en réalité, que ce budget empruntera à la dette flottante 50, 60 ou 80 millions et la grossira d'autant.

Il n'est pas de pire condition pour se conduire que d'être aveugle, et il n'est pas de plus sûr moyen de devenir aveugle que de vivre dans les ténèbres. Les ténèbres financières sont encore grossies par la lenteur du règlement des budgets. Les anciennes règles qui, il est vrai, n'ont jamais été strictement suivies, le sont de moins en moins. Notre législation budgétaire, œuvre principalement de la restauration, s'est montrée singulièrement prévoyante. C'était une sérieuse mesure de contrôle que l'on voulait prendre, quand, par la loi du 15 mai 1818, on ordonnait que le règlement définitif des budgets serait, à l'avenir, l'objet d'une loi particulière qui devrait être proposée aux chambres, avant la présentation de la loi annuelle du budget. Le projet de loi de règlement ou loi des comptes doit régulièrement être présenté par le gouvernement aux chambres dans les deux premiers mois de l'année qui suit la clôture de l'exercice, soit avant le 1er mars 1883 pour le budget de 1881, lequel est clos au 31 août 1882. Jamais ces délais ne sont observés; la loi des comptes ne paraît plus qu'une formalité sans importance; nos chambres, satisfaites d'avoir voté des budgets tels qu'aucun peuple civilisé n'en a connu, s'endorment ensuite et n'y songent plus;

c'est le moindre de leurs soucis que de voter les lois de règlement. Nous sommes au mois de mai 1883, le projet de règlement du budget de 1882 ne peut pas être encore soumis au parlement; les résultats que l'on entrevoit de cet exercice sont, d'après les termes mêmes du ministre, « essentiellement provisoires; » il en est de même de l'exercice 1881; le projet de règlement de celui-ci devrait être prêt; il ne l'est pas, et M. le ministre a bien soin de faire connaître que les résultats en sont aussi « essentiellement provisoires, les travaux d'apurement nécessitant un délai assez étendu. » On est un peu plus avancé pour l'exercice 1880; néanmoins, le projet de règlement n'est pas encore achevé : on annonce seulement qu'il « va être incessamment déposé. » Pour l'exercice 1879, le projet de règlement en a été présenté au parlement dans le courant du mois de juin 1882, c'est-à-dire avec un retard de seize mois relativement aux prescriptions législatives, et la chambre ne s'est pas encore souciée de l'examiner. Avec une singulière négligence, les chambres n'ont pas encore voté les projets de loi de règlemens des exercices 1878, 1877, 1876 et 1875. Aucun de ces budgets n'est encore réglé. Au moment où nous écrivons, les chambres ont devant elles dix budgets à la fois, les budgets de 1875 à 1879 inclusivement, dont le projet de règlement leur est soumis, les budgets de 1880 et 1881, qui sont clos et dont le projet de règlement devrait être prêt, le budget de 1882, qui n'est pas encore clos, le budget de 1883, qui est en cours, et le budget de 1884, dont le projet de prévision vient de leur être présenté. Avoir sur les bras dix budgets à la fois, c'est vraiment trop. On détruit peu à peu à la dérobée toute notre législation budgétaire si laborieusement édifiée, et on reprend une à une toutes les fâcheuses pratiques de l'ancien régime. Les finances de l'ancienne monarchie ont péri par l'obscurité et la complication : ce sont les mêmes procédés qui les ont détruites qu'on applique aujourd'hui. Un contrôleur-général du milieu du XVIIIe siècle, Silhouette, dans un rapport au roi, en date de 1759, constatait que l'enchevêtrement des années, leur confusion entre elles, le retard du règlement des comptes, étaient les principaux vices des budgets du temps : « On ne peut pas encore, disait-il, déterminer exactement ce qui est dû des années précédentes sur les diverses parties des dépenses... L'enjambement des parties les unes sur les autres et la confusion qui en résulte n'ont pas permis d'en désigner le montant avec précision. » Les règlemens de compte se faisaient attendre dix, douze, quinze ans. C'est en 1771 que sont réglées d'une manière définitive les dépenses ordonnancées en 1758; celles de 1761 ne le sont qu'en 1776 (1). Avons-nous le droit d'être bien

(1) Voir notre *Traité de la science des finances*, tome II, Généralités sur le budget.

sévères pour nos devanciers quand, au mois de mai 1883, nous n'avons pas encore réglé le budget de 1875? Avons-nous le droit de faire des reproches à leur légèreté ou de prendre en pitié leur ignorance quand nous appliquons comme eux la méthode de l'enjambement indéfini des années les unes sur les autres, et quand, dans le budget de 1884 par exemple, nous trouvons classées comme ordinaires des ressources qui ont été prises à des reliquats de l'exercice 1881, lequel lui-même les avait reçues de l'exercice 1879, qui les tenait de l'exercice 1876? Quelles que soient les richesses de la France nouvelle, prenons-y garde, elles ne résisteraient pas aux procédés financiers que l'on a ressuscités de l'ancien régime.

C'est aussi une pratique et des plus condamnables de l'ancien régime que nous suivons en matière d'emprunts. Il est une méthode simple, claire, qui est celle de tous les particuliers intelligens, de tous les gouvernemens éclairés et soucieux de l'avenir. Quand ils ont besoin de ressources extraordinaires, ils empruntent au grand jour, par un contrat précis, définitif, qui fait connaître au juste la somme empruntée. C'était ainsi que l'on faisait en France autrefois. En cas de besoin, on commençait par un emprunt et l'on ne dépensait qu'après la réalisation de l'emprunt les fonds qu'il avait procurés. Nos nouveaux financiers ont changé tout cela. Quand ils veulent faire des dépenses extraordinaires, — et c'est une envie devenue chez eux une passion qui ne les lâche plus, — ils ne commencent pas par faire un grand emprunt ostensible dans des conditions nettes et connues. Ils se mettent d'abord à dépenser les sommes; ils prennent à droite, à gauche, de tous côtés, dix millions ici, vingt millions là, autant ailleurs, à la caisse des dépôts et consignations, aux caisses d'épargne, aux trésoriers-généraux, à la Banque, ils ralentissent leurs paiemens pour se procurer les sommes disponibles et consomment ainsi les fonds de l'emprunt avant d'émettre l'emprunt. Où une pareille pratique conduit un particulier, chacun le sait; l'emprunt public a, du moins, le mérite d'ouvrir les yeux et de faire connaître la réalité de la situation; les petits expédiens variés auxquels on recourt pour reculer un emprunt qu'on sait nécessaire troublent la vue et entretiennent la disposition à la prodigalité. A ce jeu, l'homme le plus riche se ruine sans s'en apercevoir. C'est cependant cette tactique que suit depuis quelques années le gouvernement français. Il a été émis un emprunt de un milliard par un décret en date du 7 mars 1881. Les versemens de cet emprunt devaient se faire en cinq termes égaux, du 17 mars 1881 au 16 janvier 1882. Le public avait le droit de croire que les sommes que l'état devait recevoir concernaient des besoins propres aux exercices 1881 et 1882, des travaux à exécuter pendant ces années. Il n'en était rien. Les fonds de l'emprunt de 1881 étaient dévorés avant

que le public eût souscrit; ils étaient affectés aux dépenses des budgets extraordinaires des exercices 1879 et 1880. On avait commencé par dépenser, puis on avait emprunté; si bien que, plusieurs mois avant le versement des derniers termes de l'emprunt, le trésor n'était déjà plus maître des sommes qu'ils devaient lui fournir.

Depuis quatre ans, c'est par les mêmes procédés qu'on fait face aux budgets extraordinaires. C'est ce qui fit jeter, l'an dernier, un cri d'alarme à M. Léon Say en présence d'une dette flottante qui allait monter à trois milliards. C'est la même méthode cependant que l'on continue. Le ministre des finances se défend de toute pensée d'emprunt avant 1884, et cependant il est incontestable que l'on fait de grandes dépenses extraordinaires : on se procurera les ressources après; on commence à prendre de tous côtés, comme à la petite semaine, des fonds que le public est toujours libre de retirer; on les consolidera plus tard. On a même fait de ces expédiens une théorie : « La dette flottante n'a pas en principe, dit M. Tirard dans l'exposé des motifs de 1884, pour but d'avancer les fonds destinés à être consolidés sous forme de dette perpétuelle. Si les charges du budget extraordinaire l'exigent, elle peut et doit fournir les moyens de trésorerie nécessaires pour permettre au gouvernement de choisir, avec une complète liberté d'action, les circonstances et les moyens les plus favorables pour la réalisation définitive des capitaux affectés à ce budget. » Nous ne craignons pas de dire que peu de doctrines sont aussi dangereuses. La dette flottante fournit des moyens de trésorerie afin de laisser au ministre le choix de l'heure de l'emprunt public; ce n'est là ni un procédé correct ni un procédé prudent. Qu'arriverait-il si l'horizon venait tout à coup à se troubler et, si les dépenses engagées et terminées, on se trouvait dans la nécessité et à la fois dans l'impossibilité d'emprunter? C'est cette prétendue liberté d'action, ce choix de l'heure la plus favorable, qui nous a amenés, après des retards indéfinis, à faire la conversion dans les circonstances les moins propices; cette même liberté et ce même choix pourraient nous contraindre à des emprunts publics au moment où ils seraient le plus onéreux. Ce qui fait la ruine, ce n'est pas l'emprunt, c'est la nécessité où l'on se met d'emprunter.

Dans le système nouveau, on ne sait jamais ce qu'est la dette flottante. Il y a d'ailleurs deux dettes flottantes, la dette flottante officielle, qui est assez restreinte, la dette flottante occulte, qui est énorme. On éprouve une certaine difficulté à se procurer d'une manière périodique le tableau des engagemens du trésor; la commission du budget elle-même a de la peine à obtenir ces renseignemens précieux et indispensables. Il serait bon que, chaque mois, l'administration publiât des informations précises à cet

égard. L'exposé des motifs du budget de 1884 contient, parmi ses annexes, le tableau de la dette flottante au 1er janvier 1883. C'est une date déjà bien loin de nous, et depuis lors la situation du trésor a dû incontestablement se modifier. Quoi qu'il en soit, au 1er janvier dernier, la dette flottante officielle montait, d'après ce document, à 1 milliard 676 millions de francs. C'est là un bien gros chiffre, qui se composait presque uniquement d'engagemens à vue. En effet, sur cette somme, le compte courant des caisses d'épargne montait à 878 millions, celui de la caisse des dépôts et consignations à 312 millions 1/2. Toutes ces sommes sont exigibles à chaque instant ou à peu près, malgré la clause dite de sauvegarde qui permet au trésor d'échelonner dans une certaine mesure les remboursemens aux déposans des caisses d'épargne. A ce milliard 676 millions de dette flottante officielle il convient de joindre les obligations à court terme émises pour le compte de liquidation qui doivent échoir dans l'année, à savoir 170 millions. Il est évident, en effet, que ces sommes remboursables à court délai ont presque le même degré d'exigibilité que la plupart des engagemens de la dette flottante proprement dite. Avec cette addition, la dette flottante s'élevait à 1 milliard 846 millions au 1er janvier 1883. Depuis lors, elle a dû notablement s'accroître. C'est la dette flottante en effet qui doit pourvoir au budget extraordinaire de 1883; c'est cette même dette qui doit supporter les 47 millions de déficit officiel de l'exercice 1882; c'est elle encore qui aura à faire face au déficit certain de l'exercice 1883; c'est elle enfin qui, sous le prétexte d'excédens des exercices écoulés, fait de véritables prêts aux budgets ordinaires des exercices en cours. Sans avoir, par le vice des renseignemens financiers, des chiffres précis sur l'état actuel de la dette flottante du trésor, il n'y a aucune témérité à penser qu'elle approchera de 3 milliards à la fin de l'année courante. C'était le chiffre d'ailleurs prévu par M. Léon Say dans l'exposé des motifs du budget de 1883, alors qu'on ignorait encore que l'exercice 1882 et l'exercice 1883 se solderaient en déficit, et que l'on n'avait pas imputé sur la dette flottante diverses dépenses ou subventions extraordinaires votées dans ces derniers mois. Ce chiffre de 3 milliards n'est certainement pas celui de la dette flottante officielle; je ne serais pas étonné que ce dernier ne montât pas, à l'heure actuelle, à plus de 1,500 millions; mais, pour avoir le compte des sommes que le trésor peut être, à bref délai, mis à même de rembourser, il faut y joindre les 170 millions d'obligations à court terme expirant dans l'année, et il faut y ajouter aussi les 1,200 millions de la consolidation récente des capitaux de la dette flottante. On sait en effet que, il y a quelques semaines, le *Journal officiel* fit connaître l'inscription au grand livre de la dette publique d'une somme de rentes amortissables

destinées à produire un capital effectif de 1,200 millions de francs, lesquels étaient censés consolider une partie de la dette flottante devenue exubérante. Il ne faut pas toutefois que cette consolidation officielle rassure et soit prise au sens littéral du mot. Les 1,200 millions de rentes ainsi créés ont été remises à la caisse des dépôts et consignations pour dégager d'autant le compte courant exubérant, extravagant, que les caisses d'épargne avaient au trésor. Or, après comme avant cette consolidation, les déposans aux caisses d'épargne pourront, s'ils le jugent convenable, demander le remboursement de leurs dépôts, et le trésor se trouvera sous le même coup de l'exigibilité de cette nature de dettes. Les rentes remises à la caisse des dépôts et consignations ne dégagent ni celle-ci ni le trésor de leurs obligations envers les déposans. Elles permettront, dit-on, le cas échéant, de mettre ces titres en gage et d'obtenir des avances de la part d'établissemens de crédit et de banquiers pour rembourser les déposans s'ils se présentaient en trop grand nombre. Ce raisonnement serait juste en temps de paix et de prospérité, mais il perdrait presque toute sa portée en temps de crise nationale intérieure ou extérieure; alors, en effet, les établissemens de crédit et les banquiers n'ont guère ni la volonté ni les moyens de faire des prêts gagés sur des titres. Au point de vue de l'exigibilité réelle des engagemens, on peut donc considérer que, malgré la consolidation récente d'une partie des capitaux de la dette flottante, le trésor se trouve toujours en face d'une somme de près de 3 milliards qu'on peut lui réclamer à chaque instant.

Une autre ressource restait au trésor, qui a été employée dans ces derniers temps, c'est le prêt de 80 millions que lui a fait la Banque de France en vertu d'une loi du 13 juin 1878. Emprunter à la Banque, en pleine paix, pour construire des hôtels de poste ou pour agrandir des ministères, c'est certes un singulier procédé. La Banque devrait rester la ressource extrême réservée aux cas de nécessité majeure où le crédit public est suspendu et où les capitaux se dissimulent. Aujourd'hui, la Banque, avec la circulation de 2 milliards 850 millions, aurait moins de liberté pour venir puissamment au secours de l'état si quelque grande crise sévissait de nouveau sur le pays. Le compte créditeur de l'état à la Banque s'est d'ailleurs considérablement réduit. Il y a deux ans, à pareille époque, le 28 avril 1881, le compte créditeur du trésor montait à 450 millions; le 27 avril 1882, il était presque au même chiffre, 448 millions; le 26 avril 1883, il était tombé à 142 millions; encore avait-il fléchi davantage huit jours auparavant, descendant à 119 millions le 17 avril dernier. Ce n'est guère que le double de la somme que certains grands établissemens de crédit parisiens ont toujours en compte courant à la Banque.

Le trésor a ainsi dévoré peu à peu la plus grande partie de ses réserves. La dette flottante s'est enflée à un chiffre sans précédent chez aucun peuple civilisé. Comme l'a fort bien dit M. Bocher dans une récente discussion du sénat, le gouvernement a absorbé et les 600 millions fournis par les excédens, ou les prétendus excédens des exercices de 1875 à 1882, et l'avance de la Banque de France, et les sommes que lui a procurées la réduction de son compte créditeur à la Banque. Il a emprunté en pleine paix, en grande partie pour des travaux de bâtisse, 80 millions à la Banque de France; il a réduit des trois quarts son compte courant créditeur dans cet établissement. Cependant les déficits et les dépenses extraordinaires rendent nécessaires des ressources de plus en plus fortes : ces ressources, assure-t-on, ne manquent pas. Le gouvernement est autorisé à émettre pour 400 millions de bons du trésor, et il n'a guère profité jusqu'ici de cette faculté que pour la moitié de cette somme. Les caisses d'épargne, avec leurs dépôts toujours grossissans, lui font en compte courant des versemens de plus en plus considérables. Cela est vrai, mais ces engagemens flottans seraient singulièrement dangereux si une crise survenait. C'est l'abondance même de ces ressources faciles et précaires qui a entretenu la prodigalité de l'état. La dette flottante doit être ramenée à des chiffres plus raisonnables, et le ministre des finances, s'il a quelque souci de l'avenir, quel que soit le règlement adopté pour le prochain budget extraordinaire, ne saurait laisser s'écouler une année sans émettre un emprunt d'au moins un milliard pour dégager une situation beaucoup trop embarrassée.

III.

On s'est plu jusqu'ici à considérer le budget extraordinaire, et particulièrement les dépenses pour la construction de chemins de fer, comme la cause de tous nos maux. On a tiré de cette idée la conclusion qu'une fois un accord intervenu entre les compagnies et l'état, toutes les difficultés financières seraient aplanies, que l'ordre, les plus-values, les excédens budgétaires renaîtraient aussitôt. Dans cette conception se rencontre à côté de la vérité l'erreur. Certes l'exagération et la mauvaise direction des travaux de chemins de fer sont une des principales causes des embarras où nous sommes tombés. Il y a cependant d'autres causes aussi actives. Si l'on ne supprimait que les premières, le déficit subsisterait, quoique moindre. Le mal n'est pas localisé, il est général. Les travaux publics mal conçus sont une de nos plaies, non la seule. Il importe de le dire, car le public, après la signature des conventions

en projet, retomberait dans ses illusions, et nos finances, auxquelles on n'aurait appliqué qu'un remède partiel, continueraient à être fort malades. C'est l'esprit général de prodigalité et d'aventure qu'il faut expulser; ce sont les propositions désordonnées dues à l'initiative parlementaire qu'il faut proscrire; c'est la manie de créer des places, d'augmenter les traitemens qu'il faut réprimer; c'est le goût d'une économie sévère qu'il faut mettre en honneur. On pourrait presque dire qu'il faut que députés, ministres, conseillers généraux ou municipaux, agens des comités électoraux, toute la nation enfin, abandonnent la conception qu'ils se sont faite du rôle de l'état et des corps administratifs. C'est cette conception même qui est la cause efficace des dépenses désordonnées, des calculs inconsidérés, des déficits continus et des emprunts sans fin. Quel que soit le sort des budgets extraordinaires de l'avenir, on n'évitera pas, comme on l'a vu plus haut, un grand emprunt prochain. Si la réforme, d'autre part, ne porte que sur les budgets extraordinaires et laisse subsister tous les abus de nos récens budgets ordinaires, on sera loin d'avoir restauré nos finances.

Étudions cependant ces budgets extraordinaires qui, pour n'être pas la seule cause de nos maux, en sont une des plus puissantes. On a beaucoup reproché à l'empire les budgets de ce genre, et les mêmes hommes qui critiquaient avec tant de vivacité chez lui cet expédient l'ont repris pour leur propre compte et démesurément agrandi. On comprenait que, dans les cinq ou six années qui ont suivi la guerre, l'insuffisance de nos ressources et la nécessité de réparer les ruines qui jonchaient notre sol, de reconstituer notre armement, de refaire nos forteresses, justifiât la création à côté du budget d'un compte extraordinaire. On l'institua sous le nom de compte de liquidation; au lieu d'un qui paraissait suffisant, on en eut deux successifs : le premier, qui s'éleva à 898 millions 1/2, et le second, qui atteint 1 milliard 104 millions; c'étaient 2 milliards, somme respectable qui eût dû, avec l'énorme dotation du budget ordinaire, suffire pour remettre sur un bon pied notre armée et notre marine. Après 1878 ou 1879, on pouvait rentrer dans les bonnes habitudes budgétaires : n'avoir plus qu'un budget, le budget ordinaire, pourvoir aux travaux de chemins de fer au moyen du système de la garantie d'intérêts qui, sans grands accroissemens de charges, a si merveilleusement suffi à la création des 13,000 ou 14,000 kilomètres médiocrement productifs du nouveau réseau des grandes compagnies, renoncer à la plupart des travaux de canaux, qui sont un leurre et un gaspillage, concentrer les travaux de ports dans les quatre ou cinq grandes places maritimes de France et recourir, pour les doter, au système anglais de droits de port et de quai : voilà ce que l'on eût pu faire avec un peu d'économie et de

méthode; le budget ordinaire, bien dirigé, y eût suffi et nous aurions une dette moindre de 3 milliards.

On a préféré revenir à l'expédient corrupteur des budgets extraordinaires; on a porté à ce compte spécial toutes les dépenses qui gênaient pour l'équilibre du budget; on y a mis les traitemens des fonctionnaires faisant partie des corps administratifs permanens; on y a inscrit des rectifications de routes, des reconstructions de navires de guerre; bref, on a reconnu le caractère extraordinaire à une foule de dépenses qui jusque-là figuraient tranquillement dans le rang des dépenses normales annuelles. On a eu cette hallucination, cette féerie, qui s'appelle le projet Freycinet et qui s'est bientôt doublée du projet Ferry pour la construction des maisons d'école. Bref, à peine introduits de nouveau dans nos finances, les budgets extraordinaires y ont pris des proportions incommensurables. L'histoire est trop connue des 8, 10 ou 12 milliards du plan Freycinet; nous n'y reviendrons pas. Nous nous bornerons à analyser rapidement les derniers budgets extraordinaires pour montrer que les conventions projetées avec les compagnies de chemins de fer, quelques bons effets qu'elles aient, ne remédieront qu'à moitié au mal et que la réforme doit être beaucoup plus complète. L'exposé des motifs de M. Tirard, et particulièrement les tableaux insérés aux pages 36 et 37, 50 et 51, 64 et 65, sont absolument démonstratifs sur ce point.

Avant de donner quelques explications sur la répartition même des crédits portés aux budgets extraordinaires des trois derniers exercices, jetons un rapide coup d'œil sur les variations considérables des chiffres globaux de ces budgets. Les transformations qu'ils subissent sont énormes; les écarts entre les prévisions et les réalités se chiffrent par centaines de millions, de sorte que les esprits même les plus familiers aux affaires ont de la peine à fixer dans leur mémoire l'importance de chacun de ces comptes colossaux. Voici le budget extraordinaire des dépenses de l'exercice 1880. Il est fixé par le vote du budget primitif au chiffre fort respectable de 615 millions de francs; diverses lois postérieures viennent l'accroître et le portent à 822 millions. D'autres lois interviennent qui le réduisent en fin de compte, autant qu'on en peut juger, à 479 millions. Le budget extraordinaire de 1881 n'offre pas de moindres vicissitudes. L'évaluation première est 644 millions 1/2; des lois rendues au cours de l'exercice réduisent cette somme à 481 millions 1/2; d'autres lois, également tardives, agissant en sens contraire, portent ce budget extraordinaire à 707 millions 1/2, ce qui est le chiffre actuel. La même destinée mobile et changeante était réservée au budget extraordinaire de 1882 : les crédits alloués par le budget primitif sont de 559 millions; mais, par des métamor-

phoses successives, ils s'élèvent à 783 millions pour retomber ensuite à 765. Il est impossible de suivre ces budgets extraordinaires dans leurs variations rapides : ce sont des protées. On a chargé l'état de tant de soins que les sommes mises à sa disposition ne suffisent pas pour y pourvoir, et, d'autre part, l'ensemble des crédits mis chaque année à la disposition des administrations est tellement énorme que, quelle que soit la gloutonnerie de chacune d'elles, elles ne peuvent les dépenser totalement : les annulations de crédits et les reports sur les budgets extraordinaires montent à des centaines de millions chaque année. Aussi députés, sénateurs, ministres, comptables, ordonnateurs, personne ne se rend compte, à quelques dizaines de millions près, de ce que l'état dépense chaque année.

C'est que c'est un ménage effroyablement vaste et compliqué que celui des budgets extraordinaires de l'état. Ceux qui croient que les chemins de fer seuls y figurent se trompent singulièrement. Le budget extraordinaire de 1880, qui s'élève, on l'a vu, au chiffre de 479 millions 1/2, se décompose comme il suit : 1,500,000 francs pour le ministère des finances, près de 3 millions pour celui de l'intérieur, 1,100,000 francs pour celui des postes, un ministère nouveau qui a l'appétit dévorant de la jeunesse, 108 millions pour le ministère de la guerre, 19 pour celui de la marine, 346 millions 1/2 pour celui des travaux publics; un tiers environ de cette dernière somme est prise pour les travaux de routes, de ports, de canaux, d'amélioration des rivières, de sorte que la moitié seulement du budget extraordinaire de 1880 est consacrée aux entreprises de chemins de fer. Il en est à peu près de même pour 1881. Sur les 707 millions auxquels est provisoirement fixé le budget extraordinaire de cet exercice, 11 millions sont pris par le ministère des postes, 135 1/2 par celui de la guerre, 24 par celui de la marine; le *ministère des arts*, cet enfant si rapidement enlevé à la vie, comme Gargantua naissant a exigé sa pâture et a trouvé le moyen de se faire inscrire pour 9 millions au budget extraordinaire de 1881; le ministère, fort jeune aussi, mais plus résistant, de l'agriculture, a obtenu 5 millions; enfin 521 millions, soit un peu plus des 4 septièmes de l'ensemble de ce budget extraordinaire, sont alloués au ministère des travaux publics; mais si l'on déduit les travaux de routes, de rivières, de ports, de canaux, la part des chemins de fer ne reste plus fixée à peu près qu'à la moitié du total des crédits extraordinaires de cet exercice. Les crédits pour 1882 se distribuent à peu près dans les mêmes proportions : sur les 765 millions qui forment provisoirement la dotation du budget extraordinaire de cet exercice, 169 vont au ministère de la guerre, 31 1/2 à celui de la marine, 11 aux postes et télégraphes,

10 aux beaux-arts, 6 millions 1/2 à l'agriculture, quelques centaines de mille francs à l'intérieur, 536 millions 1/2, soit moins des 5 septièmes du tout, aux travaux publics; mais les ports, l'amélioration des rivières, les canaux entrent pour leur bonne part dans ce chiffre, de sorte, que pour le budget extraordinaire de 1882, comme pour les précédens, c'est la moitié seulement des crédits qui concernent les chemins de fer. Voilà un point qui est bien constaté et qu'il ne faut pas perdre de vue. Il détruit l'illusion si générale que des conventions nouvelles avec les compagnies de chemins de fer suffiraient à restaurer nos finances. Ce serait un acheminement vers cette restauration, mais la moitié du chemin resterait encore à faire.

Ces conventions sont le prélude nécessaire du rétablissement du bon ordre financier; toutefois, il ne faudrait pas s'arrêter après le prélude. Il est naturel que l'on étende encore le réseau des voies ferrées de la France; mais il ne faut pas s'imaginer que, parce que nous aurons créé 10,000 ou 15,000 kilomètres de voies ferrées de plus, nous accroîtrons notablement la richesse du pays. Nous possédons à l'heure actuelle près de 30,000 kilomètres en exploitation (exactement 28,802 au 18 mars dernier). Chaque nouveau kilomètre que nous construirons n'aura pas la dixième partie de l'effet utile de chacun des kilomètres aujourd'hui exploités. L'Angleterre, pour une population presque égale à la nôtre (35,279,000 habitans contre 37,672,000) ne possède qu'un réseau équivalent au réseau français (18,180 milles, soit 29,379 kilomètres en 1881). Elle se contente de ce réseau; elle ne construit pour ainsi dire plus de chemins de fer, considérant aujourd'hui cette dépense comme presque stérile. En 1880, l'on n'y a ouvert à la circulation que 247 milles nouveaux, soit 399 kilomètres. Dans les onze dernières années, les constructions de voies ferrées n'ont atteint dans les trois parties du Royaume-Uni que 2,643 milles, ou 4,276 kilomètres, moins de 400 kilomètres en moyenne par année. Nous devrions nous contenter de ce chiffre; si l'on veut aller jusqu'à l'ouverture de 500 ou 600 kilomètres par an, c'est le maximum. La construction d'une étendue pareille représente une dépense de 150 millions de francs environ; c'est tout ce dont les grandes compagnies peuvent se charger, sans grever énormément l'état du fait de la garantie d'intérêts. Il ne faut pas oublier que les compagnies ont, en dehors des lignes nouvelles, des dépenses considérables de premier établissement à effectuer chaque année, des doubles voies à créer, des gares à agrandir, du matériel à augmenter ou à améliorer, et que ces besoins représentent une somme d'au moins 150 à 200 millions annuellement. Il faut noter enfin que la proportion des frais d'exploitation des compagnies va toujours en croissant, ce qui est naturel, par l'augmentation du nombre des trains, l'accroisse-

ment de la vitesse, la hausse des salaires. La situation économique du pays ne comporte pas, d'ailleurs, des travaux publics entrepris sur l'échelle gigantesque où on les a conçus. L'agriculture manque de bras; les chantiers gouvernementaux ou communaux en attirent un trop grand nombre. Le cadeau le plus utile à faire à l'agriculture, c'est moins encore de la dégrever que de ne pas lui arracher les ouvriers qui lui sont nécessaires. On affirme que les négociations entre l'état et les compagnies sont sur le point d'aboutir; nous le souhaitons. Le gouvernement aurait renoncé à quelques-unes de ses exigences les plus déraisonnables; il ne demanderait plus une baisse considérable des tarifs. La discussion porterait sur un point tout à fait nouveau; les ministres, s'inspirant d'idées protectionnistes, voudraient faire des tarifs des chemins de fer une sorte de complément, d'auxiliaire ou de correctif des tarifs des douanes, relever les tarifs d'importation ou de transit, diminuer ceux d'exportation. Faire intervenir la politique protectionniste dans la fixation des tarifs de transports, ce serait une imprudence et une faute dont la France ne tarderait pas à être la victime, au grand profit d'Anvers, du Saint-Gothard et de Gênes. Nous aimons à croire que le gouvernement renoncera encore à cette prétention. Alors, si l'on se contente de faire 500 ou 600 kilomètres de chemins de fer nouveaux par année, si l'on consacre ainsi un quart de siècle à l'exécution du plan Freycinet, si même pour ralentir un peu moins l'exécution de ce fameux programme, on se décide à soumettre au régime de la voie étroite une partie des voies ferrées projetées, on aura réglé, au grand avantage du budget, la question à la fois si simple et si intentionnellement compliquée du régime des voies ferrées.

Néanmoins le budget extraordinaire persisterait avec des chiffres de 3 ou 400 millions par année. La guerre, la marine, les postes, les rivières, les canaux, les ports, les chemins vicinaux, les écoles, se partageraient encore avidement ces 3 ou 400 millions. Ce serait un abus qui maintiendrait l'enchevêtrement et les embarras de nos finances. Le budget extraordinaire doit complètement disparaître. Rien ne le justifie plus. Comprend-on, par exemple, le budget extraordinaire du ministère de la guerre treize ans après la paix, car nous parlons ici du budget de 1884 et des suivans? Est-ce que les 2 milliards des deux comptes de liquidation et le demi-milliard prélevé sur les budgets extraordinaires de 1880, 1881, 1882 et 1883 n'auront pas abondamment fourni les ressources nécessaires pour notre armement, la reconstitution de notre matériel et l'achèvement de nos places fortes? Le maintien d'un budget extraordinaire de la guerre, qui se joint aux 605 millions que le budget ordinaire alloue généreusement à cette administration, est un encouragement au gaspillage : c'est plutôt une cause de désorganisation; les ministres et

leurs subordonnés sont poussés par cette surabondance de ressources à toutes sortes d'essais mal étudiés, à des dépenses mal combinées; ils sont en quelque sorte dispensés d'avoir un plan, un programme, de l'esprit de suite et de l'ordre. Le budget extraordinaire de la marine doit disparaître comme celui de la guerre; peut-être sera-t-il nécessaire pour ce département d'élever de quelques millions les crédits du budget ordinaire. Un budget extraordinaire des beaux-arts ne se conçoit pas. Pour les postes et les télégraphes, l'honorable M. Cochery a fait preuve d'un zèle très louable, mais qui a coûté très cher et qui maintenant peut se calmer.

Nous ne connaissons pas de dépenses plus mal conçues et plus complètement stériles que celles que l'on consacre aux canaux et à toutes les petites criques ou tous les petits ports qui sont éparpillés sur nos côtes, de Saint-Jean de Luz à Dunkerque et de Port-Bou à Villefranche. Des canaux partout, des ports partout, des canaux qui ne transporteront rien pour la plupart, que les chemins de fer, par des abaissemens de tarifs, maintiendront vides le lendemain du jour où ils seront terminés; des ports en quantité, plusieurs centaines, où tous les mois peut-être entrera quelque goëlette ou quelque brick, restes d'une marine d'autrefois, qui sont destinés à disparaître avant dix ans. Il semble que ceux qui ont fait les plans des projets de canaux et de ports se soient inspirés de l'idée d'un des personnages comiques de Molière. Dans l'acte III des *Fâcheux*, Ormin poursuit Éraste afin qu'il appuie auprès du roi un projet magnifique :

> Cet avis dont encor nul ne s'est avisé
> Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
> En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.

Ce conseil burlesque, on prétend aujourd'hui le suivre. On veut mettre les côtes de France tout entières en ports. Il y en aura cent ou deux cents, peut-être plus. Chaque mauvaise crique obtient de l'état quelques millions; le tout monte à 500 millions, si ce n'est plus. Qu'on renonce à cette dispersion des crédits. Avec les changemens opérés dans la navigation, il suffit à un pays comme la France de deux grands et bons ports sur chaque mer : Bordeaux et Nantes, le Havre et Dunkerque, Cette et Marseille. Si, dans les intervalles, cinq à six ports de second ordre méritent encore quelque intérêt, c'est le maximum. Ces places maritimes, en petit nombre, doivent être fortement outillées : on peut y arriver sans sacrifices budgétaires en empruntant la méthode anglaise. Comment les Anglais font-ils des ports, et ils ont les plus beaux du monde? En accordant aux municipalités, aux chambres de com-

merce, aux corporations le droit de percevoir sur les navires des droits de quai, d'entrée ou de stationnement, dont le total sert à payer l'intérêt et l'amortissement des travaux entrepris. Prenons cette méthode, c'est la bonne. En France, nous sommes malheureusement poursuivis d'une double manie : celle de la gratuité et celle de l'égalité. Tout doit être gratuit ou presque gratuit, les ports, les écoles, les transports, bientôt le logement, le vêtement, etc. Quant à l'égalité, il faut qu'elle existe en tout, pour les choses comme pour les hommes; la montagne aride et isolée doit avoir son chemin de fer à large voie tout comme la vallée la plus riche et la mieux située; toute mauvaise crique a le droit de se plaindre si on ne la traite pas comme Le Havre ou Marseille.

Pour restaurer nos finances, il faut deux mesures capitales : l'une est de supprimer complètement le budget extraordinaire, l'autre est de mettre un terme aux abusives influences parlementaires et électorales qui, en quatre années, ont accru de 400 millions environ les crédits ordinaires des administrations publiques. C'est ainsi que l'on a substitué des déficits de 150 à 200 millions aux excédens de 100 ou 120 millions de francs dont nous jouissions jusqu'à 1880; c'est ainsi qu'on a presque supprimé tout amortissement. Aujourd'hui les remèdes partiels et anodins sont insuffisans; la conversion, qui a privé les rentiers de 34 millions, ne prêtera à nos budgets qu'un secours dérisoire si l'on ne recourt pas à beaucoup d'autres moyens qui demandent autant de résolution et plus de persévérance. La signature même des conventions avec les grandes compagnies de chemins de fer n'apportera qu'un allégement momentané et trompeur si l'on se borne là. Ce sont toutes nos idées administratives, toute notre conception générale du rôle de l'état et des communes, tous les procédés financiers suivis depuis cinq ans, qu'il faut définitivement abandonner. Il ne s'agit plus aujourd'hui de savoir quels dégrèvemens l'on fera; nous sommes presque amenés à la question inverse : Quels impôts nouveaux établira-t-on? Il est encore temps d'échapper à cette fâcheuse nécessité; la France a des ressources qu'elle retrouvera grandissantes le jour où l'on aura renoncé au budget extraordinaire, à l'accroissement incessant des dépenses des administrations et au socialisme d'état. Le danger est dans les hésitations et les atermoiemens. C'est un régime sévère, une abstinence sérieuse qui peuvent seuls rétablir l'équilibre de nos budgets et éloigner d'un pays déjà écrasé d'impôts le fléau de taxes nouvelles.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

ÉTUDES SUR LE XVIIIE SIÈCLE

LES ROMANCIERS.

I.

ALAIN RENÉ LE SAGE.

J'ai ouï dire que les Espagnols, s'ils ont de tout temps reconnu dans Cervantes un de leurs plus élégans prosateurs, n'avaient pas moins attendu que le jugement de l'Europe entière l'eût mis dans le haut rang qu'il occupe, à côté de Molière et de Shakspeare, pour s'apercevoir qu'en effet il en était digne, et l'y placer eux-mêmes. Notre Le Sage assurément n'est pas leur Cervantes, et *Gil Blas,* il faut l'avouer tout d'abord, est assez éloigné de valoir *Don Quichotte.* Il n'en est que plus curieux que l'œuvre du conteur français et celle du poète espagnol aient éprouvé les mêmes destinées historiques. Nous aussi, il a presque fallu que l'Europe, — l'Angleterre et l'Italie surtout, — nous apprissent à goûter *Gil Blas,* comme à l'Espagne à sentir tout le prix de *Don Quichotte.* C'est seulement vers la fin du XVIIIe siècle que nos critiques ont commencé de rendre à Le Sage une justice que ses contemporains, s'ils ne la lui avaient pas refusée, lui avaient du moins mesurée parcimonieusement; et l'œuvre était déjà traduite en toutes les langues avant que d'avoir pris dans la nôtre la place qu'elle y tient désormais. On s'est fait depuis lors une agréable obligation de réparer l'erreur; et tant de maîtres, l'un après l'autre,

ont si bien parlé de *Gil Blas*, qu'il pourrait sembler inutile d'en parler une fois de plus. Mais peut-être nous ont-ils laissé plus à dire que l'on ne serait tenté de le croire. Non-seulement, en effet, comme à tout le monde, il nous demeure permis d'étudier le roman de Le Sage en lui-même, pour sa valeur littéraire intrinsèque, la matière étant de celles qu'il n'est pas facile d'épuiser; mais surtout, et c'est ce qu'en général ils ont négligé de faire, il convient de l'étudier de plus près, dans ses origines, dans sa composition, dans ses défauts enfin, ou, pour user d'un terme moins sévère, dans ses lacunes, et, en deux mots, dans l'histoire du roman français.

I.

Il y a toute une période, assez longue encore, de notre histoire littéraire, dont le détail nous est assez mal connu. Elle s'étend des dernières années du XVII[e] siècle, ou (pour fixer les dates avec plus de précision) de l'apparition du livre des *Caractères*, en 1688, à la publication précisément des deux premiers volumes de *Gil Blas*, en 1715. Quelques œuvres, quelques noms en sont venus jusqu'à nous, le bruit aussi de quelques querelles, philosophiques ou littéraires : anciens contre modernes, Bossuet contre Fénelon, gallicans contre ultramontains. On sait donc assez communément que *le Diable boiteux* est de 1707, et que *le Légataire universel* est de 1708; on a entendu parler de Fontenelle, de La Motte, de Jean-Baptiste Rousseau, de La Fare, de Chaulieu, de Crébillon, de Dancourt; même, on a quelquefois lu *la Réconciliation normande* et *Manlius Capitolinus :* cependant, d'une manière générale, ce que valent ces hommes et ces œuvres, on y croit, comme on dit, plutôt que l'on n'y va voir, et si quelques traits distinguent ces vingt-cinq ou trente ans d'histoire de ce qui les a précédés et de ce qui les a suivis, on serait embarrassé de les définir avec exactitude, ou seulement de les discerner. Un seul fait en dira plus que beaucoup de phrases. Il y a là des œuvres, dignes au moins d'une mention dans l'histoire, que Sainte-Beuve lui-même a fait comme s'il les ignorait, et des noms, dignes au moins d'un souvenir, qu'il n'a pas seulement prononcés. Ce serait dépasser les bornes du cadre où je voudrais me contenir que d'essayer de suppléer à ces oublis, mais il est essentiel à l'intelligence du roman de Le Sage d'indiquer ici quelques-uns au moins de ces caractères.

Le roman, en premier lieu, — ce qui jadis avait été le roman héroïque, le roman en douze tomes, le roman de Gomberville, de La Calprenède, et de M[lle] de Scudéri, — sans cesser d'être le roman d'amour, métaphysique et galant, s'était insensiblement réduit,

comme de lui-même, aux proportions de ce que nous appellerions aujourd'hui la nouvelle. Vers la fin du siècle, les romanciers à la mode sont les imitateurs de M[me] de La Fayette ou plutôt ses imitatrices : M[me] de Murat, l'auteur du *Comte de Dunois;* M[lle] de La Force, l'auteur de l'*Histoire secrète de Bourgogne;* M[me] Durand, M[me] d'Aulnoy, M[lle] Lhéritier, d'autres encore, filles de beaucoup d'esprit, femmes de trop d'intrigues, en général demoiselles et dames de moyenne vertu. Leurs aventures, à elles qui répandirent si indiscrètement celles des autres, seraient amusantes, et même agréablement scandaleuses à conter. Leur œuvre, ou du moins ce que j'en ai lu pour m'en faire une idée juste, m'a paru d'un style assez négligé, facile, souvent heureux dans sa négligence, en somme et au fond assez médiocre. Elles n'ont pas moins réussi dans leur temps. Bayle, en plusieurs endroits, s'est plaint de cette profusion d'*Aventures galantes* et de romans soi-disant historiques, dont elles inondaient la France et même l'Europe. Ce véritable érudit n'aimait pas à voir l'histoire ainsi travestie pour le plus grand amusement des oisifs. Son indignation s'étendait jusqu'à M[me] de La Fayette, à laquelle il ne passait ni *Zaïde* ni *la Princesse de Clèves.* Et pourtant, il n'est pas douteux que ce que le siècle apprenait à aimer dans ces récits romanesques, c'en était précisément l'apparence historique, leur conformité, par conséquent, avec la vie réelle, et aussi, selon l'expression du même Bayle, — avec l'histoire naturelle. L'une, la conformité avec l'histoire naturelle et la physique expérimentale, s'étalait un peu partout dans l'œuvre de ces dames : on nous permettra de n'y pas insister. L'autre, la conformité avec l'histoire, et avec l'histoire contemporaine, c'était ce qui séduisait dans les romans de cet aventurier de lettres, Gatien de Courtilz de Sandras, l'auteur de tant de Mémoires apocryphes : *Mémoires de M. de Rochefort, Mémoires de la marquise de Fresne, Mémoires de M. d'Artagnan.* Facilement écrits, eux aussi, — avec cette facilité qu'il ne faut hésiter à qualifier en bon français de regrettable et fâcheuse, parce qu'elle donne aux ignorans l'illusion du naturel, — tous ces Mémoires, en ce qu'ils contiennent de prétendûment historique, sont aussi dangereux à consulter que les inventions de La Beaumelle ou les compilations de Soulavie, mais, en ce qu'ils contiennent d'anecdotique, dans les récits galans ou licencieux, on accordera que de loin en loin, par intervalles, ils ont déjà quelque chose du tour agile et de l'amusante vivacité des *Mémoires de Gramont* et de l'*Histoire de Gil Blas.* Je ne mets pas en doute que Le Sage ait lu toutes ces productions, qu'il ait même personnellement connu Courtilz de Sandras, dont le libraire était aussi le sien, et qu'il ait enfin, tout en l'épurant un peu, suivi cette veine à son tour. C'est aux faiseurs de romans

historiques, très certainement, qu'il a dû l'idée de mêler les aventures de Santillane à l'histoire du duc de Lerme et du comte d'Olivarès et, comme eux, il s'est abondamment servi pour cela des *Anecdotes* qui couraient les librairies du temps.

On a voulu quelquefois faire honneur de cette transformation du roman à l'auteur de l'*Histoire de Francion*, Charles Sorel, et ses successeurs, parmi lesquels on nomme surtout Scarron, pour son *Roman comique*, et Furetière, pour son *Roman bourgeois*. C'est remonter trop haut, de quarante ou cinquante ans trop haut, et c'est surtout se méprendre sur le caractère des œuvres. Si l'on élimine en effet de l'*Histoire de Francion* les grossièretés qui la déshonorent, la gravelure et l'indécence, il ne demeure, comme aussi bien du *Roman comique* et du *Roman bourgeois*, qu'un fonds passablement vulgaire, des accidens invraisemblablement grotesques, des caricatures sans doute assez lestement enlevées, mais rien, absolument rien, qui ressemble à ce que nous avons depuis appelé le roman de mœurs. Il importe beaucoup de ne pas s'y tromper. L'*Astrée*, le *Grand Cyrus*, la *Clélie* sont des romans qui tiennent encore du poème, et même de la poésie; *Francion*, le *Roman comique*, le *Roman bourgeois* tiennent encore de la farce, et, à vraiment parler, ne sont que des parodies. Les premiers visent à l'héroïque, les seconds au grotesque. Or, ce qu'il s'agissait précisément de remplir, à la fin du XVIIe siècle, c'était l'entre-deux de l'héroïque et du grotesque. Car le grotesque ou le caricatural, et on l'oublie trop souvent, n'est pas moins éloigné du train de la vie commune que l'héroïque même. Si les romans de Mlle de Scudéri sortent du bon caractère et de la vérité, ce n'est pas avec les visions de Scarron qu'il faut s'imaginer que l'on y rentre. L'idéal du sentiment et la charge de la caricature s'obtiennent par les mêmes moyens, c'est-à-dire par une altération également systématique des rapports vrais des choses. Si l'on allonge les corps, et que l'on atténue les formes, et que l'on effile les traits, on obtient la banale et inexpressive beauté des figures de keepsakes anglais, comme si l'on grossit les traits, et que l'on épaississe les membrures, et que l'on élargisse les formes, on obtient la laideur convenue de nos journaux à images; mais, de l'une et de l'autre manière, il est clair que l'on s'est écarté de la nature. Pareillement, les personnages du roman héroïque sont plus hauts, ou plus délicats, ou plus jolis que nature, mais les personnages du roman comique sont plus laids, ou plus grossiers, ou plus bas. Les uns et les autres, ils sont donc également distans d'une juste imitation de la vie, puisque l'imitation de la vie n'est à leurs auteurs qu'un point de départ dont ils font pro-

fession de s'écarter chacun à sa façon, et d'après des règles certaines. Ils ne se servent de la nature que comme d'un moyen de la défigurer elle-même, et leur objet est de la grandir ou de la diminuer, de l'embellir ou de l'enlaidir, de la surfaire ou de la rabaisser, mais non pas du tout de la représenter telle qu'elle est.

Ç'a été le rôle du roman pseudo-historique, dans les premières années du XVIIIe siècle, que de tracer à la littérature d'imagination cette voie moyenne, en quelque sorte, et d'y développer le sens du réel avec le goût de l'observation. En effet, d'une part, en les mettant en scène, on ne pouvait pas représenter sous des traits trop différens de ceux que tout le monde leur avait connus des personnages historiques dont la mort était d'hier. Le moyen, par exemple, à Courtilz de Sandras de peindre Mazarin sous les traits d'un prodigue, ou Ninon de Lenclos sous ceux d'une Mère de l'Église? Mais, d'autre part, la notoriété de quelques-unes de leurs plus brillantes aventures ôtait à l'écrivain tout scrupule d'invraisemblance. Ce qui s'était passé s'était passé; l'on n'en pouvait arguer l'impossibilité. L'étonnante fortune d'un Lauzun, pour ne nommer que celui-là, comme elle permettait toutes les espérances aux cadets de Gascogne, permettait du même coup toutes les inventions à leurs historiographes. Enfin, la littérature des Mémoires, déjà si riche, acheminait, elle aussi, le roman vers le même but. On en voit assez les raisons, sans qu'il soit besoin de les développer. Qu'est-ce, à vrai dire, que des Mémoires privés, comme sont ceux de Saint-Simon, par exemple, ou comme est la Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans, sinon cette peinture détaillée des caractères et des mœurs dont la grande histoire n'a consigné dans ses annales que les résultats les plus généraux? Et qu'est-ce qu'un roman de mœurs, dans sa forme originelle, avant que l'artiste en ait extrait pour ainsi dire l'œuvre d'art, sinon, réciproquement, des Mémoires particuliers sur les hommes et les choses de son temps? Nulle autre cause, — il est bon de le noter au passage, — n'a eu plus d'influence, au XVIIIe siècle, et jusque de nos jours même, sur cette forme du récit personnel que le roman a conservée si longtemps. Les *Mémoires d'un homme de qualité*, comme *la Vie de Marianne*, et comme l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, sont autant de récits personnels, on peut bien dire : de confessions.

En même temps qu'elle s'insinuait ainsi dans le roman, l'observation du réel se précisait, et prenait possession de ses moyens, dans ce genre d'ouvrages dont les *Caractères* sont demeurés le modèle. Personne n'ignore quel fut le succès du livre de La Bruyère. En huit ans seulement, de 1688 à 1696, il ne s'en succéda pas moins de neuf éditions, ce qui n'était pas alors plus commun en librairie

que cinquante représentations au théâtre; et dans les années qui suivirent, il ne s'imprima pas moins d'une trentaine d'ouvrages à l'imitation du chef-d'œuvre. Évidemment la mode y était. Or, quel plaisir y cherchait-on? et à quoi la curiosité s'y intéressait-elle? Aux portraits, comme nous le savons par le nombre des *clés* qui nous en sont parvenues, c'est-à-dire aux imitations d'après le vif, et dont un habile déguisement, en imposant au lecteur la nécessité de chercher un original qu'il finissait toujours par retrouver, assaisonnait encore la malice. L'homme est toujours l'homme : le XVIIe siècle dans sa gloire a aimé, comme le nôtre, les indiscrétions, et quand on lui en a donné, il y a couru. Dans les *Caractères* de La Bruyère, ce que nous admirons aujourd'hui, nous qui sommes à deux cents ans bientôt de la cour de Louis XIV, c'est la part de vérité générale que l'art merveilleux d'un grand maître a su comme emprisonner dans ces linéamens qu'il croyait copier d'après nature. Mais ce que les contemporains en ont tout particulièrement goûté, n'essayons pas de nous donner le change, c'en sont les applications, ce qu'il y avait d'observé de près et, par conséquent, d'individuel, dans chacun de ces portraits, le sel de la médisance et souvent aussi, probablement, de la calomnie. C'est justement là ce qui fera quelques années plus tard le grand succès du *Diable boiteux*. Dans cette inépuisable galerie d'originaux qui forme le livre des *Caractères*, Le Sage n'aura eu qu'à puiser à pleines mains, les animer, et faire agir en quelque sorte sur la grande scène de la vie ces portraits descendus de leur cadre.

En effet, du *Diable boiteux*, ôtez la fable, qui, sans doute, n'y est pas essentielle, et numérotez les paragraphes comme on a fait ceux des *Caractères*, vous avez un livre du même genre. Cela est tellement vrai que, dans les premières éditions, la table des matières est rédigée, par caractères, dans la forme suivante : Ch. III. — *La Vieille Coquette, le Vieux Galant, le Musicien, le Poète tragique, le Greffier...* Ch. X. — *Le Licencié, le Maître d'école, la Vieille Marquise, la Procureuse, le Peintre de femmes...* Ch. XII. — *L'Allemand, le Français, le Comédien, la Comédienne, l'Auteur dramatique*, etc. Au même point de vue, il n'est pas moins curieux d'étudier les corrections, additions, et retranchemens que Le Sage a fait subir à son œuvre dans l'édition définitive qu'il en a donnée, dix-neuf ans après la première. On le voit alors qui supprime un fait divers dont la singularité faisait, en 1707, l'objet des conversations parisiennes, et qui en introduit un autre, *signatum præsente nota*, frappé à la marque de 1726. « Considérez dans la chambre prochaine, disait l'Asmodée de la première édition, ces deux prisonniers qui s'entretiennent au lieu de se reposer. Ils ne sau-

raient dormir. Leurs affaires les inquiètent, et, franchement, elles sont assez délicates. Le premier est un joaillier accusé d'avoir recelé des pierreries dérobées. L'autre est un polygame : il y a six mois qu'il se maria par intérêt avec une vieille veuve du royaume de Valence. Il a épousé par inclination peu de temps après une jeune personne de Madrid et lui a donné tout le bien qu'il a reçu de la Valencienne. Ses deux mariages se sont déclarés. Ses deux femmes le poursuivent en justice. Celle qu'il a épousée par inclination demande sa mort par intérêt, et celle qu'il a épousée par intérêt, le poursuit par inclination (1). » Tout Paris, en 1707, connaissait vraisemblablement le procès de ce bigame et celui de ce joaillier recéleur : il les avait oubliés, en 1726, et c'est pourquoi l'historiette a disparu du livre. Les additions ne sont pas moins instructives. « A propos d'*Épîtres dédicatoires*, dit quelque part le démon, il faut que je vous rapporte un trait assez singulier. Une femme de la cour, ayant permis qu'on lui dédiât un ouvrage, en voulut voir la *Dédicace* avant qu'on l'imprimât, et, ne s'y trouvant pas assez bien louée à son gré, elle prit la peine d'en composer une de sa façon, et de l'envoyer à l'auteur pour la mettre à la tête de son ouvrage. » Ces quelques lignes ne figuraient pas dans l'édition de 1707. En 1726, elles étaient sans doute une allusion plus ou moins transparente à quelque anecdote qui courait, je ne puis pas dire les salons, où Le Sage ne fréquentait guère, mais les cafés littéraires. Ne sont-ce pas là, très visiblement, les matériaux, épars encore, de ce qui va devenir le roman de mœurs?

Mais si l'honneur en revient à Le Sage, il est juste de dire que La Bruyère, et ses imitateurs, avaient commencé de lui donner l'exemple. Qui ne se rappelle ces morceaux justement célèbres, dans les *Caractères*, où l'on n'a vu, comme, par exemple, dans le fragment d'*Émire*, tout narratif, que des moyens ingénieux de l'artiste pour varier la monotonie de son plan, et soutenir une attention qu'il pouvait craindre de voir languir? « Il y avait à Smyrne une très belle fille qu'on appelait *Émire* et qui était moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs... » Mais je crois y découvrir quelque chose de plus. J'y soupçonne une tentative de La Bruyère pour mettre en action ses propres personnages. Vous diriez une intention de roman qui n'a pas été ce que l'on appelle poussée, comme si La Bruyère s'était défié de

(1) Les passages de l'édition de 1707 qui ne se retrouvent plus dans l'édition définitive, ont été soigneusement relevés par M. Anatole France, dans une édition du *Diable boiteux*, qu'il a donnée chez Lemerre ; 2 vol. in-12, Paris, 1878. J'aurais souhaité que, comme dans les bonnes éditions de La Bruyère, un signe indiquât aussi les derniers ajoutés de l'auteur.

ses forces, ou comme s'il avait hésité à s'essayer franchement dans un genre qu'aucun vrai chef-d'œuvre n'avait encore illustré, et qui demeurait le partage à peu près exclusif des femmes et des aventuriers de lettres. Un ancien a dit là-dessus et, — ce qui est admirable! — sans le savoir, un joli mot : *Historia, quoquo modo scripta, semper legitur.* De quelque manière qu'écrive l'historien, il est toujours assuré d'avoir des lecteurs. Le romancier à plus forte raison. C'était du moins l'opinion du XVII[e] siècle, et il fallait plus d'un chef-d'œuvre avant que le XVIII[e] siècle l'abandonnât, et découvrît les signes qui distinguent un bon roman d'un mauvais. C'est aussi pourquoi l'histoire du roman français ne commence qu'avec Le Sage. Les romanciers qui l'ont précédé peuvent avoir eu personnellement toutes les qualités que l'on voudra, cependant, ils ne comptent pas dans la littérature. Leur genre est encore trop indéterminé... Mais, quoi qu'il en soit de ce point particulier, si les moralistes, comme La Bruyère, à la fin du XVII[e] siècle, reculaient encore devant une exacte imitation des mœurs, il était un lieu du moins où cette imitation même était poussée jusqu'à l'excès de la fidélité : c'est le théâtre, qu'il nous reste à caractériser.

Il semble, à la vérité, que les auteurs en vogue, l'auteur du *Joueur* et celui du *Grondeur,* l'auteur du *Flatteur* et celui du *Négligent,* achèveraient d'user le chemin que leur a frayé Molière, et pourtant, à bien y regarder, ce ne sont plus des caractères, ce sont des portraits, et des tableaux de mœurs, qu'ils peignent. En dépit de l'étincelante fantaisie qui l'anime ou plutôt qui l'emporte, et qui donne à l'action des *Folies amoureuses* et du *Légataire universel* cette unique allure de mouvement et de rapidité, il y a déjà dans la comédie de Regnard comme qui dirait des touches d'un peintre de la vie familière et des mœurs bourgeoises. Il y en a bien plus encore, quoique bien moins habilement appliquées, dans le théâtre de Dufresny. Mais c'est surtout avec Dancourt qu'il faut voir commencer la véritable comédie de mœurs. D'abord, comme Dufresny, c'est ordinairement en prose qu'il écrit, « n'étant pas *naturel* qu'on parle en vers dans une comédie, » et d'une cinquantaine de pièces qu'il nous a laissées, on n'en trouve pas, effectivement, plus de dix qui soient écrites en vers (1). La prose est-elle au théâtre, comme on l'a dit, un moyen de serrer la réalité de plus près? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question. Il suffit que c'est bien la prose qui convient à la nature des pièces de Dancourt, surchargées d'épisodes étrangers à l'action proprement dite, quand encore il est possible d'y

(1) Comme rien en ce monde n'est nouveau, je ferai de plus remarquer que Dufresny, quand il écrit en vers, a pour système de ne pas marquer la césure et de disloquer ainsi l'hexamètre, afin que le vers en ressemble d'autant à de la prose.

reconnaître une action, encombrées, un peu comme de nos jours la plupart des pièces de M. Victorien Sardou, d'une foule de personnages, qui se groupent en tableaux vivans, et dont le rôle évident chez l'auteur comique du XVII[e] siècle, comme chez notre contemporain, est de constituer le milieu, l'atmosphère particulière, le fond de toile, vivant et remuant, d'où l'action du drame se dégage. Cette action elle-même, quelquefois heureusement nouée, comme dans *le Chevalier à la mode*, quelquefois plus lâche, comme dans le grand nombre des pièces de Dancourt, quelquefois enfin nulle, comme dans *la Femme d'intrigues* ou dans *les Agioteurs*, pour l'approcher encore plus de la réalité, c'est à l'anecdote, au scandale d'hier, au vaudeville qui court les conversations que le poète, aussi souvent qu'il le peut, l'emprunte avec une prédilection marquée, comme dans *la Loterie*, comme dans *le Mari retrouvé*, comme dans *la Désolation des joueuses*, comme dans *les Agioteurs*, comme dans *le Moulin de Javelle*, comme dans *les Curieux de Compiègne*. Il y a là un parti-pris, une intention formelle et hautement déclarée, de chercher le succès dans une imitation, reconnaissable à tous, des mœurs contemporaines. Faute de pouvoir atteindre à la vérité supérieure du caractère, si Dancourt faisait des préfaces, il érigerait en système que la représentation du train de la vie quotidienne est l'objet propre de la comédie. C'est pour cette raison que nous voyons dans son œuvre défiler successivement toutes les classes, ou plutôt toutes les conditions de la société d'alors : hommes d'épée, hommes de robe, conseillers et procureurs, femmes d'argent et femmes d'intrigues, marchandes à la toilette et vendeuses de marée, sergens recruteurs, traitans, frotteurs et cochers ; et si l'observation était seulement un peu plus scrupuleuse, on pourrait presque dire que ce qu'elle perdait en profondeur, elle l'a regagné en étendue (1).

On peut vraiment le dire, si maintenant, au lieu des pièces de Dancourt, nous prenons pour type le véritable chef-d'œuvre de cette comédie de mœurs de la fin du XVII[e] siècle, et c'est précisément le *Turcaret* de Le Sage. Je ne sais pourquoi l'on persiste à voir dans *Turcaret* une comédie de caractère, à moins que l'on ne veuille absolument se méprendre sur ce mot de caractère. C'est un caractère, en effet, que d'être avare, c'est un caractère que d'être jaloux, c'est un caractère que d'être hypocrite, c'est un caractère que d'être débauché, c'est un caractère que d'être misanthrope ; mais ce n'en est pas un que d'être financier, non plus que d'être baronne de contrebande ou marquis d'aventure ;

(1) Voyez sur Dancourt un livre récent, léger, spirituellement écrit, dans le goût libre et facile de son modèle, par M. J. Lemaître : *la Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt*, 1 vol. in-12. Paris, 1883 ; Hachette.

et c'est même si peu ce que l'on appelle un caractère que c'est justement ce que l'on opposera bientôt aux caractères sous le nom de conditions. *Turcaret*, par ses origines, — et que d'ailleurs Le Sage ait ou non passé par la ferme générale, — est sorti tout entier du *Bourgeois gentilhomme* et de *la Comtesse d'Escarbagnas*, deux des rares comédies de Molière qui soient de vraies esquisses de mœurs; et, comme *la Comtesse d'Escarbagnas* ou comme *le Bourgeois gentilhomme*, il faut avouer que *Turcaret* n'est pas une comédie de caractères, mais de mœurs. Le Sage a d'abord élargi l'esquisse, il a ensuite ramené l'audacieuse caricature du maître aux proportions de la réalité, il a enfin pris d'un air plus sérieux ce qui dans *la Comtesse d'Escarbagnas* et le *Bourgeois gentilhomme* avait été traité plutôt en badinant; mais l'espèce et le genre sont demeurés dans *Turcaret* ce qu'ils étaient dans l'œuvre de Molière. Ce qui fait la valeur de *Turcaret*, c'en sont les mœurs.

Elles sont mauvaises, mais elles sont fortes; elles sont ignobles, mais elles sont fidèles. Et, puisque nous en sommes à reviser l'opinion consacrée, ne se tromperait-on pas encore de voir dans *Turcaret* une satire uniquement dirigée contre les gens d'argent? Car enfin, comme on en avait fait la remarque, dans le temps même de son apparition au théâtre, n'est-il pas vrai que, parmi les intrigantes qui le pillent et les effrontés qui le bernent, le moins malhonnête homme, c'est presque M. Turcaret? En tout cas, ce monde interlope qui fait la débauche aux dépens de ce sac d'argent, — cette baronne qui le ruine si galamment, ce chevalier de lansquenet qui la tient elle-même sous contribution, ce marquis de la Tribaudière, toujours entre deux vins, Frontin et Lisette, Marine et Flamand, Mme Jacob elle-même, la fille du maréchal de Domfront, et Mme Turcaret, la fille du pâtissier de Falaise, — tous tant qu'ils sont, ne sont-ils pas peints de main de maître, avec la même vigueur et justesse de touche que M. Turcaret, raillés, comme lui, avec la même âpreté satirique, copiés, comme lui, d'après le vif des mœurs contemporaines, qui courent à grands pas aux mœurs de la régence? et pourquoi, dans ce tableau de la fin d'un siècle ou du commencement d'une décadence, ne veut-on décidément reconnaître et voir que le seul personnage du traitant? Non! *Turcaret* n'est pas, comme on le dit, la dernière des grandes comédies de l'école de Molière. Bien loin de là! C'est la première de nos comédies de mœurs, ou du moins, — car il faut faire aussi leur part aux Dancourt et aux Dufresny, — c'en est le chef-d'œuvre, au XVIIe siècle; l'expression supérieure, et abrégée, de tout ce que l'on avait, depuis vingt-cinq ans, tenté dans le même genre et vainement essayé d'attraper.

On voit dans quel milieu, sous quelles influences littéraires, à

quelle école s'est formé le talent de Le Sage. Il y a des œuvres qui se suffisent, comme *Don Quichotte*, par exemple, et qui n'ont pas besoin que l'on aille autre part qu'en elles-mêmes chercher de quoi les comprendre et les interpréter. Mais il y en a d'autres, comme *Gil Blas*, qui ne dépendent guère moins du temps et de la circonstance que du talent de l'écrivain qui les signe. C'est même pour cela que *Gil Blas* n'est que du second ordre, tandis qu'au contraire *Don Quichotte* est manifestement du premier. Et encore n'avons-nous pas tout dit, ou plutôt nous ne commençons qu'à dire. Ce n'est pas assez, dans la nature, que deux ou plusieurs principes, ayant ce que l'on appelle des affinités entre eux, soient mis, par le hasard d'une rencontre, en présence l'un de l'autre; mais il faut le plus souvent qu'une condition extérieure se surajoute, pour ainsi dire, à leur affinité native, et opère du dehors le mystère de leur combinaison. Il n'en va pas autrement dans l'art. Cette condition, pour Le Sage, ce fut la connaissance de la littérature espagnole. Il y fut initié, dit-on, par l'abbé de Lyonne, un des fils du célèbre ministre, et la tradition en paraît assez bien établie pour la recevoir sans difficulté. Je ferai toutefois observer qu'à défaut des suggestions de l'abbé, Le Sage encore ici n'eût eu qu'à suivre le courant du siècle. Dans un temps où toute la politique française tournait sur cette grave question de la succession d'Espagne, on reprenait aux choses d'Espagne une vivacité d'intérêt qu'à peine avait-on un moment cessé d'y porter. Si Le Sage a fréquenté chez les Villars, comme le veut une autre tradition, il y a connu la marquise, mère du maréchal, et dont les *Lettres* sur l'Espagne ne déparent point la collection de *Lettres* de Mme de Coulanges et de Mme de Sévigné. D'ailleurs, au théâtre, les comédies de Thomas Corneille, encore vivant, — depuis *Don Bertrand de Cigarral* jusqu'à *Don César d'Avalos*, — maintenaient toujours quelque chose du goût espagnol. Enfin, l'une de ces femmes de lettres que nous avons citées, la comtesse d'Aulnoy, publiait vers le même temps ses *Nouvelles espagnoles*, ses *Mémoires de la Cour d'Espagne*, son *Voyage d'Espagne* surtout, dont il ne serait pas difficile de montrer le parti que Le Sage a tiré. Une indication, un mot, un hasard même auraient donc pu suffire à pousser le traducteur des *Lettres d'Aristénète* dans la voie où il devait rencontrer son chef-d'œuvre. Il tâtonna longtemps, comme on le sait, douze ou quinze ans environ; puis, un jour, il eut l'idée de faire entrer dans les formes du roman picaresque ce qu'il avait amassé patiemment, tout autour de lui, d'observations et de notes; et de cette combinaison heureuse de la satire avec la comédie et de l'aventure avec la satire, sous l'influence de la nouvelle espagnole, naquit cet inimitable *Gil Blas*.

II.

Une des choses les plus irritantes qu'il y ait en critique, c'est la quantité de lectures et d'écritures que vous impose quelquefois un aimable étourdi, ou un mauvais plaisant, parce qu'il lui aura plu, sans motif, présomption, ni preuve, de jeter dans la circulation littéraire un impertinent paradoxe. La vérité, sur quelque sujet que ce soit, tiendrait en quelques pages, bien souvent même en quelques lignes. On ne calculera jamais avec exactitude ce qu'il faut de place et de papier pour la réfutation de l'erreur. Voilà tantôt cent ans qu'un jésuite espagnol, ou peut-être même son éditeur, en 1787, sans autre intention que de « lancer » sa traduction, s'est avisé de prétendre que *Gil Blas* était traduit littéralement d'un manuscrit tombé par hasard entre les mains de Le Sage, et depuis lors, — Espagnols, Français, Allemands, Anglais, Américains ou Russes, — il a fallu que quiconque parlait de *Gil Blas* donnât son opinion motivée sur le système du père Isla, perfectionné par Llorente, en 1822. Je ne sais si cette hypothèse d'un manuscrit primitif aurait encore de nos jours, en Espagne ou ailleurs, quelques désespérés partisans. En tout cas, les recherches de la critique l'ont ruinée, pour toujours, et de fond en comble. La question n'est plus aujourd'hui de prouver l'inexistence d'un *Gil Blas* espagnol, ce qui ne laissait pas d'être assez difficile (car comment prouver le néant?) mais uniquement (et c'est sans doute plus aisé) de dresser la liste des emprunts que Le Sage a pu faire aux romans picaresques ou au théâtre espagnol; en Espagne, on dit couramment : les plagiats. Convenons d'abord qu'ils sont nombreux, et qu'il est quelque peu puéril, comme on le fait encore parfois, d'en contester l'évidence (1).

François de Neufchâteau, le premier, dans une dissertation datée de 1818, avait indiqué deux ou trois endroits de *Gil Blas* comme indubitablement inspirés du *Marcos d'Obregon* du chanoine Vicente Espinel. L'Américain Ticknor, à son tour, serrant la question de plus près, en 1849, dans sa grande *Histoire de la littérature espagnole*, et y spécifiant les imitations, en avait porté le nombre jusqu'à six ou sept. Enfin, en 1857, un professeur de l'Université de Berlin, M. Franceson, dans une dissertation savante, mais confuse et incomplète, a trouvé dix passages en tout du roman de Le Sage copiés

(1) Toute l'histoire de la controverse, reprise depuis ses origines, a été assez correctement exposée dans une récente brochure, dont nous n'acceptons pas toutefois les conclusions : *die Geschichte der Gil-Blas-frage*, par M. Edmond Veckenstedt, 36 pages, Berlin, 1879; Calvary.

ibrement, c'est-à-dire imités, traduits, ou réduits de celui d'Espinel. L'un et l'autre critique d'ailleurs, animé à la recherche par son succès même, nous a rendu le service d'augmenter cette première liste de tout ce qu'il a pu découvrir dans la littérature espagnole dont Le Sage aurait fait son profit. Ils avaient à leur disposition, pour les y aider, le travail d'un critique espagnol, don Adolfo de Castro, qui dans deux opuscules datés de 1845 et de 1846 s'était efforcé de déterminer le nombre exact de ses auteurs que Le Sage avait imités. Ainsi, tel épisode est emprunté d'une comédie de Figueroa, tel autre d'un drame de Rojas, le troisième, d'une comédie de Calderon, le quatrième, d'un drame de Moreto. Sur quoi peut-être serait-il curieux d'examiner à notre tour d'où Calderon et Rojas eux-mêmes ont emprunté leur drame ou leur comédie. Mais il vaut mieux indiquer, et sans sortir d'Espagne, les moyens de compléter cette énumération. A tant d'emprunts j'ajouterais donc, si c'en était ici le lieu, le détail de tous ceux que Le Sage a faits à la *Vie d'Estévanille Gonzalez* et aux *Aventures de Guzman d'Alfarache*. En effet, ils sont peut-être plus nombreux que tous ceux qu'il a pu faire aux *Relations de Marcos d'Obregon*. Et, pour aller plus loin encore, je ne doute pas qu'un investigateur patient des romans picaresques, un lecteur attentif d'*Alonzo, serviteur de plusieurs maîtres*, par exemple, de Yanez y Rivera, ou encore de *Ruffina, la Fouine de Séville*, de Castillo Solorzano, faisant la même recherche, et sachant d'autre part comment Le Sage compose, n'aboutît aux mêmes résultats. Seulement, ce n'est pas là la question, ou du moins, si c'est une question, la question de l'originalité de *Gil Blas* en est une autre, et voici comme on peut la poser (1).

Il existe de Le Sage, sous le titre de *Félix de Mendoce*, une imitation avouée d'un drame de Lope de Vega, et, sous le titre de *Don César Ursin*, une adaptation déclarée d'une comédie de Calderon : il s'agit de savoir pourquoi ni la comédie de Calderon ni le drame de Lope de Vega, lesquels sont pourtant d'autres hommes que Vincent Espinel, ne se sont acquis la réputation européenne de *Gil Blas*. Il existe également de Le Sage une traduction avouée de *Guzman d'Alfarache*, et une adaptation déclarée d'*Estevanille Gonzalez* : il s'agit de savoir pourquoi ni le second ni le premier de ces romans picaresques ne se sont acquis la réputation européenne de *Gil Blas?* Il existe enfin des suites, continuations, ou imitations de *Gil Blas*; il y en a de françaises, il y en a d'allemandes ; peut-être en trouverait-on en d'autres langues encore : il s'agit de savoir

(1) Si peut-être le lecteur était curieux de savoir comment en Espagne on traite encore aujourd'hui Le Sage, il se procurerait une récente édition de *la Vida del Escudero Marcos de Obregon*, et lirait la préface qu'y a mise M. Juan Perez de Gusman. 1 vol. in-18, Barcelone, 1881. Biblioteca « Arte y Letras. »

pourquoi, françaises ou allemandes, aucune de ces continuations ne s'est acquis la réputation européenne de *Gil Blas?* Mais, si c'est là tout le problème, la solution n'en est pas difficile. En effet, c'est qu'il y a probablement dans *Gil Blas* quelque chose de plus que dans *Marcos d'Obregon*, et c'est justement en raison de ce quelque chose que *Gil Blas* n'est pas *Marcos d'Obregon.* Il peut convenir à l'orgueil castillan de croire qu'en traduisant *Gil Blas* en espagnol, c'était sa chose qu'il reprenait, son bien, sa propriété détenue par un possesseur illégitime; en fait, si l'on a traduit *Gil Blas* dans la langue elle-même des romans picaresques, c'est que tous les romans picaresques mis ensemble n'étaient pas pour tenir lieu du chef-d'œuvre de Le Sage.

Il n'y a pas de meilleure preuve que, si Le Sage emprunta beaucoup, — ce qui n'est ni contestable, ni sérieusement contesté, que je sache, — il rendit davantage. Le roman picaresque doit bien plus à *Gil Blas* qu'il ne lui a effectivement prêté. Car, en dehors de quelques curieux des choses d'Espagne, qui donc, si *Gil Blas* ne leur avait fait une réputation rétrospective, connaîtrait le *Marcos d'Obregon* ou le *Guzman d'Alfarache?* ou plutôt, puisque nous l'avons nommé tout à l'heure, et que le livre a été traduit, dans sa nouveauté même, qui connaît donc aujourd'hui, qui lit *la Fouine de Séville*, et qui sait seulement, en dehors des espagnolisans, le nom de Castillo Solorzano? Est-ce beaucoup s'avancer que de dire que tout le monde aujourd'hui le saurait, et connaîtrait le livre, s'il avait plu à Le Sage d'en faire directement emploi dans son *Gil Blas?* C'est toujours le cas de Corneille et de Guillem de Castro. Voilà tantôt deux cent cinquante ans que l'Europe ne connaît à peu près du dramaturge espagnol que ce qu'il a convenu au poète français d'en imiter pour le perfectionner! Se rejettera-t-on peut-être sur l'ignorance où le public littéraire aurait alors été de la langue espagnole? Mais, sans compter que presque tous ces romans avaient eu les honneurs de la traduction française, il suffit de répondre que, traduits ou non, ils sont tous ou presque tous, du même temps où *Don Quichotte* faisait son tour d'Europe.

La première partie de *Gil Blas* parut au commencement de l'année 1715. A la préparation de ces deux minces volumes, qui ne formeraient pas de nos jours un in-12 de trois cent cinquante pages, Le Sage, au total, n'avait pas consacré beaucoup moins de quatre ou cinq ans. Entre la comédie de *Turcaret*, qui fut donnée, comme on le sait, au mois de janvier 1709, et le premier volume de *Gil Blas*, dont il y a quelques exemplaires datés de 1714, on ne trouve en effet à citer de lui qu'une revision des *Mille et un Jours* de l'orientaliste Pétis de la Croix, en 1710, et deux farces, en 1713, pour le théâtre de la Foire. Il est permis de tirer de là cette con-

clusion que *Gil Blas* n'a pas été tout à fait, comme Sainte-Beuve aimait à le répéter, *écrit pour le libraire*, hâtivement et sur commande, mais, au contraire, composé lentement et lentement écrit, comme une œuvre où l'auteur s'est revanché des besognes que lui imposait la nécessité de vivre, et proposé, une fois au moins, de donner toute sa mesure. Le Sage avait alors quarante-sept ans. C'est l'âge où l'écrivain digne de ce nom éprouve en quelque sorte le besoin de faire œuvre qui dure, et d'élever ce que, depuis Horace, on appelle son monument.

Des six premiers livres que contiennent ces deux volumes, il n'en est pas un dont la fable ne soit plus ou moins directement imitée d'un original espagnol ou italien, le *Marcos d'Obregon* d'Espinel, ou *l'Ane d'or* de Firenzuola. L'aventure même de don Raphaël et du seigneur de Moyadas, qui passe dans nos éditions pour une reprise par Le Sage de son propre bien, et qui n'est rien de plus que le canevas de *Crispin rival de son maître*, serait, au témoignage de Ticknor, empruntée d'une comédie d'Antonio de Mendoza. Néanmoins, le détail était déjà si français, pour ne pas dire parisien, et Le Sage lui-même se rendait si bien compte que c'était toujours la veine du *Diable boiteux*, qu'en tête du premier volume il avait eu soin de placer la *Déclaration* suivante : « Comme il y a des personnes qui ne sauraient lire sans faire application des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins qu'ils auraient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent livre. » Nos pères, qui n'étaient pas plus sots que nous, savaient de reste, en 1715, ce que voulait dire une semblable déclaration. Elle était, assez clairement, d'un satirique; elle était aussi, comme nous dirions, d'un réaliste. Mais ce qu'il y avait de plus ici que dans *le Diable boiteux*, et, en un certain sens, de nouveau, c'est que les caractères, au lieu d'être dispersés au hasard d'une composition capricieuse, et presque fantastique, étaient engagés, sinon tout à fait dans une action suivie, mais au moins distribués selon le cours naturel d'une vie humaine. Gil Blas n'avait plus besoin, comme Leandro Perez, qu'un démon complaisant soulevât pour lui, « comme on soulève la croûte d'un pâté, » les toits des maisons de Madrid ou de Paris ; il entrait dans la maison même; et c'était de l'antichambre ou de l'office, du cabinet de toilette ou de la chambre à coucher qu'il observait, si j'ose ainsi dire, *in naturalibus*, ses compagnons tour à tour ou ses maîtres. Ajoutez ici que le choix lui seul de la profession que Le Sage donnait à son héros, en le tirant de la société des *picaros* où nous avions pu craindre un moment qu'il tombât, donnait au personnage ce qui manquait le plus à ses originaux espagnols, et ce qui avait empêché *Lazarille*

de Tormes ou *Don Pablo de Ségovie* de faire la fortune européenne de *Gil Blas*, à savoir : l'humanité.

C'est qu'en effet, tout entremêlé qu'il soit souvent de moralités ennuyeuses, le roman picaresque, *Lazarille de Tormes* ou *Don Pablo de Ségovie*, ne peut guère être considéré comme une lecture divertissante que par les coupeurs de bourse dans leurs bouges et la canaille dans ses présides. L'épouvantable population qui s'y démène y est en général d'une brutalité de corruption qui n'a d'égale que sa franchise d'immoralité. Ce n'est pas l'immoralité joyeuse du bon compagnon raillard de nos contes gaulois, dont Panurge est demeuré le type impérissable, c'est l'impudeur insultante et cynique du coquin tanné, cuit, recuit et bronzé par le crime. Sans y mettre aucune affectation de pruderie, on se demande comment des hommes de cour, un poète, un vrai poète, comme Quevedo, un historien, un diplomate, un représentant de Charles-Quint dans les conciles, tel que Mendoza, peuvent s'attarder aux scènes qu'ils nous retracent, et demeurer insensibles à ce qu'elles provoquent de dégoût, de haut-le-cœur et de nausées. Le Sage lui-même n'a pas toujours su se défendre assez d'y donner, presque de s'y complaire, et, dans sa réduction de *Guzman d'Alfarache*, notamment, on rencontre beaucoup trop de ces peintures, qui cessent d'être humaines justement à force d'être espagnoles. Je veux dire par là qu'elles sont la fidèle représentation d'un état de mœurs si spécial à la race, au climat, aux circonstances historiques, au degré de civilisation de l'Espagne du XVI[e] siècle, qu'elles en cessent d'être intelligibles à tout lecteur qui prétendrait y chercher autre chose qu'un document historique. Aussi bien est-ce le défaut de cette grande et curieuse littérature espagnole. Elle est originale, profondément originale, à bien des égards la plus originale peut-être des littératures de l'Europe moderne, mais, par un inévitable retour, et comme en paiement d'une originalité qu'elle ne doit pas moins à son orgueilleux isolement du reste du monde qu'à sa vertu naturelle, elle est si spéciale qu'elle ne convient qu'à l'Espagne. Tel est, comme on l'a dit bien souvent, le cas du théâtre espagnol, et tel est le cas du roman picaresque. Le goût de terroir en est trop fort (1).

L'incomparable supériorité de *Gil Blas*, le secret de l'universel intérêt qui s'y est attaché, c'est que Le Sage a dégagé de la gangue du roman picaresque ce qui s'y pouvait trouver enveloppé de véritablement humain. Gil Blas n'est pas en révolte contre la société,

(1) Voyez sur les romans picaresques : Ticknor, *Histoire de la littérature espagnole*; E.-F. de Navarrete, en tête du second volume des *Novelistas posteriores a Cervantes*; et quelques pages de M. Émile Montégut, dans ses *Types littéraires et Fantaisies esthétiques*.

comme le sont au fond les gueux du roman espagnol. Tout laquais, valet de chambre, ou secrétaire qu'il soit, il n'est pas ennemi de son maître, ni de ses semblables. Et s'il est capable de friponneries un peu fortes, on lui pardonne, parce qu'il n'a pas ce trait du fripon de profession, qui est de mettre sa gloire dans ses friponneries. Les héros habituels du roman picaresque, un don Gusman d'Alfarache ou un don Pablo de Ségovie, n'ont dans les veines qu'un sang mêlé de voleur et de fille, ou d'aventurière et de banqueroutier. Gil Blas est né dans une condition modeste, humble même et presque misérable, mais toutefois honnête. Nous rentrons avec lui dans la vérité de la vie. On peut s'intéresser au fils de la duègne et de l'écuyer, parce qu'il n'est pas, comme les picaros espagnols, un rebut de la fortune et de l'humanité. Il n'est pas, comme eux, marqué d'une tare originelle qui l'éloigne irrémissiblement de la société des honnêtes gens. Rien ne l'empêche, s'il le peut un jour, de s'y introduire. Et pour qu'il s'y introduise, en effet, et s'y joigne, il suffira qu'il ait reçu de la vie l'éducation qui lui manque. C'est encore un trait de ressemblance avec la réalité que Le Sage avait sous les yeux. Les hommes alors se formaient par l'usage des hommes. L'éducation de la famille se bornait à quelques leçons d'une morale sévère, que l'on inculquait aux enfans, au dauphin de France lui-même, à force de coups d'étrivières. Elles se gravaient profondément, si profondément qu'on les en oubliait. Mais la véritable école de la jeunesse commençait avec son entrée dans le monde. A dix-sept ans, ou même plus jeune, on « montait sur sa mule, » comme Gil Blas, on sortait de sa ville natale, et l'on allait « voir du pays. » Les principes fléchissaient d'abord, et, dans le feu de la première ardeur, on s'en regardait soi-même aisément quitte. Ils n'en demeuraient pas moins, et quand on avait, par sa propre expérience, appris et compris qu'ils étaient encore ce que les hommes avaient inventé de mieux pour le gouvernement de la vie, on s'y tenait. C'est cette philosophie qui constitue, par-dessous la flagrante immoralité des actes, ce que l'on peut appeler la réelle moralité de *Gil Blas*.

Les autres mérites particuliers de ces deux premiers volumes sont assez connus, et surtout l'excellence d'un style que l'on mettrait volontiers, pour sa perfection dans la simplicité, au-dessus même du style de Voltaire, si ce n'était, comme nous le verrons, un air d'abandon, et une grâce de facilité qui lui manque. Il y a certainement peu d'écrivains, dans l'histoire de notre littérature, qui soient aussi naturels que Le Sage, mais il y en a pourtant deux ou trois, Mme de Sévigné, par exemple, ou Voltaire, de qui le naturel ne sent pas, comme le sien, le travail de la lime. Ce qu'il est bon encore de noter, dans *Gil Blas*, comme une nou-

veauté de quelque importance, c'est le nombre et la précision des menus détails de la vie commune. Le roman de Le Sage est un roman où l'on mange, où l'on sait ce que l'on mange, où même on aime à le savoir. Il y est question de lapins et de perdrix, de bisques et de hachis, de lièvres et de cailles. On y fait une chère dont l'abondance, la délicatesse, et parfois l'élégance n'ont assurément rien à voir avec l'abominable cuisine espagnole, — *merluza,* poulets étiques, et *garbanzos.* Et cela était si nouveau, en 1715, ou renouvelé de si loin, on devait même avoir tant de peine à s'y faire que, bien des années plus tard, en 1823, l'auteur d'un *Éloge de Le Sage,* couronné par l'Académie française, ne pouvait en cacher, je suis tenté de dire son indignation, et se plaignait, assez comiquement, que « les scènes les plus dramatiques du roman fussent interrompues par la description du repas des personnages. » Je crois même qu'il se fondait là-dessus pour reprocher au roman de manquer d'élévation morale (1). Aujourd'hui nous ne serions pas éloignés de faire plutôt un mérite à Lesage de cette exactitude. Et nous n'aurions pas tort. Car, entre beaucoup d'autres, le trait est de ceux qui prouvent l'intention de conformer, jusque dans le détail, l'aventure romanesque à la réalité de la vie.

Tel qu'il avait paru en 1715, le livre ne semblait pas demander de suite. Outre que l'on était fort peu dans l'habitude alors de terminer les romans, — puisque Scarron et Furetière, avant Le Sage, n'avaient pas plus terminé les leurs que ne feront, après Le Sage, Marivaux ou Crébillon fils, — c'était sans doute une assez belle fin pour Santillane que l'intendance d'une grande maison. Et puis, le succès ne semble pas avoir été tout d'abord aussi vif que quelques années auparavant celui du *Diable boiteux.* Toujours est-il que l'auteur ne se pressa de poursuivre ni plus loin, ni plus haut, les aventures de son héros. Au surplus, il avait soulagé les trois rancunes qui lui tenaient au cœur : contre les gens d'argent, contre les comédiens, et contre les précieux. Il se reposa neuf ans, ou plutôt il retomba dans les vaudevilles pour les spectacles de la Foire, et dans les travaux de librairie. J'ai quelque lieu de croire qu'il revit une partie de la traduction des *Mille et une Nuits,* de l'orientaliste Galland. Galland avait légué ses manuscrits à la Bibliothèque du roi : « Il paraît, écrit Pontchartrain à l'abbé de Louvois à la date de 1715, qu'on pourrait faire imprimer quelqu'un de ces manu-

(1) « Le roman, par là, manque d'une certaine dignité morale dont il est plus facile de sentir l'absence que de définir le caractère, mais qui consiste surtout dans l'attention élégante des détails et dans le rejet de tout ce qu'ils peuvent avoir de trop commun et de trop bas. » On trouvera cet *Éloge de Le Sage,* par Malitourne, ainsi que celui de M. Patin, au tome Ier de l'édition de 1823.

scrits, en faisant corriger les traductions et les mettre dans un plus beau français... on pourrait les faire corriger par quelqu'un, comme le sieur Le Sage, par rapport à la diction (1)... » Or, comme les deux derniers volumes de la première édition des *Mille et une Nuits* ne parurent qu'en 1717, il y aurait donc quelque chose de Le Sage dans le conte fameux d'*Ali Baba et les Quarante Voleurs*. Je n'insiste pas autrement, n'ayant pas retrouvé dans ces deux derniers volumes quelques idiotismes, familiers à Le Sage, qu'on relève dans le premier volume des *Mille et un Jours*. De même qu'il avait en 1714 interrompu toutes occupations pour se donner tout à *Gil Blas*, ainsi fit-il en 1723. Il avait donné, tant à la Foire Saint-Laurent qu'à la Foire Saint-Germain, dix actes en 1722, il n'en donne que trois en 1723, l'une de ses plus médiocres farces, — *les Trois Commères*, — en collaboration avec d'Orneval, et le troisième volume de *Gil Blas* paraît en 1724.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé, tout un règne, et même toute une période de notre histoire, avait eu le temps de commencer et de finir. Louis XIV vivait encore au commencement de 1715, le Régent était mort dans les derniers jours de 1723. On peut regretter que l'auteur de *Turcaret* n'ait pas glissé dans ce volume la moindre allusion au Système, et que l'étrange carnaval dont Law mena le branle n'ait pas trouvé son peintre dans Le Sage, mais le romancier n'a-t-il pas peut-être fait encore mieux que cela, et n'est-ce pas ici que le livre devient pour l'histoire des mœurs sous l'ancien régime un document sans prix? Car il n'est pas rigoureusement vrai qu'autrefois, comme on le répète, un homme « né chrétien et français » ne fût pas en voie d'arriver à tout; seulement, pour y arriver, ce qu'on doit dire, c'est qu'il fallait, s'il était « né peuple, » qu'il passât par le canal de la domesticité. Nous en avons un curieux témoignage dans les Mémoires de Gourville; nous en avons un mémorable exemple dans la fortune de Colbert. L'auteur de *Gil Blas* en avait eu sous les yeux de plus fameux encore, s'il est possible. N'avait-il pas vu, comme toute la France, le fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde, pour avoir joué jadis auprès du jeune duc de Chartres le rôle qu'il allait faire jouer à Gil Blas auprès du futur Philippe IV, devenir successivement archevêque de Cambrai, cardinal et premier ministre? N'avait-il pas vu, comme toute l'Europe, le fils d'un jardinier des environs de Plaisance, pour des bassesses auxquelles on ne saurait comparer aucune de celles du fils de l'écuyer

(1) *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, par M. Léopold Delisle. Paris, 1868-1874-1881; Imprimerie nationale, t. I. Voyez, aussi dans l'édition de 1822, la notice d'Audiffret et dans cette notice une lettre de Le Sage, la seule, je crois, que l'on connaisse, avec le n° 1038 de la collection B. Fillon.

d'Oviedo, revêtir, lui aussi, la pourpre, et gouverner l'Espagne? Et ne les avait-il pas vus enfin, eux deux, Dubois et Alberoni, le valet insolent et le bouffon cynique, Mascarille et Sbrigani, sous le nom de leurs maîtres, par goût naturel de l'intrigue et par pur amour de l'art, brouiller la paix du monde?

Gil Blas, le Gil Blas de ce troisième volume, tour à tour secrétaire de l'archevêque de Grenade et confident du duc de Lerme, n'a suivi que de loin ses modèles, mais il est bien de leur espèce. Ce que nous serions tentés aujourd'hui de noter d'invraisemblance dans la diversité même des conditions qu'il traverse, c'est précisément ce qu'il y a de toute son histoire qui ressemble le plus à celle de son temps. Ainsi faisait-on son chemin. Quand on a le bon esprit de préférer aux apparences vaines, — telles que le droit de s'asseoir sur un tabouret ou le privilège de se couvrir devant le roi, — les réalités palpables de la fortune et du pouvoir, c'est un titre pour y parvenir que de commencer, dans une société monarchique fortement organisée, comme les Dubois et comme les Alberoni, par manquer de naissance. Mais dans une société corrompue, si l'on manque de scrupules en même temps que de naissance, et qu'ainsi l'on se trouve prêt à tout faire indifféremment, — rédiger, comme Gil Blas, un mémoire politique, et pourvoir, comme Gil Blas, aux plaisirs du prince, — le moyen alors est sûr, et le chemin tout droit de la servitude à la puissance. Le Sage ne s'y est pas trompé. Je ne sais à quelle intention, dans la première partie de *Gil Blas,* il avait inséré cette amusante apologie de l'état de laquais, où je renvoie le lecteur, mais je constate que, dans cette seconde partie, les événemens se sont en quelque manière chargés, d'amusante qu'elle était, de la rendre profonde. C'est bien là ce que nous admirons dans ce troisième volume. Et nous pouvons dire que, comme tout à l'heure, dans les deux premiers volumes de *Gil Blas,* nous avions vu Le Sage élargir aux proportions d'un tableau de mœurs ce qui n'était dans les romans espagnols qu'un tableau d'aventures grotesques et de basses filouteries, ainsi maintenant, nous le voyons agrandir, dans ce troisième volume, le tableau de mœurs à son tour jusqu'aux proportions d'un véritable tableau d'histoire.

Les critiques espagnols ont été si frappés de l'exactitude et de la ressemblance de la peinture, le romancier leur a paru si parfaitement informé de faits si particuliers, ils ont enfin trouvé le détail lui-même des mœurs si profondément espagnol, que c'est de cette partie, qui cependant contient le moins d'imitations manifestes, qu'ils ont voulu tirer, par un tour inattendu, leurs plus forts argumens pour prétendre qu'un auteur espagnol avait seul pu tracer cet admirable tableau. Et, de fait, lorsque l'on se reporte du roman à l'histoire,

il est impossible de ne pas admirer l'art prodigieux avec lequel Le Sage a extrait de l'histoire générale ce qu'il en peut pour ainsi dire tenir dans la vie d'un simple Gil Blas. Le tableau ne déborde pas de son cadre, mais il y demeure sévèrement maintenu. Et là où tant d'autres, comme accablés sous le nombre de renseignemens de toute sorte que leur offraient les *Anecdotes* et les *Mémoires* du temps, eussent laissé l'histoire envahir sur le roman, Le Sage, en cela véritablement classique, est peut-être encore moins admirable pour ce qu'il met que pour ce qu'il omet, pour ce qu'il dit que pour ce qu'il sacrifie, pour ce qu'il montre enfin que pour ce qu'il nous laisse à deviner. La satire en même temps est devenue moins âpre, au moins dans la forme, la narration tout entière moins longue et cependant plus ample. Les personnages, moins dessinés en caricature, sont plus naturels et plus vrais. Notons aussi l'art de poser et d'animer les ensembles. Il éclate quand on compare ce troisième volume aux deux premiers, et le fourmillement de toutes ces foules de serviteurs ou d'empressés qui s'agitent dans le palais de l'archevêque ou dans les coulisses du théâtre de Grenade, au caractère en quelque sorte individuel des aventures qui se succédaient ou plutôt s'emboîtaient l'une l'autre dans la première partie. Gil Blas désormais n'est plus seul en scène. Le tableau s'est comme peuplé à mesure qu'il s'agrandissait. Toutes les conditions, — depuis le cuisinier du grand seigneur négligent jusqu'au ministre d'état qui soutient l'édifice de la monarchie, — au lieu de défiler tour à tour sous les yeux du lecteur, lui sont proposées ici toutes à la fois en spectacle, chacune tenant son rôle dans la vaste comédie du monde et y prenant sa part de l'action commune. Les figures qui venaient, dans les premières parties, l'une après l'autre, au premier plan, et là, comme devant le trou du souffleur un comédien qui s'écoute lui-même, nous racontaient leur histoire avec l'esprit de Le Sage, ici sont reculées, telle au second plan, telle au troisième, selon les lois d'une perspective plus savante, qui n'est qu'une conformité de plus avec la vie. Et c'est toujours le monde vu d'une antichambre, mais d'une antichambre de plain-pied, qui commanderait toute une longue enfilade d'appartemens dont chacun conduirait lui-même à un plus vaste et un plus magnifique.

Le Sage avait laissé passer neuf ans entre ses deux premiers volumes et son troisième; il laissa s'écouler onze ans entre le troisième et le quatrième. Était-ce l'imagination qui se refroidissait? Au premier abord, on a quelque peine à le croire, car c'est ici de toute sa vie littéraire la période la plus remplie. A peine en effet ce troisième volume de *Gil Blas* a-t-il paru qu'on le voit qui retourne au théâtre de la Foire. Entre autres farces, il y fait jouer,

en 1725, *le Temple de Mémoire*, celle de ses pièces que « l'illustrissime, » le « célébrissime, » « l'élégantissime » auteur de *la Henriade*, comme il y est appelé, ne devait jamais lui pardonner (1). En 1726, il donne une nouvelle édition, très augmentée, de son *Diable boiteux*. Les années suivantes, avec ses collaborateurs habituels, d'Orneval et Fuzelier, on dirait qu'ils ont fait gageure de défrayer les spectacles de la Foire. Enfin il fait paraître, en 1732, sa traduction de *Guzman d'Alfarache* et son roman des *Aventures de M. de Beauchêne*; en 1734, *la Journée des Parques*, et sa réduction de la *Vie d'Estevanille Gonzalez*; en 1735, la dernière partie de *Gil Blas*; en 1736, *le Bachelier de Salamanque*, — sans compter, comme toujours, de nombreux vaudevilles. Ce ne sont pas là, semble-t-il, les signes d'une veine qui s'épuise et d'une inspiration qui tarit. Mais il y faut regarder plus attentivement. On s'aperçoit alors que cette fécondité n'est qu'apparente. En réalité, à mesure qu'il a imité de l'espagnol ce qui lui paraissait susceptible d'en être utilisé, Le Sage en a soigneusement conservé les morceaux. Maintenant que l'artiste scrupuleux a fait emploi de tous les matériaux qu'il avait assemblés pour en former son chef-d'œuvre, l'homme de lettres besogneux vide son portefeuille, et place comme il peut, tantôt chez un libraire et tantôt chez un autre, les rognures qui s'en peuvent vendre. Toutes ces traductions, ou réductions, étaient probablement faites, ou du moins préparées, depuis longtemps. Preuve nouvelle de la lente et consciencieuse préparation du chef-d'œuvre, à laquelle il faut ajouter encore celle-ci que, comme en 1723 Le Sage n'avait rien publié, de même, en 1733, il s'abstint de nouveau toute une année, évidemment pour se donner tout entier à la préparation du dernier volume, qui parut en 1735.

Il faut avouer qu'il trahit la fatigue, ce qui n'a pas de quoi nous étonner si nous réfléchissons que l'écrivain venait d'entrer dans sa soixante-huitième année. A cet âge, les plus heureux ne réussissent qu'à peine à s'égaler eux-mêmes; les autres se cherchent, ne se trouvent plus, et réduits à se copier, ils font moins bien ce qu'ils avaient fait autrefois. Les trois derniers livres de *Gil Blas* peuvent se ramener à deux épisodes essentiels. Le premier, c'est l'histoire de Scipion. Composée fort habilement de fragmens rapportés du *Guzman d'Alfarache* et de l'*Estevanille Gonzalez*, ce n'est qu'une version plus espagnole, et par conséquent moins heureuse, du thème dont l'histoire elle-même de *Gil Blas* est la version française. On ne retombe

(1) On remarquera que, tandis qu'il n'est pas absolument démontré que le Gabriel Triaquero du roman de *Gil Blas* soit un nom sous lequel Le Sage s'en prenne à Voltaire, c'est lui-même, Le Sage, qui a fait une note pour nous apprendre qu'il s'agissait, dans cette scène du *Temple de Mémoire*, du poète et du poème de *la Ligue*.

pas sans quelque apparence d'ennui des scènes si largement humaines de la seconde partie dans ce récit d'aventures et de friponneries picaresques. Le second de ces épisodes, c'est l'histoire des rapports de Gil Blas avec le comte duc d'Olivarès. Imitée en plus d'un point du récit que fait Gonzalez de ses rapports avec le duc d'Ossone, elle a de plus le malheur de n'être guère qu'une répétition du récit des rapports de Gil Blas avec le duc de Lerme. Quant à ce que nous louions particulièrement tout à l'heure dans la seconde partie, cet équilibre maintenu savamment entre les droits de l'histoire et les exigences du roman, voilà surtout ce que l'on ne retrouve plus dans la dernière. Tel chapitre, — sur les causes de la disgrâce du comte duc d'Olivarès, par exemple, et sur la guerre de Portugal, — est un résumé d'événemens qui ne serait pas mal à sa place dans quelque endroit de l'*Essai sur les mœurs*. Et cependant, ces trois derniers livres, quoique par endroits fatigans à lire, ne sont pas inutiles au roman. Car ce sont eux qui achèvent de déterminer ce que l'on peut appeler à bon droit la philosophie de *Gil Blas*, et qui, de l'entrecroisement et du brouillamini de tant d'aventures, dégagent enfin une véritable conception de la vie. Autre trait encore que l'on essaierait vainement de retrouver dans les romans picaresques, et qui, plus que tout autre peut-être, a marqué la place du chef-d'œuvre de Le Sage parmi les romans qui durent. En effet, pour ceux qui ne contiennent que des aventures, si brillamment d'ailleurs qu'elles soient contées ou ingénieusement imaginées, on les lit quand on les rencontre, et l'on n'est même pas toujours fâché de les avoir lus, mais ceux-là seuls demeurent, et sont vraiment les seuls où l'on puisse revenir, qui enferment une signification précise et une leçon de tous les temps. C'est ici ce que n'ont pas toujours compris les délicats et les raffinés. Ils ont cru que c'était surtout la manière de présenter les choses qu'ils goûtaient dans *Gil Blas*, et, contens de cette explication superficielle, ils n'ont pas pénétré jusqu'au fond. Mais le fond n'est pas moins intéressant que la forme, et il est facile de le montrer.

Rien assurément ne ressemble moins que l'ami Santillane, comme l'appelait familièrement son patron, le duc de Lerme, à un héros de roman, à un Hamilcar ou à un Saint-Preux. S'il s'agit de porter un jugement sur le personnage, il est donc permis de trouver que la plupart du temps, jusque dans ses pires friponneries, il porte une bonne humeur égale et souriante qui n'est pas toujours assez éloignée de ressembler au cynisme. On a remarqué aussi qu'il n'était pas très brave, surtout en amour, et qu'il cédait à ses rivaux les bonnes grâces des dames avec une promptitude, un empressement, une complaisance même qui ne laissent pas d'avoir quelques rapports

à la poltronnerie. Sa délicatesse non plus, en amour comme en affaires, n'était pas précisément outrée. Et enfin, quand sur ses vieux jours il eut « donné dans le point de vue moral, » sans compter qu'il s'y prit un peu tard et, comme on dit vulgairement, après fortune faite, sa moralité toute neuve eut à souffrir encore plus d'un accroc. En ce sens on peut donc, avec raison, contester qu'il représente l'humanité moyenne; ou du moins, tout compte fait, il ne semble pas qu'il y ait beaucoup d'orgueil à se flatter soi-même qu'en mainte circonstance on se fût conduit, sans être un héros de vertu, plus honnêtement ou plus courageusement que lui. Mais avec tout cela, malgré tout cela, si l'on veut, il a des qualités précieuses, les qualités de l'homme du XVIIe siècle : de l'équilibre et du ressort, une préparation naturelle aux événemens de la fortune, je ne sais quelle indifférence aux jeux changeans du hasard, et cette conviction qu'il n'y a rien de tragique dans les accidens de la vie commune, — pas même la mort.

A la vérité, c'est un peu ce qu'on lui reproche ; il prend la vie trop en riant. Je dis seulement que c'est une manière de la prendre, et qui peut-être en vaut bien une autre. Car enfin, ouvrir sa bourse et n'y rien voir dedans, ce qui d'ailleurs est arrivé plus d'une fois à de plus honnêtes que Gil Blas ; être trompé par une coquette, et pillé par-dessus le marché, ce qui est du train ordinaire et comme de l'ordre éternel des choses; convoiter une grande place, et, s'il y faut un calculateur, se voir préférer un danseur, ce qui paraît être la loi de la distribution des faveurs de ce monde, Le Sage estime, avec son héros, qu'il n'y a jamais là de quoi faire les grands bras, invoquer les hommes et les dieux à témoin de ses infortunes, et se répandre publiquement en injures, lamentations et sanglots romantiques. Et aussi bien, ce que l'on ne peut corriger ni par force ni par adresse, le plus simple n'est-il pas d'en prendre au plus vite son parti, puisqu'après tout il en faudra bien toujours finir par là? C'était la philosophie de son temps, c'était alors celle de la race : accepter les choses comme elles s'offrent, et se consoler de l'infortune en s'en moquant. Je sais bien que Saint-Preux, que Werther, que René parleront un jour d'un autre style, et nous examinerons leur conception de la vie, à son tour. Mais je sais, en attendant, qu'après avoir promené chez les Natchez « la grande âme blessée » de René, Chateaubriand s'est rembarqué pour l'Europe, et n'a point épousé Céluta; je sais que le coup de pistolet de Werther n'a point tué Goethe et qu'à défaut de Charlotte, il s'est bourgeoisement accommodé de Christiane Vulpius; et je sais que le désespoir de Saint-Preux, après s'être exhalé tout entier dans *la Nouvelle Héloïse*, n'a point laissé de traces sur Rousseau. Concluons donc, avec les vrais juges, que la philoso-

phie de Gil Blas est bien celle de l'expérience. Elle serait meilleure s'il avait tempéré d'un peu de sympathie pour ce qui en est digne l'enjouement de sa sagesse égoïste. Elle serait tout à fait la bonne si c'était au nom de quelque principe plus relevé, de quelque morale plus haute qu'il eût raillé nos travers, bafoué nos ridicules et condamné nos vices. Telle quelle, et sans plus de prétention à l'héroïsme, dans la médiocrité même de son bon sens, elle a son prix, croyons-le bien, et disons-le, puisque nous le croyons.

Je voudrais que ce fût la seule chose dont on eût à regretter l'absence dans le roman de Le Sage. Sans doute, *Gil Blas* est un chef-d'œuvre; mais il y a chef-d'œuvre et chef-d'œuvre. Car tout genre a ses lois, et ses lois sont déterminées par sa nature même. On ne juge que par comparaison. Ceux qui croient se borner à traduire l'impression directe qu'ils reçoivent des œuvres ne font pas attention que cette impression dépend de l'idée qu'ils se font du genre auquel appartiennent les œuvres. Mais cette idée à son tour dépend essentiellement de l'œuvre qu'ils considèrent comme le chef-d'œuvre du genre. Il n'est plus question, dans le siècle où nous sommes, d'établir que le roman est un genre dont la dignité peut s'égaler à celle de tant d'autres genres qui croyaient autrefois le primer; l'expérience, et la preuve, par conséquent, en est faite. Mais où est le point fixe? Et comme, par exemple, il est admis que la tragédie de Racine ou la comédie de Molière n'ont pas été dépassées, en est-il ainsi du roman de Le Sage, et *Gil Blas*, en même temps qu'il est le chef-d'œuvre de son auteur, doit-il être tenu pour le chef-d'œuvre du roman français?

III.

J'avancerai d'abord un paradoxe dont je prie le lecteur, avant que de se récrier, de vouloir bien attendre le développement : c'est qu'il manque à *Gil Blas* un certain degré de naturel. J'entends par là que le style de Le Sage, admirable d'ailleurs, mais plutôt pour sa justesse que pour son aisance, et pour sa propriété que pour sa souplesse, est un style, quand on prend la peine d'en éprouver le titre, très laborieusement et très savamment travaillé. Les ornemens littéraires proprement dits y abondent : figures de rhétorique, métaphores, antithèses, allusions d'histoire ou de mythologie. Le nombre surtout de ces dernières étonne. Gil Blas déborde de souvenirs classiques : « C'est ainsi, nouveau *Ganymède,* que je succédai à cette vieille *Hébé,* » ou encore : « La fête pensa finir comme le festin des *Lapithes,* » ou encore : « J'envisageai mon maître comme *Alexandre* regardait son médecin. » On n'a pas plus de lettres, ni plus de satis-

faction à montrer qu'on en a. Il n'est pas jusqu'à une vieille actrice qui ne lui rappelle immédiatement la « déesse Cotys ; » et lui-même ne dit pas de lui qu'il est le plus discret des valets confidens, mais qu'il en est « l'Harpocrate. » Les admirateurs à outrance répondront sans doute ici que c'est un trait de caractère, que Gil Blas est tout frais émoulu de la discipline du docteur Godinez, qu'il ne voit la vie et le monde, comme nous tous à son âge, qu'au travers de ses livres, et qu'enfin ces allusions même ne laissent pas de relever ce qu'il y aurait autrement de vulgaire, et d'inavouable au fond, dans le récit qu'il nous fait de quelques-unes de ses aventures. Ce serait bien répondu si Gil Blas, ou son ami Fabrice, ou encore don Chérubin de la Ronda, dans *le Bachelier de Salamanque*, étaient seuls à se ressouvenir ainsi de leurs humanités. Mais il n'est personne, dans *Gil Blas* non plus que dans *le Bachelier*, à qui le romancier n'ait prêté de ces allusions ; et jusque dans les Mémoires de ce prétendu capitaine de flibustiers, d'où Le Sage a tiré les *Aventures du chevalier de Beauchêne*, on n'est pas médiocrement surpris de rencontrer à tout coup, comme on faisait voile pour les Antilles ou pour le Canada, Ixion, Acrisius, Syrinx et Daphné, les Amazones et les Piérides. Ces traits ne sont donc pas du caractère des personnages, mais bien, et positivement, du style de l'auteur, de sa façon particulière de penser et de dire.

C'est qu'aussi bien, si le procédé ne laisse pas d'enlever quelque naturel au style, il y ajoute beaucoup de comique. Or, voilà le grand point pour Le Sage. Le travail visible du style est, dans *Gil Blas*, comme dans *le Diable boiteux*, de cette espèce particulière. Le Sage travaille avec des procédés d'auteur comique, il raconte à peu près comme il écrirait pour la scène. Prenez le mot si souvent cité du *Diable boiteux :* « On nous réconcilia, nous nous embrassâmes, et depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels ; » et comparez le mot, non moins souvent cité, du *Médecin malgré lui :* « Je te le pardonne, mais tu me le paieras. » Il y a dans l'un et dans l'autre un effet de concentration du sens, calculé pour l'optique de la scène. C'est écrit pour être dit plus encore que pour être lu. Quiconque reprendra *Gil Blas* avec cette attention que l'agrément même de la lecture nous empêche ordinairement d'y donner, reconnaîtra, je crois, que les mots les plus heureux que l'on y rencontre sont compris sous cet exemple, et rentrent tous, ou presque tous, sous la définition qu'on en pourrait donner : « Le juge écouta la plaignante et, l'ayant attentivement considérée, jugea que l'incontinent muletier était indigne de pardon ; » ou encore : « J'avais été trop bien élevée pour me laisser tomber dans le libertinage. A quoi donc me déterminer ? Je me fis comédienne pour conserver ma réputation. » Ce qui fait ici la

plaisante vivacité de l'expression, c'est ce qui n'y est pas, les sous-entendus qu'elle enferme, le raccourci qui sert à les traduire, l'agilité dont l'écrivain saute par-dessus l'intermédiaire que l'on attendait, et va d'abord au bout de sa pensée. C'est le procédé constant de Molière. Fortement marquée dans ces bouts de phrase, l'intention comique l'est bien plus fortement encore dans le rythme même du discours. Rappelez-vous cette apologie du vol, telle que Le Sage l'a placée dans la bouche du capitaine Rolando : « Tu vas, mon enfant, mener ici une vie bien agréable, car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Eh ! voit-on d'autres gens dans le monde ? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui ; c'est un sentiment général, la manière seule de le faire en est différente... Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point... » C'est un morceau de bravoure, comme on en rencontre tant et de si lestement troussés dans la comédie de Regnard. Le premier discours de Fabrice à Gil Blas est également si bien approprié pour la scène qu'à la fin du siècle, dans *le Mariage de Figaro*, Beaumarchais, qui doit tant à Le Sage, n'aura qu'à en reprendre le mouvement pour obtenir le fameux monologue : « J'arrivai à Valencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante ; je commençais déjà même à faire diète ; il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service... » Vous avez reconnu le passage : « Mes joues creusaient, mon terme était échu, je voyais arriver de loin l'affreux recors, la plume fichée dans la perruque... En frémissant, je m'évertue... »

Il n'est pas jusqu'aux jeux de scène et jusqu'aux attitudes qui ne se retrouvent engagés dans la narration de Le Sage, des jeux de scène que l'on est tenté de mimer, et des attitudes qu'il vous vient une envie d'essayer. Ainsi quand Gil Blas rencontre sa première bonne fortune : « Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite et penchant le corps sur la hanche gauche. » C'est de la fatuité de théâtre, une façon de s'étaler dont le ridicule sauterait immédiatement aux yeux dans la vie commune, mais ajustée tout exprès à la scène, et aux convenances de sa perspective. Joignez maintenant à cela tout ce qu'il y a dans *Gil Blas*, dans les premiers livres surtout, de caricatures un peu fortes, — le docteur Sangrado, le seigneur Mathias de Silva, tout un lot d'entremetteuses, d'usuriers, d'intendans, de laquais échappés des coulisses,

que vous reconnaissez pour les avoir vus figurer dans le répertoire de Molière, de Regnard, de Dancourt, de tant d'autres encore, — et vous comprendrez ce que l'on veut dire quand on dit qu'il manque à *Gil Blas* un certain degré de naturel. On veut dire que, dans *Gil Blas* lui-même, le roman de mœurs est encore engagé dans la comédie proprement dite. Il n'y a pas seulement ses origines, il y a encore ses procédés. Le genre lui-même ne se meut pas dans sa propre et pleine indépendance. Les lois, ou les conventions si l'on veut, qui le distingueront un jour de tout ce qui n'est pas lui ne sont pas encore assez nettement déterminées. La convenance n'est pas encore entière entre la forme et le fond, l'adaptation n'est pas encore parfaite entre les moyens et la fin. Si l'objet propre du roman est reconnu, qui est la peinture de la vie commune, les procédés sont toujours ceux de la comédie, qui en est la satire ou la dérision. Or le roman n'est pas la comédie, et, depuis deux siècles tantôt, nous ne l'aurions pas vu prendre le développement et l'accroissement de dignité qu'il a pris dans toutes les littératures européennes s'il n'était venu nous apporter quelque chose que nous ne trouvions pas dans la comédie, — ni dans la comédie d'intrigue, ni dans la comédie de mœurs, ni dans la comédie de caractère. Et louer Le Sage, comme on l'a fait quelquefois, d'avoir, selon l'expression de Charles Nodier, je crois, « versé la comédie dans le roman, » c'est louer La Chaussée, par exemple, ou Mme de Graffigny, d'avoir été, quelques années plus tard, des romanciers au théâtre.

Une autre qualité qui fait défaut au roman de Le Sage, c'est la composition. Le Sage ne compose pas. Il n'y a pas de sujet dans *Gil Blas*. On y doit reconnaître une conduite, c'est-à-dire une succession d'épisodes par où le héros, s'élevant de condition en condition au-dessus de la foule obscure, atteint enfin jusqu'à ces hauteurs d'où, comme d'un lieu dominant, on voit au-dessous de soi s'agiter sans repos l'active fourmilière humaine. Ce n'est pas là toutefois ce qui s'appelle un plan. Et la preuve, c'est que, sans parler de ces nouvelles qui, — comme *le Mariage de vengeance* ou l'*Histoire de don Raphaël*, — viennent sans cause et sans profit à la traverse de l'histoire de *Gil Blas*, la preuve, c'est que, si l'on ne peut rien ajouter à *Gil Blas*, il est aisé de concevoir que Le Sage lui-même y eût ajouté presque autant d'épisodes qu'il eût pu lui convenir, comme il n'est pas douteux que l'on en pût retrancher plus d'un comme parasite et surtout comme insignifiant. Otez, par exemple, toute l'histoire de Scipion : vous y perdrez assurément, vous lecteur, de précieux détails et de très amusans épisodes, mais il est trop évident que *Gil Blas* n'y perdra rien. Boileau reprochait à La Bruyère d'avoir habilement évité le plus difficile de l'art d'écrire en évitant les transitions, et il vou-

lait dire par là qu'il y a bien de la différence entre un livre et un recueil de pensées ou d'observations, quand ce serait les *Caractères* eux-mêmes de La Bruyère. Le reproche n'est pas moins vrai, je ne dis pas du *Diable boiteux*, mais de *Gil Blas* lui-même.

Examinons, en effet, les procédés de Le Sage; négligeons ses traductions et ses adaptations, le *Don Quichotte d'Avellaneda*, le *Guzman d'Alfarache*, qu'il n'a guère fait que « purger des moralités superfines, » la *Vie d'Estevanille Gonzalez*; passons outre à la chronologie des œuvres; et considérons-les plutôt dans l'ordre de leur succession logique, ou si l'on aimait mieux le mot, dans l'ordre de leur valeur littéraire. — Prenons d'abord *le Mélange amusant*. C'est le dernier écrit de Le Sage, un recueil de « saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappans, » à ce que dit le titre. On y trouve des fragmens du *Marcos d'Obregon* et du *Guzman d'Alfarache*, des historiettes que l'auteur avait employées déjà sept ans auparavant dans *le Bachelier de Salamanque*, des anecdotes plus ou moins authentiques, un fait divers arrivé la veille, une réplique entendue au café, une scène de mœurs observée au spectacle de la Foire. Voilà le premier assemblage des matériaux d'un roman à venir. Aujourd'hui c'est à peu près ainsi que procèdent nos romanciers naturalistes. — *La Valise trouvée* nous montre Le Sage au travail. Il s'agit d'un courrier que l'on a dévalisé sur la route; les habitans du village ont ramassé le sac aux dépêches et le portent au château voisin, où on l'éventre pour en décacheter les lettres et les lire. Chacune de ces lettres est un commencement de mise en scène de ce que nous appelons un petit événement parisien. — *Lettre d'un acteur dramatique qui a donné une pièce nouvelle au Théâtre-Français et qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.* — *Lettre d'une fille des chœurs de l'Opéra, à Paris, à sa mère, qui demeure en province.* — *Lettre d'un militaire qui mande à une dame de ses amies comment une maîtresse infidèle s'est raccommodée à son amant qui ne voulait plus la voir.* — *Lettre d'une jeune bourgeoise à Paris à une de ses amies établie à Saumur.* Si le point de départ était moins futile, si le cadre était plus nettement dessiné, s'il existait un lien entre ces lettres, nous aurions là comme l'esquisse d'un véritable roman de mœurs. Encore faut-il bien remarquer que l'invention de ce cadre si simple ne lui appartient pas et qu'il l'a empruntée d'un Italien, Ferrante Pallavicino (1), l'auteur du *Courrier dévalisé*. — Faisons un nouveau pas; cherchons quelque

(1) *Il Corriere svaligiato*, publicato da Ginifacio Spironcini. Le Sage avait déjà transporté du même livre quelques épisodes et jusqu'à des expressions textuelles dans son *Gil Blas*.

moyen de rapporter à un centre toutes ces scènes éparpillées; supposons des cheminées qui se racontent l'histoire des riches traitans ou des pauvres diables qui se chauffent à leur foyer : nous avons *l'Entretien des cheminées de Madrid.* C'est un peu artificiel encore, mais nous avons encore par devers nous l'exemple de Cervantes, et le célèbre *Dialogue des chiens Scipion et Berganza.* — La supposition de Luis Velez de Guevara n'a-t-elle pas quelque chose de plus ingénieux encore? Qui de nous en effet ne serait curieux de ce qui se passe dans ces intérieurs si bien clos, où chacun, quand le soir arrive, et que la nuit, de ses ombres et de son silence a enveloppé la grande ville, dépouille son visage officiel et redevient jusqu'au lendemain ce que la nature l'a fait? Voilà *le Diable boiteux.* — Mais, s'il est moins ingénieux, il est plus conforme à la réalité, peut-être, d'imaginer une vie humaine qui se raconterait elle-même, à l'imitation de l'*Estevanille Gonzalez* ou du *Guzman d'Alfarache*, une vie chargée de beaucoup d'aventures, dont une moitié se passerait à Paris et l'autre au Canada, une moitié à Madrid et une moitié au Mexique, et nous intitulerions cela *les Aventures du chevalier de Beauchêne*, ou encore *le Bachelier de Salamanque*... Ai-je besoin de poursuivre, et de montrer que, — sauf l'excellente idée qu'il a eue cette fois de ne pas faire passer son héros aux Indes occidentales, — *Gil Blas* est exactement composé de la même manière?

On voit la conséquence. A s'y prendre ainsi, ce n'est que par hasard que l'on peut une fois en sa vie rencontrer l'unité. Car les épisodes ne sortent pas les uns des autres, et la succession n'en est réglée par aucune logique intérieure, puisque l'assemblage des matériaux a précédé tout motif de les assembler, et que le choix ne s'exerce sur eux en vertu d'aucune idée préconçue. C'est comme si le savant expérimentait pour expérimenter, sans attendre de son expérience la confirmation ou la contradiction d'un résultat prévu. Des découvertes considérables se sont en quelque sorte laissé faire ainsi : de même, dans le cas de *Gil Blas*, ce procédé d'art a enfanté presque un chef-d'œuvre. Mais quelque admirable que le détail y puisse être, on sent bien qu'il manque quelque chose. Et ce quelque chose, nous pouvons le définir. C'est ce surcroît de valeur qu'un détail, pour heureux qu'il soit en lui-même, tire de son rapport avec tout un ensemble ; c'est aussi ce plaisir qui suit, plaisir esthétique entre tous, le plaisir que l'on éprouve à voir comme sortir de terre une construction qui remplit, à mesure qu'elle avance, toutes les parties d'un dessin et d'un plan ; c'est enfin cette satisfaction particulière, l'une des plus hautes qu'il y ait au monde, que donne la vue du définitif et de l'achevé, comme si le pouvoir vainqueur de

la forme avait soustrait au néant ce qui était né d'essence périssable et l'avait éternisé. Là vraiment, et nulle part ailleurs, est le secret d'une certaine fatigue, il faut le dire tout bas, mais il faut le dire, qui nous prend quand nous relisons *Gil Blas* tout d'une suite. L'œuvre n'est pas composée. Ce qui manque à Le Sage, c'est l'invention, la véritable invention, celle qui crée les grands ensembles et qui les crée en quelque façon d'eux-mêmes, avec rien, l'invention, je ne veux pas même dire des Cervantes, mais l'invention des Daniel de Foë et des Samuel Richardson, celle à qui nous devons *Robinson* et *Clarisse*. Il lui faut toujours sous les yeux un modèle, et un modèle littéraire.

Autre et dernière lacune enfin, dont il convient de montrer l'importance : le roman de Le Sage manque de richesse psychologique et de complexité morale; dans ce roman de caractère, il n'y a pas de caractères. L'une des raisons d'être du roman cependant, c'est que la comédie ne peut pas enfoncer très profondément dans les caractères particuliers, et qu'elle est obligée, par la nature même de ses moyens, de se contenter le plus souvent d'indications générales et sommaires. Le caractère le plus individuel peut-être qu'il y ait dans le théâtre de Molière, c'est Tartufe, qui est Tartufe si l'on veut, mais qui est surtout et avant tout l'hypocrite. Tout de même Harpagon est Harpagon, sans doute, et M. Jourdain est M. Jourdain, mais ils sont surtout et avant tout, M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, et Harpagon, l'avare. Ces caractères sont généraux avant d'être individuels. Ils ne se composent pas lentement, successivement, ils ne s'enrichissent pas de nuances nouvelles à mesure qu'ils se développent, ils ne se compliquent pas selon le cours des circonstances, ils sont d'abord tout ce qu'ils sont, et tout ce qu'ils doivent être. Ce sont des vices ou des ridicules incarnés. Mais s'il est intéressant de les voir agir dans leur rôle de puissances malfaisantes, il est intéressant aussi de savoir comment ils se sont formés. C'est l'objet propre du roman, ou du moins de ce que jusqu'ici le roman a produit de plus rares chefs-d'œuvre. Si c'en était le lieu, peut-être vaudrait-il bien la peine d'appuyer sur cette distinction, car, dans la langue littéraire elle-même, et à plus forte raison dans l'usage quotidien, nous voyons que l'on confond presque sans s'en apercevoir deux sens très différens du mot de caractères. Ainsi, nous appelons comédies de caractère les comédies de Molière, et c'est une appellation consacrée, mais c'est aussi le roman de caractère que les Anglais admirent dans les romans de Richardson. Au premier sens, le mot de caractère exprime donc ce qu'il y a de plus général dans la peinture de l'avarice ou de l'hypocrisie; et dans le second sens, il exprime au contraire ce qu'il y a de plus particulier dans la peinture de Clarisse ou de Lovelace. De telle

sorte que, le caractère au théâtre, c'est Arnolphe, Tartufe, Alceste Harpagon, Trissotin, en d'autres termes ce qu'il y a de plus général qui se puisse concilier avec la vie individuelle, tandis qu'au rebours, dans le roman, le caractère, c'est Manon, c'est Clarisse, c'est Tom Jones, c'est René, en d'autres termes ce qu'il y a de plus individuel qui puisse par quelque endroit demeurer vraiment général, c'est-à-dire humain.

Voilà bien ce que l'on ne trouve pas dans le roman de Le Sage : en premier lieu, de tels caractères, et, en second lieu, la psychologie délicate et savamment nuancée qui les explique, les rend probables et viables. « Je viens de relire *Tom Jones*, écrivait un jour à Walpole Mme du Deffand... Je n'aime que les romans qui peignent les caractères, bons ou mauvais. C'est là où l'on trouve de vraies leçons de morale, et si l'on peut tirer quelque fruit de la lecture, c'est de ces livres-là ; ils me font beaucoup d'impression ; *vos auteurs sont excellens dans ce genre et les nôtres ne s'en doutent point*. J'en sais bien la raison, c'est que nous n'avons point de caractère. Nous n'avons que plus ou moins d'éducation, et nous sommes par conséquent imitateurs et singes les uns des autres. » Et, à quelques jours de là, comme Walpole, qui ne partageait pas, en raffiné qu'il était, cette admiration pour *Tom Jones* non plus que pour *Clarisse,* leur opposait précisément *Gil Blas,* Mme du Deffand, mettant le doigt sur les vraies raisons de son impression, y persistait en lui disant : « A l'égard de vos romans, j'y trouve des longueurs, des choses dégoûtantes, *mais une vérité dans les caractères, quoiqu'il y en ait une variété infinie, qui me fait démêler en moi-même mille nuances que je n'y connaissais pas...* Dans *Tom Jones*, Alworthy, Blifil, Square et surtout Mme Miller ne sont-ils pas d'une vérité infinie ?.. Enfin, quoi qu'il en soit, depuis vos romans, il m'est impossible d'en lire aucun des nôtres. » Elle allait trop loin à son tour, ne faisant pas métier d'écrire, se laissant prendre tout entière à l'enthousiasme du moment, et Walpole avait raison de défendre notre *Gil Blas* contre ce dédain de grande dame. Mais pourtant elle ne se trompait pas. Ce qui fait défaut au roman de Le Sage, si ce n'est pas la variété, c'est bien ce qu'elle appelle ici la vérité des caractères. La psychologie de *Gil Blas* est un peu courte. Les personnages y sont trop d'une pièce. Tel était Gil Blas quand il sortit de sa petite ville natale, sur la mule du chanoine Gil Perez, son oncle, et tel il est, quand, à la fin du récit, en dépit de la chronologie, il épouse la vertueuse Dorothée de Jutella. Les aventures ont glissé sur lui sans y laisser de traces profondes. Il s'est enrichi d'expérience, et les années ont amené naturellement en lui ce qu'elles amènent de changemens à leur

(1) *Correspondance complète de la marquise du Deffand*. Éd. Lescure, t. II, 330, 337.

suite; il ne se croit plus la huitième merveille du monde, « l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie; » mais nous n'avons pourtant pas de peine à reconnaître, dans ce nouveau seigneur de village, « le petit écervelé qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros, » quand il venait avec sa bouteille chercher du vin pour le souper de son oncle. Le caractère est conforme à lui-même : *sibi constat.* Ce n'est pas très étonnant, puisqu'il est uniforme. La vie n'a fait que développer en Gil Blas ce que la nature y avait mis de tout temps, elle n'y a vraiment rien transformé, ni surtout rien ajouté. C'est pour cela que, n'étant naturellement ni bon ni mauvais, il nous demeure sympathique jusque dans des occasions de soi fort peu louables, parfois même un peu « dégoûtantes, » selon le mot de Mme du Deffand, mais c'est aussi pour cela qu'il est un personnage de comédie plutôt que de roman et que s'il nous en apprend beaucoup sur le monde, il ne nous apprend sur lui-même et, par conséquent, sur nous que peu de chose.

Il ne sera peut-être pas inutile de faire observer que ce que nous nommons ici des noms de richesse psychologique et complexité morale est le principe ou encore la racine même de l'émotion dans le roman. Ce qui nous émeut à la scène, ce qui ravit les applaudissemens et fait couler la source des larmes, ce sont les situations fortes, les rencontres tragiques du hasard, les jeux cruels et sanglans de la destinée, mais peut-être est-ce bien plus encore l'intimité que le poète a su nous faire contracter avec ses personnages, la connaissance qu'il nous a donnée de leur nature intérieure, le lien d'humaine sympathie qu'il a réussi à nouer entre eux et nous. Dans le roman, à coup sûr, c'est de là que toute émotion sort. Là vraiment, il est permis de dire que les infortunes nous émeuvent d'autant plus sûrement que les victimes en sont plus près de nous, non pas, à la vérité, dans le sens où quelques-uns l'entendent, parce que leur condition plus semblable à la nôtre nous fait reconnaître dans leur malheur celui qui peut nous arriver demain, mais en ce sens que nous apprécions mieux leurs motifs d'être affectés par des événemens qui seraient insignifians, ou même ridicules, si nous n'avions appris à en mesurer toute l'influence sur leur sensibilité. Rappelez-vous ces deux chefs-d'œuvre du roman anglais contemporain : *Jane Eyre* et *Adam Bede*, et de là remontez à ces chefs-d'œuvre du roman classique : *Tom Jones* et *Clarisse Harlowe.* Les événemens eux-mêmes n'y sont rien ou presque rien; ce que nous en aimons, c'est ce qu'ils exercent d'action sur des personnages dont nous apprenons à mesure à connaître et démêler les moindres sentimens, l'ombre qu'ils portent dans des âmes pour qui nous savons que le bonheur ne

peut avoir qu'une forme et le malheur qu'une prise, c'est ce que leur malheur ou leur bonheur éveille de retentissement en nous. Mais qui ne voit que ce plaisir dépend presque uniquement de la liaison, comme nous disions, que le poète a su nous faire contracter avec ses personnages et, en deux mots, de ce que nous savons de leur psychologie?

On pense bien maintenant que, si nous nous sommes efforcés de déterminer ce qui manque à *Gil Blas* avec une précision, — ou plutôt une rigueur, — que l'on n'applique pas d'ordinaire aux classiques, et Le Sage en est un, ce n'est ni pour le vain plaisir de troubler chez quelque lecteur la légitime admiration que nous professons nous-même pour un chef-d'œuvre de notre littérature nationale, ni même en vertu d'un certain idéal que nous nous forgerions du roman et que nous placerions arbitrairement à des hauteurs que nul encore n'aurait atteintes. Mais c'est qu'en poursuivant ces études nous nous proposons de faire voir comme quoi chacune des qualités qui font défaut dans *Gil Blas* ont été successivement acquises au roman. — L'analyse morale, nous la montrerons prochainement dans Marivaux, et surtout dans cette *Marianne* dont le moindre titre de gloire ne sera pas d'inspirer Richardson. Le parfait naturel, nous le montrerons dans *Manon Lescaut*, ce chef-d'œuvre unique peut-être au monde par l'absence du style, et, si je puis ainsi dire, l'évanouissement de toutes les qualités de forme dans la vérité du fond. L'unité de la composition, enfin, nous la montrerons dans cette *Nouvelle Héloïse*, que l'on serait tenté parfois de mettre au premier rang des chefs-d'œuvre ennuyeux, mais dont l'apparition n'a pas moins marqué, non-seulement dans la littérature française, mais dans la littérature européenne, une ère nouvelle pour le roman. — Car tous les genres, dans l'histoire d'une même littérature, n'atteignent pas en même temps le point de leur perfection, non plus qu'au cours de la révolution de l'année tous les fruits n'atteignent à la fois le point de leur maturité. Comme il y en a de précoces, il y en a de tardifs. Né vers la fin du XVIIe siècle, mais dans *Gil Blas* lui-même encore trop embarrassé du souvenir de ses origines, c'est au XVIIIe siècle que le roman a conquis son indépendance et son droit de cité littéraire; c'est peut-être seulement dans le siècle où nous sommes que l'avenir conviendra qu'il a produit ses chefs-d'œuvre.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

AUX

PORTRAITS DU SIÈCLE

Les personnes qui aiment à s'instruire et qui désireraient lire un bon article de doctrine, bien substantiel, sur les variations de l'école française depuis cent ans, sont prévenues de ne pas me suivre plus loin. Je ne viens pas faire de la critique d'art en règle; de plus autorisés étudieront sans doute à ce point de vue l'exposition des portraits. Mon cas est bien moins prémédité. Le hasard, — qui s'appelait cette fois d'un beau nom, la charité, — a réuni dans un salon quelques-uns des plus marquans parmi les gens de ce siècle; des générations séparées par les années, par les révolutions de la politique et du goût, sont assemblées dans le pêle-mêle d'une fête historique: on y rencontre les belles dames, les princes, les actrices, les écrivains, les généraux, les hommes d'état, les gens de mérites divers qui se sont succédé, de Louis XVI à M. Grévy. Comme tout le monde, je suis entré un jour dans ce salon; la compagnie qui s'y trouvait m'a séduit; j'y suis revenu presque chaque matin, aux heures tranquilles et solitaires, écouter l'entretien de ces morts et de ces vivans. J'imagine que, dans la vallée de Josaphat, quelque historien incorrigible, oubliant ses terreurs et ses intérêts personnels, s'attardera sur le rebord de sa tombe pour regarder passer les ressuscités fameux et entendre leur déposition. Celui-là pourra enfin se vanter de connaître la vérité. Nous n'en sommes pas là. MM. les membres du comité de patronage font des miracles de bienfaisance, mais ils ne sont pas l'Éternel; ils n'ont pu appeler

qu'un siècle, et dans ce siècle, des ombres, tout ce qu'il est donné à l'homme d'évoquer : *Tenues sine corpore vitas.* Ce ne sont pas elles qui nous donneront la vérité historique, un fruit que je n'ai encore vu mûrir sous aucun ciel; mais ce qu'elles nous donnent a bien son prix, c'est la chronique du XIXe siècle, illustrée par tous les maîtres de l'art. Des faits, des aperçus connus de tous, banals à force d'être redits, mais entrevus jusqu'alors dans le gris confus des pages d'imprimerie, s'éclairent, vivent, palpitent, quand on les rapporte à des figures présentes, aux voyageurs rencontrés tout le long de la route, durant ces cent ans. C'est la vie nouvelle de la comédie ou du drame, alors qu'ils passent du demi-jour du livre à la lumière et au mouvement de la rampe. Vous êtes entré, sans doute, à cette fête de charité, donnée à l'École des Beaux-Arts par tous les grands acteurs du siècle, aidés de quelques comparses. Voulez-vous y revenir un instant? On fait peu de visites aussi profitables que celle-là : elle offre la plus délicate jouissance des yeux et de l'esprit, avec la consolation de soulager quelques misères: les heureux trouvent là de beaux rêves pour leurs nuits de loisir, et procurent une nuit de repos aux malheureux pour qui la journée est un mauvais rêve.

I.

D'abord, quand on entre, on va droit aux grand'mères et l'on s'attarde avec elles. Les voilà, ces bonnes fées, groupées autour de la reine, comme dans un menuet à Trianon. Gluck est au milieu d'elles, il accompagne le bal; ses doigts errent sur le clavecin, cherchant pour ces nobles dames des mélodies nobles et touchantes; il leur dit l'invocation d'*Orphée* aux filles du Tartare : « O vous, ombres que j'implore,.. » et elles passent, les ombres colorées par Greuze, Vestier, Danloux, Heinsius, Vigée-Lebrun, peintes dans des gammes claires et simples, dans leur attirail de bergères, leurs fichus de mousseline, leurs écharpes de gaze, leur poudre blonde et leur sourire. Car tout sourit en elles, la lèvre, le regard et l'attitude, j'allais dire la gorge blanche, qu'elles ne cachent guère. Il semble que ces vieilles aient gardé tout l'art et le secret du sourire. Dernières filles du XVIIIe siècle, elles disent en l'achevant : « Nous avons fini notre songe délicieux et léger; nous avons pris la vie pour ce qu'elle vaut, nous en avons joui sans lui donner plus d'importance qu'elle ne mérite, comme d'une agréable comédie, d'une heure passée en compagnie aimable, égayées par les honnêtes gens et les égayant de notre mieux. Nous avons eu un peu de plaisir et beaucoup d'esprit; nous ne croyons pas trop à nous-mêmes, pas toujours à Dieu, et pas du tout aux hommes; d'ailleurs nous sommes sensibles et vertueuses,

si vous prenez ces mots au sens indulgent que leur donne le siècle. Nous finissons la fête du vieux temps; nous savons bien qu'il est mort, mais il a été si doux! Qui n'y a pas vécu n'aura pas connu le plaisir de vivre, croyez-en l'évêque d'Autun. Petits enfans, ne nous méprisez pas; vous serez plus sérieux, plus austères, votre existence sera plus pratique, plus utile peut-être à vous-mêmes et à autrui; mais quand vous vous ferez peindre, vous paraîtrez souverainement ennuyeux, parfois fort laids et de bonne heure très vieux; nous, notre charme restera toujours jeune, et dans cent ans, c'est devant nous que vous viendrez rêver. Ne nous méprisez pas, petits enfans; si nous avons été folles, nous sommes braves comme des filles sorties de bon sang, et nous l'allons prouver: regardez à qui va notre sourire! »

On regarde, en effet, sur l'autre paroi de cette première salle, à quelques pas, en face : les gens à qui sourient ces femmes, ce sont Barère, Saint-Just, Robespierre, les conventionnels de David, ceux qui vont jouer avec ces têtes charmantes. En se tenant au simple classement chronologique, les organisateurs de l'exposition ont introduit dans ce salon un drame poignant, qui saisit au vif l'imagination la moins prompte. Les robes des dernières marquises frôlent les habits à revers et les gilets des montagnards. Voyez cette audacieuse Mme de Nauzières, aventurée entre Vestris qui étudie une pose et Mirabeau qui rugit un discours: que fait-elle là, en avant de ses sœurs? Elle se fait peindre en Turque, toute drapée de blanc, sur un bel escalier de marbre, à l'entrée d'un grand parc aux ombrages paisibles; elle a consciencieusement essayé un turban bleu, dans la petite étude de Danloux que j'aperçois plus bas; il ne seyait pas, elle s'est décidée pour le blanc; à la voir si pimpante, si contente de son travesti, uniquement soucieuse d'assurer l'aigrette de plumes à son turban et de nous montrer ce pied mignon qui descend une marche, on jurerait qu'elle s'apprête pour un divertissement à la cour; lisez la date du portrait: 1793. Et ces arbres verdoyans vous disent que cela se passe après le 31 mai, au plus rouge de la terreur, au moment où Saint-Lazare

Ouvre ses cavernes de mort,

comme écrit André Chénier, qui compose d'un air inspiré dans un coin de la salle. — Le portrait de Mme de Nauzières devrait figurer en tête du chapitre où M. Taine nous montre la vie de chaque jour continuant son train, avec ses petites joies et ses humbles soucis, derrière la guillotine, sous le fracas de la tempête politique. Nous avons peine à nous représenter cette continuité des habitudes durant les grandes crises; dans l'histoire, ce qui occupe fortement

le premier plan masque tout le reste ; à distance, notre imagination, maîtrisée par la tragédie qui se joue sur le théâtre, ne nous laisse plus d'yeux pour voir le parterre et la foule placide des spectateurs. Ce monde-là, qui est tout le monde, poursuit la lutte du pain quotidien, vaque à ses affaires et à ses plaisirs ; il danse comme Vestris, se grime comme Potier, se fait peindre en Turque, comme Mme de Nauzières, tout au moins il vit, comme Sieyès ; il oublie tout pour sa passion maîtresse, comme ces deux pêcheurs à la ligne que j'aperçus, le 23 mai 1871, sous les arches du pont de la Concorde. La bataille hurlait dans Paris, le Louvre brûlait, nos généraux venaient d'occuper le Palais-Bourbon, les obus des batteries de Montmartre balayaient encore la place Louis XV ; immobiles à leur poste favori, mes deux pêcheurs laissaient passer la commune, poursuivaient leurs succès, et n'avaient d'angoisses que pour les tressaillemens du fil sollicité par le goujon.

La belle dame si imprudemment fourvoyée jusque dans le camp ennemi nous y a entraînés trop vite ; avant d'abandonner le vieux monde à sa chute, rentrons encore dans sa grâce, saluons quelques-uns de ceux qui vont mourir : le roi, flasque et pâle, un spectre déjà, dans l'insignifiant tableau de Duplessis ; au-dessous de lui, l'enfant royal, un Louis XVII qui joue avec sa croix de l'ordre, un portrait minuscule, comme si le pauvret espérait échapper aux yeux qui le guettent, là tout près, sur le mur où sont les bourreaux. Le livret de l'exposition attribue cette toile à Fragonard le fils. Ceci m'inquiète. Le livret veut bien ajouter que Fragonard le fils est né en 1780 ; le peintre aurait été un enfant prodige s'il avait fait le portrait du dauphin. Ce chérubin joufflu serait plutôt du père, Jean-Honoré, que nous voyons tout à côté, peint par lui-même avec la sévérité et la minutie d'un Hollandais ; à moins que ce tableautin ne soit un faux Louis XVII, et qu'il n'y ait là un nouvel usurpateur à ajouter sur la longue liste de ceux qui ont dérobé le nom du petit martyr. — Encore un bel enfant, et qui ne périra pas, celui-là, car il est né coiffé : Greuze a bien voulu le peindre au sortir du berceau ; en avançant de quelques pas et d'un demi-siècle, nous le retrouverons dans le chef-d'œuvre d'Ingres. C'est Édouard Bertin. Passer des mains de Greuze à celles d'Ingres ! L'honneur est enviable, mais c'est varier beaucoup, même pour un grand journaliste. — Avez-vous jamais rêvé que le ciel vous accordait le don de seconde vue et que vous erriez parmi vos contemporains, en lisant sur leurs fronts comment la fortune ou la fatalité les marque à bref délai pour des destinées diverses ? Reculez-vous par la pensée dans la société si vivante qui nous occupe, refaites-vous un des siens ; la seconde vue de l'histoire vous donnera le pouvoir effrayant que vous souhaitez. Nous venons de l'éprouver

devant ces deux enfans, qui grandissent pour des lendemains si inégaux. Quelle est cette jeune femme blonde et frêle, qui joue languissamment avec des guirlandes de fleurs? Elle sortira de la terreur la tête sauve, comme par miracle; les envoyés du comité de salut public, qui emmènent toute la famille de Montmorin, la déposeront par pitié sur la route, tant sa faiblesse est grande; elle le regrettera peut-être. C'est Mme de Beaumont, la triste malade de corps et de cœur, que les sèches amours de Chateaubriand ne réchaufferont pas. Comme on comprend déjà, devant ce portrait, ce que Chênedollé disait, qu'elle « avait l'air d'être composée d'élémens qui tendaient à se désunir, à se fuir sans cesse. » Cette femme charmante, qui écrivait à son ami : « Je tousse moins, c'est pour mourir sans bruit, » l'*Hirondelle,* comme elle se nommait en badinant, semble poser à peine sur la terre et battre déjà d'une aile pour la quitter.

Il faut pourtant prendre congé de vous, grand'mères; la nuit vous entraîne comme les dernières étoiles, quand le ciel rougit à l'orient, et le voici qui s'empourpre de sang devant nous, avec l'aube du siècle nouveau. Descendez dans le passé, étoiles pâlies, anciennes amours oubliées.

L'orage fond, la foudre éclate, c'est Mirabeau. Voilà bien, sur cette toile médiocre, entre des auditeurs stupéfaits, la grosse tête laide et puissante, cette tête dont Rivarol disait « qu'elle n'était qu'une grosse éponge toujours gonflée des idées d'autrui. » Le jugement est trop sévère pour le grand tribun, mais le mot est si bien frappé qu'il le faut conserver; un jour peut-être, il reservira pour d'autres. Évoqués par David, les conventionnels se succèdent; l'empire des idées préconçues est si fort qu'on s'attend à voir des monstres, des faces farouches. Rien de tel. Saint-Just est un berger d'idylle; impossible de rêver un éphèbe plus gracieux, plus souriant et plus tendre. Maximilien Robespierre, maigre et noir, sourit aussi, mais d'un mauvais rire de procureur. Barère est moins avenant dans cet admirable portrait, qui suffirait, avec celui de Mme d'Orvilliers, à assurer la gloire de David. L'orateur de la plaine est à la tribune; il a sur les lèvres la harangue froide et calculée où il réclame la mort de Louis Capet. C'est tout le jacobin. Sous ce front fuyant, rétréci aux tempes, l'idée fixe s'est logée, cette idée dont le travail envahissant a été si lumineusement expliquée par un grand historien de notre temps. Tous ces gens-là ont le calme ou bien, comme Saint-Just, le sourire vague des maniaques. Ils ont lu Rousseau, ils sont bons logiciens et développent ses théorèmes. Car sous les différences apparentes, il y a un lien commun entre tous ceux et celles qui peuplent cette salle, marquises et montagnards, bergères et bourreaux; tous sont à quelque

degré filles et fils de Jean-Jacques; seulement les unes n'ont lu que *la Nouvelle Héloïse*, les autres ont poussé jusqu'au *Contrat social*. Le portrait du philosophe devrait présider la réunion; absent, on le devine partout, il est le dieu de ce temps, et je ne crois pas que jamais homme ait exercé une aussi prodigieuse influence sur toute une suite de générations, sur toute l'histoire d'un siècle. Sentimental ou raisonneur, il a pris ses contemporains par toutes leurs fibres. Aujourd'hui encore, nous en vivons, ou plutôt nous en mourons, des idées couvées par Jean-Jacques. Quiconque a élevé un enfant sait par expérience combien le métaphysicien déraisonne à chaque ligne, quels démentis flagrans la nature lui donne. N'importe; les moins savans d'entre nous sont d'accord pour condamner sa philosophie, et tous nous appliquons des doctrines sociales qui découlent directement de cette philosophie, sans nous apercevoir de la contradiction. Que demandé-je le portrait de Rousseau? Ne se prépare-t-on pas à dresser une statue au fou de Genève dans le pays de Voltaire et de Diderot? Qu'on vienne, après cela, nous parler de notre époque scientifique et de la méthode d'observation! Si nous étions mûrs pour l'appliquer, il y a vingt-cinq ans que les enseignemens de Darwin auraient tué jusqu'au souvenir des fantaisies du sophiste.

Mais je m'égare, je reviens aux conventionnels, et je les cherche. Disparus, évanouis, eux aussi, comme les jeunes femmes de tout à l'heure qu'ils ont guillotinées. Les perruques à cadenettes ont été rejoindre dans le panier les boucles poudrées. La révolution s'est précipitée, haletante, dévorant tous ses enfans. Dans cette salle où tant de personnages divers bruissaient il y a un instant, l'affreux cauchemar ne nous laisse plus voir qu'un monceau de têtes, roulant pêle-mêle sur le sol. Et la galerie se termine par un second portrait du vieux Gluck, cherchant toujours à son clavecin l'harmonie qui console et résume la peine commune; il n'a pas vécu jusqu'à ces années, mais il leur a légué des chants formidables comme elles, la *Bacchanale des furies* et le *Chœur des enfers :* « ... Larves, spectres, ombres terribles... » — Qui va ramasser ce monde écroulé, relever les lois et les courages? Suivons le siècle en sa course rapide, passons dans la salle voisine.

II.

David y règne encore, par ses élèves plus que par lui-même. C'est proprement le domaine de Gérard, de Girodet, de Gros et de Prudhon. — Les visiteurs se pressent devant un portrait de jeune homme, presque d'enfant : Bonaparte, par Greuze, en 1789. Le rapprochement de noms est piquant, et c'est une aimable surprise, ce

Bonaparte vaporeux, châtain, presque blond, — un Bonaparte à la cruche cassée. Mais l'attribution soulève bien des doutes. Est-il vraisemblable que le vieux maître, à l'apogée de sa gloire, ait été chercher à La Fère le pauvre sous-lieutenant inconnu ? J'indique seulement cette réserve chagrine ; ne disputons pas au public son plaisir, associons-nous à son émotion. Trois portraits sont là, côte à côte ; le premier, le Greuze, puisque Greuze on veut, c'est le grand rêve flottant encore dans l'espoir des vingt ans ; mais quelle maturité de réflexion sur ces traits juvéniles, quelle décision dans les lignes du visage, quelle calme possession dans ce regard, jeté sur l'avenir comme un regard de jeune aigle, fixé déjà sur les rayons du soleil d'Égypte ! Ce ne sont pas les chimères accoutumées de cet âge, des visions de femmes et d'amours, qui battent sous ce front : ce sont des prises d'hommes et de mondes. Et comme cette tête est trop tendre et trop étroite pour l'idée qu'elle contient, David la prend, l'agrandit et la durcit, dans l'ébauche voisine ; son crayon la fixe sur la toile comme un ciseau dans du marbre ; elle devient le masque mémorable du général de Marengo, du jeune dieu de victoire, avec la pureté grecque des lignes et l'audace française du regard, insoutenable, dominateur ; jamais il ne sera plus fier, jamais il ne sera si beau ; le col se hausse et le front s'élargit à la mesure d'une couronne ; pourtant il ne se sent pas assez vaste encore, il échappe à David, inachevé, avant que les crayons aient pu saisir le buste et les pinceaux colorer cette apparition d'un moment. Un autre peintre, Pagnest, reprend ce visage, l'amplifie à nouveau et l'établit dans toute sa puissance ; ce n'est plus Bonaparte, c'est Napoléon, c'est l'empereur. César romain, toujours superbe, mais déjà lourd de victoires et de pouvoir, un peu gras, un peu jaune, un peu las du poids du monde ; le col s'affaisse, la paupière est plus pesante, le regard plus éteint ; il ne se lève plus vers le soleil d'Égypte et d'Italie, il descend sur les neiges de Russie et les brumes de Waterloo. Non, rien n'est saisissant comme la progression de ce visage, que les peintres se passent, sans pouvoir l'arrêter et le fixer dans sa fortune changeante ; c'est l'incarnation vivante des vers du poète :

... du premier consul déjà par maint endroit
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Un de ces derniers matins, je m'amusais à suivre le garde républicain qui venait de prendre le service d'ordre au palais des Beaux-Arts. Le brave soldat erra d'abord dans les salles, promenant sur les tableaux ces yeux indifférens, étonnés, un peu timides, que chacun a pu remarquer chez les visiteurs populaires du Louvre. Il

arriva devant le Napoléon de Pagnest, s'arrêta net, le regard fixe, réveillé, cloué sur cette toile. Je l'observai durant plusieurs minutes; sa lourde pensée travaillait visiblement devant cette figure dont il savait la légende, ce soldat du peuple comme lui, entouré de maréchaux, commandant à tous, l'aigle d'argent de la Légion étincelante sur la poitrine. Mon homme n'était probablement pas un politique et ne connaissait que sa consigne ; mais je sentais bien que si le portrait avait parlé, la main se fût portée d'elle-même à la visière du shako, que si le portrait avait marché, l'homme aurait obéi, suivi, se serait fait tuer. Ce garde républicain, c'est la France de 1800, celle d'aujourd'hui, celle de toujours. Pour un temps, elle supporte Robespierre, elle s'accommode de Barras, de tout et de tous ; on la croit raisonnable ou résignée, jalouse de calme et de liberté; mais la vieille imagination gauloise a le sommeil léger: vienne l'étincelle, elle s'enflamme, elle éclate, et l'homme du prodige l'emporte où il veut, toujours amoureuse de bruit, de force et de grandeur. J'ai vu devant ces tableaux les visiteurs de toute condition ; à des degrés divers, tous subissaient la fascination et trahissaient les sentimens du garde de Paris, la curiosité, l'enthousiasme, le respect chez les plus simples ; comme ce soldat, je crois bien que, si Napoléon avait ordonné, presque tous eussent obéi. Nous aurons beau modifier les cerveaux, puisqu'on les modifie aujourd'hui, nous ne changerons pas ce qui est d'essence humaine; et c'est peut-être fort heureux, et peut-être avez-vous raison, garde de Paris, de croire encore aux épopées, à la gloire et aux miracles. Seulement tenez-vous en défense; avant de croire, demandez d'abord le miracle; quoi qu'en disent la légende et Béranger, l'empereur est bien mort. Garde républicain, n'allez pas prendre le change, si d'aventure vous rencontriez dans les salles un portrait qui ressemblât dangereusement à celui de Pagnest.

On devine comment est composé le salon où trône Napoléon; la famille impériale, des généraux, des conventionnels repentis, grimés en sénateurs ou en pairs de la restauration, des femmes avec la taille sous la gorge et le turban sur les cheveux. De l'impératrice Joséphine il n'y a qu'un pastel de Prudhon; c'est bien le genre de peinture qui convenait à la pauvre figure effacée. Plus loin, un superbe masque en grisaille de Pauline Borghèse, par le même Prudhon. L'adorable femme conserve toute la puissance du type napoléonien, tempérée par une grâce voluptueuse; on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de l'art du peintre ou de la souveraine beauté du modèle; c'est vraiment dommage que Prudhon ne soit pas tombé, comme Canova, sur un jour très chaud, et qu'il n'ait pas achevé la déesse. Auprès de l'empereur, les mères de famille s'attendrissent sur le roi de Rome, une tête blonde ébauchée par Lawrence;

les traits du père sont bien reconnaissables chez l'enfant, mais adoucis et estompés; le sang noir du Corse est affiné par le vieux sang de Hapsbourg. Dans l'autre salle, Louis XVII, ici le roi de Rome ; et l'on pourrait en placer dans chaque salle, à chaque génération, de ces frêles fantômes nés au pied du trône et à qui le sol de France est si obstinément cruel. Les peintres les ébauchent et devinent que ce n'est pas la peine de leur donner la plénitude de la vie, puisqu'ils sont destinés à passer comme des ombres. Nous ne l'ignorions pas, cette fatalité des enfans des Tuileries; mais l'exposition des portraits la rend sensible et vivante, en nous faisant entrevoir toute la série de ces pâles effigies. Je doute que les mères, après avoir parcouru ce musée, rêvent la nuit d'être reines de France.

Autour de l'empereur, ses lieutenans et ses maréchaux, Kléber, Berthier, Soult, Junot, Lepic, Championnet. Ici, attendez-vous à quelques déceptions. Pour la plupart, ces portraits n'ont pas grande tournure, ces physionomies légendaires ne sont pas autrement caractéristiques. N'eurent-ils pas le temps de se faire peindre entre deux campagnes, ou pensent-ils, en bons courtisans, que le maître doit briller seul et qu'il faut rester terne pour ne pas l'offusquer? Je ne sais, mais quand ils servaient la convention, David leur donnait une autre mine. Çà et là, quelques gaucheries trahissent l'improvisation hâtive de toutes ces grandeurs, de ces cours nouvelles, et, si j'ose dire, de cette mascarade de rois. On pense aux anecdotes contées par Mme de Rémusat. Regardez le portrait du roi Jérôme, écrasé sous ses insignes; cela semble peint sur un théâtre et posé par quelque figurant qui a précipitamment revêtu des cordons, des chaînes d'ordres, un manteau royal trop lourd. Montaigne eût dit là devant : « J'en vois qui se prélatent jusqu'au foye et aux intestins. » Regardez, dans le même ordre d'idées, ce grand incroyable noir, qui se promène devant le Vésuve, une rose à la main, et qu'on a baptisé du nom de Murat, peut-être un peu à la légère. En sortant de là, on peut aller revoir les princes et les courtisans que peignait Rigaud; ils sont plus à l'aise, au Louvre. Ici, on est théâtral ou effacé. Au surplus, les portraits militaires sont moins nombreux qu'on ne s'y attendrait et d'importance secondaire. Les chefs de la grande armée ont mieux que la toile pour durer; leurs noms sont gravés là-haut, dans Paris, sur les pierres où les soldats de Rude montent la garde. — En revanche, l'empereur a sous la main l'indispensable Talleyrand; il en a même deux exemplaires : s'il voulait nous en céder un! Le prince de Bénévent s'est fait faire tout petit, pour mieux passer par tous les trous et par tous les régimes; il porte au vent son nez futé, taillé comme exprès pour flairer les consciences et les rapports secrets.

En face, si Napoléon a le temps de s'en occuper, Gérard a groupé sous ses yeux de fort aimables personnes. M[lle] Duchesnois porte son carquois sur un costume mythologique; M[lle] Georges ne porte que sa belle tête sur ses épaules sculpturales, et nous sommes loin de nous en plaindre. Au-dessus des actrices, les femmes de la cour et quelques-unes qui la boudent, mais timides et réservées, sachant que ce moment du siècle ne leur appartient pas. Bien peu d'années se sont écoulées, depuis que nous avons quitté la salle de Louis XVI et de la révolution : comme tout ce monde a déjà un air différent des airs d'alors! Là-bas, de l'enjouement, de la gaîté, les hommes mêmes souriaient, et même les membres du comité de salut public : les têtes fermentaient, pleines d'idées naïves et ardentes. Ici, on est grave, rembruni, compassé, on a vu se dérouler des événemens terribles, on n'est pas sûr du lendemain, et puis il faut se composer un maintien de cour. Là-bas, les femmes regardaient à terre, regardaient les hommes; ici, quelques-unes lèvent les yeux au ciel, d'autres les tiennent fixés dans le vague, sur des paysages ossianesques; on se fait volontiers peindre sur des fonds de montagnes ou de mers; on a des aspirations infinies et mélancoliques; je gage que ces femmes sont un peu moins spirituelles et plus vraiment tendres que leurs aînées; beaucoup ont fait retour à Dieu, toutes attendent quelque chose à adorer et se laisseront facilement prendre aux idées sublimes, voire même aux paroles pompeuses. Les âmes sont préparées, émues, lassées, un peu crédules : apparaissez, Chateaubriand.

Au fait, où est-il, lui qui devrait balancer Napoléon dans notre curiosité? Je sais bien que ce n'est ni le temps ni le quartier des hommes de lettres, des idéologues; je n'en vois aucun, excepté l'inoffensif Ducis. Mais René ne saurait manquer, pas plus que M[me] Récamier, la reine de beauté dont le nom radieux illumine le lever du siècle et fait penser à la parole du Cantique : « Ton nom est comme un parfum répandu. » — Avez-vous vu dans un bal un couple très épris quitter furtivement le salon pour s'isoler dans les jardins ou dans les galeries peu fréquentées? Ainsi a fait Chateaubriand. Il est descendu, il a suivi M[me] Récamier dans la solitude du grand vestibule. Peut-être aussi lui déplaisait-il de tenir ses états dans la même pièce que Bonaparte, peut-être espérait-il, en s'allant exposer devant la porte d'entrée, que les visiteurs pressés s'arrêteraient là et diraient : Voilà l'homme du siècle! Hélas! les visiteurs montent plus haut et trouvent Napoléon. MM. les organisateurs ont-ils voulu taquiner le père d'*Atala?* Ils viennent de suspendre dans son voisinage un autre portrait de l'empereur, celui de Lefèvre; en outre, ils l'ont méchamment placé sur un retour du portant où se trouve M[me] Récamier, qui tourne le dos au soupirant

éconduit. Chateaubriand est représenté à deux époques de sa vie; d'abord le portrait de la jeunesse, par Guérin, avec toute la mise en scène de rigueur : fatal, soucieux, la cravate lâche, les cheveux en désordre, René est assis sur des rochers abrupts, il se profile sur les torrens et les pics sauvages des arrière-plans. Dans le second portrait, le pair de France s'apprête pour le sacre de Charles X, il étale l'hermine et tous ses ordres sur sa poitrine. Mais, tel que nous le connaissons, il les donnerait bien volontiers pour rebrunir ses cheveux blancs et revenir à l'âge des rochers. Mme Récamier, dans le grand tableau de Gérard, fait mine d'ignorer que son ami se morfond là derrière, elle s'incline vers nous avec son sourire d'enfant innocente; tout est marbre autour d'elle, l'atrium antique, la colonnade, les dalles où posent ses pieds nus; bien qu'une mince portière garantisse à peine l'atrium des brises d'un jardin, l'héroïque femme a posé drapée dans un unique et léger tissu, avec une écharpe jaune sur les genoux; elle est abandonnée sur une chaise de repos : quelle chaise ! quel repos ! Est-ce un avertissement aux espérances trop faciles, ce cadre de marbre et la sensation de froid qu'il donne ? Si elle le voulait, l'enchanteresse réchaufferait toutes ces glaces, elle le sait bien; depuis les lettres de ce pauvre Benjamin Constant, nous nous défions, nous la soupçonnons d'avoir été la plus irréprochable sans doute, mais aussi la plus accomplie des coquettes. Ce n'est pas vous, René, qui y contredirez, et vous seriez plus avisé d'envoyer au moins l'un de vos portraits consoler là-haut l'infortunée Mme de Beaumont.

Avant de quitter l'empire, il faut rendre justice à ses peintres. Sauf Prudhon, ils n'étaient pas en grand crédit auprès de nous, et nous avons tous à nous reprocher quelques propos irrévérencieux sur leur compte. L'exposition des portraits, qui est un triomphe pour David, sera une réhabilitation pour ses disciples : chacun s'écriera en sortant de là : « Quel dommage pour eux et pour nous qu'ils aient jamais fait autre chose que des portraits ! » Girodet reprend un bon rang avec une ravissante jeune fille en blanc, avec le portrait noble, clair et simple de M. de Bourgeon. Gros se tiendrait moins bien sans le comte Chaptal, œuvre très travaillée et très vivante. Guérin est plus mal défendu par Chateaubriand. Gérard, le peintre des femmes, serait impeccable s'il rencontrait toujours pour modèles des statues comme Mlle George ou Mme Récamier. Peut-être n'est-ce pas sa faute si ses héroïnes ont des attaches de cou aussi disgracieuses, si Mme Pasta a l'attitude d'une cigogne effarouchée; la métaphore du col de cygne est tellement à la mode dans la littérature du temps que, pour la mériter, ces dames se croient obligées de distendre les muscles de leur nuque. Je ne sais

pas non plus si c'est le peintre ou les modèles qui affectionnent des verts, des jaunes, des roses déplorables. Cependant Prudhon les réprouve, lui; ses caresses de couleur, ses molles lassitudes de pinceau reposent nos yeux des tons trop crus, des lignes trop dures. Le portrait de M. de Mesmay et celui d'un conventionnel semblent embus avec de l'ambre liquide. Si ce charmeur n'était pas largement représenté dans cette salle, l'aspect général souffrirait d'un caractère de sécheresse, de froid et de monotonie. La morale de notre promenade, c'est qu'un empereur comme un roi a toujours la peinture qu'il veut. Chacun l'a senti en passant d'une galerie Louis XIV à une galerie Louis XV. Napoléon penchait pour la sévérité du grand roi. Plus on relit l'histoire, plus on étudie nos voisins les mieux établis en puissance, et plus on se convainc que la vraie grandeur ne va pas sans un peu de gêne, disons le mot, sans un peu d'ennui. C'est l'inconvénient inévitable de la règle qu'on s'impose pour être plus fort. Napoléon l'avait compris. Notre imagination nous représente tout d'abord l'épopée impériale comme un déchaînement héroïque, nous la voulons impétueuse et lumineuse, nous croyons entendre des *Marseillaises* souffler sur l'Europe, entraînant des foules enfiévrées; il semblerait que le peintre attitré de cette merveilleuse folie ait dû être Géricault, avec sa palette enflammée, broyant des couleurs sans nom, brossant sur les visages et les chevaux des touches paradoxales de vert ou de bleu, comme dans la pochade du lieutenant Dieudonné. Ce n'est pas là la vérité. Géricault était un révolté, un romantique d'avant l'heure. Le trait distinctif de Napoléon, c'est le génie de l'ordre et de la règle; sans quoi il n'eût pu instituer les cadres encore debout de notre société. L'étudiant de Brienne était d'instinct un géomètre, il voulut et il obtint un air de géométrie dans tout, dans sa cour, dans la prose de Fontanes et les vers de Ducis, dans la peinture de Gérard et de Gros. Tout ce monde qui nous entoure est exact, ordonné, grave et parfois solennel, à défaut de majesté; car tout ce monde est éclos du petit front volontaire dessiné là par Greuze. A bien compter les dates, un tiers de cette salle appartiendrait à la restauration; mais l'impression générale de l'œil proteste contre cette restitution. Tout ici est frappé à la marque de l'empereur, tout est dans sa dépendance. C'est que les Bourbons héritèrent des peintres, comme des généraux et des administrateurs de l'empire. Ceux qui portent déjà la livrée royale semblent réciter sans conviction un rôle bien appris.

Il n'y a qu'une exception : c'est ce gentilhomme au visage spirituel et loyal, si bravement campé dans le magnifique portrait de Lawrence; le duc de Richelieu clôt brillamment la salle; il attend que l'édifice impérial s'effondre, il se prépare avec Talleyrand à sauver

tout ce qui peut être sauvé des ruines françaises. L'homme d'état, l'honnête homme, a fait graver sur son cadre sa devise, qui ne conviendrait guère à la plupart de ses voisins, qui ferait sourire Talleyrand : *Mutare, timere sperno.* L'histoire ne lui a pas encore rendu toute justice ; les historiens timorés voient trop l'émigré derrière le ministre. Heureusement qu'il émigra ! D'abord on ne coupa point sa tête, qui nous eût manqué ; et puis il fit de si bonne besogne, chez le souverain qui l'avait accueilli, qu'en 1815 il put se jeter aux pieds d'Alexandre et lui dire : « Sire, ne permettez pas qu'on enlève l'Alsace à la France ! » Et l'Alsace nous fut conservée. A ce prix, les patriotes les plus susceptibles regretteront tout bas qu'il n'y ait pas eu toujours des émigrés ; on s'en contenterait pour ministres, de ces transfuges qui peuvent arborer la fière devise : « Changer ni craindre ne daigne. »

III.

Ingres, Delaroche, Ary Scheffer, nous introduisent dans un nouveau monde. La salle où nous entrons et quelques parties de la suivante sont consacrées à la monarchie parlementaire, presque exclusivement à la monarchie de juillet. Le petit salon où nous voici a son caractère bien à lui, la société n'y est pas mêlée, pas très gaie, mais fort intéressante ; c'est un salon parlementaire, doctrinaire, avec une porte ouverte aux artistes ; les bureaux des *Débats*, ceux du *Globe* et deux ou trois ateliers en font presque seuls tous les frais. Pas de rois ni de reines, aucun portrait de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe ; on pourrait se croire dans la meilleure des républiques ; il doit y avoir dans la charte un article additionnel, stipulant que le roi règne et ne se fait pas peindre. Presque pas de jeunes femmes, quelques vieilles seulement ; encore moins d'uniformes ; des redingotes sévères, des cravates roulées à plusieurs tours ; nulle dépense de couleur pour les peintres, le noir est de rigueur. On ne se bat plus, on ne fait plus sa cour, ni la cour, on médite, on parle, on écrit, on peint. Dans la salle de l'empire, une petite fille jouait avec un grand sabre de grenadier qu'elle traînait sur son dos ; cette enfant symbolisait son époque. L'instrument est changé qui violente la fortune : si la petite fille, qui a dû grandir, s'était fait repeindre ici et voulait continuer à servir de symbole, elle devrait charger sur ses épaules la tribune. Voilà la reine ! Les peintres n'ont pas manqué de la figurer, Delaroche l'a simulée dans deux tableaux : le premier nous montre M. Guizot accaparant une moitié de la bienheureuse tribune ; le second,

M. Thiers, s'emparant de l'autre moitié. Un hasard favorable a voulu que l'arrangement des deux portraits permît de reproduire avec eux l'épisode le plus saillant de notre histoire parlementaire; une fois de plus, les deux adversaires se mesurent, face à face, affrontés, continuant dans la mort le long duel poursuivi pendant quarante ans dans les parlemens, les académies et les salons. Guizot tient la tribune de toute l'énergie de sa volonté; Thiers y monte comme à l'assaut. En tant qu'œuvre d'art, le portrait du premier est bien supérieur à l'autre. L'homme se détache sur le marbre, son visage en a la dureté et la pâleur; grand, sévère, tout noir, les tempes déjà blanchies par le travail et le pouvoir, encore jeune pourtant, s'il a jamais été jeune; il va parler, du regard il prend la mesure de son auditoire et examine si celui-ci est à la hauteur de son dédain; pas un livre, pas un papier sous sa main; la toile est vide et nue comme un temple protestant; rien que la pensée concentrée sous ce front; elle va partir et monter haut, implacable comme le boulet. Certes, l'homme qui médite et regarde ainsi est puissant, intègre et droit; mais si j'étais son prince, j'hésiterais à l'appeler: pour accomplir son idée, il laisserait crouler mon trône et le monde. Si cette figure ne respirait pas la raison, elle serait terrible; cinq cents ans plutôt, ce portrait eût été celui d'un inquisiteur; plus tard, d'un défenseur de La Rochelle, d'un compagnon d'Arnauld à Port-Royal. C'est tout un aspect du génie français, celui de Coligny, de Pascal et de Richelieu. — Où est l'autre aspect, celui de Montaigne, de Retz et de Voltaire? Demandez à Thiers, qui gravit allègrement les marches de la tribune, une brochure à la main, quelque budget sans doute, dont il va faire danser les chiffres dans un clair mirage. Il est moins absorbé, lui, il a un œil et une oreille aux aguets pour saisir les mouvemens, les bruits d'opinion; plus alerte, plus pénétrable et plus communicatif, il va s'insinuer, convaincre; il est assez avisé pour tourner les obstacles que l'autre renverse; le roi et le peuple le goûteront plus, parce qu'au besoin il les fera rire; sa tête bourgeoise travaille sous son toupet, elle fourbit les argumens et les malices que ce petit David va asséner sur le grand Goliath; je crois bien qu'en définitive la victoire lui restera, car il est le plus vivace et le plus français des deux, il parle à un pays qui préfère l'esprit à la sublimité, la clarté à la profondeur, la bonne humeur à la vertu.

Au-dessus des deux adversaires, isolé dans les hauteurs, un homme triste, vieilli, à l'air noble et fatigué, les écoute en croisant les bras. C'est Lamartine; non pas le bel adolescent de Milly, le poète et l'amant d'Elvire; hélas! ce n'est plus qu'un député, déjà dévoré par la politique, séduit, lui aussi, par la tribune tentatrice

où ses yeux s'abaissent; ne lui demandez pas de vers, il vous ferait un discours, et sur les finances, encore. Pourtant, sa mine lassée nous le dit, la politique n'a pas mieux contenté son âme que la poésie et l'amour; il s'ennuie, il persuadera à la France qu'elle s'ennuie avec lui, et il leur faudra une révolution pour se désennuyer. — D'autres portraits complètent ce tableau vivant si ingénieusement composé. M. de Rémusat attend son tour de parole, mais avec moins d'ardeur que ses grands rivaux; ce visage est bien trop fin, trop sceptique, pour apporter de la passion aux affaires et mettre un prix démesuré aux portefeuilles; si le bon vent lui en apporte un, il le saisira avec adresse; s'il le perd, il reviendra s'en consoler avec les lettres et les muses, il retournera demander à son ami Abélard comment la philosophie enseigne à supporter toutes les pertes. Non moins spirituelle et fine est la physionomie du comte Molé, dans un des meilleurs portraits d'Ingres; le noble pair, un peu dégingandé, se dandine dédaigneusement; il devait être ainsi à l'Académie, le jour où il cribla d'épigrammes le malheureux Alfred de Vigny et le renvoya tout meurtri dans sa tour d'ivoire. Ary Scheffer, que nous voyons là-bas à côté de sa mère, a peint plus loin Villemain et Lamennais, réunis côte à côte par le hasard. Villemain professe, sa parole et son geste affirment; Lamennais, très dramatique d'attitude, réfléchit et doute; tout ce pauvre front est contracté par la lutte intérieure. Est-ce comme lettrés qu'ils sont ici? Ce n'est pas probable; ils se rapprochent de la tribune, Lamennais pour retrouver une chaire, Villemain parce qu'il tient pour axiome que la littérature mène à tout, pourvu qu'on en sorte. Scheffer a mis une note touchante dans ce grave concert; la vieille mère de Guizot, assise derrière son fils, attentive sous ses coiffes, écoute la parole de son enfant, jouit avec recueillement de son génie et de sa gloire.

Tout ce monde a les yeux tournés vers le marbre de la tribune, la pierre d'aimant de cette salle; en est-elle donc la seule puissance? Non. Regardez, en face d'elle, le plus beau de ces portraits, le portrait du siècle, celui qui tue tous les autres. C'est l'enfant que nous avions vu aux mains de Greuze, Édouard Bertin; Ingres l'a peint à son tour, au seuil de la vieillesse, et en a fait un chef-d'œuvre incomparable. On a tout dit depuis longtemps sur cette toile au point de vue de l'art; je voudrais seulement me demander si l'habileté de l'ouvrier suffit à expliquer la fortune exceptionnelle de certains tableaux. Je ne le pense pas. Nous ne les plaçons si haut que parce qu'ils symbolisent clairement une époque ou une idée maîtresse. C'est le cas ici. Cet homme qui a une telle conscience de sa force, qui appuie avec tant d'assurance ses mains robustes sur ses genoux, c'est plus qu'un homme, c'est un pouvoir nouveau :

c'est la presse. Seul, Bertin n'envie pas la tribune ; il a son journal, il attend que ces orateurs et ces ministres viennent faire antichambre chez lui. Le monstre ne fait que de naître, il est vrai, mais on peut prévoir sa croissance prodigieuse; on devine qu'il va tout envahir, tout subordonner à ses caprices, bouleverser les sociétés et les habitudes de l'esprit humain, plus sûrement que tous les autres agens de nos transformations. Bientôt son bruit formidable couvrira tout, et il saura le donner pour le bruit du peuple, pour le bruit de la vérité; bientôt la tribune ne sera plus que sa servante; elle ne parle qu'à une élite, et lui, parle à l'univers; il se rit d'elle, comme le vaisseau qui court sur l'Océan se rit de la barque qui flotte sur un lac. — Voilà pourquoi Bertin est si fort, Ingres si inspiré en le peignant, à leur insu peut-être à tous deux. Dans trois ou quatre cents ans, quand de vagues légendes auront remplacé les noms perdus, le musée qui aura le bonheur de posséder cette toile l'intitulera simplement : *le Journaliste*, comme nous disons de telle statue de Romain : *le Gladiateur*; la postérité qui s'arrêtera devant elle verra apparaître dans ce mot et sur cette figure toute une face de l'histoire du passé.

Après ce coup de maître, comment expliquer les incompréhensibles défaillances du pinceau d'Ingres ? Assez naturellement, il me semble. Les coloristes paraissent toujours égaux à eux-mêmes; ce sont gens de ressources, qui dans les momens difficiles dissimulent leur pauvreté sous un riche manteau. Ingres, pour qui le dessin est la bonne foi dans l'art, méprise ces artifices; quand il perd le sentiment de la vie et de la grâce, il ne lui reste rien pour nous faire illusion, il est franchement déplaisant; c'est le cas dans cet étrange portrait de femme. Je n'aime guère mieux le duc d'Orléans; on dirait un dandy en garde national, contraint de monter sa faction; il s'en acquitte assez gauchement et rêve d'aller rejoindre Musset, auquel il ambitionne de ressembler. — Toujours l'aîné des Tuileries, marqué par la fatalité, le Marcellus de cette nouvelle salle! Un autre petit prince joue dans un parc; il grandit, et Winterhalter nous le montre lieutenant d'Afrique; il grandira encore, et M. Bonnat nous le rendra général, avec les belles étoiles. — Après Ingres, c'est Delaroche qui fait ici la meilleure figure, puis Ary Scheffer. Delacroix, l'insurgé, a osé glisser son propre portrait dans cette austère compagnie. Mais vous douteriez-vous, si l'on ne vous prévenait pas, qu'ils sortent des ateliers romantiques, ces personnages si noirs, si tranquilles, reçus de plain-pied dans la société que fréquente M. Ingres ? Est-ce le respect, la gravité des modèles et le froid du milieu qui éteignent la palette des révolutionnaires de la couleur ? Les peintres ont dû souffrir de cette contrainte ; j'imagine qu'en achevant les séances, ils allaient joyeusement piquer une nouvelle

touche d'écarlate ou d'outre-mer sur *la Naissance d'Henri IV* et *les Massacres de Scio*. — En vérité, le salon doctrinaire n'est pas folâtre, je comprends un peu que la France s'ennuie. D'ailleurs nos parlementaires se font plus noirs qu'ils ne sont et ils ne nous montrent pas toute leur vie. Je me suis laissé dire qu'il y avait dans ce temps des femmes gracieuses et aimées : pourquoi ont-elles déserté votre salon? Vous y tolérez à peine dans un coin *la Muse de la patrie*, la belle et inévitable Delphine Gay; la voici, exactement telle que la vit chez M. de La Bouillerie, un soir de février 1830, le vieux mélomane qui évoquait naguère ce souvenir : « Robe blanche, écharpe bleue, poses de Corinne au cap Misène. » Ingrats! pourquoi avez-vous relégué dans la salle voisine la Malibran? Les cheveux épars, le regard noyé, elle va jouer Desdémona : ne voulez-vous plus que Maria-Félicia vous chante *le Saule?* Vous avez tous pleuré en l'écoutant, et quand j'ai connu les plus vieux d'entre vous, ils avaient oublié les beaux discours, et ne se rappelaient plus que ces bonnes larmes. Et Rachel, est-ce par fausse honte que vous l'exilez auprès de la Malibran? C'était alors une gamine maigre, toute noire, toute simple, avec des yeux farouches et de modestes bijoux de corail. Nos tragédiennes de talent ne croiront jamais qu'on ait eu du génie avec d'aussi pauvres boucles d'oreilles.

La tribune écarte les actrices; elle n'admet pas davantage, ou elle effraie peut-être, tout un monde de fantaisie et de libres rêves, qui a bien été pour quelque chose dans la gloire de l'époque. Ce monde de bohème, le succès ne l'a pas encore tiré des ateliers et des mansardes; vous ne le trouverez pas dans les grands tableaux des maîtres; il faut l'aller curieusement chercher dans de chétifs tableautins, dissimulés dans l'étranglement du passage, accrochés sur le retour du portant. Tant mieux. Ces pochades d'écrivains et d'artistes, ces souvenirs de camaraderie, brossés par Boulanger et par Delacroix, nous donnent l'impression vraie du moment, ils sentent la jeunesse et l'espérance; on les voit faire au pied levé dans le tumulte de l'atelier, entre des volées de paradoxes, des projets de poèmes et de romans, des théories sur l'art et des cigarettes. Pichot vient de leur lire Walter Scott, et Delacroix se costume en Ravenswood pour se peindre; Paganini racle son violon avec des gestes épileptiques; Achille Devéria croque ce jeune homme imberbe couché sur un sofa; c'est l'*enfant prodige*, le poète des *Odes et Ballades :* presque tout le siècle va passer, et nous le retrouverons à la fin dans les portraits de l'apothéose. Balzac travaille dans son froc de dominicain; Rousseau et Corot commencent à peindre. Est-ce avec de la sépia ou avec un jaune d'œuf délayé que Delacroix a dessiné cette curieuse petite tête de George Sand, prise à une heure douloureuse, après le voyage d'Italie peut-être? Regardez-la

de près, c'est une merveille d'éclairage et d'expression : peinture émue, passée de ton, comme une page d'*Indiana*. Le pastel de Musset est beaucoup plus loin, dans notre salle, comme pour nous prouver qu'il a toujours vingt ans et qu'il est immortel. Bohèmes ou dandys, artistes et poètes, n'enviez pas l'auguste salon de la tribune; vos vers, vos livres et vos toiles dureront plus que son marbre, et si le siècle survit, ce sera par vous.

Il vieillit, le siècle, il se hâte vers son déclin et nous presse de marcher avec lui. Nous l'avons vu dans les convulsions de son enfance, dans l'héroïque élan de sa jeunesse, nous venons de le voir dans la vigueur de l'âge, donnant son grand effort intellectuel. Époque mémorable et relativement heureuse ! Les esprits avaient encore une foi absolue dans le catéchisme de 1789, ils n'en épuisaient pas les conséquences inéluctables. En religion, en politique, en littérature et en art, un accord raisonnable s'était fait pour une heure entre les doctrines du passé et celles de l'avenir; les âmes religieuses conciliaient leur dogme avec leur libéralisme ou, à défaut de dogme, s'enivraient d'un déisme poétique. Les hommes d'état avaient créé une machine compliquée, séduisante et fragile, pour régler l'exercice du pouvoir et celui de la liberté; ils se flattaient que le pays le plus logique, le plus impatient du monde, se contenterait toujours de la fiction sur laquelle vivent des races moins subtiles, moins remuantes. Ils croyaient la révolution accomplie et Rousseau satisfait, parce que les classes aisées avaient le privilège de taquiner le gouvernement et les orateurs de talent la facilité de renverser un ministère. Les écrivains, les artistes revenaient au sentiment de la vie et de la réalité, sans perdre de vue l'idéal et les règles éternelles du goût. Toutes les chimères tourbillonnaient dans le ciel d'alors, l'impitoyable critique ne leur avait pas encore coupé les ailes, le pessimisme ne les avait pas dispersées de son souffle découragé. C'était un beau rêve ! En quittant ceux qui l'ont fait, regardez le dernier, ce général au visage si triste ; il a l'expression navrée d'un laboureur qui verrait dans son champ les épis semés par lui se changer en orties : c'est Cavaignac.

IV.

Rentrons chez nous. Car c'est notre chez nous, l'époque qui nous reste à traverser, depuis 1850 jusqu'à ce jour. Belle ou laide, c'est nous qui l'avons faite ce qu'elle est. Si l'histoire et l'art s'évaluaient au mètre carré, je ne serais encore qu'à la moitié de ma tâche; les vivans en usent sans façon avec les morts; ils ont envahi ces deux dernières salles et le salon supplémentaire qui donne sur le vestibule d'en bas. A la rigueur, on pourrait diviser ces contem-

porains en deux groupes; une des salles s'efforce de représenter plus particulièrement le second empire, une autre les années récentes, depuis la grande blessure. Cette division serait artificielle; aucune différence caractérisée ne la justifie, ni dans la façon de peindre le portrait, ni dans la physionomie de la société qui se fait peindre; ces deux époques se pénètrent et se confondent, les mêmes acteurs sont en scène; si lointaine que paraisse à certains égards la première, nous l'avons trop vécue pour la voir avec des yeux étrangers. C'est pour nous le monde des vivans, au moins par le souvenir, car le mot n'a pas d'autre exactitude; il y aurait bien des croix à ajouter après les noms des artistes et des personnages de ce temps qui figurent là, pêle-mêle avec les portraits dont nous coudoyons les originaux. Parmi les morts, Flandrin tient la première place : bien que nous ayons vu peindre la plupart des toiles qui portent sa signature, lui seul apparaît à ma génération avec je ne sais quel recul dans le vieux temps. Ses portraits sont déjà pâlis comme des figures d'ancêtres, ses femmes surtout, qui ont, comme celles de Chassériau, l'air de sortir d'un monastère et d'appartenir à un autre âge. On regrettera de ne pas trouver ici le beau portrait de Napoléon III dont chacun a gardé le souvenir, et qui eut l'heur de plaire à tout le monde, excepté, dit-on, au modèle. On trouvera, en revanche, ceux du prince Napoléon, du comte Walewski et du comte Duchâtel, un peu éteints, avec des allures d'ombres au milieu de l'éclat des peintures nouvelles. Combien d'autres morts réclament notre justice et nos regrets, Millet, Léon Cogniet, Courbet, avec un savant portrait de Berlioz, Regnault, qu'on ne s'accoutume pas à ne plus voir en tête de notre jeune école, Ricard, l'artiste si consciencieux, si varié, tout à fait supérieur ici avec le portrait de Mlle de Kolowrat.

Je m'arrête. Si je n'ai pas abusé jusqu'à présent des critiques de détail, je me suis promis d'y renoncer entièrement à cette heure. J'aurais fort à faire s'il me fallait rechercher encore devant chaque toile qui nous donne le plus de plaisir, M. Meissonier, avec sa précision spirituelle, M. Carolus Duran, avec ses splendeurs de millionnaire, M. Bonnat, avec sa science solide, M. Cot avec sa grâce, M. Cabanel avec sa distinction, M. Baudry, que je nomme le dernier, parce que je ne me sens pas impartial pour ce grand travailleur qui regarde en haut. Surtout, je ne veux pas établir des comparaisons hasardées entre les peintres que nous avons admirés, en suivant la pente du siècle, et ceux qui nous attendent à son déclin. Je ne crois pas qu'on puisse comparer aux œuvres anciennes des tableaux achevés d'hier; ceux qui l'essaient de bonne foi me paraissent dupes d'une illusion. Non-seulement le temps met sur les toiles cette harmonie indéfinissable que les peintres nomment la patine mais

il leur donne, comme à toutes choses, une patine idéale, une prévention de respect et de poésie qui s'impose à notre imagination, influence notre esprit à son insu, nous rend injustes pour le travail tout neuf. En outre, je ne veux pas oublier que les artistes représentés ici y sont venus, non pour se faire juger, mais pour faire le bien; il serait peu courtois d'exercer notre critique à leurs dépens. De même pour les modèles; eux aussi sont venus faire la charité; ce serait la comprendre singulièrement que leur demander des comptes sur leur vie publique ou privée. Enfin nos contemporains n'ont pas besoin qu'on fasse du bruit autour d'eux, qu'on les raconte et qu'on les loue; ils s'en chargent eux-mêmes; ils me pardonneront d'avoir été de préférence l'avocat des morts. Il arrive souvent, dans ces dernières salles, qu'on rencontre l'original au-dessous de son portrait, comme un homme au soleil devant son ombre; quelquefois l'un et l'autre ont peine à se reconnaître; l'un était jeune et l'autre est vieux, le portrait était ministre et l'original ne l'est plus; si c'est une femme, la mode a eu sept ou huit révolutions depuis le temps où elle portait cette robe et cette coiffure. L'autre matin, je vis entrer un médecin illustre, courbé sous le poids de ses quatre-vingts ans, qui venait se chercher là, lui aussi; il erra longtemps parmi ses contemporains, sur lesquels il doit avoir encore moins d'illusions que nous tous; pour dire d'eux quelque chose de neuf et de piquant, c'est à lui qu'il eût fallu passer la plume.

Essayons plutôt de dégager la physionomie générale de cette réunion, comme nous l'avons fait pour les précédentes. Nous serons plus embarrassés ici. Aux autres haltes du siècle, c'était tantôt un homme, tantôt une idée maîtresse qui emplissait la salle et tenait attentifs tous les personnages assemblés. Chez nous, je ne trouve ni l'homme, ni l'idée. Notre société est éparse. S'il n'y avait pas irrévérence à lui appliquer la définition que Pascal imaginait pour Dieu, on pourrait dire d'elle qu'elle est le cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Dans ces salons, plusieurs hommes considérables sollicitent notre curiosité, aucun ne rallie tous ses entours sous sa domination. Qui domine ici? Ce n'est pas ce grand journaliste, penché sur sa plume, dans un portrait vraiment magistral. Héritier de Bertin, mais comme le chemin de fer a hérité de la diligence, il personnifiait de son vivant la plus grande force de l'époque, il a renversé plus d'un ministère, il n'est jamais parvenu à être ministre. Est-ce, dans un autre portrait de premier ordre, ce poète blanchi que nous vîmes enfant sur le sopha de Devéria et qui règne sans discussion sur la république des lettres? La foule passe devant lui, respectueuse, mais pressée, comme les paquebots modernes devant Patmos, où le commerce ne fait pas escale. Seraient-ce ces géné-

raux, dont l'un nous reçoit au haut du grand escalier? Ils ne commandent et ne veulent commander qu'à leurs soldats. Ces princes? on ne les tolère qu'à la condition qu'ils se fassent particuliers. J'allais oublier le premier magistrat du pays, dans ce grand portrait riche, austère, un peu terne. Toutes ces personnes éminentes sont des centres partiels, aucune n'est le centre; nulle tête ne surgit audessus des autres, sans doute parce que tous ces bons citoyens se rappellent la parole du jardinier de Shakspeare, dans *Richard II:* « Ces tiges s'élèvent à une hauteur déplacée dans une république. Nul, dans notre gouvernement, ne doit dépasser le niveau. »

Contradiction bizarre! Personne ne soutiendra, je pense, que le trait distinctif de notre époque soit l'originalité. C'est plutôt l'uniformité qui est sa loi; les dehors en témoignent, le vêtement est de plus en plus effacé, sombre, pareil pour ces hommes de tout état, qui semblent n'avoir qu'un seul tailleur; quant aux esprits du plus grand nombre, Panurge pourrait venir les présider:

> Cherchez qui vous mène,
> Mes chères brebis.

Et cependant toutes ces physionomies trahissent des préoccupations distinctes, personnelles; on sent que nul souci commun ne les relie ni ne les groupe; chacun fraie sa voie séparément et joue des coudes dans cette foule, en se hâtant vers un but particulier. Quel est donc le mot de cette Babel, si ce n'est pas l'originalité? C'est un mot neuf et barbare: l'individualisme. Ah! le vieux Lainé peut sortir du cadre où Géricault l'a enfermé, là-bas, et pousser une reconnaissance chez ses petits-neveux; il s'enorgueillira d'avoir été si bon prophète: la démocratie coule à pleins bords, elle a tout submergé. On peut se réjouir ou s'affliger de ce fait inévitable, il est puéril de le maudire; seuls les enfans pleurent et s'irritent contre les faits. Il n'y a qu'à enregistrer et à accepter cette dernière transformation du siècle. Mais que veut cette démocratie? Je consulte les arts, ce sont eux seuls qui doivent me renseigner ici; la peinture que j'étudie reproduit la vie réelle, elle prend les hommes très près de terre, elle ne s'échappe pas vers l'idéal; elle est riche, habile, elle entoure ses modèles d'accessoires confortables, c'est une peinture de grand luxe; elle est aux ordres de l'opulence, encore plus que de la célébrité, car il y a beaucoup d'inconnus dans ces salles; comme les autres privilèges, elle se donne aux grosses fortunes, gagnées par le travail, je veux l'espérer du moins. Ainsi le but vers lequel gravitent les préoccupations de cette foule, ce serait l'argent, et c'est un immense coupon de rente qu'il eût fallu peindre au fond de ce dernier salon. C'est là que viendraient converger

toutes les espérances du siècle, de ces hommes aux visages fatigués, usés par une vie trop intense, trop rapide? A ce propos, et si l'on continuait d'écouter l'esprit de pessimisme, on pourrait peut-être trouver l'homme que nous cherchions en vain, l'homme à qui va la foule. A l'angle de la salle, tout au bout de ces galeries et terminant le cortège historique des cent ans, j'aperçois le portrait d'un praticien célèbre, M. le docteur Blanche. Il dirige une maison qui doit être fort grande, — je ne le sais pas encore par expérience, — et qu'il faudra sans cesse agrandir. Il n'est pas de semaine où nous ne lisions un matin dans le journal que la politique, la Bourse, les lettres et les arts lui ont envoyé quelque nouvelle épave. Est-ce donc à lui que va aboutir ce pauvre siècle énervé, surmené, saturé d'émotions, de déceptions, de morphine et de bromure? Ne reste-t-il que des idées mortes dans des corps débilités? Notre promenade doit-elle finir chez le docteur Blanche?

Non, mon siècle, je ne veux pas être un fils ingrat. Si tu me montres ici bien des aspects peu consolans, je n'oublie pas que tu en as d'autres, qu'en cherchant l'argent tu as remporté sur la matière les plus superbes victoires que l'histoire ait enregistrées; je n'oublie pas que beaucoup de tes travaux seront le perpétuel orgueil de la raison humaine; surtout, ce n'est pas ici que je peux oublier combien tu es secourable aux malheureux, penché sur les petits, bon lutteur contre la souffrance commune. Et si, malgré tout cela, les plus chagrins continuaient à désespérer de leur temps, il faudrait leur dire avec Bossuet : « Une petite goutte de joie nous est restée pour nous rendre la vie supportable. » Cette petite goutte de joie, ce sont les portraits d'enfans qui sourient sur ces murailles. Le dernier cadre que mon regard abandonne, en sortant du salon d'en bas où se termine notre visite, emprisonne un bel enfant. A ceux-là nous devons léguer autre chose que des récriminations stériles, des découragemens et des deuils. Il faut que leur France soit meilleure que la nôtre, qu'ils lui refassent le cœur, comme les membres blessés. Leurs mères s'effraient de les voir grandir dans ces salles où rien ne leur parle du ciel, parce qu'elles savent que pour eux, comme pour nous, comme pour nos pères, le premier besoin sera toujours celui de là-haut. J'ai plus de confiance que les mères. Le bûcheron ivre, qui promène l'hiver sa cognée dans le bois, peut abattre quelques branches, il n'empêchera pas l'éternelle floraison d'avril. Chaque génération apporte son espoir divin, comme chaque printemps ramène ses fleurs. L'un sort naturellement de l'âme qui s'entr'ouvre, comme les autres du bourgeon qui s'épanouit. Il faut seulement souhaiter à ces petits de trouver, en achevant le siècle, l'apaisement du grand combat qui l'a déchiré, de la lutte entre la raison nourrie de science et le cœur altéré de foi.

Il est permis de rêver avec les enfans. Ce siècle, en se levant dans des âmes toutes ruinées, leur apporta un livre qui les illumina : le *Génie du christianisme*. Livre superficiel, vieilli pour nous ; il n'a concilié que des différends littéraires ; mais il était l'aliment demandé à cette heure-là par une génération sensible et poétique. L'âme de nos fils en demandera un autre ; que l'un d'eux fête le centenaire en écrivant le *Génie du christianisme* scientifique ; qu'il soulève tous ses frères jusqu'à ce point de vision supérieur, que nous devinons sans le découvrir, où deux vérités n'en font qu'une !

Il faut quitter les portraits ; ces vivans vont retourner à leur tâche et ces morts à leurs tombes. Ceux-ci, tout comme ceux-là, sont revenus chercher dans Paris un peu du bruit, de la popularité et de la lumière qu'ils aimaient tant. Ils ont bien payé ces derniers plaisirs. Ce fut une idée ingénieuse et touchante d'appeler les morts à une bonne action posthume, de faire secourir la postérité malheureuse par des aïeux qui semblaient ne pouvoir plus rien pour elle. Décidément, il n'est jamais trop tard pour racheter ses fautes. Qui aurait cru que Robespierre revînt un jour gagner des indulgences ? Et ces bonnes grand'mères, un dernier jeu de l'imagination nous les montre, descendues de leurs cadres, arrêtées à leur tour devant le tableau de M. Mouchot, considérant avec pitié le triste asile de nuit. Dans ces salles où tant de splendeurs, de puissances et de grâces ont reçu l'hospitalité quelques semaines, elles reçoivent pour une nuit les plus déshéritées de leurs petites-filles. Je n'essaierai pas de vous émouvoir avec le tableau de la douloureuse veillée ; un de nos maîtres, des mieux aimés ici, l'a refait naguère, et il sait peindre. Mais la grand'mère, qui n'a pas eu le plaisir d'entendre notre ami, demande à l'un des portraits d'aujourd'hui ce que nous faisons pour cette infortune ; curieuse, elle s'étonne sans doute à l'aspect du salon moderne et s'enquiert de notre condition. Notre contemporain répond que nous sommes une démocratie. La grand'mère, qui ne se piquait pas de grec, ne comprend pas très-bien ; son interlocuteur lui explique que la démocratie est une société organisée pour l'abnégation, le sacrifice, la protection des plus faibles, l'assistance aux malheureux. — « Que ne le disiez-vous tout de suite ? fait la grand-mère. J'appelais tout cela d'un autre nom, qui vient peut-être du grec, mais en passant par l'évangile ; je l'appelais la charité. Mais les mots importent peu : nous sommes d'accord, secourons ces pauvres femmes. » — Si l'on comprenait que les deux mots doivent avoir le même sens, grand'mères et petits-fils seraient bien près de s'entendre.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES PROGRÈS

DE LA

MICROGRAPHIE ATMOSPHÉRIQUE

Les Organismes vivans de l'atmosphère, par M. P. Miquel. Paris, 1883; Gauthier-Villars.

Depuis cinquante ans, c'est-à-dire depuis les premières recherches d'Ehrenberg et de Gaultier de Claubry sur la nature des poussières atmosphériques, on a vu se produire un grand nombre de travaux, de valeur diverse, qui nous ont peu à peu familiarisés avec l'idée de chercher dans l'air les germes des maladies épidémiques. Le mot de Pringle, que « l'air est plus meurtrier que le glaive, » semble se vérifier de plus en plus. Mais l'on ne se borne plus à parler vaguement de « l'air impur » des grandes villes, des « miasmes » qui infestent les salles d'hôpitaux; il s'agit désormais de saisir sous une forme visible l'ennemi qui se cache dans l'air, d'établir le signalement qui le fera reconnaître, d'étudier les moyens de l'exterminer. Ce sont les admirables travaux de M. Pasteur qui, plus que tous les autres, ont contribué à répandre ces idées et à stimuler les efforts des chercheurs en nous apprenant à découvrir dans les poussières aériennes les germes des fermens, à les isoler, à les récolter, à les soumettre à des cultures qui les multiplient. Et l'un des progrès les plus utiles parmi ceux qui procèdent de cette féconde impulsion, c'est la création du service de micrographie atmosphérique qui a été inauguré en 1875 à l'observatoire de Montsouris. Commencées d'abord par M. Schœnauer, les ana-

lyses microscopiques de l'air ont été continuées à Montsouris, depuis 1877, par M. P. Miquel, qui vient de résumer dans une belle publication les résultats de ces huit années de recherches. Avec un tel guide, nous pouvons essayer, sans trop de risques, d'exposer brièvement l'état de la question.

Les sédimens que charrient les fleuves aériens offrent un mélange complexe et infiniment varié de poussières minérales, de débris organiques et d'organismes vivans de nature animale ou végétale. Les particules inertes fournies par le règne minéral se présentent le plus souvent sous la forme de fragmens irréguliers à arêtes vives et tranchantes, dont la grosseur varie depuis le grain de sable visible à l'œil nu jusqu'aux poussières les plus fines. A cette limite d'extrême division où le microscope lui-même semble impuissant à en définir les contours, elles se distinguent à peine des germes de bactériens, et l'observateur serait fort embarrassé d'en déterminer la vraie nature, s'il n'existait pas aujourd'hui un mode d'expérimentation qui permet de suppléer à l'insuffisance des moyens optiques, je veux dire la culture des microbes, pratiquée avec tant de succès par M. Pasteur et ses disciples. C'est par les ensemencemens que l'on parvient à démontrer l'existence des germes qui se dérobent à l'investigation directe.

Les procédés employés pour recueillir les poussières atmosphériques se sont graduellement perfectionnés sous la main d'une foule d'expérimentateurs habiles. Le moyen le plus simple consiste à exposer à l'air une plaque de verre enduite d'un liquide gluant; une autre méthode revient à examiner l'eau de pluie, la neige ou la rosée artificielle qui se dépose sur un ballon de verre rempli de glace. On n'obtient ainsi, avec beaucoup de fatigue, que des résultats insignifians. Pour arriver à récolter en peu de temps des quantités notables de sédimens, il faut recourir à des appareils que traverse un courant d'air provoqué par une trompe ou tout autre système d'aspiration. Tels sont les divers appareils collecteurs fondés sur le principe de l'aéroscope de Pouchet et munis de compteurs qui permettent de mesurer le volume d'air aspiré. Pour retenir les poussières que charrie le courant d'air, on emploie généralement des lamelles glycérinées.

La goutte de glycérine qui contient la récolte étant portée sous le microscope, on y constate d'abord la présence des sédimens inertes qui en constituent d'ordinaire les élémens les plus abondans. Comme l'avait déjà remarqué M. Pouchet, ces élémens bruts des poussières sont caractéristiques de leur lieu d'origine : l'air des appartemens habités tient en suspension des brins de soie, de coton, de chanvre, de laine; dans l'air des rues, ces épaves microscopiques de la civilisation deviennent plus rares et sont noyées dans les détritus terreux; à la campagne, des fibres d'écorce ou de végétaux en décomposition pré-

dominent dans le mélange. D'autre part, le poids des sédimens récoltés aux champs est, pour un même volume d'air, plus faible que celui des poussières récoltées en ville, ainsi que l'avaient déjà démontré les expériences de M. G. Tissandier. M. Miquel ajoute que, d'après ses propres expériences, la quantité des poussières atmosphériques diminue tellement après les pluies, qu'il faut renoncer à en évaluer le poids, au parc de Montsouris. Cette diminution porte principalement sur les matières inorganiques.

A côté des sédimens de nature terreuse, charbonneuse, ferrugineuse et des débris de toute sorte enlevés par le vent à nos habitations, les poussières renferment des poils de végétaux, des fragmens de duvet ou d'écailles, des pattes d'insectes, des dépouilles d'acariens, etc.; il est beaucoup plus rare d'y rencontrer des œufs ou des cadavres d'infusoires nettement reconnaissables. Pour démontrer l'existence des œufs d'infusoires dans les poussières atmosphériques, il faut généralement recourir aux procédés d'ensemencement, par lesquels on parvient à les faire éclore dans des sortes d'aquariums minuscules. Par ce mot d'*infusoires* on entend ici des animalcules microscopiques qu'il ne faut pas confondre avec les bactériens, rangés désormais parmi les cryptogames d'ordre infime.

En dehors de ces œufs, si rarement vus, et des germes de bactéries, toujours fort difficiles à saisir, comme nous l'avons déjà dit, le microscope fait découvrir parmi les sédimens atmosphériques plusieurs classes de corpuscules organisés, parfaitement visibles avec des grossissemens de 100 à 500 diamètres et qui peuvent être classés comme il suit : 1° de simples grains d'amidon; 2° des pollens incapables de germer, mais propres à féconder les ovules de certaines plantes; 3° des spores de cryptogames capables de germer et de former une moisissure, une algue, un lichen déterminé; enfin 4° des végétaux complets, tels que les algues vertes, les conidies, les levures, les diatomées, etc.

Les pollens, fort répandus dans l'air au printemps et en été, tendent à disparaître à l'approche de l'hiver. A Paris, pendant l'été, on en trouve souvent de 5,000 à 10,000 par mètre cube. La rareté des pollens caractérise les poussières recueillies en hiver ou dans des lieux fermés.

Parmi cette armée de corpuscules organisés, le contingent principal est fourni par les plantes cryptogames, dont les spores offrent une grande variété de formes et de modes d'association. Pendant l'hiver, ces spores sont habituellement vieilles et rares, au moins par les temps humides. La température douce des mois d'avril et de mai donne un premier essor à la végétation cryptogamique, et l'air se charge alors de jeunes spores auxquelles succèdent plus tard les grosses fructifications qui persistent durant tout l'été.

Pour établir aussi exactement que possible la statistique des spores

aériennes des moisissures, M. Miquel a pensé que le procédé le plus sûr serait de les compter directement sous le microscope. En effet, la méthode des ensemencemens fractionnés, employée faute de mieux pour l'évaluation des germes de bactéries à peine visibles au microscope, a le défaut de ne rien nous apprendre sur les microbes incapables de se multiplier dans les liquides adoptés : on sait qu'un grand nombre de semences de lichens, d'algues et de champignons ne se développent jamais dans les sucs ou les bouillons où se plaisent certaines mucédinées, et l'on risque ainsi d'obtenir des résultats fort incomplets. En comparant entre eux le nombre des spores germées dans les liquides en question et celui des spores comptées au microscope, M. Miquel a trouvé que le premier était au second comme 1 est à 20; d'où il faut conclure que, sur vingt semences introduites dans le ballon, dix-neuf y restent inactives et passent inaperçues. Il est vrai, d'autre part, que dans les dénombremens directs on ne peut guère éviter de comprendre les spores inféçondes tuées par la vieillesse et la sécheresse. Mais la numération des spores, répétée souvent dans le même lieu et dans des conditions identiques, peut au moins nous éclairer sur leurs variations, et c'est là l'essentiel.

La comparaison des chiffres obtenus à des jours différens montre que la fréquence des spores tantôt se maintient stationnaire, tantôt présente de brusques variations. Si, à telle époque, le mètre cube d'air n'en contient que 1,000 ou 2,000, à d'autres momens leur nombre peut s'élever à 100,000 ou 200,000. Le maximum s'observe d'ordinaire au mois de juin (35,000 spores par mètre cube d'air pour la moyenne de cinq années). Pendant l'hiver, le nombre des spores demeure relativement bas, surtout par les temps froids et humides, tandis qu'en temps de sécheresse l'air se trouve souvent assez riche en vieilles semences que les vents soulèvent en balayant le sol. En été, les alternatives de sécheresse et d'humidité produisent des effets tout différens. Les pluies qui surviennent quand la température est assez élevée pour favoriser le développement des végétaux inférieurs rajeunissent les vieux mycéliums, les graines de cryptogames, qui ne tardent pas à fructifier et à livrer aux vents les millions de semences qu'elles ont engendrées. Si les pluies viennent à manquer, les parasites privés d'air s'étiolent et meurent, et les spores aériennes disparaissent peu à peu. Quelques observateurs cependant ont cru pouvoir affirmer que les pluies d'été purifiaient l'air et le débarrassaient de ces végétaux parasites ; c'est qu'en effet une forte pluie entraîne vers le sol la plupart des poussières que l'air tenait en suspension ; mais, quinze heures après ce lavage, on voit les semences reparaître cinq ou dix fois plus nombreuses ! C'est ainsi que s'expliquent les contradictions apparentes qu'on relève dans les faits observés par quelques expérimentateurs habiles. En dehors de la température et de l'humidité, la

direction du vent paraît encore exercer une influence marquée sur la fréquence des spores dans l'air de Montsouris : les vents du nord, qui parviennent à l'observatoire après avoir traversé Paris suivant l'un de ses grands diamètres, sont toujours très chargés de poussières organisées, ce qui prouve que les villes populeuses conservent en toute saison un degré d'infection très supérieur à celui de l'atmosphère des champs. En prenant les moyennes d'une période de trois années, M. Miquel a trouvé les chiffres suivans pour les spores contenues dans un mètre cube d'air, à Montsouris :

Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.	Année.
6,200	13,000	28,000	9,800	14,200

La moyenne générale est d'environ 14,000 par mètre cube (14 par litre); mais en tenant compte de ce fait que les aéroscopes laissent échapper au moins la moitié des poussières atmosphériques, il semble que nous serons plus près de la vérité en portant le nombre moyen des spores contenues dans un litre d'air à 30.

Quant à la détermination exacte de ces spores, qui serait du ressort des botanistes de profession, M. Miquel l'a provisoirement laissée de côté. « Le micrographe qui voudra s'occuper sérieusement de leur étude, dit-il, trouvera, j'en suis persuadé, de nombreux faits intéressans à publier. Il verra, par exemple, plusieurs espèces d'algues et de champignons se faire rares à certaines époques de l'année et abonder dans d'autres; il verra plusieurs espèces de microphytes envahir presque soudainement l'atmosphère, s'y maintenir très fréquentes pendant deux ou trois ans, puis disparaître ou devenir d'une extrême rareté. Avec le secours des aéroscopes, il lui sera aisé de découvrir dans l'air de certaines régions les graines de quelques moisissures redoutées des agriculteurs... Au point de vue de l'hygiène et de l'étiologie de quelques affections contagieuses, il ne paraît pas établi que les spores si diverses introduites dans notre économie, au nombre de 200,000 par jour ou de 100 millions par an, soient de l'innocuité la plus parfaite. L'apparition du muguet dans la bouche des jeunes enfans et dans les voies respiratoires des mourans semble bien démontrer que les moisissures font aussi partie de la classe des parasites prêts à envahir notre organisme dès qu'il présente un point vulnérable ou de faible résistance. »

En somme, le rôle de ces végétaux microscopiques semble pourtant être beaucoup moins important que celui des bactéries, dont il sera bientôt question. Leur mission apparente est de nous débarrasser promptement d'une foule de substances mortes qui encombrent le sol. Dans l'air des égouts, ils sont plus rares qu'on ne l'aurait cru : leur nombre moyen s'y rapproche de celui qui a été noté pour l'air du parc de Montsouris; mais souvent aussi on le trouve plus faible. Dans

les salles de l'Hôtel-Dieu, on a compté en moyenne 5 spores par litre d'air; aux laboratoires de Montsouris, à peine 3 spores par litre. On voit que les semences cryptogamiques sont beaucoup plus rares dans les atmosphères confinées qu'à l'air libre. L'analyse microscopique des poussières répandues sur les meubles de nos appartemens conduit à des résultats analogues. Il n'en est pas moins vrai que, dans les chambres de malades, ces poussières pourraient conserver pendant longtemps des germes d'infection et mériteraient d'être étudiées, à ce point de vue, avec le plus grand soin.

Nous arrivons à la partie la plus intéressante des recherches de M. Miquel, qui a pour objet l'étude des germes de bactériens répandus dans l'air. Laissant de côté les nombreuses classifications, plus ou moins arbitraires, qui ont été proposées par divers botanistes, M. Miquel se contente de diviser ces organismes microscopiques en micrococcus, bactériums, bacilles et vibrions. Les micrococcus se présentent ordinairement sous la forme de cellules globuleuses, privées de mouvemens spontanés, dont les dimensions ne dépassent pas quelques millièmes de millimètre; les microbes de ce groupe sont ceux qui dominent dans l'air de Paris. Les bactériums affectent la forme de bâtonnets courts, mobiles, isolés ou réunis entre eux, au nombre de deux à quatre articles. Lorsqu'ils abondent dans une infusion, ils y produisent, en se croisant en tous sens, une sorte de fourmillement. Il devient souvent difficile de les distinguer des bacilles, qui sont formés de cellules disposées en filamens rigides de longueur indéterminée. Les bacilles sont, les uns immobiles (comme la bactéridie charbonneuse de M. Davaine), les autres mobiles (comme le ferment butyrique de M. Pasteur); à côté des bacilles à filamens uniques, on rencontre encore des bacilles rameux. Enfin, M. Miquel réserve le nom de *vibrions* aux organismes filamenteux mous, ondulans, qui se meuvent dans les infusions à la manière des anguilles, tandis que M. Pasteur comprend sous cette dénomination une foule de bacilles.

Cette classification, fondée simplement sur des caractères extérieurs, a l'avantage de ne pas trancher prématurément des questions qui ne pourront être élucidées que lorsque nous connaîtrons mieux les phases variées de la germination et de la croissance de ces êtres infimes, les modifications qu'ils peuvent subir sous l'influence d'une nutrition riche ou pauvre, de la température, des agens chimiques, etc. Cette étude difficile est à peine ébauchée, et une obscurité profonde règne encore sur la filiation des espèces bactériennes, ainsi que sur les transformations dont elles sont susceptibles.

Les aéroscopes, d'un usage fort commode pour l'étude statistique des spores de cryptogames telles que les moisissures, les algues vertes, les lichens, deviennent insuffisans lorsqu'il s'agit de compter ces germes de bactériens, qu'un voile à peine translucide cache encore

à nos yeux. Après avoir longtemps expérimenté cette méthode d'observation fatigante et le plus souvent illusoire, M. Miquel s'est définitivement arrêté à celle des ensemencemens, préconisée par M. Pasteur. Il se sert, à cet effet, de tubes à boule, contenant une liqueur putrescible, préalablement stérilisée, et dans lesquels l'air est introduit par un aspirateur. Le passage de l'air une fois terminé, l'orifice d'entrée doit être scellé à la lampe, tandis que l'extrémité opposée du tube reste bouchée par un tampon d'amiante. Le petit ballon ainsi ensemencé est alors placé à l'étuve, et son contenu s'altère ou ne s'altère pas, suivant que l'air aspiré était ou non chargé de germes. Chaque expérience étant faite sur 50 tubes à boule, dont chacun reçoit le même volume d'air, on admet que la richesse de cet air en germes est indiquée par le nombre des tubes dont le contenu s'altère.

Tel est le principe de la méthode des « ensemencemens fractionnés. » Elle suppose, avec raison, que chacune des conserves qui se sont altérées a reçu *au moins* un germe ; mais il est clair aussi qu'elle a pu en recevoir davantage. M. Miquel s'est parfaitement rendu compte de la justesse de cette objection, qui repose sur la distribution inégale des corpuscules dans un volume d'air donné. « Aussi faible qu'on le suppose, dit-il, le poids des poussières introduites dans un seul ballon peut renfermer deux, trois ou plusieurs germes de la même espèce, qui ne sont, plus tard, comptés que pour un seul. Quelquefois aussi plusieurs spores diverses peuvent adhérer ensemble, et celle qui germe le plus tôt peut entraver le développement des autres, en envahissant rapidement le milieu où elles sont semées en bloc. Souvent il arrive aussi que l'air, abondamment pourvu de graines de moisissures, en apporte plusieurs espèces capables de croître dans le bouillon neutralisé, d'absorber rapidement l'oxygène dissous dans le liquide, et de priver ainsi les germes atmosphériques des bactéries d'un élément nécessaire à leur éclosion. Généralement cependant, les moisissures croissent lentement dans le bouillon privé de toute acidité, et les bactéries prennent vite le dessus. » — Ces causes d'erreur font que les nombres obtenus restent souvent au-dessous de la réalité; on pourra toutefois admettre qu'ils indiquent d'une manière assez exacte la richesse relative de l'air à des époques différentes, si l'opérateur a soin de se placer toujours dans les mêmes conditions d'expérience. Ce qui semble prouver que les germes sont d'ordinaire répartis d'une manière uniforme dans le milieu ambiant, c'est que quatre ou cinq groupes d'expériences effectuées dans le cours d'une journée et au même endroit donnent des résultats à peu près identiques, si le vent ne varie pas, et si l'air n'est pas, dans l'intervalle, lavé par la pluie ou par une chute de neige. Il en serait autrement si l'on admettait, avec M. Tyndall, l'existence de ces nuages ou essaims de bactéries, que le célèbre physicien anglais veut avoir observés à l'aide du « plateau des

cent tubes. » C'est une sorte de damier garni de cent tubes à essai qui renferment des infusions préalablement bouillies; en le laissant exposé à l'air, on constate que les tubes sont attaqués d'une manière très inégale, et M. Tyndall en conclut que les germes flottent dans l'atmosphère par groupes et par nuages qui se succèdent d'une manière plus ou moins capricieuse. Mais ce mode d'expérimentation n'est pas assez précis pour conduire à des résultats concluans. « Pour ma part, dit M. Miquel, je ne crois pas aux nuages de bactéries, dont je compare l'existence éphémère à la fumée des usines, diluée dans l'atmosphère au fur et à mesure qu'elle s'échappe du foyer qui la produit, surtout si le vent a quelque force. » En attendant qu'on trouve un procédé plus sûr, on pourra donc se servir avec confiance de celui qui est journellement employé depuis cinq ans par les habiles expérimentateurs de l'observatoire de Montsouris.

Mais les précautions dont il est indispensable de s'entourer pour obtenir des liquides nutritifs parfaitement stérilisés avant l'ensemencement ne sont pas aussi simples qu'on l'avait longtemps supposé. La température de l'ébullition est en général insuffisante pour tous les germes contenus dans ces liquides, et s'ils restent parfois limpides après un chauffage à 100 degrés ou même à 70 degrés, cela prouve seulement que les germes qu'ils tiennent en suspension n'y trouvent pas les conditions favorables à leur développement; pour se convaincre de la persistance de cette fécondité latente, il suffit d'ensemencer avec une goutte de ces liquides un bouillon parfaitement stérilisé. La température nécessaire pour détruire sûrement les germes des microbes les plus réfractaires à la chaleur humide n'est pas inférieure à 110 degrés; encore faut-il la faire agir pendant deux ou trois heures, car des germes de bacilles peuvent résister dix minutes dans l'eau chauffée à près de 140 degrés. Comme ces températures élevées auxquelles il faut soumettre les infusions végétales, bouillons, jus de viandes, etc, pour les stériliser, ont pour conséquence d'altérer les substances albuminoïdes de ces liqueurs, on a cherché d'autres procédés pour obtenir des milieux nutritifs sans germes, et M. Pasteur en a indiqué plusieurs: on arrive, en effet, au même but en extrayant directement, avec certaines précautions, les liquides animaux de l'organisme des êtres vivans, en faisant digérer de la viande fraîche dans de l'eau portée au préalable à 110 degrés, en filtrant les sucs ou les jus de viande à travers du plâtre, de l'amiante, etc. En somme, on possède désormais plusieurs moyens de préparer sûrement des liquides purs de tout germe et capables de favoriser l'éclosion des bactéries aussitôt qu'ils en sont ensemencés.

A l'observatoire de Montsouris, les tubes à boule ensemencés sont placés sur des supports et rangés sur les étagères d'une étuve main-

tenue constamment à une température de 30 à 35 degrés, qui paraît favorable au développement de la plupart des bactéries. La durée d'incubation, fort variable, est le plus souvent de 2 à 5 jours; il est assez rare de voir apparaître les signes d'altération au bout de vingt-quatre heures, et encore plus rare de voir une conserve se troubler seulement au bout d'un mois. A Montsouris, ce n'est que vers le quarantième jour que les conserves restées stériles sont définitivement supprimées, ce qui est plus que suffisant pour assurer la rigueur des statistiques. Mais pour obtenir des chiffres comparables, il faut user toujours du même liquide nutritif, car le degré de sensibilité ou d'altérabilité des divers liquides employés pour les besoins de la micrographie varie beaucoup. Ainsi M. Miquel a trouvé l'infusion de foin, tant vantée, 33 fois moins sensible que le bouillon Liebig neutralisé; ce dernier, à son tour, l'est 4 fois moins que le bouillon de bœuf neutralisé, et 7 fois moins que le même bouillon neutralisé et salé au centième. On remarquera l'accroissement de sensibilité que produit ici une faible dose de sel marin; il paraît, en effet, que le chlorure de sodium, loin de gêner l'évolution des germes de microbes, la favorise au contraire, mais seulement quand la dose de sel est modérée; le maximum d'altérabilité a lieu pour la proportion de 7 à 8 grammes de sel par litre; au-delà de 18 grammes, le sel agit comme antiseptique. — Le jus de veau, stérilisé par filtration sur le plâtre à la température ordinaire, a été trouvé 13 fois plus altérable que le bouillon Liebig stérilisé à 110 degrés, qui sert de type de comparaison (1). Il semble d'ailleurs que les liquides pourvus d'un degré de sensibilité élevé favorisent d'une manière spéciale le rajeunissement des bactériums, dont on voit alors augmenter la proportion par rapport aux bacilles et aux microcoques.

Ce qui vient d'être dit suffit pour montrer avec quel soin sont exécutées les recherches statistiques qui se poursuivent à Montsouris, et combien d'efforts ont été faits pour écarter toutes les causes d'erreur. Il semble donc que les moyennes établies par M. Miquel et ses collaborateurs puissent être acceptées avec confiance. En les comparant avec la température, l'état de sécheresse et d'humidité, etc., il est facile de saisir des relations constantes entre le chiffre des microbes et divers états météorologiques bien tranchés. En général, le chiffre des bactéries, peu élevé en hiver, croît au printemps, reste haut en été et baisse rapidement à la fin de l'automne; cependant les variations sont moins régulières que dans le cas des moisissures, comme le montrent les moyennes mensuelles relatives à la période triennale 1880-1882, que nous mettons en regard des moyennes mensuelles des spores de cryptogames, pour la période quinquennale 1878-1882 :

(1) Le degré de sensibilité d'un liquide une fois déterminé par les comparaisons, les résultats qu'il fournit peuvent être réduits au liquide normal (bouillon Liebig).

	Bactéries.	Spores.		Bactéries.	Spores.
Janvier......	48	7,150	Décembre...	50	7,030
Février......	33	7,090	Novembre...	128	8,910
Mars........	67	5,480	Octobre.....	170	14,330
Avril........	55	7,510	Septembre..	103	15,930
Mai.........	105	12,230	Août	80	23,910
Juin	51	35,030	Juillet......	95	27,760

Les variations du nombre des bactéries sont encore bien plus capricieuses lorsque l'on considère séparément les moyennes mensuelles de chaque année :

	1880.	1881.	1882.	1880-82.
Avril.........	56	48	60	55
Mai...........	195	80	40	105
Juin...........	39	92	21	51
Juillet.........	53	190	43	95

On s'assure aisément que ces fluctuations dépendent des alternatives de sécheresse et de pluie. Contrairement à ce qui se remarque pour les spores des moisissures, le chiffre des bactéries, faible en temps de pluie, s'élève toujours pendant la sécheresse. Cela tient sans doute au mode de végétation des microbes, qui recherchent les milieux humides, les substances imbibées de sucs, que les vents n'arrachent pas facilement du sol mouillé ; il en résulte que l'air ne commence à s'en peupler que lorsque toute humidité a disparu du sol. On peut cependant constater que les chaleurs fortes et *continues* amènent une diminution du nombre des bactéries, dont elles affaiblissent évidemment la vitalité. La force et la direction du vent ne sont pas non plus sans influence sur les résultats obtenus, surtout quand le sol est sec et friable. Les statistiques de Montsouris prouvent que l'air le plus pur vient du sud, du côté d'Arcueil (42 microbes par mètre cube), tandis que l'air le plus impur arrive du nord-est, des collines de Belleville et de la Villette (152 microbes par mètre cube).

Voici enfin les moyennes trimestrielles obtenues depuis l'hiver de 1879-1880.

Automne.	Hiver.	Printemps.	Été.	Année.
121	53	70	92	84

En somme, l'air du parc de Montsouris renferme donc par mètre cube 84 bactéries rajeunissables dans le bouillon Liebig (1). Mais l'impureté de l'air va en croissant à mesure qu'on se rapproche du centre de la ville. Deux années de recherches comparatives exécutées simul-

(1) Ou près de 600 microbes qui pourraient éclore dans le bouillon de bœuf chargé de 10 grammes de sel par litre, dont la sensibilité est sept fois plus grande.

tanément à Montsouris et à la rue de Rivoli, avec de l'air puisé au milieu du parc et pris à la mairie du IV[e] arrondissement, à 4 mètres au-dessus de la chaussée, ont prouvé que l'atmosphère centrale de Paris est neuf ou dix fois plus chargée de microbes que l'air pris dans le voisinage des fortifications. C'est ce que montrent avec évidence les moyennes suivantes :

	Automne.	Hiver.	Printemps.	Été.	Année.
Montsouris......	89	56	57	100	75
Rue de Rivoli...	760	410	940	920	750

En considérant les résultats journaliers, on constate des variations beaucoup plus marquées : les minima, pour la rue de Rivoli, peuvent descendre au-dessous de 20, et les maxima dépasser 5,000 germes par mètre cube (aux époques de sécheresse quand les voies publiques n'ont pas été arrosées). Mais, dans les régions supérieures, l'air paraît être toujours remarquablement pur ; au sommet du Panthéon, M. Benoist a trouvé deux fois moins de germes qu'à Montsouris.

Comme on vient de le voir, l'infection de l'air est habituellement dix fois plus grande dans l'intérieur de Paris qu'à Montsouris. Les analyses effectuées au cimetière de Montparnasse n'ont donné que des nombres doubles de ceux de Montsouris ; il semblerait donc que les cimetières, loin d'être des foyers d'infection, sont plutôt une cause d'assainissement des grandes villes, au même titre que les jardins publics. Cette conclusion a été pleinement confirmée par des expériences directes qui ont démontré que des masses d'air, chassées à travers un amas de terre saturée de substances putrides, restaient néanmoins aussi pures que l'air filtré par une bourre de coton. On n'aurait donc à redouter que les microbes que la pelle du fossoyeur amène accidentellement à la surface du sol.

Les neuf dixièmes des bactéries qui existent dans l'air de Paris proviennent des poussières accumulées dans les maisons et de la boue desséchée des rues. La poussière des rues s'insinue continuellement dans l'intérieur des maisons, qui la restitue à l'air ambiant au moment des nettoyages, échange incessant qui perpétue fatalement l'infection de l'atmosphère des grandes agglomérations humaines. Un danger des plus graves vient des virus figurés qui s'amassent dans les chambres des malades, et qui ont pour origine les desquamations, crachats et déjections de toute sorte, desséchés et réduits en poudre impalpable qui pénètre partout. Après la mort des malades ou leur guérison, on se livre à un semblant de désinfection qui ne détruit rien, et des germes d'épidémie peuvent ainsi rester longtemps cachés, en conservant une funeste vitalité. Mais le danger qui réside dans les immondices dont le sol des grandes villes est saturé et qui infestent les rues, n'est pas moindre : de là l'importance d'une solution pratique du grave problème des vidanges. En

tout cas, M. Miquel est d'avis que le moyen le plus efficace pour purifier l'atmosphère des villes consiste à conduire sans délai à l'égout tout ce qui est déjà putréfié ou susceptible d'entrer en putréfaction.

Malgré les récentes découvertes de M. Davaine, de M. Pasteur, et de quelques autres savans, les rapports qui existent entre les bactéries de l'air et les maladies *zymotiques* (maladies causées par un ferment) sont encore enveloppés d'une grande obscurité. On n'a encore réussi à démontrer l'existence d'un microbe spécifique que pour un très petit nombre d'affections. M. Miquel a essayé de simplifier les termes du problème en se contentant de confronter les fluctuations du nombre des bactéries avec celles du chiffre des décès enregistrés à Paris depuis trois ans et attribués aux maladies suivantes : fièvre typhoïde, variole, rougeole, scarlatine, coqueluche, affections diphtériques, dyssenterie, érysipèle, infection puerpérale, diarrhée cholériforme des jeunes enfans. Cette comparaison a montré que les crues des microbes sont presque toujours suivies, à courte échéance, d'une aggravation de la mortalité, sans qu'il y ait cependant un rapport direct entre le chiffre des bactéries et celui des décès. C'est une question qui demande évidemment, pour être tranchée, des recherches longtemps continuées.

Au point de vue de l'hygiène, un intérêt particulier s'attache aux expériences instituées dans les salles d'hôpitaux. M. Miquel a effectué, depuis 1878, un grand nombre d'analyses dans les salles de l'Hôtel-Dieu et de la Pitié. A l'Hôtel-Dieu, les moyennes mensuelles ont varié depuis 4,000 jusqu'à 7,500, quand l'air du parc de Montsouris ne contenait que 82 microbes par mètre cube. A la Pitié, les moyennes, beaucoup plus élevées en hiver qu'en été, approchent parfois de 29,000 ; la moyenne générale, déduite de quinze mois d'observations, est de 11,000 microbes par mètre cube d'air. Pendant les mois d'été, le nombre des bactéries est deux fois plus faible, sans doute parce qu'alors les fenêtres restent ouvertes une grande partie de la journée. L'atmosphère des salles se purifie alors, aux dépens, il est vrai, du quartier environnant. On n'a pas oublié l'épidémie de variole qui, en 1880, s'était développée autour de l'annexe de l'Hôtel-Dieu, où était installé un dépôt de varioleux, et qui, après l'évacuation de l'annexe sur l'hôpital Saint-Antoine, se transporta dans les quartiers contigus au nouveau dépôt. C'est là un nouvel argument en faveur du déplacement des hôpitaux et de leur installation en plein air.

L'atmosphère des égouts, comme on pouvait s'y attendre, a été trouvée très chargée de bactéries. Dans l'égout de la rue de Rivoli, l'air en contient constamment de 800 à 900 par mètre cube. Quant à l'eau d'égout, elle renferme de 20 à 30 millions de microbes par litre, et lorsqu'elle entre en putréfaction, elle peut donner naissance à un nombre de bactéries mille fois plus élevé. Voici les résultats de quelques analyses exécutées sur des eaux de diverses provenances :

Vapeur condensée de l'atmosphère	220	par litre.
Eau du drain d'Asnières	12,000	»
Eau de pluie	16,000	»
Eau de la Vanne	62,000	»
Eau de la Seine, puisée à Bercy	1,200,000	»
Id. puisée à Asnières	3,200,000	»
Eau d'égout, puisée à Clichy	20,000,000	»

De pareils chiffres montrent combien l'hygiène publique est intéressée à l'écoulement rapide du contenu des égouts, problème malheureusement toujours à l'étude. Le jour où il sera résolu, on verra la mortalité diminuer, comme dans ces villes anglaises qui ont bravement adopté l'épuration du *sewage* par l'irrigation des champs. En attendant, il ne faut pas négliger l'étude des antiseptiques, qui permettent de combattre l'infection locale. Les expériences de M. Miquel fournissent déjà, à cet égard, de précieuses indications.

Les antiseptiques les plus puissans, dont une faible dose suffit pour arrêter ou pour prévenir l'altération du bouillon de bœuf neutralisé, sont en première ligne l'eau oxygénée, dont l'action désinfectante a été signalée par M. P. Bert et Regnard, puis le bichlorure de mercure, le nitrate d'argent. Viennent ensuite l'iode et le brome, quelques chlorures métalliques, le sulfate de cuivre; le chloroforme, qui paralyse les bactéries sans les tuer; l'acide thymique, plus efficace que l'acide phénique; divers nitrates, l'alun, le tannin. Parmi les substances modérément antiseptiques il faut ranger les fébrifuges tels que les sels de quinine, l'acide arsénieux et le salicylate de soude; enfin, parmi les substances faiblement antiseptiques, le chlorure de calcium, le borate de soude et l'alcool. Le sel marin, la glycérine, l'hyposulfite de soude, ne méritent pas leur réputation. Parmi les gaz qui tuent les microbes, il faut noter les vapeurs de brome, de chlore, l'acide chlorhydrique, le gaz nitreux.

Les faits et les chiffres qu'on trouve réunis dans le livre de M. Miquel suffisent à justifier l'intérêt universel qu'inspirent les recherches concernant les microbes de l'atmosphère, et à recommander les mesures hygiéniques fondées sur une vague intuition du rôle dévolu à ces êtres mystérieux. Parmi ces mesures on doit comprendre la suppression de toute usine insalubre dans le voisinage des grandes villes, l'amélioration des égouts, la démolition des habitations malsaines, l'agrandissement des cours et la réduction de la hauteur des maisons, l'élargissement des voies publiques, le remplacement des pavés par des couches d'asphalte pouvant être lavées avec facilité, la création de vastes parcs et jardins dans l'intérieur des villes. Quant à la chirurgie et à la médecine, on sait le profit qu'elles ont déjà retiré de toutes les mesures destinées à mettre les malades à l'abri des effets malfaisans de l'air impur.

R. Radau.

REVUE DRAMATIQUE

LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET L'ART DE LA MISE EN SCÈNE.

Étude sur la mise en scène, par M. Émile Perrin, — préface au huitième volume (1882) *des Annales du théâtre et de la musique*, par MM. Noël et Stoullig. Paris, 1883; Charpentier.

M. Émile Perrin, administrateur-général de la Comédie-Française, est un homme malicieux et grave. Pendant près de trois années, qui font cent cinquante-six feuilletons, il a essuyé sans bouger les réprimandes de M. Sarcey. Assurément l'averse ne tombait pas toutes les semaines; au moins n'était-ce pas chaque lundi la grosse pluie : souvent ce n'était qu'à peine quelques gouttes chassées par un vent oblique, après une de ces embellies qui luisent sur l'Odéon. M. l'administrateur-général avait même ses lundis secs : le Vaudeville et le Gymnase ou, mieux encore, le Château-d'Eau avaient donné la semaine d'avant du divertissement au critique. D'ailleurs, à parler sérieusement, M. Sarcey ne considérait pas que le principal de sa besogne fût de molester M. Perrin : celui-ci, en somme, n'était pour lui qu'un en-cas; mais quel en-cas! C'était une merveilleuse conserve : chaque fois que manquaient les viandes fraîches, M. Sarcey la décrochait et s'en coupait une tranche. Pendant trois années, le patient n'avait pas frémi; voici que MM. Noël et Stoullig, rédacteurs d'une sorte d'almanach des théâtres, demandent à M. Perrin la préface de leur huitième volume: M. Perrin consent à l'écrire pour la dédier à M. Sarcey, et de quel tour plaisant il l'écrit! Il est flegmatique et pince-sans-rire autant que son adversaire est expansif et réjoui; à le voir se mettre en travers au moment où ce bonhomme d'ogre pensait l'avaler, on croit imaginer une pantomime bizarre où le chevalier de la Triste-Figure interrompt un régal de Sancho.

Pour commencer, le directeur félicite le critique sur cette « ténacité qui est un des traits de son caractère, une des forces de son talent; » pour conclure, il lui dit avec une assurance qui ne laisse pas d'avoir bon air : « Il est convenu que je suis un administrateur néfaste pour la Comédie-Française; vous le répétez à satiété, vous tâchez de le persuader à vos lecteurs. Eh bien! monsieur, je ne crois pas que ce soit l'avis du public; je ne suis même pas bien sûr que ce soit le vôtre, et vous m'excuserez de vous dire que ce n'est pas du tout le mien. » Ce commencement et cette fin ont leur prix; entre les deux, cependant, il fallait parler de quelque chose, et M. Perrin, membre de l'Académie des beaux-arts, a disserté sur la mise en scène : il a bien choisi son sujet.

En effet, nous savons que les griefs de M. Sarcey contre M. Perrin sont de deux ordres différens : d'une part, la Comédie-Française ne donne pas assez aux belles-lettres, elle est mal pourvue de nouveautés, elle néglige le répertoire; d'autre part, elle donne trop à la mise en scène, elle est trop occupée du décor et du costume. Sur le premier point, M. Perrin aurait peut-être quelque embarras à nier; il ne pourrait que réclamer le bénéfice de circonstances atténuantes, discourir sur l'impuissance des auteurs et sur la « force des choses : » est-il coupable si chaque saison ne produit pas son chef-d'œuvre et s'il ne peut faire, pour préparer plus de reprises, que les après-midi soient de vingt-quatre heures? Voilà, j'imagine, à peu près tout ce qu'il pourrait dire; il ne pourrait soutenir, à l'encontre de M. Sarcey, que *les Rantzau*, *les Corbeaux* et *Service en campagne*, avec *Barberine* et *les Portraits de la marquise*, soient un bagage considérable pour toute une année; non, quand bien même on y ajoute les reprises de *Mithridate*, du *Demi-Monde*, de *la Famille Poisson* et cette déconvenue dorénavant historique, *le Roi s'amuse*. Mais, par bonheur, ce n'est point aux griefs de cet ordre que M. Sarcey revient le plus souvent : il est difficile d'écrire tout un feuilleton « sur la pièce nouvelle que la Comédie-Française n'a pas représentée cette semaine » ou « de la tragédie qu'elle a négligé de reprendre; » on blâme les gens avec plus de commodité, plus de variété, plus d'abondance sur ce qu'ils font que sur ce qu'ils ne font pas. D'ailleurs M. Sarcey veut se persuader que, si M. Perrin ne monte pas plus d'ouvrages inédits ou ne remonte pas plus d'ouvrages anciens, c'est parce qu'il est trop curieux de toiles peintes, d'étoffes et de pas à régler; s'il n'est qu'un petit serviteur des lettres, c'est parce qu'il est grand décorateur, grand tapissier, grand costumier, grand ordonnateur de mouvemens scéniques. C'est là-dessus et sur tout le détail matériel des pièces qu'il donne, plus souvent que sur ce qu'il ne donne pas, que M. l'administrateur-général est interpellé par le critique : c'est donc là-dessus qu'il paraît avoir plutôt à répondre, et je comprends qu'il le préfère : il a plus beau jeu sur ce chapitre. Au moins sommes-nous forcés d'approuver ce qu'il prétend faire

en ces matières, sinon toujours ce qu'il fait, et de déclarer que nous approuverons tous ses actes lorsqu'ils seront d'accord avec son système; au contraire, M. Sarcey, non content de blâmer les actes d'après le système, — qu'il n'admet que pour les juger, — réprouve le système absolument. Ainsi, M. Perrin, en choisissant ce terrain pour sa défense, obtient d'abord ce résultat qu'il divise la critique.

Il se peut que, sur un point de fait, nous nous séparions de M. Perrin et que notre témoignage lui soit moins favorable que le sien propre; sur le point de droit, nous pensons comme lui; nous souscrivons à ces théories que son adversaire n'accepte par hypothèse que pour l'en accabler. Faut-il, pour marquer nos positions, choisir un exemple? « J'ai donné tous mes soins, déclare M. Perrin, pendant plusieurs mois à la mise en scène de ce drame : *le Roi s'amuse*. — Vous avez eu tort, s'écrie M. Sarcey... — Vous avez eu raison, disons-nous. — Mais, en admettant que vous eussiez raison, reprend M. Sarcey, vous n'avez pas réussi : la mise en scène du premier acte est froide et la mise en scène du quatrième indiscrète. Vos seigneurs ne bougent pas plus que des souches et votre tonnerre m'empêche d'entendre Mlle Bartet. — Point du tout, réplique M. Perrin; ici et là tout est parfait : ici, le rideau tombe justement sur ce tableau de désordre que vous réclamez; et là, je vous défie de trouver un tonnerre mieux appris que le mien! » Notre avis, en l'espèce, est contraire à celui de M. l'administrateur; nous avons pour ses seigneurs et pour son tonnerre les mêmes yeux et les mêmes oreilles que M. Sarcey. Mais qu'importe? « Mes seigneurs bougent, dit l'un. — Ils ne bougent pas, fait l'autre, » — et nous ne les voyons pas bouger plus que lui; mais l'important est que l'un et l'autre sont d'accord sur ce point que les seigneurs doivent bouger, et nous nous entendons avec eux là-dessus. « Mon tonnerre fait sa partie sans couvrir celle de l'acteur. — Point! il la couvre! » Il nous semble bien qu'il la couvre, en effet; mais l'important est que tout le monde soit d'accord là-dessus, qu'il ne doit point la couvrir; personne n'y contredit. L'accident nous intéresse peu; la théorie seule a du prix à nos regards; elle serait ruinée si M. Perrin convenait que sa mise en scène est mal réglée, s'il ajoutait : « Je m'en moque, » et si M. Sarcey ne s'en était même pas aperçu. Mais on voit que c'est tout le contraire : l'un s'évertue à nier le cas et l'autre à le prouver; c'est donc que le cas a de l'importance. Vainement on dira que M. Sarcey n'admet cette importance que par hypothèse et pour vexer M. Perrin sur le terrain même qu'il a choisi; l'acharnement de sa critique est le gage de sa sincérité : si cette mise en scène ne l'avait, en effet, choqué, il ne crierait pas si fort, et si, à l'occasion, une faute en ces matières l'irrite, c'est que ces matières ne lui sont pas indifférentes. La théorie, après ce débat, demeure intacte : le jugement sur le fait ne prévaut pas contre elle; même elle tire gloire de l'accusation aussi bien que de la défense.

La théorie, M. Perrin, dans cette préface, l'expose à merveille : « Il faut admettre, dit-il, que toute pièce de théâtre est faite pour être représentée... Il faut les clartés de la scène pour donner à une œuvre dramatique son vrai relief, sa puissance, sa vie... Les chefs-d'œuvre ne perdent rien à être entourés de plus de soins qu'on ne leur en a longtemps accordé... C'est par un progrès continu, logique que la mise en scène a pris une réelle importance dans le théâtre moderne; ce progrès s'est accompli avec l'assentiment, la complicité du public, sous l'effort combiné des auteurs et des comédiens animés d'un même désir, marchant vers un même but : obtenir du théâtre le plus d'illusion possible... Il faut que tous les arts accessoires qui doivent concourir à l'illusion théâtrale se fassent des serviteurs dociles de l'auteur... La loi d'harmonie, voilà leur règle... Leur influence est d'autant meilleure qu'elle est mieux dissimulée et que le public la ressent plus à son insu... L'importance du décor et du costume ne doit jamais être une préoccupation pour le spectateur;.. mais rien en cela ne doit être donné au hasard : le temps ni la dépense ne doivent compter; le jeu des acteurs, le mouvement de chaque scène, l'aspect du décor, la juste harmonie de chaque accessoire, doivent être réglés avec le soin le plus scrupuleux, parce que du bon accord de toutes ces choses dépend souvent la bonne impression reçue par le public. »

Voilà, resserrée en vingt lignes, la théorie de M. Perrin sur la mise en scène; il confesse, d'ailleurs, que son ambition est de faire de la Comédie-Française, pour la perfection où elle pousse cet art, le modèle des autres théâtres : on sait, en effet, qu'il n'y épargne « ni le temps, ni la dépense, » — et c'est justement là-dessus que le querelle M. Sarcey. L'éminent critique préférerait que la Comédie-Française consacrât aux ouvrages qu'elle monte beaucoup moins d'heures et d'argent, et qu'elle en montât davantage. Moi aussi, je voudrais qu'elle renouvelât plus souvent son affiche, qu'elle ouvrît ses portes à plus de comédies nouvelles, qu'elle entretînt dans leur lustre un plus grand nombre de vieilles pièces; mais peut-être est-ce lui demander l'impossible. Je regretterais qu'elle renonçât au souci d'une représentation parfaite: j'imagine qu'elle pourrait faire plus sans se résigner à faire moins bien; mais s'il faut absolument choisir entre la quantité des œuvres et la qualité de l'exécution, c'est encore, je l'avoue, pour la qualité que je me déciderai.

Pour faire beaucoup de besogne et la faire médiocre, n'avons-nous pas l'Odéon? C'est son rôle de tenir beaucoup de pièces au répertoire, comme un Bouillon Duval tient beaucoup de plats au bain-marie; c'est son rôle d'accommoder à la hâte un grand nombre de comédies, voire de tragédies nouvelles. La Comédie-Française, à mon sens, a droit d'aimer la perfection : il se peut que son menu soit trop court, et nous consentons volontiers qu'elle l'allonge, s'il est moyen de le faire sans rien

gâter ; mais nous maintenons surtout qu'il ne doit rien porter que d'exquis, de médité, de fait à point. On dira que M. Perrin agit moins bien qu'il ne parle; qu'il viole à chaque instant cette loi d'harmonie qu'il proclame; qu'il fait prévaloir sur le principal ce qu'il nomme si justement l'accessoire : nous lui laisserons le soin de le nier et d'affirmer qu'il touche à la perfection ; il nous suffit qu'il y prétende, et, même si, par cette prétention, il est induit dans quelque faute, s'il fait le mal en visant maladroitement au bien, nous en rejetterons le tort sur l'infirmité humaine, nous nous garderons de crier haro sur le pécheur. Il a péché, par excès de zèle pour un certain art, contre les lois de cet art après les avoir promulguées; nous craindrions, par trop de dureté, de décourager son zèle : or, il est bon, à notre avis, que dans un théâtre au moins on s'efforce, même si l'on n'y réussit pas, de produire des exemplaires parfaits de cet art. Que la Comédie-Française soit le palais de la mise en scène : cette déesse moderne n'a pas le choix entre tant de demeures !

Qu'on jette un coup d'œil, en effet, sur l'histoire du théâtre en France (1) : on verra par quel progrès continuel, depuis deux cents ans, depuis un siècle et demi surtout, nous sommes venus à cette idée qu'il doit exister une convenance exacte du décor et du costume au drame et que pas même un mouvement, dans la représentation scénique d'un ouvrage, ne doit être abandonné au hasard. Depuis le théâtre de la rue Mauconseil où se jouaient les pièces de Jodelle entre trois morceaux de tapisserie, deux formant les côtés de la scène et le troisième tendu dans le fond, nous sommes devenus un peu plus difficiles en fait de matériel de théâtre. Dès la construction de la salle du Palais-Royal et l'apparition de *Mirame*, — qui n'avait qu'un décor, mais fait exprès, — il se trouva des critiques pour protester contre ces exigences nouvelles ; l'abbé de Marolles, tout abbé qu'il était, fut en cela le précurseur de M. Sarcey : grand ennemi des « machines » et « perspectives, » il se plaignait que « cet embarras inutile, » divertît le public des beaux vers. Pourtant, l'abbé de Marolles n'eut pas raison de cet art importé d'Italie. Si, pendant longtemps, le luxe des décors fut réservé aux « comédies en musique, » aux ballets, à l'Opéra, c'est qu'un décor simple et en quelque sorte neutre suffisait le plus souvent à des ouvrages composés sous le régime de l'unité de lieu ; c'est aussi que le public du XVIIe siècle voyait plutôt avec les yeux de l'esprit qu'avec les yeux du corps ces héros plus spirituels que matériels de la tragédie et de la comédie classiques. Ce n'est pas pour une autre raison qu'il laissait la fantaisie maîtresse du costume au théâtre. A ces vers de *Cinna :*

(1) Voyez E. Morice, *Essai sur la mise en scène depuis les mystères jusqu'au Cid.* Ludovic Celler, *les Décors, les Costumes et la mise en scène au* XVIIe *siècle ;* et surtout Adolphe Jullien, *Histoire du costume au théâtre depuis les origines du théâtre en France jusqu'à nos jours.*

Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire,..

lorsque l'acteur Baron, pour figurer cette tête, agitait son chapeau de cour à plumes rouges, ce n'était pas un chapeau, mais une tête que les spectateurs voyaient par la pensée. Aujourd'hui, si M. Mounet-Sully, M. Dupont-Vernon ou quelque autre, en costume contemporain, agitait de la sorte en déclamant ces vers un « tuyau de poêle » en soie ou bien un « claque » de soirée, il n'y aurait personne dans la salle qui s'imaginât voir autre chose que ce « tuyau de poêle » ou ce « claque; » l'effet serait désastreux. Nous ne pouvons plus voir des Grecs que dans une architecture grecque et des Romains que sous un vêtement romain.

Est-ce tel ou tel réformateur qu'il faut accuser de ces changemens? Est-ce Marmontel et Diderot? Est-ce Lekain et Mlle Clairon? Est-ce Talma? Est-ce les romantiques? Le certain est que, pour procurer l'illusion au public, il a toujours fallu, depuis un siècle et demi, des décors et des costumes qui convinssent plus proprement au drame; il n'est pas d'abbé de Marolles qui puisse nous ramener en arrière. M. Sarcey assurément ne prétend pas que nous reculions jusqu'au delà de *Mirame:* il se contenterait de décider que le magasin de décors de la Comédie-Française doit se composer d'un péristyle de temple, d'une place publique, d'un vestibule de palais, d'une forêt et d'un salon; que la garde-robe d'un sociétaire doit contenir un costume antique, un habit Louis XIV, un habit Louis XV, un « complet » moderne. Lui prêté-je plus de goût qu'il n'en a pour la simplicité? Au moins il a déclaré, — mais ceci en termes exprès, — qu'il regrettait et voudrait voir revenir le temps encore proche de nous où les comédiennes pouvaient jouer la plupart des personnages contemporains, en robe de mousseline: « un ruban noué autour de la taille marquait que la robe était de cérémonie; et ces costumes, après avoir servi au théâtre, étaient encore d'usage à la ville. » Outre que la mousseline apparemment était plus solide en ce temps-là qu'aujourd'hui, je vois une foule de raisons pour qu'il soit impossible de restaurer des conventions de cette sorte. Mlle Sarah Bernhardt, assure-t-on, doit jouer *Froufrou* l'hiver prochain: un ruban noué autour de sa taille sur une robe de mousseline ne marquerait pas pour les yeux ni pour l'imagination du public qu'elle est la frivole héroïne de MM. Meilhac et Halévy, pas plus qu'un écriteau accroché à l'un des portans ne marquerait que nous sommes dans son salon et non sur une place publique ni dans un autre salon, celui des *Ganaches* ou du père Grandet. Il serait superflu de rappeler qu'une enseigne de ce genre suffisait aux spectateurs de Shakspeare pour s'imaginer que la scène représentait une forêt ou la pleine mer: dans l'art théâtral comme dans les autres, les conventions dénoncées ne se rétablissent pas; la ruine de celles-là, au contraire, annonce la ruine de celles-ci. Le progrès de la mise en scène vous afflige-t-il? Voilez-vous

la face : vous n'êtes pas au bout de vos chagrins. Les partisans de l'art nouveau, — j'entends les lettrés et non les entrepreneurs d'exhibitions, — condamnent les premiers tout décor, tout costume, tout mouvement qui ne serait pas utile proprement au drame; ces artifices de spectacle sont, de l'aveu de tous, faits pour les théâtres de féerie, qui ne veulent qu'amuser les yeux. Il faut laisser à ceux-là tout ce faux luxe de tableaux, de vêtemens et de cortèges qui n'ont de prix que par eux-mêmes : l'auteur dramatique les trouvera précieux partout ailleurs que dans un drame; il n'a pas donné son ouvrage comme un prétexte à les exposer. Mais peu à peu l'idée s'est formée que le décor et le costume et toute la mise en scène doivent s'accommoder exactement à l'époque et au lieu de l'action, ou, si l'auteur n'a pas pris garde de marquer cette époque et ce lieu, au temps et au pays de l'auteur, et par surcroît, dans l'un et l'autre cas, autant du moins qu'il se peut faire, à la condition, aux mœurs, au caractère du personnage. Que la mise en scène ainsi entendue puisse nuire au drame, je n'imagine pas que personne s'avise de le soutenir; qu'elle lui serve plus ou moins, on disputera là-dessus, mais d'un commun accord on reconnaîtra qu'elle lui sert. D'ailleurs, à consulter l'histoire, à voir le perpétuel progrès des exigences du public, ceux mêmes qui veulent qu'aujourd'hui cette mise en scène soit utile sans admettre qu'elle soit nécessaire, doivent bien se douter qu'un jour utilité deviendra nécessité. Un tel état de cet art moderne est donc au moins l'idéal vers lequel les directeurs de théâtre doivent insensiblement le pousser. Voit-on assez clairement combien il en est encore loin? Si l'on se reporte en arrière de deux siècles, on admire peut-être les changemens obtenus; mais si l'on regarde vers l'avenir, on ne peut manquer de trouver que nous sortons à peine de la barbarie. Au moins ne faut-il pas décourager ceux qui s'efforcent à nous en tirer. Nous savons ce qu'il faut faire; c'est l'avantage le plus solide que nous ayons jusqu'ici sur nos devanciers : au moins ne faut-il pas gêner ceux qui commencent de le faire; nous devrions compte de cette malveillance à nos successeurs.

Est-ce, d'aventure, dans cette partie de l'art qu'on appelle proprement la « mise en scène, » est-ce dans la façon de régler les rapports du jeu d'un acteur au jeu des autres que nous avons fait depuis deux cents ans tant de progrès qu'il soit prudent de nous arrêter? « Molière, dit La Grange, n'était pas seulement inimitable dans la manière dont il soutenait tous les caractères de ses comédies, mais il leur donnait encore un agrément tout particulier par la justesse qui accompagnait le jeu des acteurs; un coup d'œil, un pas, un geste, tout y était observé avec une exactitude qui avait été inconnue jusque-là sur les théâtres de Paris. » Avons-nous trop renchéri déjà sur les scrupules de Molière? Mais il m'a été donné, le mois dernier, d'assister à une répétition

générale, non pas dans un petit théâtre, mais dans un grand, non pas dans un théâtre libre, mais dans un théâtre subventionné par l'état, non pas d'un ouvrage qu'on pût négliger sans honte, mais d'une œuvre acclamée par toute l'Europe et que l'honneur commandait de nous rendre au moins avec le soin que le directeur d'une petite ville d'Allemagne, d'Amérique, d'Angleterre ou d'Italie avait mis à la produire : j'ai vu à l'Opéra-Comique la répétition générale de *Carmen*. Les acteurs, les choristes, les figurans étaient en habit de ville; aucun décor, du moins aucun décor complet, n'était planté sur la scène; la plupart des mouvemens n'étaient qu'à peine réglés; quelques-uns étaient essayés, ce jour-là, pour la première fois : c'était la dernière répétition générale.

Le surlendemain, malgré la protestation des auteurs, qui demandaient au moins une répétition générale avec décors et costumes, une répétition, une seule, — qu'en eussent dit Molière et La Grange! — où les mouvemens de scène fussent ordonnés; malgré les avis, les plaintes, les objurgations de toute sorte, M. le directeur de l'Opéra-Comique, maître chez lui comme un négrier à son bord, donnait la première représentation de la pièce. M. Perrin était dans la salle: est-ce le lendemain qu'il écrivit ces lignes: « Le moindre heurt, une maladresse, un écart, peuvent compromettre l'effet d'une belle scène, faire éclater le rire lorsqu'on comptait sur les larmes, changer la fortune d'une pièce et la faire tourner en désastre? » Assurément ce ne fut pas le cas : la grâce de l'ouvrage fut la plus forte; et M. Sarcey, par un certain tour, pourrait triompher de cet exemple : « Voilà, me dirait-il, un opéra dont la mise en scène est détestable et qui cependant réussit à miracle; vous voyez bien que cette partie de l'art n'a qu'une faible importance! » Je lui répondrais que, si la mise en scène de *Carmen* eût été bonne, le plaisir du public, quelque vif qu'il fût, s'en serait encore avivé ; au moins n'eût-il pas manqué à chaque instant d'être gâté par la rupture de l'illusion théâtrale. J'inviterai M. Carvalho à méditer l'opuscule de M. Perrin.

Si de pareils manquemens à l'art sont possibles à l'Opéra-Comique et lorsqu'il s'agit de *Carmen*, que sera-ce pour un ouvrage moins digne de respect, dans un théâtre de comédie ou de drame, dont le directeur est tenu seulement de suivre la voie de son intérêt, — qu'il ne connaît pas toujours? Si l'on réfléchit à quel degré de bassesse peut rester presque partout cet art de la mise en scène auquel Molière, selon le témoignage de La Grange, attachait tant de prix, on trouvera bon que justement l'administrateur de la maison de Molière s'efforce de le pousser plus haut. Qu'il n'atteigne pas toujours où il vise, qu'il ne donne pas toujours au spectateur « la sensation de la vie vraie, » qu'il n'ordonne pas toujours ses comédiens « selon la logique de la scène et de la situation, » c'est possible et même certain; mais au moins sait-il qu'il faut

le faire, au moins veut-il le faire et n'y épargne-t-il ni ses soins, ni son temps, ni l'argent de la maison; il est ce directeur dont il parle, qui « recommence vingt fois la besogne, » qui « cherche, étudie, compare le mouvement de chaque scène, » jusqu'à ce qu'il soit à peu près content de l'effet; il offre toujours l'exemple de la conscience, et le diable serait contre lui qu'il offrirait quelquefois l'exemple du succès. Assez de gens peuvent profiter à ses leçons pour que nous ne le découragions pas de les donner.

Sur le décor et le costume, il est à peine besoin d'insister. On n'admettrait même plus les héros presque immatériels du théâtre classique dans une architecture et sous des vêtemens dont la convention s'éloignerait trop de la vraisemblance. Agamemnon, Joad ou les Horaces, dans une perspective à la Le Nôtre, nous paraîtraient presque aussi déplacés que dans une gare de chemin de fer. Achille sous une perruque Louis XIV, Auguste affublé de cet « habit à la romaine » que le grand roi portait dans les carrousels, nous sembleraient presque aussi ridicules qu'en redingote ou en frac. Même les décors et les costumes composés d'après l'antique par des dessinateurs de l'école de David, par des artistes épris de la statuaire, et qui négligent comme frivole le menu détail de l'architecture, du mobilier ou du vêtement, même ceux-là qu'on peut trouver fort bien imaginés pour ces personnages qui ne sont proprement, à coup sûr, ni des Grecs ni des Romains, ceux-là même bientôt ne nous donneront plus l'illusion scénique. L'antiquité nous est devenue plus familière : il suffit que ces personnages se nomment Grecs et Romains, pour que bientôt nous ne supportions plus de les voir autrement que dans des décors et des costumes que M. Schliemann et M. Duruy déclareront exacts. Au moins on n'accepterait plus de voir jouer *Tartufe* et *le Misanthrope* en habits Louis XV et Louis XVI, comme on le fit pour *Tartufe* jusqu'en 1829, pour *le Misanthrope* jusqu'en 1837 ; pas plus que de voir jouer *l'Épreuve* ou *le Mariage de Figaro* avec les costumes de l'empire et de la restauration. Qu'on observe l'époque et le lieu de l'action lorsque l'un et l'autre sont marqués dans l'ouvrage; la date et la patrie de l'ouvrage, lorsque la scène se passe dans le temps et dans le pays de l'auteur, voilà ce que nous exigeons chaque jour avec plus de rigueur. Est-il besoin de répéter que le décor et le costume doivent convenir aussi à la condition, aux mœurs, au caractère du personnage et même à sa situation particulière dans chaque scène? On connaît ce trait de Molière entrant chez sa femme, le soir de la première représentation de *Tartufe* et la trouvant parée de ses plus beaux atours : « Comment donc, mademoiselle, s'écrie-t-il, que voulez-vous dire avec cet ajustement? Ne savez-vous pas que vous êtes incommodée dans la pièce ? et vous voilà éveillée et ornée comme si vous alliez à une fête ! Déshabillez-vous vite, et prenez un habit convenable à la situation où vous devez être. » Le salon de l'Avare ne sera pas le

même que celui du Bourgeois gentilhomme, ni la toilette d'Agnès ou d'Henriette celle de Cathos ou d'Uranie.

Mais dans nos pièces modernes, quels soins plus délicats ne faudra-t-il pas pour assurer la perpétuelle convenance du décor et du costume au drame! Non-seulement nous sommes mieux renseignés sur nos contemporains que sur les Grecs et les Romains ou sur nos pères, de sorte qu'ici la moindre inexactitude nous choquera, mais dans nos comédies l'unité de temps et celle de lieu sont rompues; les personnages sont plus matériels et plus individuels que ceux du théâtre classique; ils sont de chair et d'os; ils vieillissent, ils voyagent; chacun a son tempérament qu'il nous fait connaître, son rang dans la société, ses habitudes, ses fortunes diverses; aucun ne ressemble à l'autre; aucun ne peut se passer de ses vêtemens et prendre ceux de son voisin; aucun, s'il est chez lui, ne peut se passer de ses tentures et de son mobilier, ni se loger chez un autre, pas plus qu'un escargot ne se logera dans la coquille d'un crabe. Rarement un personnage pourra garder le même costume d'un bout à l'autre de la pièce : le vêtement du matin n'est pas celui de l'après-midi ni du soir; le vêtement du travailleur n'est pas celui du parvenu ; ni le vêtement de l'homme riche celui de l'homme ruiné. Tel qui, au premier acte aura un lustre au plafond, n'aura plus à la fin de flambeaux sur la cheminée; même il aura été forcé de déménager : au lieu de satin sur la muraille, il n'aura qu'un papier déchiqueté ou bien ce sera le contraire, la fortune lui ayant souri. Des nuances presque imperceptibles devront être observées : la coquette qui s'habille comme une « cocotte » ne doit pas être confondue avec elle, ni la femme du « meilleur demi-monde » qui singe la femme du monde ne doit avoir absolument le même aspect. Deux canapés, même deux fauteuils, ne seront pas pareils chez la baronne d'Ange ou chez Froufrou; du moins, s'ils sont pareils, ce ne sera pas par aventure, mais par la volonté des auteurs.

On s'aperçoit que je parle comme si, dès maintenant, l'art de la mise en scène était porté à sa perfection; comme si tous les directeurs s'occupaient avec un succès constant de la valeur expressive du décor et du costume; comme si, au lever du rideau, le spectateur, en promenant ses regards de gauche à droite de la scène, en les arrêtant un moment sur les personnages, apprenait exactement où la scène se passe et quels individus sont devant ses yeux; comme si, d'un bout à l'autre de la pièce, la mise en scène criait la vérité. On sait que nous n'en sommes pas là; on sait de quel à-peu-près nous nous contentons, et que cet à-peu-près, malgré le mensonge des mots, est de beaucoup éloigné de l'idéal. Ce n'est pas souvent qu'on voit sur une scène un décor qui soit une expression particulière d'une situation. Combien, au contraire, de salons et de mobiliers d'aspect banal, qui conviennent également à plusieurs pièces, à plusieurs personnages et même aux plus divers, parce qu'ils ne conviennent à aucun! Dans

aucun théâtre autant qu'à la Comédie-Française on n'a souci de ce rapport de la décoration au drame : il faudra cependant que, dans tous, on en vienne à garantir ce rapport; est-il donc sage de reprocher à la Comédie-Française le bon exemple qu'elle propose?

C'est encore de la Comédie-Française qu'il faut attendre les réformes du costume, et celle-ci, qui sera la première de toutes, car elle en est la condition nécessaire : à savoir que les costumes, aussi bien les costumes de ville que les costumes historiques ou étrangers, soient fournis par le théâtre. On sait qu'autrefois le comédien était tenu de se vêtir lui-même, qu'il représentât un roi de tragédie ou bien un bourgeois du temps; l'actrice devait se défrayer de tout, qu'elle fît Hermione ou Célimène, Zaïre ou Susanne. De là cette fantaisie qui régnait sur le costume, chacun n'ayant qu'un souci : être aussi galamment paré que possible, au meilleur marché; les grands seigneurs donnaient aux comédiens leurs habits de cour à peine portés; les comédiennes à la mode imitaient les grandes dames, lorsqu'elles ne tenaient pas de leur libéralité leurs propres ajustemens. Si l'on est venu à établir, au profit du bon sens, l'unité de ton dans les costumes, c'est que les entrepreneurs de théâtre se sont décidés à les fournir. On fait encore une exception pour les habits de ville : rien ne saurait la justifier. Un vêtement qui doit servir sur la scène, que ce soit la toge ou la redingote, le pallium ou la jupe moderne, doit être commandé, exécuté, payé par les soins du directeur et selon les avis de l'auteur aussi bien qu'un décor et qu'un meuble, que ce décor représente un palais antique ou bien un salon de nos jours, que ce meuble soit une chaise curule ou soit une « fumeuse. » Ce n'est pas seulement l'équité qui le conseille; c'est la raison d'art qui l'exige. Ainsi seulement serons-nous assurés que les costumes aussi bien que les décors exprimeront la pensée de l'écrivain et conviendront aux personnages. Jusque-là que verrons-nous? Ce que nous voyons chaque jour : neuf fois sur dix, par des motifs que l'on devine, les hommes sont mis trop pauvrement et les femmes trop richement.

La répétition générale ou même la première réserve à l'auteur de singulières surprises : l'amoureux sort du Jockey-Club avec un pantalon coupé par un tailleur concierge; la femme séparée, qui vit dans la retraite, porte une toilette qui ferait pousser des « ah ! » sur le champ de courses. Dans une comédie de M. Gondinet, je me souviens qu'un père d'humeur facile interrogeait son fils en camarade sur une note de bijoutier qu'il avait reçue par erreur : « Doit M. de Jordane pour diamans montés en clous de sabot... Qu'est-ce à dire ? — Hé ! oui, répliquait le jeune homme; c'est pour Nadine... Elle joue un rôle de paysanne... Pas moyen de porter ses diamans !.. Je les ai pris et fait monter comme dit la facture. — Malheureux ! s'écriait le père;

elle va jouer les pieds en l'air! » Apparemment cette Nadine était une étoile d'opérette; mais si les actrices de comédie et de drame ne se passent pas de tels caprices d'élégance, il ne s'en faut de guère. D'autre part, sans doute, plus d'une comédienne d'avenir est éloignée du théâtre ou des rôles par la cherté des toilettes. S'il est cependant une scène où les licences de la coquetterie soient un peu réprimées, s'il est une scène aussi où le mérite soit aidé à se produire en habits convenables, c'est justement celle de la Comédie-Française. M. Perrin, par ses conseils, modère la prodigalité de telle de ses sociétaires; il est telle pensionnaire, d'autre part, qu'il fait habiller de telle façon pour jouer tel rôle dans une pièce moderne, aux frais de la maison. Lequel de ses successeurs établira qu'il en soit de même pour tous les comédiens, pour toutes les comédiennes et dans tous les rôles? Celui-là sera le digne héritier, non-seulement de M. Perrin, mais de M. le baron Taylor, de M. Édouard Thierry et d'un autre, M. François Buloz, que nous ne saurions oublier ici comme fait M. Perrin dans sa préface. Celui-là aura cette gloire de rendre possible la convenance du costume au personnage, comme est déjà possible la convenance du décor au drame. Quand l'une sera possible comme l'autre, l'une et l'autre ne tardera pas à devenir réelle. Bientôt même les théâtres libres ne seront pas dispensés par le public d'imiter en ses réformes le premier théâtre de l'état. La mise en scène alors sera vraiment ce qu'elle doit être : l'illustration de l'œuvre dramatique.

Mais pour que cet âge d'or arrive, il ne faut pas sommer M. Perrin de reculer jusqu'à l'âge de fer, sous prétexte qu'il entend un peu trop en financier l'âge d'argent. S'il dépense trop de temps et trop d'écus pour de beaux décors et de beaux costumes et de belles ordonnances de scènes, qui font rentrer dans sa caisse encore plus d'écus qu'il n'en a tiré, il faut reconnaître qu'il se préoccupe du rapport de tout cet appareil aux ouvrages; s'il rompt quelquefois cette loi d'harmonie qu'il proclame, ce n'est ni par ignorance ni par mépris, mais par excès de zèle; s'il ne fait pas exactement son devoir, il le connaît du moins et s'efforce de le faire : c'est un double avantage qu'il a sur d'autres directeurs, à qui nous le désignons pour modèle. C'est assez pour que nous le laissions monter au Capitole, quand MM. Noël et Stoullig lui prêtent un marchepied, et que nous ne le tirions pas par les pans de son habit en ajoutant notre poids à celui de M. Sarcey.

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai.

Les affaires de la France ont passé dans ces dernières années par bien des phases diverses, les unes aiguës et violentes, les autres à demi tempérées. Mettons, si l'on veut, que, depuis quelques semaines, elles sont entrées dans la phase d'une tranquillité relative, qu'elles sont moins tourmentées; soit!

On n'en est plus pour l'instant, il est vrai, à ces fébriles agitations qui ont rempli les premiers mois de l'année, qui ont poussé les partis à des iniquités inutiles contre des princes paisibles, ni à ces inquiétudes suscitées, propagées par la menace incessante de manifestations tumultueuses. On n'en est plus même à se demander si le ministère qui existe n'est point par hasard en péril de mort prochaine, s'il ne va pas tomber demain, ou, au plus tard, après-demain. Le ministère vit encore de la force qu'il s'est donnée par une certaine fermeté d'attitude dans une crise déjà oubliée, où un soupçon de faiblesse aurait pu tout compromettre. Les chambres elles-mêmes, après leurs vacances d'avril, ont repris leurs travaux sans faire beaucoup de bruit. Elles ont eu déjà sans doute quelques discussions assez animées et suffisamment instructives; elles auront avant peu plus d'une occasion de revenir à des questions périlleuses ou irritantes. Elles en sont dans l'intervalle à discuter sur les récidivistes, sur les enfans abandonnés. Dans ces premiers débats, en général, même dans ceux qui ont pu toucher à des intérêts sérieux, la passion n'est pas ce qui a dominé jusqu'ici. Il y a, nous en convenons, une certaine apparence de calme qui peut faire illusion. — Le mal intime et profond existe toujours cependant, il n'y a point à s'y méprendre, et il se traduit, sinon par des agitations extérieures, du moins par la confusion des esprits, par l'incohérence des projets, par la difficulté de revenir à une direction juste et éclairée des affaires du pays. Le mal existe, parce que les influences qui l'ont créé et développé sont toujours prépondérantes, parce que

les passions de parti n'ont pas cessé de régner dans le gouvernement comme dans le parlement, parce que depuis trop longtemps déjà tout procède d'une impulsion qui fausse la politique de la France à l'intérieur comme à l'extérieur. Le calme peut être à la surface aujourd'hui; le mal est dans les choses, dans les faits, dans cet étrange système qui a engagé la république dans une voie où elle trouve au bout du compte les résistances religieuses qu'elle a provoquées, les mécomptes financiers auxquels elle s'est exposée, l'isolement diplomatique où elle s'est laissé réduire. On a beau répéter sans cesse, pour se consoler ou pour se rassurer, que ce sont les ennemis de la république, les réactionnaires qui parlent ainsi; bien des républicains sensés, réfléchis sont eux-mêmes les premiers à comprendre, à avouer ce qu'il y a de grave dans cette situation telle qu'elle est apparue récemment encore à la lumière de deux discussions très calmes, très sérieuses qui se sont engagées devant le sénat sur les affaires religieuses et sur les affaires extérieures de la France.

Une des plus tristes erreurs de la politique de parti qui gouverne la France depuis quelques années est certainement cette guerre aux croyances, aux influences religieuses qui est devenue une sorte de mot d'ordre et de système, dont la dernière discussion du sénat atteste une fois de plus le caractère et les excès. De quoi s'agit-il aujourd'hui? Le gouvernement a imaginé pour son usage tout un ensemble de pénalités variées qu'il prétend appliquer sommairement au clergé. Il avait déjà la faculté de poursuivre devant la juridiction administrative pour obtenir des déclarations d'abus; il y a ajouté la suspension ou la suppression discrétionnaire des traitemens ecclésiastiques. Il ne s'en est pas tenu là; il a demandé au conseil d'état une sorte d'avis ou de consultation dont il pût s'armer désormais pour exercer sans contestation ce droit de disposer des traitemens, et même un autre droit nouveau, celui de poursuivre les évêques devant les tribunaux en dehors de la juridiction administrative. Le conseil d'état ne s'est pas prononcé sur la faculté de poursuivre les évêques devant la police correctionnelle; mais il s'est empressé, pour le reste, de reconnaître au gouvernement tous les droits possibles, le droit de surveillance et d'action disciplinaire qui résulte de sa souveraineté à l'égard de tous les fonctionnaires religieux ou civils, le droit tout spécial d'appliquer la suppression du traitement, — la « saisie du temporel, » — à tous les ecclésiastiques, depuis le plus haut dignitaire de l'église jusqu'au plus humble desservant de village. Le conseil d'état a invoqué l'ancien régime, les droits monarchiques, les décrets impériaux, les traditions, les usages de tous les gouvernemens; — et voilà pourquoi la république est pleinement autorisée aujourd'hui à supprimer les traitemens des desservans, des curés et même des évêques! C'est précisément sur ce point que M. Batbie a voulu interpeller le gouvernement, et il l'a

fait, non en politique passionné, mais en jurisconsulte aussi instruit que mesuré. Il a montré tout ce qu'il y avait de vain dans ces prétentions nouvelles, dans ces interprétations captieuses de tout un passé, et M. le garde des sceaux, en se bornant à commenter, à s'approprier l'avis du conseil d'état, ne s'est pas aperçu qu'il répondait à la question par la question, qu'il n'avait rien justifié du tout, qu'il réhabilitait tout simplement le bon plaisir dans les affaires ecclésiastiques.

Où donc le conseil d'état a-t-il découvert ce droit qu'il reconnaît au gouvernement de supprimer de sa volonté propre les traitemens du clergé, non-seulement des desservans, mais encore des prêtres, des évêques dont la position est reconnue par le concordat? Dans quelle disposition précise de législation puise-t-on cette prérogative exorbitante qui ferait d'un ministre de parti, éphémère comme les circonstances qui l'ont porté au pouvoir, l'arbitre capricieux de l'existence du clergé, des nécessités du culte? Est-ce à l'ancien régime qu'il est permis de demander des exemples? Il faudrait cependant être sérieux. S'il y a des prérogatives d'état qui sont inhérentes à la république comme à la monarchie, qui se transmettent à travers tous les régimes, il y a aussi des conditions de vie publique et sociale qui se transforment incessamment, il y a des garanties nouvelles qui entrent à leur tour dans le droit. Quelle analogie y a-t-il entre le temps présent et une époque où ce mot de « temporel » dont on se sert avait un autre sens, où le roi était le protecteur, le gardien d'une religion d'état, où il avait des privilèges particuliers par cela même qu'il se chargeait d'exécuter, de faire respecter les lois de l'église? Nos ministres ne sont pas, que nous sachions, des « évêques du dehors, » et s'ils n'acceptent pas les obligations des rois, ils n'ont pas apparemment leurs droits. Est-ce à l'empire et à ses décrets de 1813 qu'on peut demander des armes? Plaisante ambition pour la république de chercher ses modèles dans un régime où la volonté d'un maître était la première loi, où tout se décidait par mesure de haute police! Ce droit qu'on prétend avoir reçu en héritage de tous les gouvernemens, qu'on affecte de mettre aujourd'hui au-dessus de toute contestation, est, au contraire, si peu certain, si peu clair, qu'il n'y a pas longtemps encore des ministres hésitaient à se l'attribuer; ils croyaient, il est vrai, l'avoir pour les desservans, ils avouaient naïvement qu'ils ne l'avaient pas à l'égard des évêques et des curés reconnus par le concordat. M. Paul Bert lui-même, dans son passage aux affaires et depuis, croyait si peu à ce droit de suspension sommaire des traitemens ecclésiastiques qu'il proposait justement de l'inscrire dans des projets destinés, selon lui, à compléter le concordat, à ajouter une sanction pénale aux déclarations d'abus. Ce droit n'est nulle part, dans aucune loi, dans aucun texte. Que reste-t-il donc? Il reste ce triste penchant qui tend à faire de la république d'aujourd'hui le résumé et

le couronnement de toutes les traditions arbitraires. On irait au besoin chercher l'arbitraire jusqu'au fond des siècles pour s'en servir dans un intérêt de parti !

La vérité est que ce n'est là qu'une forme, un incident de cette guerre qu'on poursuit et qui prend aujourd'hui un caractère d'autant plus blessant pour toutes les consciences honnêtes qu'elle procède par mille moyens détournés, qu'elle affecte de se déguiser parfois sous des semblans de légalité. Il y a eu des temps où l'esprit de secte allait audacieusement à son but, où il ne cachait pas son hostilité contre les religions traditionnelles, ses desseins de proscription et de destruction. Aujourd'hui on agit avec plus de diplomatie, — plus habilement et plus sûrement, dit-on. On a l'art des subterfuges et des euphémismes. La guerre, oh ! sûrement, personne ne la veut. M. le président du conseil est le premier à en désavouer la pensée. M. le garde des sceaux, qui est certainement sincère, répudiait l'autre jour avec chaleur l'idée qu'on prêtait au gouvernement de vouloir « déchristianiser » la France. Soit ! Malheureusement on a beau dire, la guerre ne se poursuit pas moins, non plus seulement contre l'église catholique, contre ce qui s'est appelé si longtemps le « culte national, » mais contre toute idée religieuse. Tantôt, sous prétexte de neutralité, on fait disparaître des écoles les emblèmes de tous les chrétiens, on introduit dans l'enseignement des programmes équivoques; tantôt on bannit les sœurs de charité de leurs maisons, les aumôniers des hôpitaux, même ces aumôniers chargés de réciter les « dernières prières » pour les pauvres. Un jour, on avoue tout haut l'intention de remettre la main sur certains édifices religieux, de les « désaffecter, » — c'est encore un nouveau mot comme « laïciser ; » — demain on proposera d'effacer des budgets municipaux les dépenses des cultes. Là où l'on craindrait encore d'agir ouvertement, on procède d'une manière subreptice : on supprime des traitemens. Au moment présent, à défaut de la suppression totale du budget des cultes qui rencontrerait peut-être encore quelque difficulté, une sous-commission des finances est en travail d'une série de propositions réduisant la dotation de quelques archevêques, les indemnités des évêques, les honoraires des curés, — supprimant les bourses des séminaires, les traitemens des chanoines et des vicaires-généraux. Et comme il faut que le comique, pour ne pas dire le grotesque, se mêle aux choses les plus sérieuses dans une campagne de ce genre, on a eu tout récemment cet incident puérilement bizarre des petits livres scolaires dont les auteurs se sont crus obligés de régler leurs citations sur les fantaisies du conseil municipal de Paris. Oui, ils ont expurgé La Fontaine ! ils ont biffé le nom de « Dieu, » effacé le mot de « prière ! » ils ont corrigé, accommodé leurs citations au goût laïque, atténué les couleurs religieuses de certains morceaux ! Racine a été banni comme trop clérical ! Le conseil municipal de Paris

doit être content, il a ses auteurs, dont il distribue gratuitement les œuvres dans ses écoles. Cela vaut bien ces congrès d'instituteurs de province se réunissant pour divaguer à l'aise sous le regard paternel de l'inspecteur primaire, pour faire la leçon aux desservans et au gouvernement.

On dit que M. le président du conseil a de l'orgueil; il n'en a vraiment pas autant qu'on l'assure, puisqu'il laisse courir ces inepties, puisqu'il supporte tout. Il aurait peut-être voulu maintenir les aumôniers des hôpitaux de Paris; mais le conseil municipal ne l'entend pas ainsi et il s'incline. Le manuel de M. Paul Bert ne paraît pas lui plaire absolument; mais M. Paul Bert est une puissance, il est par son influence sur les instituteurs émancipés le vrai ministre de l'instruction publique bien plus que M. Jules Ferry lui-même, — et il faut défendre M. Bert. M. le président du conseil défend encore le budget des cultes; mais il supprime sans droit les traitemens ecclésiastiques, ce qui est toujours une manière de faire sa partie dans l'œuvre de secte qui s'accomplit aujourd'hui. Ainsi vont les choses et on ne s'aperçoit pas qu'on s'expose à rencontrer la résistance croissante de toutes les consciences sincères. On ne voit pas qu'on donne trop raison à M. Batbie disant avec autant de modération que de prévoyance : « Vous créez à la république, au régime républicain à peine établi, des difficultés que vous pourriez éviter et que vous devriez lui épargner. » C'est le dernier mot et la moralité de cette sérieuse discussion qui a eu au moins le mérite de montrer où nous en sommes dans cette voie de conflits religieux où le gouvernement s'est laissé entraîner sans savoir peut-être jusqu'où il ira, sans avoir maintenant la force de s'arrêter.

Qu'en est-il, d'un autre côté, de ce court et brillant débat qui s'est engagé aussi au Luxembourg sur nos affaires extérieures et qui touche certes à un des plus graves intérêts de la France, à l'intérêt national lui-même? Ici, c'est un homme qui sait toujours allier l'élégante mesure du langage au sens supérieur des affaires diplomatiques, c'est M. le duc de Broglie qui s'est chargé d'interpeller le gouvernement sur le caractère, sur les conséquences de cette triple alliance de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, et de l'Italie dont on a déjà tant parlé, qui pourrait sans doute en certains cas créer une situation délicate à notre pays. M. le ministre des affaires étrangères, qui a lui-même parlé avec talent, avec habileté, a paru croire qu'il aurait mieux valu se taire sur une question qui ne pouvait recevoir de réponse, que le silence était ce qu'il y avait de plus digne, de plus fier dans certaines circonstances. C'est d'un fin diplomate. A quoi bon cependant affecter de se taire sur un incident qui a retenti partout, qui a été l'objet de toute sorte de commentaires dans la plupart des parlemens? M. Gladstone a été interpellé dans le parlement anglais. M. Tisza a eu à s'expliquer dans la chambre de Buda-Pesth. M. Mancini s'est fait un devoir de

multiplier complaisamment ses exposés dans le sénat comme dans la chambre des députés de Rome et, selon le mot spirituel de M. Challemel-Lacour, il a commenté ses propres commentaires. Ces déclarations multiples, il est vrai, n'ont pas notablement contribué à dissiper les nuages qui couvraient, qui couvrent encore la triple alliance; elles n'ont même pas été toujours absolument concordantes. Quand les ministres étrangers ont eu parlé, on n'a pas été beaucoup plus avancé. C'était une raison de plus pour que la curiosité témoignée par M. le duc de Broglie, inspirée par un sentiment tout patriotique, ne dût pas paraître surprenante. Le ministre français n'a pas pu satisfaire cette curiosité : c'était son droit et peut-être son devoir. Chacun restait dans son rôle. Paris n'a point à coup sûr renvoyé la lumière qu'il n'a pas reçue de Rome, de Buda-Pesth ou de Londres. Ce qu'il y a de plus clair après tant de discours, c'est qu'il y a évidemment entre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, quelque chose qui ressemble à une entente, à un rapprochement, mais que cette entente, à laquelle on s'accorde à maintenir un caractère tout défensif, tout pacifique, n'a rien d'offensant ni de menaçant pour la France. On le dit, nous le voulons bien. C'est là un de ces incidens qu'il ne faut ni diminuer ni exagérer.

Après tout, ce n'est pas la première fois que des combinaisons de ce genre se produisent ; à cette heure même, justement, on publie les dernières parties des volumineux *Mémoires* du prince de Metternich. C'est l'histoire d'un homme qui, après avoir été mêlé aux événemens mémorables du commencement du siècle, après avoir réussi à reconquérir pour son pays une grande situation, avait mis son génie dans la politique de l'immobilité. Il a passé sa vie à nouer, lui aussi, des combinaisons pacifiques, défensives. Au lendemain de la révolution de 1830, M. de Metternich réunissait les souverains d'Autriche, de Russie et de Prusse à Münchengrætz dans une triple alliance qui paraissait assez énigmatique, et l'on se souvient de la hauteur avec laquelle l'ancien duc de Broglie, alors ministre des affaires étrangères de France, recevait la communication de ce qui s'était passé à Münchengrætz. Quelques années après, M. de Metternich réunissait encore les trois souverains à Tœplitz pour confirmer plus que jamais l'alliance. A quoi ont abouti ces savantes combinaisons? Elles n'ont sérieusement servi à rien. Le seul point nouveau aujourd'hui est l'entrée de l'Italie, à la place de la Russie, dans cette autre triple alliance. Si l'Italie est flattée de son rôle, elle est libre. Quant à la France, ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de ne montrer aucune impatience prématurée de cet isolement que les événemens lui ont créé et de profiter de sa liberté pour résoudre quelques-unes de ces questions coloniales qui, en intéressant son rôle extérieur, ne sont certes pas de nature à troubler la sécurité du continent.

Ces questions qui ont été effleurées dans la dernière discussion du

sénat, qui, sans menacer personne, ne laissent pas néanmoins d'être assez vivement discutées dans quelques pays de l'Europe, ces questions ont pris depuis quelque temps une certaine importance, ne fût-ce que comme dédommagement du médiocre rôle que nous avons joué en Égypte. La principale est évidemment aujourd'hui cette affaire du Tonkin, pour laquelle le gouvernement vient de demander un crédit assez élevé et qui va être décidée ces jours prochains par le parlement. Il s'agit, pour tout dire en quelques mots, d'envoyer un corps expéditionnaire dans ces régions du Tonkin qui touchent à l'empire chinois, qui sont déjà soumises par un traité régulier de 1874, à l'influence exclusive de la France, et dont l'occupation est devenue une nécessité pour garantir nos possessions de l'Indo-Chine. La difficulté est de mener à bonne fin cette occupation en évitant de se jeter dans des aventures guerrières avec l'empire de Chine, qui revendique toujours cette contrée, et en continuant ou en renouvelant les rapports de protectorat avec le royaume d'Annam, dont le Tonkin est une dépendance. Cette difficulté, on l'a étudiée sous toutes ses faces sans doute, on la surmontera. Tout est du reste visiblement engagé déjà. Des troupes ont été expédiées et un envoyé est parti pour aller négocier avec le souverain d'Annam, le roi ou empereur Tu-Duc, l'exécution pacifique de nos desseins. La chambre semble toute disposée à donner au gouvernement toutes les ressources dont il a besoin. L'entreprise est certainement séduisante, puisque c'est l'extension, le complément de cet empire colonial de l'extrême Orient dont la Cochinchine a été la première ébauche. Qu'on réfléchisse bien seulement sur la nature de l'œuvre qu'on se propose. Qu'on n'oublie pas les mécomptes auxquels on s'est exposé dans cette campagne tunisienne qui a pu être compromise par le décousu de l'organisation et de l'exécution autant que par les malhabiles dissimulations du gouvernement. Qu'on se rende bien compte qu'il faut autant de fermeté que d'esprit de suite et de prudence si l'on veut faire quelque chose de sérieux dans ces régions lointaines, si l'on ne veut pas recommencer cette série de fautes, de défaillances, de contradictions qui ont marqué notre politique en Orient depuis quelques années et qui nécessitent aujourd'hui un effort décisif. L'essentiel est de concilier ces intérêts lointains avec nos intérêts de grande puissance. — Après cela il restera toujours vrai que, pour raffermir la France en Europe, pour lui assurer les moyens de jouer son rôle dans le monde, la première condition est de lui faire une politique intérieure qui ne mette pas l'instabilité dans ses institutions, le désordre dans ses finances, la division dans les consciences et dans les esprits, — qui ne perpétue pas enfin le malaise sous l'apparence d'un calme trompeur et éphémère.

L'Angleterre, à part ces questions lointaines qui la touchent toujours au vif, parce qu'elles intéressent son influence et son commerce,

l'Angleterre ne laisse point d'avoir, elle aussi, comme toutes les autres nations, ses difficultés, ses préoccupations, ses luttes intérieures. Elle n'en a pas encore fini surtout avec cette crise irlandaise qui a pu être atténuée dans une certaine mesure, il est vrai, par la politique agraire de M. Gladstone, qui ne garde pas moins sous bien des rapports une singulière gravité.

Tout ce que le gouvernement anglais a pu faire par des lois d'une équité hardie, par des réformes presque radicales dans les conditions de la propriété, il l'a fait, et il a peut-être réussi à avoir raison de l'ancienne ligue agraire; il n'est pas arrivé jusqu'ici à pacifier l'Irlande, à vaincre complètement les sociétés secrètes, les passions meurtrières. Il en est toujours à soutenir une lutte énergique contre des ennemis qui ne reculent pas devant le crime. Il y a un an maintenant que lord Cavendish et M. Burke étaient frappés à Phœnix-Park en plein jour par d'audacieux meurtriers qui échappaient d'abord à toutes les recherches. Ce n'est pas sans beaucoup d'efforts que la police anglaise, mise en mouvement de toutes parts, est arrivée à pénétrer le mystère de l'assassinat de Phœnix-Park et de bien d'autres assassinats, à mettre la main sur les principaux coupables, qui appartiennent tous à une société dite des « invincibles. » Cette vigoureuse campagne de répression ne s'est pas ralentie un instant depuis un an, et le résultat de toutes les recherches, facilitées à un certain moment par des délations intéressées, est ce procès multiple qui se juge à l'heure qu'il est à Dublin, qui est certes plein de détails étranges et caractéristiques. Ces « invincibles » qui défilent depuis quelque temps devant la cour de Dublin, ce sont des nihilistes irlandais qui sont résolus à tout, à l'incendie et au meurtre, qui, le plus souvent, ne désavouent pas leur crime. Les délateurs eux-mêmes, garantis aujourd'hui par leurs dénonciations, sont de curieux personnages. On demandait en plein tribunal, il y a quelques jours, à l'un d'eux si l'association n'avait pas voulu assassiner l'ancien secrétaire pour l'Irlande, M. Forster; il a répondu que le mot « assassiner » était peu poli, qu'on avait voulu « éloigner » M. Forster, — et comme on le pressait de questions en lui demandant où l'on aurait transporté l'ancien ministre, ce lugubre humoriste a répliqué d'un ton dégagé : « Je ne m'en souviens plus, j'ai oublié l'adresse de son caveau de famille. » Ce procès qui se déroule à Dublin, qui compte déjà un certain nombre de condamnations à mort, n'est pas fini. La justice anglaise n'a même pas encore sous la main tous les coupables, et c'est ici une complication de plus dans cette singulière et éternelle affaire irlandaise. Le cabinet de Londres a aujourd'hui à obtenir des États-Unis l'extradition de quelques-uns des chefs de cette faction du meurtre qui se sont réfugiés au-delà de l'Atlantique. Il paraît décidé à demander aux Américains cette extradition : de sorte que la répression des crimes irlandais se complique par le fait d'une question diploma-

tique assez grave. Il s'agit d'une interprétation du droit d'asile. Les États-Unis se rendront-ils à la demande que lord Granville est sur le point d'adresser à Washington? Ils hésiteront probablement, ils pourront invoquer les traditions, les exemples du gouvernement britannique lui-même en plus d'une circonstance. La difficulté ne laisse pas d'être sérieuse, et c'est ainsi que l'Angleterre voit sans cesse renaître, sous une forme ou sous l'autre, ce problème irlandais dont elle ne peut arriver à se délivrer ni par les mesures libérales, ni par les coercitions et les répressions.

Le cabinet de M. Gladstone, du reste, malgré les succès qu'il a eus jusqu'ici, malgré l'ascendant qu'il n'a pas perdu, n'est point à un embarras près dans sa politique intérieure, et il n'est peut-être plus à l'abri des mécomptes. Il vient de l'éprouver ces jours derniers encore à propos de cette éternelle affaire de l'admission de M. Bradlaugh qu'il avait essayé de régler par un bill de conciliation proposant la modification du serment parlementaire et qui semble aujourd'hui plus compliquée que jamais après une discussion nouvelle et un vote récent de la chambre des communes. C'est une vieille et assez maussade histoire qui se reproduit périodiquement depuis trois ans et qui n'est peut-être pas près de toucher à un dénoûment. M. Bradlaugh, élu une première fois par Northampton, a cru pouvoir forcer l'entrée du parlement, « bannière déployée » en refusant le serment religieux traditionnel, en se donnant comme un représentant de la libre pensée, ou pour mieux dire, de l'athéisme; il a été arrêté au seuil de la chambre, il n'a pas été admis. Élu une seconde fois, il s'est ravisé, il a offert de prêter le serment sur la Bible qu'il avait d'abord refusé; mais on s'est souvenu de ses premières déclarations, des opinions qu'il avait publiquement professées, et, bien qu'il fût cette fois dans la stricte légalité, il a été de nouveau repoussé. Il a essayé de tous les moyens, même des manifestations populaires et d'une sorte d'entrée de vive force dans la chambre; il n'a pas réussi. C'est alors que M. Gladstone, pour en finir avec un conflit dangereux, a eu la pensée de proposer un bill tendant à modifier la formule religieuse du serment ou plutôt à substituer une simple déclaration au serment, et c'est sur ce bill que s'est engagée tout récemment une discussion des plus sérieuses, des plus vives, qui n'a pas duré moins de quatre ou cinq jours. M. Gladstone a retrouvé les plus beaux élans d'une inépuisable éloquence pour soutenir son bill, pour défendre, non l'élu de Northampton, mais ce qu'il considérait comme un principe libéral. M. Bradlaugh lui-même a demandé à être entendu, il a plaidé sa cause. L'opposition, à son tour, conduite par le chef des conservateurs dans la chambre des communes, sir Stafford Northcote, a combattu énergiquement le ministère et sa proposition. Bref, le bill a été repoussé. Le cabinet, malgré ses efforts, a été vaincu. La majorité contre lui n'a été, il est vrai, que de trois voix;

ce n'est pas moins toujours une défaite. Cet échec, qui est le premier essuyé par le ministère, a évidemment plusieurs causes. Il y en a une toute personnelle peut-être : c'est que M. Bradlaugh n'excite ni intérêt ni sympathie. Il a pu dire sans trop se tromper devant la chambre : « Vous avez très mauvaise opinion de moi. » C'est vrai ; le bill avait le tort de paraître proposé justement en faveur d'un personnage peu intéressant, peu en crédit. Il y a une autre raison assurément plus sérieuse, plus profonde : c'est que, malgré tout, cette réforme du serment religieux répugne visiblement à une portion considérable de la majorité ministérielle, aux vieux whigs, qui se sont abtenus en assez grand nombre. Elle répugne plus vivement encore au sentiment populaire, à la masse nationale, qui n'a montré que de la froideur pour la proposition du gouvernement. On a beau dire que la tradition anglicane a déjà plié devant les catholiques, devant les israélites, qu'elle devra plier devant les athées. C'est possible ; les Anglais ne paraissent pas en être là. Il s'est même trouvé un député israélite qui a été un des plus vifs contre le bill.

De toute façon, le ministère a été battu. Que peut-il, en définitive, résulter de ce vote ? Il est bien clair que le cabinet n'en est point ébranlé pour le moment, qu'il ne peut pas y avoir une crise ministérielle pour M. Bradlaugh, à la suite d'un coup de scrutin qui n'avait rien de décisif, qui ne change pas les rapports des partis. Les conservateurs seraient les premiers embarrassés d'être appelés à former un ministère dans ces conditions, avec une majorité qui n'est pas réellement une majorité, qui compte des libéraux, des Irlandais avec la masse des tories. Le cabinet n'a pas pu penser un instant à donner sa démission ; il peut encore moins songer à une dissolution du parlement, qui serait pour le moins très risquée, très hasardeuse, si elle était décidée à propos d'une question où le pays a été loin de suivre le gouvernement de ses sympathies et de ses vœux. Le dernier vote de la chambre des communes n'a donc rien changé essentiellement et ne peut avoir aucune conséquence immédiate. Il est tout au plus un symptôme, un avertissement. Il est le signe saisissable de ce qu'il y a de difficile, de fragile peut-être dans la situation générale du ministère et du parlement. M. Gladstone supplée à tout sans doute par un ascendant incontesté, par une puissance de parole qui vient de se révéler ces jours derniers encore avec éclat. Il n'est pas moins dans la condition laborieuse d'un chef de gouvernement toujours occupé à résoudre le problème de concilier lord Hartington et M. Chamberlain, de maintenir intacte, autant que possible, une majorité composée de vieux whigs et de radicaux. Il ne peut faire un pas vers les radicaux sans se créer des embarras d'un autre côté. Et qu'on le remarque bien : ce n'est pas même sur une question comme celle du serment parlementaire que les dissentimens peuvent être le plus dangereux. Il est

clair que les radicaux du cabinet et de la majorité sont surtout peu favorables à la politique extérieure d'intervention et d'extension que le gouvernement suit, que M. Gladstone, en véritable Anglais, ne craint pas de continuer après lord Beaconsfield. C'est tout cela qui fait que les petits échecs peuvent avoir leur signification et qu'une certaine faiblesse peut se cacher pour le ministère sous l'apparence de force qu'il garde encore.

Ch. de Mazade.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Les porteurs de rente 5 pour 100 qui ne voulaient pas se résigner à la réduction d'intérêt que leur imposait l'exécution de la loi relative à la conversion, ont eu, depuis le 1er mai jusqu'au 10 mai, deux moyens de se prémunir contre l'application de cette loi. Ils ont pu demander à l'état le remboursement au pair, c'est-à-dire réclamer 100 francs pour chaque coupure de 5 francs de rente, ou bien porter leurs inscriptions sur le marché de la Bourse afin de les vendre au cours du jour. Comme ils étaient assurés que le premier mode ne leur pouvait donner que 100 francs, tandis que le second leur procurait de 109 à 110 fr., il est assez naturel que bien peu aient été tentés de choisir le premier mode.

De là vient que, sur un capital de près de 7 milliards de francs, placé en rente 5 pour 100 et qui ne produira plus désormais que 4 1/2, il n'a été présenté de demandes de remboursement que pour la somme très insignifiante de 95,000 francs ne représentant pas tout à fait 5,000 francs de rente. Cette somme sera remboursée à partir du 16 courant. Il sera détaché le 16 août prochain un dernier coupon trimestriel de 1 fr. 25 sur la rente 5 pour 100 convertie, et, à partir de ce moment, la rente actuelle sera officiellement transformée en une rente 4 1/2 pour 100 non convertible ou remboursable pendant une période de dix années.

Au point de vue des demandes de remboursement, la conversion a donc pleinement réussi; mais il est évident que, s'il ne devait se

trouver qu'un nombre infime de porteurs de rentes 5 pour 100 assez naïfs pour vouloir un remboursement au pair, il a pu au contraire s'en trouver un nombre très considérable parfaitement résolu à ne pas garder leur rente après réduction et à en retirer le plus fort capital possible par une vente sur le marché. Aucun délai n'oblige d'ailleurs ces porteurs à se presser. Ils pourront vendre dans six mois aussi bien qu'aujourd'hui, et ils ont tout intérêt à attendre une occasion favorable. Il est par conséquent impossible de dire encore si le succès matériel de la conversion se doublera d'un succès moral, par l'acceptation presque unanime de ses conséquences et de ses effets par la masse des rentiers, ou si le déclassement du 5 pour 100 ancien, devenu du 4 1/2, ne prendra pas avec le temps des proportions dont les ventes effectuées au comptant depuis un mois ne peuvent encore donner l'idée.

Ces ventes ont été cependant assez importantes depuis le 1er mai pour causer d'assez vives inquiétudes au sujet de la position de la place. Tout ce qui était offert au comptant a été pris par les établissemens de crédit, non pour être conservé, mais pour être immédiatement vendu à terme et finalement recueilli par la spéculation, amenée ainsi à grossir ses engagemens sur nos fonds public. La spéculation pourrait-elle continuer bien longtemps ce travail d'absorption temporaire, et n'arriverait-il pas un moment, si les portefeuilles ne cessaient de rejeter du 5 pour 100 sur le marché, où les acheteurs à terme se verraient contraints à suspendre leurs ordres d'achats? Une panique pouvait éclater ce jour-là; le meilleur moyen de conjurer le péril était d'arrêter le déclassement du 5 pour 100 par un mouvement de reprise destiné à prévenir le public qu'il ne devait pas compter voir le nouveau 4 1/2 pour 100 descendre au-dessous des cours actuels, 109 à 110 fr. C'est jeudi dernier, alors que ce fonds venait d'être assez rapidement précipité par des ventes continues à 108.75, que s'est produite, avec autant d'énergie que d'opportunité, cette intervention salutaire des gros capitaux contre les incertitudes et les craintes des petits portefeuilles. Toutes les offres au comptant et à terme ont trouvé leur contre-partie, et les cours des deux rentes 3 et 5 pour 100 ont été relevés en deux bourses de près d'une unité. Les ventes d'inscriptions pour compte des rentiers de province se sont immédiatement ralenties, et il ne paraît guère douteux que la résignation à la conversion ne soit à peu près unanime, si l'on parvient à tenir le 4 1/2, sans défaillance nouvelle, au cours de 110 francs.

En fait, la conversion n'a pas jusqu'ici déterminé de gros mouvemens de capitaux; on en trouve la preuve formelle dans le dernier bilan de la Banque de France, où le portefeuille et les avances étaient en diminution et où n'apparaît aucune trace d'opérations d'un caractère anormal. La reprise sur les fonds publics à Paris a coïncidé assez étrangement avec l'élévation, par la Banque d'Angleterre, du taux de

l'escompte de 3 à 4 pour 100. Cette modification, qui était prévue depuis quelque temps, indique bien moins un resserrement réel de l'argent au-delà du détroit que la situation toute spéciale de la réserve de la Banque d'Angleterre, et n'a par conséquent exercé aucune influence sur les tendances de notre propre marché monétaire, dont le trait principal est toujours l'extrême abondance des ressources. Grâce au revirement des trois derniers jours, les prix des deux rentes 3 pour 100 et du 5 pour 100, à la fin de la première quinzaine de mai, se trouvent ramenés au niveau des derniers cours de compensation.

Il en est de même pour les valeurs de la compagnie de Suez, qui, pendant cette période, ont eu un marché très agité, et après avoir rapidement baissé, se sont relevées en même temps que le 5 pour 100. De 2,360, l'action a reculé à 2,180 pour revenir à 2,400; on cotait 2,380 samedi soir. La baisse avait été provoquée par un article du *Times* et d'autres journaux anglais et par l'annonce d'un meeting auquel devaient prendre part, le 10 mai, à Londres, les représentans des principales compagnies anglaises de navigation maritime entre la Grande-Bretagne et l'extrême Orient. Le meeting a eu lieu, et le projet de formation d'une société pour le percement d'un second canal a été adopté à l'unanimité. Un comité exécutif a été nommé avec mission d'élaborer un projet définitif, de réunir les fonds nécessaires, de prendre toutes les mesures propres à la réalisation des principes posés dans le meeting. Il semble donc bien que l'agitation anglaise contre l'administration actuelle du canal ait un caractère plus sérieux qu'on ne se plaît à le croire ou à le dire de ce côté-ci de la Manche, et peut-être les actionnaires du canal de Suez feront-ils sagement en répondant autrement que par une indifférence dédaigneuse aux menaces peu déguisées du *Times* contre la compagnie et son chef, M. de Lesseps. Quel que soit le but de cette agitation, percement d'un second canal, rachat du canal actuel ou prédominance de l'élément anglais dans le conseil d'administration de la compagnie, une question des plus graves se trouve posée: comment remédier à l'insuffisance, nettement et énergiquement proclamée par les armateurs anglais, de la grande voie commerciale ouverte entre l'Europe et l'Orient par des actionnaires français? Les recettes de la première décade de mai se sont élevées à 2,340,000 francs, en excédent de 550,000 francs sur celles de la décade correspondante de mai 1882, ce qui n'a pas peu contribué aux rachats dont l'action a été l'objet cette semaine.

Les transactions n'ont pas été très actives sur les titres des chemins français, la hausse provoquée par l'annonce de la signature prochaine des conventions ne s'étant pas soutenue. Le Lyon a baissé après le détachement du coupon. Il perd environ 30 francs sur le cours de compensation. Le Midi a reculé de 25 francs et le Nord de 15 francs.

Les Chemins autrichiens se tiennent un peu au-dessus de 700 francs; le dividende sera de 32 francs, ce qui a causé quelque déception. L'assemblée générale des actionnaires des Chemins lombards a voté un dividende de 5 francs. On a prélevé sur le bénéfice net une somme de 2 millions pour l'achèvement en 1883 des dépenses extraordinaires de reconstruction nécessitées par les inondations de l'automne de 1882. On prévoit en Espagne de très belles récoltes, ce qui pourrait ramener des acheteurs au Saragosse et au Nord de l'Espagne.

Les actionnaires de la Banque d'escompte se sont réunis le 7 courant en assemblée extraordinaire. La réduction du capital de 100 à 50 millions a été votée. Les actions actuelles libérées de 125 francs seront échangées à raison de deux pour une contre des actions libérées de 250 francs et au porteur. Le capital a été ensuite élevé à 65 millions par la création de 30,000 actions nouvelles destinées à payer les apports de la Banque Française et Italienne, décidément absorbée par la Banque d'escompte.

Une autre société, la Compagnie foncière de France et d'Algérie, vient également de faire consacrer par une assemblée extraordinaire la réduction de son capital de 100 à 50 millions au moyen du même procédé que la Banque d'escompte.

Le 5 pour 100 italien s'est maintenu très solidement aux environs de 92 francs. La signature de l'iradé, portant concession de la ferme des tabacs en Turquie, ayant été enfin officiellement annoncée, le 5 pour 100 turc a été porté à 12 francs et la Banque ottomane à 775 fr. Un rapport de sir Colvin, concluant à une revision de la loi égyptienne de liquidation, a provoqué un mouvement de réaction sur les titres de la dette égyptienne unifiée. Ce rapport propose, en effet, que le chiffre d'amortissement de cette dette soit réduit, afin que le gouvernement puisse disposer de ressources qui lui sont indispensables pour le paiement des indemnités et des dépenses d'occupation de l'armée anglaise. Comme, d'autre part, les recettes de la caisse de la dette publique continuent à présenter un excédent considérable, la réaction s'est arrêtée sans peine après le détachement, qui a eu lieu le 6 courant, du coupon semestriel de 10 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

francs;
n. L'as-
voté un
mme de
aires de
le 1882.
ramener

7 cou-
e 100 à
5 francs
ns libé-
a 65 mil-
payer les
rbée par

Algérie,
linaire la
ème pro-

environs
la ferme
ée, le 5
a 775 fr.
yptienne
titres de
le chiffre
rnement
r le paie-
anglaise.
que con-
t arrêtée
du cou-

LOZ.